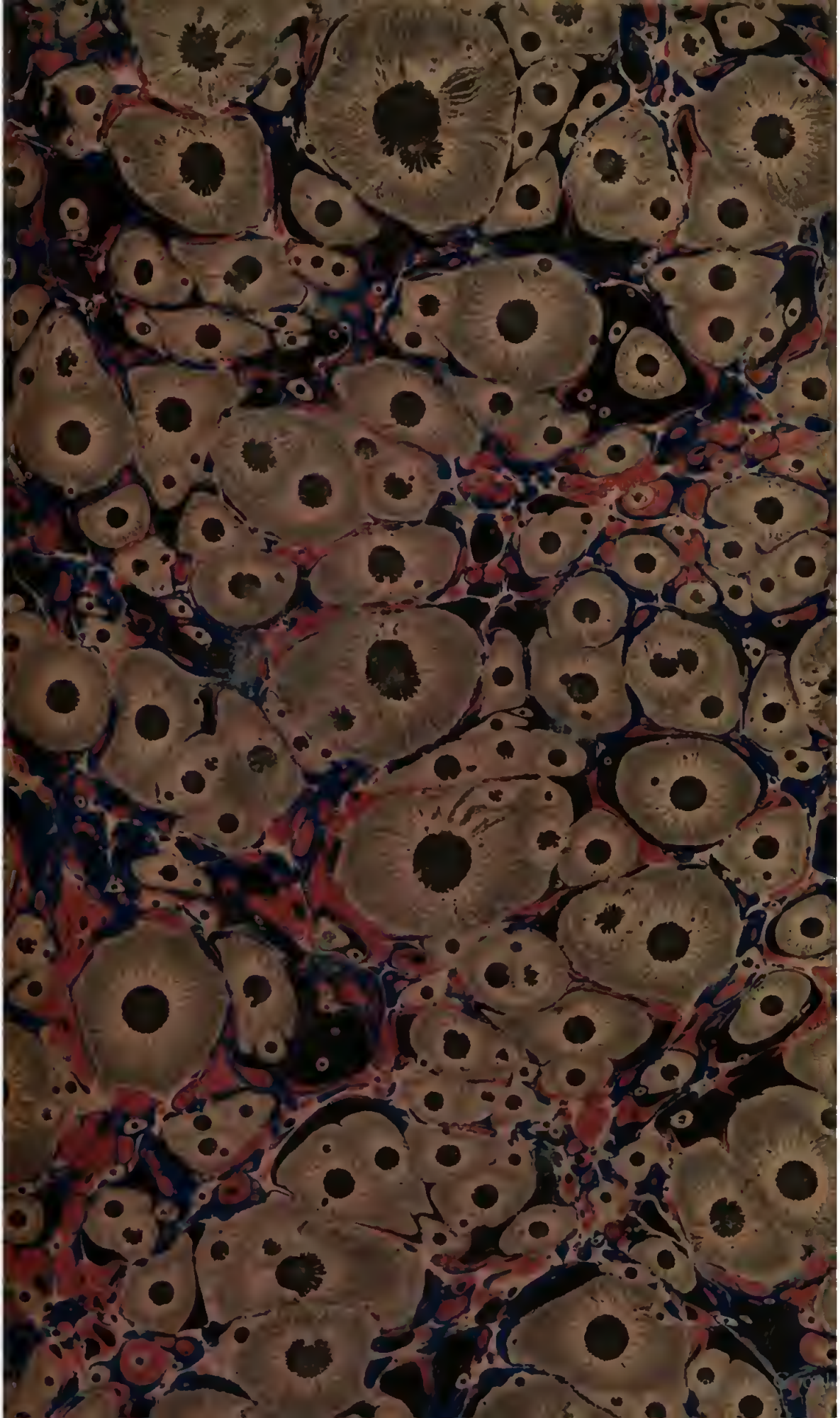


1904

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario ~~1518~~ 1575
Sala Grande
Scansia 25 Palchetto 9
N.° d'ord. ~~9~~ 123

Pabl-XXV_28

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

TOME TROISIÈME.

---

58 1810

TABLE

DES GRAVURES,

Ainsi que l'ordre à suivre pour classer chaque Volume.

Les cartes géographiques sont en tête de chaque Département.

DÉPARTEMENT DU DOUBS.	Besançon..... page	14
	Grotte d'Aussel.....	19
	Environs d'Hypolite.....	25
	Hypolite	*ibid.*
DÉPARTEMENT DU JURA.	Chaudière de Salines.....	21
	Lons-le-Saunier	*ibid.*
	Salins	26
	Amour.....	28
DÉPARTEMENT DU MONT-BLANC.	Costume.....	33
	Mont-Blanc.....	*ibid.*
	Sallanches	*ibid.*
	Bonneville	37
	Morlay.....	*ibid.*
DÉPARTEMENT DE L'AIN.	Bourg en Bresse	6
	Environs de Bourg.....	11
	Trévoux.....	24

DÉPARTEMENT DE SAÔNE ET LOIRE.	Autun	page	9
	Auny		16
	Temple de Janus.....		27
	Mâcon		28
DÉPARTEMENT DE LA CÔTE D'OR.	Dijon.....		15
	Beaune.....		31
	Montbard.....		33
	Monument de Nolay.....		*ibid.*
DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-MARNE.	Chaumont.....		7
	Montigny.....		29
	Dizier.....		*ibid.*
DÉPARTEMENT DE LA MARNE.	Châlons		7
	Vitry		27
	Portail de Reims.....		33
	Dormans.....		43

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume, par ordre de Département.

DÉPARTEMENT DU DOUBS. Vol. 3.

Besançon, page 14. Son origine, 3. Description de cette ville, 5—9. Ses monumens, 6—7.
Commerce, 22—28.
Franche-Comté; historique de cette province, 8.
Fontaine-Ronde, 24.
Grotte d'Aussel, 16 à 19. Autres, 20.
Habitans, (caractère des) 10—11.
Hommes célèbres, 30.
Hypolite, (Saint-) 24; (environs de), 25.
Ornans, petite ville, 19.
Pontarlier, 20. Son climat, ses productions 21—24.
Productions, 10—13—14.
Quingey, petite ville, 19.
Sel, réglemens à ce sujet, 23.

DÉPARTEMENT DU JURA.

Amour, (Saint-) pag. 28.
Bois-fossile, 17.
Claude, (Saint-) ville de, 12; abbaye de, 7.
Commerce, 13—24—27.
Description du département, 33.
Dole, 21. Description de cette ville, 23.
Habitans, (caractère des) 13.
Hommes célèbres, 18—19—27—32.

Lons-le-Saunier, page 13.
Productions, 13—24—27.
Salines, 15—21—25 à 27.
Salins, 24 à 26.

DÉPARTEMENT DU MONT-BLANC.

Annecy, page 26.
Chambéry, 24. Description de cette ville, 25.
Description du département, 27.
Glaciers, 33.
Habitans, (mœurs et caractère des) 4—5—18. Leur structure, 37.
Hommes célèbres, 38.
Mont-Blanc, 29—33.
Mont-Saint-Bernard, ou Mont-Joux, 30.
Ripaille, 11—40.
Savoie, (histoire analytique de la) 6 et *suiv.*

DÉPARTEMENT DE L'AIN.

Bourg-en-Bresse, page 7.
Cluse, (passage de la) 19.
Commerce, 16—29.
Description du département, 5—19—30.
Ferney, 20. Tombeau de Voltaire, 22.
Habitans, 5.
Histoire analytique du département, 3.
Hommes célèbres, 11—20—28.
Nantua, 14—18.
Productions du sol, 5—9—18.
Trévoux, 22 à 25.

DÉPARTEMENT DE SAÔNE ET LOIRE.

Autun, page 9—28—32.
Châlons, 28 à 34.
Charolles, 35.

Cluny, (abbaye de) page 12 à 20.
Description du site, 3—37.
Historique du département, 4.
Hommes célèbres, 15—22—26.
Industrie, 10.
Mâcon, 35.
Productions du sol, 9—34.
Temple de Janus, (ruines du) 27.
Templiers, (destruction des) 22.

DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR.

Auxonne, page 30.
Beaune, 31.
Bernard, (Saint-) 27.
Bourguignons, 3. Leur origine, 4. Leur histoire, 2—5 et *suiv.* Leurs mœurs, 7—23.
Chartreuse, (la) 30.
Cîteaux, 26.
Dijon, 15.
Hommes célèbres, 28—29—33.
Jean-de-Lône, (Saint-) 24.
Monumens, 32.
Productions, 12.

DÉPARTEMENT DE LA MARNE.

Ampoule, (la Sainte) pages 32—36.
Châlons 3—7 ; (plaine de), 11.
Commerce, 26—40.
Crimes, 20—29—47.
Croisade, 30.
Description du sol, 6—23.
Dormans, 43.
Ecrouelles, (guérisons des) 26.
Entremets, origine de ce mot, 14.
Epernay, 41.
Fîmes, 17.
Habitans, (caractère et mœurs des) 45.
Hommes célèbres, 25—34—37—39—41—46.

Le couvreur, (Adrienne) actrice célèbre, p. 17 et *suiv.*
Menehould, (Sainte-) 21. Histoire abrégée de cette ville, 23.
Monumens, 33. Portail de Reims, *ibid.*
Productions du sol, 6.
Reims, 3—32.
Sézanne, 43.
Vertus, 45.
Vitry-sur-Marne, 27. Incendie de cette ville, 29.

DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-MARNE.

Anecdotes historiques, pages 11—15.
Blanche de Castille, 11—31.
Champenois, (mœurs et caractère des) 4.
Chanson, origine de ce genre de poësie, 11.
Chaumont, 7.
Commerce, 5—8.
Dizier, (Saint-) 29.
Hommes célèbres, Diderot, 19. Guise, 23—26.
Industrie, 11—30.
Langres, 10. Description de cette ville, 16.
Montigny, 29; vue de, 6.
Monument, 17.
Vassy, 24.

Fin de la Table du troisième Volume.

581810

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

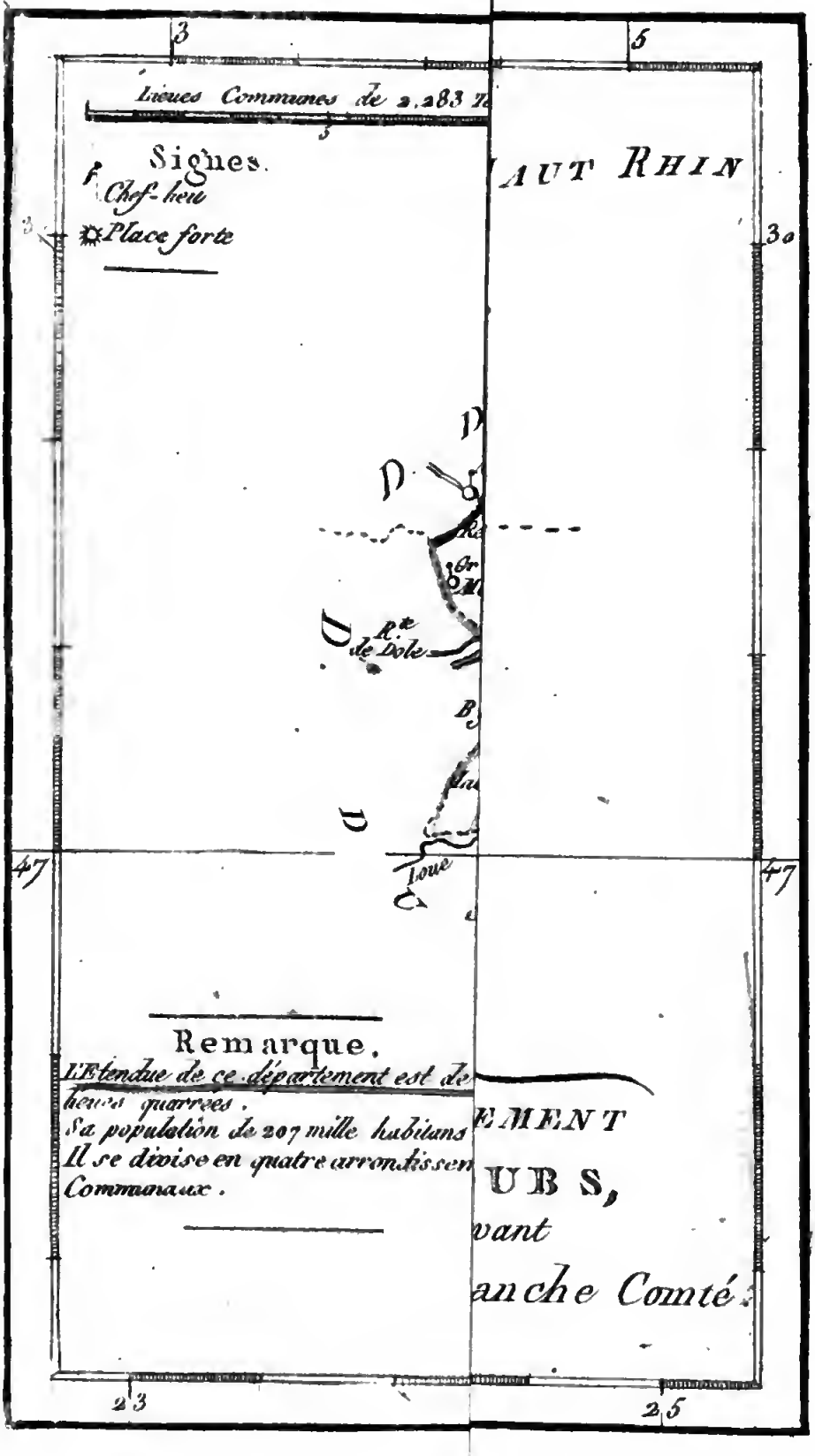
1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	17 nos.


3
5
Lieues Communes de 2,283 T
Signes.
Chef-lieu
Place forte
AUT RHIN
30
R.te de Dole
47
47
Remarque.
L'Etendue de ce département est de
lieues quarrées.
Sa population de 207 mille habitans
Il se divise en quatre arrondissemens
Communaux.
EMENT
UBS,
vant
anche Comté.
23
25

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DU DOUBS.

La beauté de la nature, la difformité des préjugés, voilà donc, si l'on vouloit, à quoi se borneroit l'histoire du monde. Cette réflexion est affligeante, mais elle n'en est pas moins vraie. Quoi! le même soleil éclaire la cîme majestueuse du Jura et les lambeaux ridicules du S. Suaire! Quoi! près des murs où la grandeur romaine a vu le tems s'user sur l'ineffaçable empreinte de sa majesté, je verrai passer l'homme sans qu'il y jette un œil religieux; et, deux pas plus loin, il se prosternera devant un bourbier, parce que des imposteurs ont nommé ce bourbier fontaine de S. Lin. Homme! que fais-tu de ta raison! Hélas! si l'homme n'apprend rien, c'est qu'il passe sa vie à croire; c'est parce qu'il est crédule. Un mensonge se retient sans fatigue: il est peu de vérités qui ne soient pesantes! Qu'il est peu d'instans, dans la vie d'un homme, où, pour le voir, on ne soit obligé de le regarder dans un microscope.

Quatre cents ans de fondation avant Rome, telle est l'origine *lumineuse* de la ville de *Besançon*, chef-lieu de ce département. Comment le sait-on? Quelle

trace en reste-t-il ? Voilà ce que l'on ne vous dira pas, parce que personne ne le sait, parce qu'il est physiquement impossible de le prouver. N'importe, on le croit, parce que ce mensonge lasse moins à croire que l'embarras de démontrer que c'est un mensonge.

Une tête trouvée dans les fondations du capitole fait promettre à Rome l'empire de l'univers : ce mensonge est cru, et l'esclavage de cent nations en est le résultat. Pourquoi ? c'est qu'un mensonge flatteur amuse l'orgueil, et que la réflexion de destruction que fait naître la tête d'un cadavre auroit été douloureuse.

Pendant qu'on répare Besançon, on trouve aux environs un de ces bœufs sauvages appelés *Vison* par les latins. Et de là, cent commentateurs, dont la plume s'exerce pour prouver que c'est de ce nom *Vison* que dérive le nom de Besançon. Cent volumes sur une fable, pas une ligne sur les vertus de ses habitans. Pourquoi? c'est qu'il en coûte moins pour s'appesantir sur une fable puérile, que pour discuter dans une seule page la nécessité des vertus de l'homme, pour rendre ses établissemens durables.

Besançon est long-tems appelée *Chrisopolis*, ville d'or. Un million de recherches pour démontrer que ce nom lui vient d'une monnoie qu'un tyran y fit battre, et pas un mot sur les paillettes d'or que roule le Doubs dans ses flots, origine bien simple de ce nom de *Chrisopolis*. Pourquoi ? c'est que par un mensonge on encense les tyrans, et qu'une vérité sur les bienfaits de la nature rappelle des devoirs ; et que le souvenir des devoirs lasse et n'enrichit pas.

Préjugés par-tout, parce que le mensonge est en honneur; l'argument de l'histoire du monde étant l'imposture, il faut bien que les chapitres en soient des préjugés.

Quatre vers latins, que l'on a vus long-tems dans l'arsenal de Besançon, ont accrédité l'antiquité de sa fondation de quatre cents et tant d'années avant celle de Rome.

Martia Romulidum senior Visuntio gente
Magnanimos habui Martis in arte viros :
Nondùm Cæsar eras, nec lilia sceptra gerebant,
Cùm cessit jussis sequana terra meis.

César, dans son premier livre de la guerre des Gaules, parle avec éloge de la ville de Besançon : il la cite comme une des plus fortes et des plus belles de son tems. Elle est, dit-il, enveloppée de tous côtés par la rivière, excepté l'espace de six cents pas, qui est fermé par une haute montagne. Cette montagne est elle même entourée d'une haute muraille, ensorte qu'elle forme une forteresse qui défend toute la ville.

Tout confirme encore aujourd'hui la véracité du récit de César. Les restes d'un superbe amphithéâtre, d'environ cent vingt pieds de diamètre, une multitude de ruines de temples, de palais, de bains publics, de portiques, etc. annoncent qu'en effet elle rivalisa, du moins pour les arts, avec la reine du monde. Nombre de quartiers et de rues retiennent encore aujourd'hui les noms romains, où l'on en retrouve l'étimologie au milieu de la corruption du langage.

Les Cles, *Sacrasepta* : le Champ-de-Mars, *Campus-Martius* : Romlhau, *Collis-Romæ* : Champ-Carnau, *Campus-Carnæ* : la rue de Rhée, *vicus Rheæ* : la rue de la Vennie, *vicus Veneris*.

Son plus grand période de splendeur fut sous l'empire d'Aurélien, et elle le dut à la flatterie. Un arc de triomphe qu'elle éleva en l'honneur de ce prince, lui valut son attention, et il se plut à l'embellir. Elle fut ensuite ruinée sous le règne de Julien par les Allemands. Rétablie depuis, elle se vit encore l'objet des ravages d'Attila. Enfin, les Bourguignons la rebâtirent, et nous l'ont laissée à-peu-près dans l'état où nous la voyons maintenant.

Le Doubs, qui l'entouroit autrefois, la partage aujourd'hui en deux parties à-peu-près égales, dont l'une s'appelle la haute et l'autre la basse ville. Quelques fontaines décorent les places de cette cité. Une de ces fontaines représente l'apothéose de Charles-Quint. Cet empereur, à cheval comme Jupiter sur un aigle à deux têtes, le front couvert de lauriers, tenant dans une main le globe du monde, et dans l'autre une épée nue, semble s'envoler vers le ciel. Cette manière d'apothéose est assez ridicule. Un empereur qui monte au ciel le globe de la terre dans les mains, ressemble assez à un homme qui se sauve avec ce qu'il a volé. L'aigle verse l'eau par ses deux têtes. Des méchans pourroient prétendre que c'est une épigramme, et que cela veut dire que l'immortalité des *rois* ne laisse que de l'eau à boire aux peuples. On lit au-dessus de la statue ces mots : *plût à Dieu*. On pourroit donner plusieurs interprétations à ce *plût à Dieu* ;

plût à Dieu que Charles-Quint n'eût jamais existé : *plût à Dieu* que l'on n'eût jamais élevé de statues aux *hommes rois* : *plût à Dieu* que tous les rois fussent dans la tombe comme celui-ci.

Il y a trois autres fontaines ; l'une représente un Bacchus ; l'autre un Neptune ; et la troisième une jeune Nymphe presque nue, et dont les seins versent l'eau. Le Neptune se trouvoit précisément vis-à-vis le couvent des carmes. Cette distribution est maladroite : c'étoient le Bacchus et la Nymphe qui devoient être à la porte des carmes.

Besançon, qui long-tems fut ville libre et impériale, fut cédée à l'Espagne par l'empereur, en échange de *Frankendal*, par le traité de Munster. Vous n'entendrez pas trop bien, mon cher Concitoyen, comment une ville *libre* peut être échangée par un *empereur* avec un *roi*. Mais cette liberté n'étoit qu'une chimère. Le plus grand malheur qu'un peuple doive éviter, c'est la liberté partielle. Il faut que la liberté soit une, pleine, entière et générale pour se maintenir : il faut que, née de l'insurrection, elle évite, comme elle, d'être morcelée, sans cela l'esclavage est proche. Cependant cette liberté précaire des villes dites libres avoit quelqu'ombre du pouvoir populaire, et ces villes sembloient jetées sur la terre comme des vestales pour conserver le feu sacré. Besançon, passée sous la domination de l'Espagne, se gouverna encore en république par son magistrat, composé de quatorze gouverneurs, et de vingt-huit notables, élus tous les ans par une assemblée populaire, composée de tous les chefs de famille. Ce gouvernement étoit une

espèce de représentation populaire. Mais Louis XIV, ce grand ennemi des peuples, s'étant emparé de Besançon en 1674, abolit cette forme de gouvernement, et remplaça ce magistrat par un bailliage, un corps d'échevinage, une intendance, et enfin par un parlement, c'est-à-dire, par toutes les monstruosités qui multiplient l'oppression.

Comme l'observe Voltaire, de petites rivalités de courtisans firent passer la *Franche-Comté* sous le joug de Louis XIV. *Condé* étoit jaloux de *Turenne*, et *Louvois* l'étoit de la faveur du *maître*. *Turenne* avoit mis peu de temps à conquérir la Flandre française : *Condé* voulut effacer cette gloire en conquérant la *Franche-Comté* en moins de temps encore ; il confia son projet à *Louvois* qui le saisit avec ardeur, moins par l'avantage qui en revenoit à la France que parce que cela humilioit *Turenne* qu'il haïssoit, et le rendoit pour ainsi dire inutile.

La corruption, plus que les armes, fit la conquête de la *Franche-Comté*. Un homme long-temps officier, long-temps chartreux, long-temps musulman, alors abbé, mais toujours intrigant, et frère d'un ambassadeur d'Espagne à Londres, fameux par l'insulte (1) dont Louis XIV tira une si grande vengeance, *Vatteville* enfin fut le premier acheté. On lui promit qu'il seroit grand doyen de la cathédrale, et pour devenir le premier d'un chapitre, il consentit d'être le dernier de la terre. Cet homme corrompu en corrompit bien d'autres ; toute la *Franche-Comté* fut marchandée. Le marché fait, vingt mille hommes parurent, et la conquête fut l'affaire d'un jour : et tous

les bas valets de la flatterie crièrent dans l'Europe au miracle, et placèrent Louis XIV au rang des dieux. Une telle conquête coûtoit-elle beaucoup à sa valeur ? *Thersite* à ce prix eût été un grand conquérant. Louis XIV se glorifiant de la conquête de la *Franche-Comté*, ressemble à Néron s'énorgueillissant des applaudissemens donnés à sa voix rauque et fausse, tandis qu'il les a payés dix millions de sesterces.

On dit que Besançon, en ouvrant ses portes, ne demanda d'autre grace que la conservation du *Saint-Suaire*, et l'on dit une sottise : c'est ainsi que, dans tous les temps, on a calomnié le peuple. Il falloit dire que les prêtres menteurs avoient fait entendre au peuple que, sous quelque gouvernement qu'il se trouvât, il seroit toujours heureux, s'il conservoit le *S. Suaire*, et qu'après avoir trompé le peuple, ils trompèrent le vainqueur en lui persuadant que ce *S. Suaire* conservé suffiroit seul pour faire adorer son règne.

La citadelle de Besançon est extrêmement forte par sa situation. C'est plutôt un rocher taillé qu'une muraille construite. Ce rocher est d'une hauteur prodigieuse. Les fortifications s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet. Cette citadelle, pour ainsi dire unique dans son genre, est séparée de la campagne par un énorme fossé creusé dans le roc à une grande profondeur.

Ce fut Louis XIV qui fit réparer et augmenter les fortifications de cette ville. La haute-ville est entourée d'une muraille flanquée de huit tours bastionnées. L'enceinte de la basse-ville est beaucoup plus irré-

gulière, et consiste en trois grands bastions et autant de demi-lunes.

Telle est à-peu-près cette ville, chef-lieu du département du Doubs, frontière de la Suisse. Il est assez fertile, et la variété de son territoire contribue à la variété des denrées que l'on y recueille. On y trouve également des grains de toute espèce et des bois de charpente superbes, des chanvres et des lins à côté des mines de fer, de plomb, de cuivre, d'argent et de charbon de terre, des vins excellens auprès des carrières de marbre blanc, noir, jaspé, des simples, de l'albâtre, des curiosités naturelles, des eaux minérales, des verreries, des forges. L'industrie s'attache à des manufactures de bas de fil, de bonneterie, de draperies, de soieries, de filoselles et de coton. Mais ce sont sur-tout les bestiaux qui forment la majeure partie de ses richesses, et ses forges, ses papeteries et ses verreries jouissent d'une réputation méritée.

Le climat de ce département et le caractère de ses habitans sont à-peu près les mêmes que ceux de la Haute-Saône. Il est impossible que le voisinage des montagnes ne contribue à l'intempérie des saisons. Les hivers y sont communément excessivement froids, et quelquefois les chaleurs des étés y sont insupportables. C'est un des cantons de la France où les orages sont les plus terribles : ils ont quelquefois cette grande majesté et cet appareil formidable que l'on admire dans ceux des rivages de l'Afrique, et que les marins appellent tambours de *Galam*. Les *Francs-Comtois*, comme nous l'avons dit dans le voyage précédent,

sont naturellement bons, dissimulés en public, mais ouverts et confians dans la société privée. Nous verrons, dans le département du Jura, cette nuance changer, et les hommes des montagnes entièrement rendus à cette franchise, le plus digne attribut de l'humanité.

L'esprit de liberté et d'égalité a fait ici des progrès rapides, et l'intervalle de l'esclavage à la liberté y fut bien moins grand qu'ailleurs. Ce n'est donc pas toujours les lumières et la philosophie qui préparent et assurent les révolutions, mais elles les affermissent et les consolident. Les révolutions tiennent aux habitudes de l'esprit, aux dispositions de l'ame et du cœur, et sur-tout à l'ennui des convenances. Et le pays le plus abruti sous les préjugés et les superstitions, est peut-être plus mur pour les secousses révolutionnaires, que celui où les connoissances ont graduellement sarclé toute l'ivraie des abus. La société populaire de Besançon est une de celles qui s'est le plus vîte élevée à la hauteur des principes, et Besançon fut la première ville où l'on forma une assemblée gratuite de lecture, où le peuple et les soldats venoient entendre chaque jour les décrets, et le récit des évènemens importans à la chose publique, et où des hommes instruits expliquoient à leur intelligence ce que le génie du législateur laisse quelquefois à deviner.

Dans un esprit bien différent, Besançon avoit dans ses murs une académie des sciences, belles-lettres et beaux arts, c'est-à-dire, une de ces assemblées fameuses, dont la devise étoit : *nul n'aura de l'esprit que*

nous et nos amis. Les académies étoient une coalition que les tyrans et leurs ministres avoient fondée contre le progrès des lumières. Donner le privilége exclusif des connoissances à une société quelconque, c'est imposer la loi à la grande société humaine de se passer de connoissances. C'étoit un des calculs le plus fin de la tyrannie pour retenir les peuples dans l'ignorance. Les despotes, par-là, armoient adroitement l'orgueil de quelques hommes contre les efforts du génie des autres hommes, dont l'éternelle propension vers la liberté des opinions ne pouvoit qu'être étouffée par l'amour-propre, toujours en garde contre les rivalités. Voilà pourquoi les académiciens, personnages fort estimables d'ailleurs, se sont, au réveil de la liberté, trouvés très-honteux d'avoir été, pendant des siècles, les complices de ceux même que leur profession devoit indiquer à leur mépris, et que, ne pouvant nier cette complicité involontaire, ils n'ont véritablement rencontré aucune raison plausible pour se maintenir dans l'estime publique qu'ils avoient usurpée, plutôt que méritée.

Cette académie a été instituée en mil sept cent cinquante-deux, et elle a eu pour *protecteur le duc de Tallard.* Les académies de Paris avoient *le roi* pour protecteur. Les académies de provinces quelques-uns de ses valets : c'est à-peu-près comme le curé de village : il dîne avec *la dame* du château, et le vicaire avec la femme de-chambre. O honte! et vous vous titriez de gens-de-lettres, écrivains de l'ancien régime! et vous vous annonciez les philosophes par excellence! et vous osiez dire que vous teniez à la phi-

losophie ! comme si le ver qui rampe sur la rose pouvoit dire qu'il appartient à la fleur. Que vous méritiez bien, *Daves* de la littérature, d'avoir des esclaves pour protecteurs ! vous parliez philosophie, égalité, humanité avant la révolution ; depuis que la liberté les a fait naître, cette philosophie, cette égalité, cette humanité, vous avez déserté leurs enseignes, vous avez fui ; vos noms fameux alors sont maintenant ignorés : cependant vous nous opprimiez, vous nous victimiez, parce que nous méprisions vos protecteurs, nous écrivains, dont vous vouliez étouffer les talens ; savez-vous pourquoi nous vous avons survécu ? C'est que nous avons toujours eu le courage de penser ce que nous écrivions.

L'école d'artillerie de Besançon étoit célèbre : et c'est une des villes de la république où l'on fabrique les meilleures armes, soit blanches, soit à feu. Nous avons parcouru avec intérêt les différentes manufactures où on les forge.

Les amateurs de l'histoire naturelle trouvent dans les environs de cette ville de nombreux objets pour leur curiosité ; la terre y est semée de bélemnites, de sabots, de pourpres, de pierres numismales, de limaçons de toutes espèces. A Mieri et Burille, l'on trouve des boucardes en abondance. On ramasse dans les vignes de petites pierres longues et étroites, en forme de quilles, dont le cœur représente des étoiles régulières. Dans les carrières, à plus de six cents pieds de profondeur, l'on voit de petits globules gros comme des pois, que l'on appelle dragées de pierre. Mais ce sont sur-tout les cornes d'ammon

pierreuses que l'on y découvre fréquemment. Nous en avons vu qui avoient jusqu'à trois pieds et demi de diamètre. Il est des amas de pierres ou gazons qui en contiennent plusieurs, mêlées avec d'autres coquilles fossiles. C'est sur-tout dans un village éloigné de Besançon d'une lieue, et que l'on nomme Pouilley, que nous en avons trouvé d'une beauté rare.

Les marbres noirs que l'on extrait des carrières de ce même village, sont extrêmement estimés. Les blocs en sont énormes, et il prend le plus beau poli. Non loin de là, à Arguel, nous en avons vu d'une autre espèce de noir tacheté, ou, pour mieux dire, moucheté de blanc. Il est peu commun, et l'on n'en use que pour les ornemens ou les colonnes d'église. Le chœur de l'église des jésuites de Namur est entièrement de ce marbre noir et blanc d'Arguel. Le reste de l'église est d'un marbre jaune et gris. Je n'ai vu, dans mes voyages en Europe, que deux églises ainsi entièrement en marbre, et toutes deux aux jésuites, à Namur et à Manheim.

Nous vous envoyons une vue de Besançon. Autrefois un voyageur n'auroit pas oublié d'y joindre celle du *S. Suaire* : mais il faut laisser à la superstition un misérable linceuil pour l'ensevelir, et se bien garder aujourd'hui de tirer ce linceuil de la poussière des tombeaux dont il n'auroit jamais dû sortir. Rien n'étoit moins authentique que ce *S. Suaire*, que chaque année tous les badauts, de vingt lieues à la ronde, venoient pieusement adorer. C'étoit, si l'on ne nous a pas trompés, à la Pentecôte (2), que, du haut des tours de la cathédrale, on exposoit à la

Besançon.

vénération publique cette antique relique. Les diseurs d'évangiles, les aubergistes et les filles publiques perdront à l'abolition de cet usage. Pour les en dédommager, il est bon de leur apprendre que, quoiqu'il n'y ait qu'un Christ, il y a eu plus d'un prêtre, en conséquence plus d'un mensonge, en conséquence plus d'un S. Suaire. Celui de Besançon réformé, il en reste trois en Italie, un en Espagne, un autre en Allemagne. Tous sont aussi bons l'un que l'autre, mais moins que celui de Besançon pourtant, car il étoit tout neuf. Depuis quelques années, on l'avoit fait refaire, et quelque secret que les chanoines aient mis dans cette refonte de S. Suaire, il a percé.

Il eût été singulier que, dans une *province* où le clergé et la *noblesse* dominoient, les joujoux de l'orgueil n'eussent pas été communs. Les chanoines portoient la toge épiscopale. D'autres, que l'on appeloit du *S. Esprit*, portoient la colombe sacrée sur la poitrine. Cette colombe étoit d'or émaillé. Il existoit ensuite un ordre de chevalerie qui n'étoit affecté qu'à cette *province*. Son titre étoit *S. George*. Un petit cheval d'or, surmonté d'un cavalier de même métal, étoit la marque distinctive des *nobles chevaliers*. Le rire vous prend, lorsque l'on pense à ces nombreux enfantillages des hommes de tous les pays : on pardonneroit volontiers à ces grands enfans s'ils n'avoient fait que regretter ces petites mascarades : mais l'indignation presse l'homme de bien, quand il voit ces mêmes enfans, transformés en tigres dévorans, se jeter sur leur patrie, en déchirer les entrailles, s'abreuver de

son sang pour venger la perte de la décoration ridicule d'un orgueil mal-adroit.

Les grottes d'Aussel vous intéresseront davantage sûrement que l'origine du *S. Suaire* et des *chevaliers de S. Georges*. Notre curiosité nous sollicitoit impérieusement à visiter ces grottes fameuses. On nous assuroit que toute l'année elles fournissoient de la glace à tout le canton, qu'elle ne s'épuisoit jamais, qu'un jour de grande chaleur suffisoit pour y reproduire plus de glaces qu'on ne pouvoit en emporter dans six semaines; que cette glace étoit formée par un ruisseau dont l'onde n'est glacée qu'en été, tandis qu'elle coule abondamment en hiver. Que les vapeurs dont cette grotte est quelquefois couverte est un présage de pluie qui n'a jamais trahi l'œil observateur du villageois, et mille autres contes semblables que la crédulité saisit, mais que l'homme de bon-sens pèse au creuset de la raison et de l'expérience, avant de leur accorder quelque estime.

Cette grotte, ou plutôt cette caverne, est à cinq lieues de Besançon. Elle nous a paru creusée par la nature, dans une montagne couverte de chênes antiques; l'entrée en est assez facile : elle est spacieuse, inégalement élevée, et ses parois nous ont paru encroutés de salpêtre et de sels de nitre et ammoniac. La température de l'air qu'elle contient nous a paru, à peu de choses près, la même que celle de l'air extérieur. Quant à la glace qui s'y forme et se renouvelle sans cesse, nous pouvons presque assurer que c'est une fable. Les eaux qui y coulent ne sont point celles d'une fontaine, ce sont tout uniment des eaux, ou de

pluie

pluie ou de neige fondue qui y filtrent, et quand il s'y trouve de la glace, c'est comme par-tout ailleurs en hiver. La profondeur de la caverne, les sels dont ses terres sont imbibées peuvent concourir à y conserver au printemps les eaux dans un état de congélation plus long qu'à l'extérieur, et voilà ce qui aura donné lieu aux prétendues merveilles des grottes d'Aussel.

Mais en les dépouillant du merveilleux qu'elles n'offrent pas, il faut leur accorder celui qui leur appartient, et vous verrez que parce qu'elles ne fournissent pas éternellement des glaces, elles n'en sont pas moins curieuses. D'abord l'on y descend par un escalier d'une vingtaine de marches, qu'un intendant, appellé Beaumont, a fait tailler dans le roc. Cet escalier conduit à une espèce de vestibule de 25 pieds de large sur 50 de long. De ce vestibule, on passe successivement dans plusieurs pièces plus ou moins grandes, et l'on fait ainsi à-peu-près une demi-lieue, jusqu'à ce que l'on arrive enfin dans une vaste salle, où le roc laisse appercevoir si peu d'interstice, que l'on croiroit volontiers que c'est un seul bloc que l'on auroit creusé : la voûte en est presque plate dans 150 pieds de longueur, sur 80 de largeur. L'élévation de cette salle n'est pas proportionnée à son étendue ; elle n'a presque par-tout que neuf pieds de haut. Son plancher est d'un sable extrêmement fin, sec et brillant. C'est à l'une des extrémités de cette salle que se trouve le ruisseau, ou, pour mieux dire, la cuve que l'on prétendoit fournir de la glace pendant l'été. Cette cuve est très-profonde, et l'on assure

dans le pays que l'on a cherché à la sonder avec deux boulets ramés, et que sept cents brasses de cordes n'ont pas suffi pour faire parvenir ces boulets à fond. On quitte cette salle, et l'on communique par un pont de bois à d'autres cavernes, que l'on parcourt à-peu près encore pendant une demi-lieue, par des passages tantôt faciles, tantôt si bas, qu'il faut ramper pour les franchir. Toutes ces cavernes renferment des crystallisations, où la nature semble s'être plue à copier les chefs-d'œuvre des arts. On y remarque des colonnes de toutes grosseurs, des espèces d'autels, de statues, de tombeaux, de figures bizarres posées sur des consoles, des buffets d'orgues, des ruches, des piédestaux, et les plafonds semblent garnis de fusées à-peu-près semblables à ces aiguilles de glaces que l'on voit pendre pendant les hivers aux toîts des maisons. Toutes ces figures, que l'œil admire avec étonnement dans ces cavernes, se sont formées à la longue par une sorte de fluide visqueux qui suinte sans cesse des voûtes et des murailles, et qui prend diverses formes, suivant les différentes inclinaisons du plan sur lequel il coule. Cette matière se fige et se pétrifie à la longue, et demeure transparente et brillante ; et c'est de là que sera née l'erreur des glaces prétendues des grottes d'Aussel.

L'air, renfermé dans ces cavernes, est extrêmement immobile ; la fumée qui s'exhale des flambeaux dont on se sert pour les parcourir, reste long-tems sans mouvement, et ne se dissipe que quand on l'agite, soit avec un chapeau, ou quelqu'autre chose. Tous les corps formés par cette matière pétrifiante

Grottes D'osselles.

sont sonores, lorsqu'on les frappe d'un bâton, et les différens sons qu'ils rendent ne sont pas l'effet le moins étonnant que l'on remarque dans ces grottes singulières. Il seroit dangereux d'y laisser éteindre les flambeaux, et l'on se perdroit infailliblement dans ce labyrinthe souterrein. C'est un accident semblable que l'abbé de Lille a peint avec une vérité terrible dans son beau poëme de l'imagination ; mais je crois qu'il a placé sa scène dans les grottes de S. Pierre, près Mastricht, qui, sous bien des rapports, ont de la ressemblance avec celles-ci.

Ces grottes d'Aussel, dont la gravure vous donnera quelqu'idée, sont auprès de *Quingey*, petite ville assez agréable, et dont les environs nous ont paru assez fertiles, quoique d'un produit médiocre, si l'on en excepte une plaine de deux lieues à-peu-près en tout sens, que l'on trouve entre ce canton et Salins. Nous y avons visité deux forges, appellées l'une *Châtillon*, l'autre *Chenecey*, mais dont le mérite de la matière n'est pas le même. Le fer de *Châtillon* est mauvais et cassant ; celui de *Chenecey*, au contraire, est doux et d'un bon usage.

En quittant Quingey, nous avons voulu voir *Ornans*, où les singularités de la nature nous appeloient encore. Cette petite ville, assise comme la précédente sur la rivière de la *Louve*, est aux pieds des montagnes. Sa population est peu considérable, et il y règne peu d'opulence. C'est là que l'on nous a fait voir un puits sujet à un reflux assez étonnant. A la suite des grandes pluies, cette espèce de réservoir, extrêmement profond, déborde avec tant

d'abondance, qu'il inonde toute la campagne voisine. Lorsque ces eaux se retirent, elles laissent sur le terrein une sorte de poissons que, dans le pays, on appelle *Umbres*, et qui sont inconnus par-tout ailleurs.

Non loin d'Ornans, on trouve encore des cavernes semblables à celles de Quingey ou d'Aussel, et de même ornées de superbes congélations. La fontaine qui coule dans cet endroit, a la propriété de pétrifier tous les corps qu'elle mouille. On trouve communément, en fouillant dans les environs, et surtout auprès du village de Looz, des oursins, des vertèbres de poissons, des astroïdes, du bois pétrifié, des entroques cylindriques, entières ou séparées en tronçons. Enfin, si l'on en jugeoit par les débris que l'on y rencontre à chaque pas, on seroit porté à croire que les eaux de la mer ont long-tems couvert cette partie du globe.

Après Besançon, la ville la plus intéressante de ce département est Pontarlier, clef de la France, qui se trouve au passage le plus commode pour entrer en Suisse. Ce passage n'étoit pas encore ouvert sous César, mais il le fut sous Auguste, et Strabon nous l'apprend. Ce ne fut qu'alors qu'il devint fréquenté, et que, pour la commodité des voyageurs, il s'y forma des habitations. Elles s'accrurent par la suite, lorsque les Bourguignons furent appelés pour garder les frontières d'Italie, et placés le long du Jura, où se trouvoient les principales communications entre Bâle et Genève. Pontarlier, qui successivement porta dix noms différens : *Pons Claverici*, *Pons Alei*, *Pons*

Arleti, *Pontalia*, *Pons Ariæ*, etc. resta divisé en deux bourgs jusqu'au quatorzième siècle, dont l'un s'appeloit *Pontarlier*, l'autre *Morieux* : mais aujourd'hui il ne reste plus, pour ainsi dire, que la partie appelée *Pontarlier*, et c'est cette partie qui est proprement la ville. Elle ne consiste qu'en une seule rue; mais cette rue est belle, grande, bien alignée, et composée de maisons en pierres de taille, uniformement bâties, et d'une architecture élégante. Jadis cette ville n'étoit couverte qu'en *clayons*, espèces de petites planches qu'ailleurs on nomme *mérin*; mais réduite deux fois en cendres, d'abord en 1736, et depuis, plus nouvellement encore, l'on a renoncé à un genre de couverture si dangereux, et l'on y a substitué les tuiles, après avoir long-tems cherché dans les environs une terre propre à les manufacturer. Une muraille antique est la seule défense de *Pontarlier*, mais à l'entrée du passage de la Suisse, on a construit, sur un rocher presqu'inaccessible, un fort, que l'on nomme château de *Joux*, et c'est ce château qui protége le passage.

Le climat, dans cette partie du département du Doubs, est extrêmement froid, et il n'y a point de transition entre l'hiver et l'été, qui ne se fait sentir que très-tard. Tout ce canton est hérissé de hautes montagnes, presque toutes arides et pelées, et l'on n'y rencontre que rarement quelques bois nains, et quelques pâturages communs pour la nourriture des bestiaux des communes qui les avoisinent. Non loin de Pontarlier se trouve l'abbaye du mont S. Benoît, long-tems fameuse dans ces cantons dont l'aspect

semble annoncer des déserts; et c'est au milieu de l'aridité présque générale que l'on rencontre un vallon appelé *Corne d'abondance*, ou *Combe d'abondance.*

Les habitans de ces climats stériles n'ont d'autres ressources que le commerce des chevaux, du bétail, et du fromage. Avant la révolution, celui des chevaux étoit pour ainsi dire réduit à rien, à cause des entraves auxquelles le peuple étoit asservi par le régime odieux et tyrannique des haras. Croiriez-vous que l'on percevoit un droit sous le nom de pensions des étalons *reunis*, qu'on avoit établis dans ces cantons sur le pied des *étalons royaux*, et que toutes les jumens, bonnes ou mauvaises, du pays étoient obligées de payer un droit de *saillie*, soit qu'on les présentât ou non à cette *saillie* : ensuite on ne pouvoit se défaire à sa volonté des poulains qui en provenoient : ainsi, l'on payoit pour l'étalon, on payoit pour la jument, et l'on vous enlevoit souvent le poulain que vous aviez ainsi acheté avant sa naissance. Ces vexations épouvantables avoient totalement dégoûté les habitans du commerce des chevaux, que la liberté vient de leur rendre, et leur intérêt les avoit portés du côté du bétail rouge. Mais en évitant les fléaux de la cupidité *des rois*, ils éprouvoient souvent la rigueur de ceux de la nature, et une maladie vulgairement appelée la *murie*, commune dans cette partie, leur enlevoit la majeure partie de leurs bêtes à cornes.

Une des atrocités plus affreuses encore que l'ancien régime faisoit éprouver aux malheureux habitans de ces cantons, c'étoit l'obligation d'user du sel de

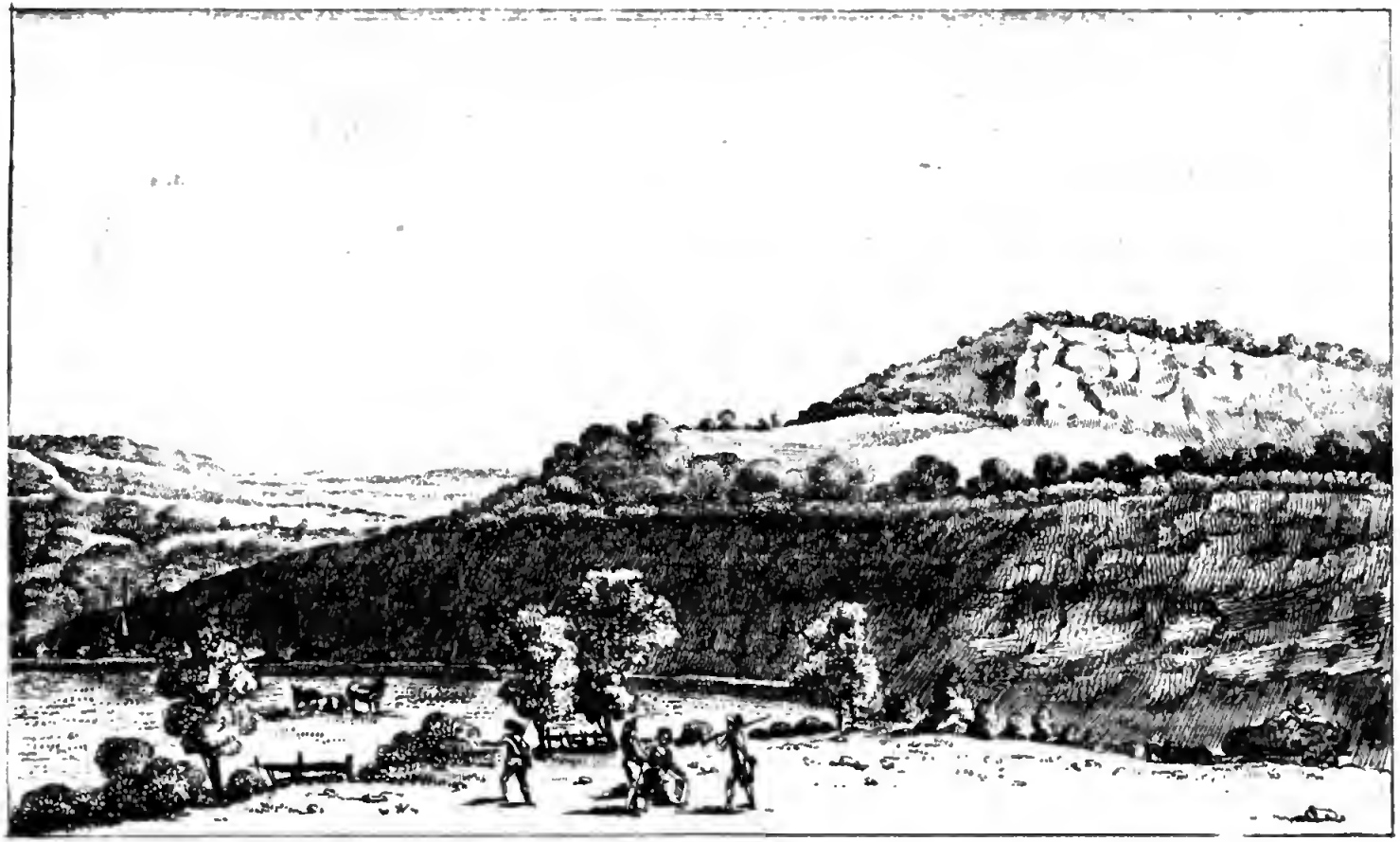
Montmorot. Or, il passe pour constant dans ce pays ci, que ce sel de Montmorot est d'une qualité malfaisante, que non-seulement il fait tomber le commerce des fromages et du lard, mais encore attaque les jours des habitans. Qu'arrivoit-il ? Ces infortunés montagnards alloient en Suisse racheter du sel de Salins, près de deux tiers plus cher que les Suisses ne l'achetoient en France. Ils rapportoient ce sel et le donnoient à leurs vaches, et, par économie, se réduisoient à n'user du sel de Montmorot que pour eux-mêmes. Par là, leurs vaches leur coûtoient plus, et la vente de leurs fromages leur rapportoit moins ; mais, le comble de l'infamie, c'est que ce sel, qu'ils rapportoient, passoit pour être de contrebande, et que s'ils étoient attrapés, ils alloient aux galères, parce qu'ils répugnoient à se servir de ce sel empoisonné, dit de *Montmorot*, que la ferme les forçoit à prendre. On supposeroit peut-être que du-moins leur donnoit-on la quantité qu'ils vouloient de ce sel malfaisant ; mais point du tout : la quantité étoit taxée, dans la crainte qu'habitant les frontières, ils ne le revendissent aux étrangers, et si les commis en trouvoient chez eux la plus foible quantité après certaine époque de l'année, ils étoient censés contrebandiers, et, comme tels, envoyés aux galères : et des hommes aveugles se flattent encore qu'un peuple qui a ressenti ces épouvantables vexations, et que la liberté en a délivrés, retourneroit comme un agneau à un régime tellement barbare ! Le penser est une démence. Il est bien plus naturel de croire qu'il périroit plutôt jusqu'au dernier avant d'y consentir.

Dans les environs de Pontarlier, les carrières fournissent du marbre jaspe-agathe. Ce marbre est du grain le plus fin. Le fonds en est couleur de chair, jaspé d'un rouge très-vif.

On voit encore auprès de Joux une fontaine singulière, appelée la fontaine *Ronde* (3), à cause de la figure de son bassin. Cette fontaine éprouve un flux et reflux très-marqué, suivant le plus ou moins de sécheresse de la saison. Ce flux se fait sentir à mesure que le soleil mônte sur l'horizon, et le reflux dans la même proportion, quand il descend vers son couchant. Son bassin est plat, et le fond en est tapissé d'un sable très-fin et très-net. Il peut avoir 25 pieds de diamètre. L'eau monte d'abord de trois pouces et demi en trois minutes, et s'échappant alors par les bords du bassin, forme un petit ruisseau. Elle continue à monter encore à-peu-près autant, mais en bouillonnant, et le ruisseau devient à proportion plus considérable. Arrivée à cette hauteur, elle met la moitié moins de tems pour décroître, c'est-à-dire, qu'en trois minutes, elle descend de 6 pouces. Toute l'eau qui reste dans le bassin filtre dans le sable, et la fontaine reste à sec un peu plus d'une minute, ensuite le flux recommence, et toujours de même successivement. Cet effet varie cependant un peu suivant les saisons.

On conçoit aisément que dans un canton où les montagnes enrichissent le paysage, on doit rencontrer souvent des aspects enchanteurs. Il en est peu dans la France d'aussi étonnant, d'aussi étendu et d'aussi riche pour les détails, que celui que nous vous avons fait dessiner vu de la cîme d'une montagne qui com-

St Hypolite



Les Environs de St. Sypolite

mande le bourg de S. Hippolyte. La vue se perd dans un horizon immense, mais sans fatigue, mais sans ennui, par les repos que lui présentent les croupes des montagnes, les côteaux cultivés, et les vallons délicieux et paisibles où elle s'égare. S. Hippolyte est dans le fond, ou, pour mieux dire, au pied de cette montagne, et la petite pointe de clocher que vous appercevez dans le coin du dessin est celui de ce bourg, dont on ne découvre que cette partie dans la situation où s'est placé notre dessinateur. Cependant, comme ce bourg lui-même est très-pittoresque, et que son entrée sur-tout est aimable pour le paysagiste, nous vous en envoyons également le dessin. De la cîme de la montagne, on découvre le département presqu'en entier. Les vignes dont les côteaux sont couronnés : la verdure des chanvres que l'on cultive dans les vallées : la sombre majesté des forêts qui s'étend sur les montagnes plus élevées : la fumée noire qui s'échappe des forges, et monte en roulant vers les nuages légers dont l'horizon se dore : les bestiaux nombreux que l'on entend mugir en foulant au loin les prés émaillés par les fleurs : l'activité de l'agriculteur qui sillonne en chantant les terres grisâtres que le soc retourne : tout verse un charme, tout répand une vie sur ce tableau, qu'il faut avoir vu pour lui donner le sentiment d'intérêt qu'il réclame. Rien d'aussi beau dans la nature : et pour aimer les arts, il ne faudroit pas le voir souvent : on ne le quitteroit pas pour admirer les *palais des rois*. Je vais vous dire un paradoxe, mais il me semble que le peintre de paysage doit avoir l'ame plus pure que

le peintre d'histoire : si cela n'est pas vrai, ce que je crois, au-moins ne seroit-il pas étonnant qu'il eût les mœurs plus douces.

Baume-les-Dames ne nous a pas paru mériter sa réputation. Rien de riche, rien de curieux dans cette abbaye. L'orgueil, toujours misérablement pauvre, est ici physiquement misérable. Onze chanoinesses y traînoient, presque dans l'indigence, la fierté d'un nom inutile, et l'ennui d'une existence chaste, si le parjure n'avoit pas été une des vertus du cloître. Cloître, n'est cependant pas le terme, car ces dames n'étoient point cloîtrées. Il falloit bien de la *noblesse* jusques dans l'état le plus ignoble, et l'on sent bien que des filles de condition qui se mettoient dans la tête que, pour honorer Dieu, il falloit outrager la nature, ne pouvoient pas commettre un crime semblable comme des *roturières*. Il falloit bien laisser aux femmes du peuple ces grilles et ces parloirs, sauvegardes apparentes de la vertu, et religieuses de *qualité* trahir ses devoirs avec cette arrogance et cette audace, compagnes effrontées de la dignité du sang. A *Baume*-les-Dames, on n'avoit point de carrosses, une triste femme-de-chambre, un petit *laquetон*, composoient la suite de la *princesse* religieuse; mais l'on étoit insolente, inhumaine, capricieuse, et l'on marchoit dans la voie du salut un bréviaire dans une main, et l'arbre généalogique dans l'autre : on disoit, mon cousin l'*empereur*, ma tante *la reine* une telle, l'on se couchoit sans souper, et l'on étoit contente. Malheureux Français ! avec votre folie de révolution, que de *béatitudes* vous avez retranchées.

de la terre ! et vous, épouses du Seigneur ! que j'aime votre philosophie ! vous vous consolez de tout cela maintenant avec quelque jeune garde national.

Cette abbaye de Baume-les-Dames fut fondée, les uns disent par un S. Romain, abbé de Condat, les autres par les seigneurs de Neufchâtel au septième siècle. La vérité est qu'on ne connoît point son origine. Charles et Louis le-*Débonnaire* la citent dans leurs capitulaires : et cela ne prouve pas que les chanoinesses valussent mieux alors qu'elles n'ont valu depuis : celles-ci étoient affiliées aux *Dames* de Remiremont, et cela ne prouve pas encore qu'elle valussent grand chose : mais ce qui prouve en effet qu'elles ne valoient rien du tout, c'est qu'on les a supprimées comme leurs semblables, les pères et les mères en Dieu, par une raison toute simple ; c'est que ce qui n'est bon que pour le ciel ne peut pas être bon pour la terre. La petite ville où ces dames habitoient est peu considérable. Son territoire fournit assez abondamment des grains, des vins et des chanvres.

Tant que la Franche-Comté appartint à l'Espagne, elle ne payoit qu'un don gratuit, tous les trois ans, de cent cinquante mille livres, et cette somme encore n'étoit-elle donnée qu'aux conditions qu'elle seroit employée au bénéfice de la province, tels que le paiement des garnisons, les réparations des fortifications, ou enfin l'acquittement des dettes des différentes communautés. Lorsque Louis XIV rendit la Franche-Comté par le traité d'Aix-la-Chapelle, le roi d'Espagne demanda à cette province une somme de huit cents mille livres à titre de prêt pour payer les

troupes étrangères qu'il y mettoit pour la garder, et pour relever les fortifications. Pareille somme lui fut prêtée pendant cinq ans, jusqu'à ce que Louis XIV reprit la Franche-Comté, et comme il trouva les Francs-Comtois accoutumés à prêter huit cents mille francs par an au roi d'Espagne, il trouva plus commode de leur ordonner de lui donner ce qu'ils prêtoient. Voyez combien il est doux de prêter aux rois. Un don leur tient lieu de titre pour voler, ou pour prendre de force, ce qui revient au même.

Un des principaux commerces d'échange de ce département consiste dans le bled, l'avoine et le fourrage. Lyon, la Suisse et Genève en enlèvent une grande quantité. Le surplus se consomme dans le pays. C'est un des cantons de la France que la liberté a délivré de plus d'entraves. Dans le département du Jura, nous vous parlerons de cet affreux droit de servitude, où quelques parties de cette ci-devant province étoient soumises. Droit affreux que l'on ne peut se rappeler, sans que les cheveux dressent d'horreur.

Un *roi* est mort cordelier dans ce département, et ce n'est pas une de ses moindres merveilles. Il est si rare de voir un *roi* humble! Ce *roi* cordelier se nommoit Jacques de Bourbon, et fut roi de Sicile par sa femme Jeanne seconde. Cependant n'ayez pas la bonté de croire que ce fut par humilité que ce roi se fit moine; la nature n'est point sujette à de tels oublis. Cet homme étoit un roi dans toute l'étendue du terme, c'est-à-dire, bien imbécille, bien scélérat,

et bien dupe d'une reine plus coquine que lui. Il avoit épousé cette Jeanne seconde de Naples, si fameuse par ses déportemens. Notre Jacques, jaloux, maladroit, n'est pas plutôt sur le trône, qu'il fait enfermer sa femme et assassiner son amant. Or, je vous le demande, si dans le chapitre des reines pareille peccadille se pardonne. Notre bon Jacques, maître du bien dont il avoit chassé sa femme, régna; c'est-à-dire, qu'il tourmenta, pilla, massacra, tua les pauvres Napolitains, qui s'ennuyèrent à la fin de ses espiégleries, et délivrèrent un beau matin la *pauvre* Jeanne, qui ne s'étoit pas corrigée. Le *bon* Jacques, à son tour, fut dépouillé, moqué et enfermé; et madame, avec ses galans, continua à régir les destins de la Sicile. Tristes destins! hélas! quand ils dépendent d'une catin ou d'un brigand. *Martin*, pape, le cinquième des *Martin* de l'église, se mêla de cette affaire. Rien de plus juste : entre un mari et une femme brouillés, il est dans l'ordre qu'il survienne un prêtre. Martin le pape donc s'en mêla, et dès-lors la réconciliation devint impossible. Prêtres savent diviser, et jamais réunir. Quoi qu'il en soit, Jacques sortit de sa prison, et n'étant plus digne d'être roi, il fut encore assez bon pour être cordelier. Il vint à Besançon, endossa le froc, dormit, mangea, but et mourut, et lon lui fit cette épitaphe :

Ci gît Jacques de Bourbon
Très-haut, et excellent prince, *et excellent, qu'en*
De Hongrie, Hierusalem et *dites-vous?*
Sicile,

Roi très-puissant,
Comte de la Marche,
Castre,
Et autres pays,
Qui,
Pour l'amour de Dieu;
Laissa
Frères, parens et amis, etc.
Par dévotion entra dans
L'ordre
De S. François, où il trépassa, etc.

Il est joli. Roi de Jérusalem et de Hongrie, où personne ne le connoissoit.

Le bon cœur!

Ce département a fourni quelques hommes célèbres. De ce nombre est Jean-Jacques *Chiflet*, médecin de titre et écrivain de profession. On rit un peu aujourd'hui de ces grands hommes d'autrefois, du genre de Chiflet. Comme il employoit bien son tems, ce Chiflet! il a passé sa vie à écrire, pour prouver que Hugues Capet ne descendoit pas de Charlemagne, et que la maison d'Autriche étoit plus ancienne que les Capétiens. N'est-ce pas là ce qui s'appelle un grand service rendu au monde! On le croiroit philosophe, quand il se moque de la Sainte-Ampoule, mais on est sûr qu'il est imbécille, quand il atteste la vérité du Saint-Suaire. Enfin, pour achever de le peindre, nous dirons qu'il a écrit contre le *quinquina* : et voilà nos grands hommes, que d'autres *grands hommes endictionnarisent.*

Jean-Jacques Boissard, né de même à Besançon, valoit mieux. Antiquaire célèbre, il avoit recueilli des recherches aussi nombreuses que précieuses sur

les monumens antiques. Les Lorrains, en ravageant la Franche-Comté, en ont fait perdre une grande quantité aux sciences.

Dunod de Charnage, mort dans ce siècle à Besançon, sa patrie, a mérité plus d'estime par ses qualités morales que par ses ouvrages. C'est une tache à sa gloire que d'avoir écrit pour justifier le droit de main-morte que les seigneurs exerçoient jadis.

NOTES.

(1) *Vatteville.* A l'entrée d'un ambassadeur de Suède à Londres, le *comte* d'Estrades, ambassadeur de France, et le *baron* de Vatteville, ambassadeur d'Espagne, se disputèrent le pas. Jadis cet article du pas étoit d'une *importance* majeure. O hommes! que vous étiez petits quand les rois étoient grands. L'Espagnol, qui avoit de l'argent et de nombreux valets, avoit encore pour lui le peuple de Londres, dont il étoit aimé. Il fit tuer les chevaux de d'*Estrades*, battre ses gens, et passa le premier. Cette manière n'étoit pas galante. Grande rumeur dans le palais de Louis XIV. Peu s'en fallut que la guerre ne suivît l'insulte. Les conférences qui se tenoient en Flandres pour les limites furent rompues, l'ambassadeur d'Espagne renvoyé. Et si Madrid n'eût pas été plus sage en envoyant le comte de Fuentes, pour dire qu'un homme tel que Vatteville étoit un sot, toute l'Europe étoit en feu, parce que l'orgueil d'un *roi* étoit outragé.

(2) C'étoit à Pâques et à l'Ascension qu'on montroit le Saint-Suaire, et pour que personne ne reconnût l'imposture, c'étoit du haut d'une tour de la cathédrale qu'on l'exposoit au culte des *fidelles*.

(3) *Couédic*, dans son tableau géographique, etc. de la Nation française, dit que cette fontaine *vomit* de l'eau. Il se trompe. Ce n'est pas un *vomissement*, c'est un véritable flux et reflux. Au nom de la république, nous invitons le citoyen *Couédic*, quand il fera une seconde édition ds son ouvrage, à le dépouiller d'un tas d'éloges de constituans, tels que *Barnave*, *Lameth*, et mille autres scélérats, l'opprobre du nom Français, et qui vraiment déshonorent son ouvrage, estimable d'ailleurs.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

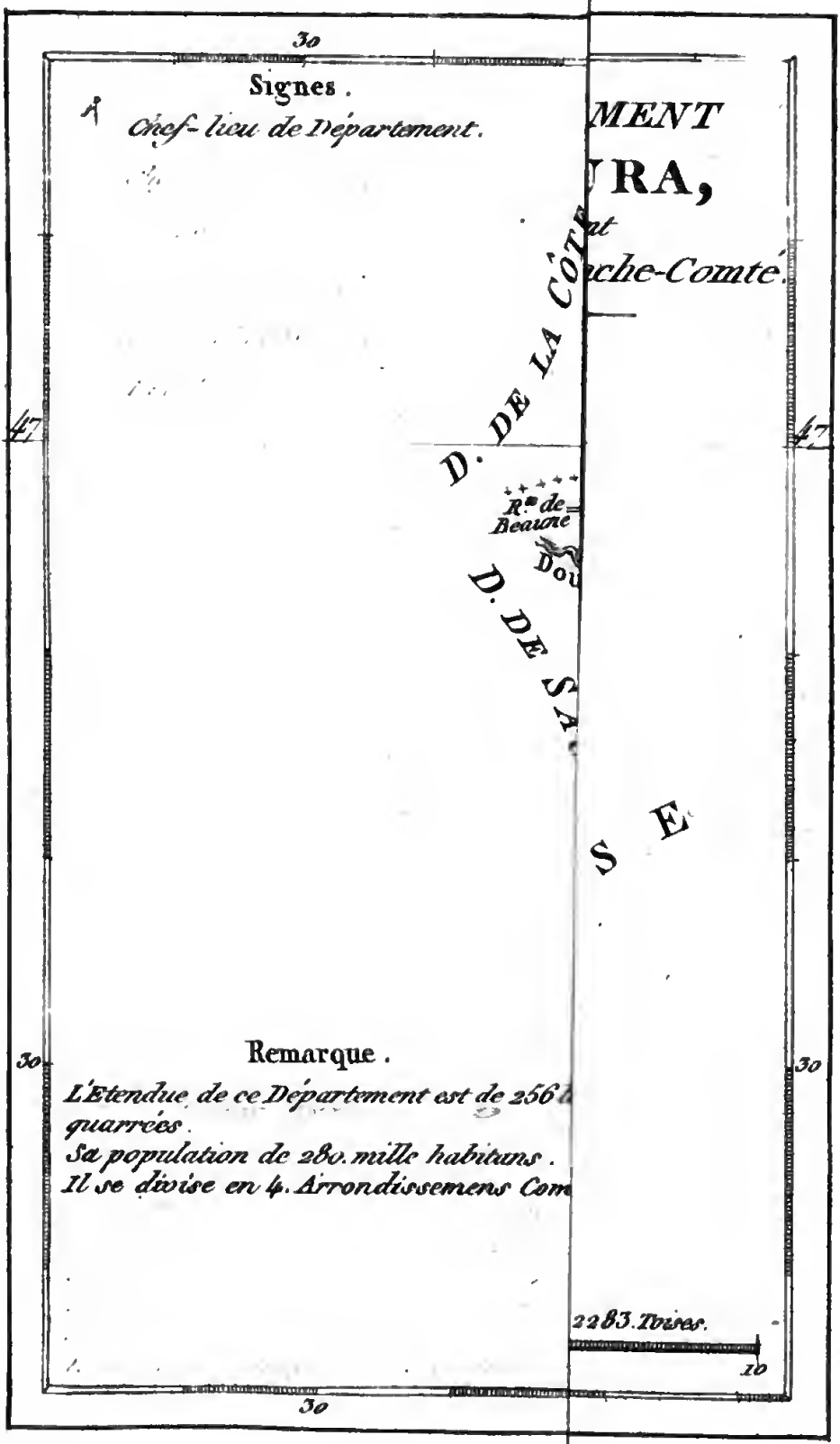
1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	18 n^{os}.


30
Signes.
Chef-lieu de Département.
MENT
JRA,
at
che-Comté.
47
47
D. DE LA CÔTE
R.e de Beaune
D. DE SA
S E
Remarque.
30
30
L'Etendue de ce Département est de 256
quarrées.
Sa population de 280. mille habitans.
Il se divise en 4. Arrondissemens Com
2283. Toises.
10
30

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DU JURA.

« Si en invoquant Dieu, disoit Origène à Celse, » ou en jurant par son nom, on le nomme Dieu » d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, on fera telles » choses que les démons ne pourront venir à bout » de les défaire. » Origène avoit raison. C'est au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que des moines insolens, oisifs et pervers, étoient parvenus à courber les peuples malheureux, non-seulement sous le joug moral des superstitions, mais encore sous le fardeau physique des chaînes du plus honteux esclavage. Que des conquérans, fiers de l'ignorance des vaincus, abusant avec indignité des droits du plus fort, aient outragé la nature jusqu'à dire à l'homme : le champ que tu cultiveras ne sera pas pour toi, tu maigriras, tu te baigneras de sueurs toute l'année, pour ensevelir ma paresseuse inutilité dans les flots de l'abondance : les enfans que ta femme te donnera dans son amour ne t'appartiendront pas ; je les arracherai, quand il me plaira, à tes caresses, pour m'en servir de marche-pied quand je monterai sur

mon char, ou pour les vendre à mes voisins, quand mes débauches auront desséché mes trésors; quand tu mourras, je te disputerai jusqu'au cercueil où tes os pourriront: ta mort ne laissera pas même à ta veuve désolée la paillasse témoin de tes derniers soupirs; et la cendre du feu où l'on fera chauffer ton dernier breuvage, ne restera pas la propriété de tes fils : moi, ton oppresseur, ton tyran, ton bourreau, j'hériterai de ta dépouille, et la misère et la servitude seront le partage, qu'en expirant, tu laisseras aux objets de ta tendresse. Qu'un semblable projet, dis je, soit tombé dans la tête des dévastateurs du monde : que leur ame, imbibée de sang, nourrie dans le meurtre et le carnage, se soit fait un jeu, dans la paix, de calculer le produit des larmes des humains; qu'enfin, la féodalité soit née de l'abus des armes, on le conçoit: parce que tous les crimes sont présumables dans le mortel dégradé qui vit de la guerre : mais que des prêtres, dont le mot éternel de ralliement étoit charité, dont la bouche ne citoit que le Dieu de miséricorde, de paix, de douceur, d'humilité, aient joui sans honte, et sans doute sans remords, des droits sanglans que la terre en deuil ne céda qu'au glaive des tyrans; qu'enfin, lorsque l'informe masse de la féodalité, par tout écroulée, par-tout anéantie sous les malédictions de l'univers, couvroit l'Europe de ses ruines, ils soient restés seuls au milieu de ses débris, comme on voit quelques sapins, échappés à l'incendie d'une forêt, devenir l'asyle des funèbres corbeaux dont la flamme a détruit les asyles; c'est ce que l'esprit ne conçoit pas; c'est ce que le cœur

repousse ; c'est ce que l'ame taxeroit de mensonge, si l'on ne savoit que l'humanité étoit morte chez les prêtres, et que l'avarice, l'insensibilité et l'inflexible orgueil étoient les mannequins organisés dont les ressorts se mouvoient sous le lin du sacerdoce.

Les jours étoient passés où le malheureux serf payoit de sa vie le désir de fuir la terre du seigneur oppresseur. Ce n'étoit plus le siècle où l'évêque (1) *indigne* par la grace de Dieu, permettoit à l'homme *de corps* d'épouser telle femme : l'âge avoit fui où, parmi les trésors offerts pour la rançon d'un abbé de Saint-Denis (2), on donnoit tant d'hommes et tant de femmes ; enfin, Rousseau, Voltaire, Helvétius, Mably, avoient vécu, et les moines de S. Claude appesantissoient encore, au dix-huitième siècle, le sceptre de plomb de la servitude sur la tête des malheureux habitans de leurs possessions immenses. Ah! peut-être eût-il fallu, pour l'exemple de la terre, et pour l'effrayante leçon de tous les prêtres du globe, toujours *prêtres* dans tous les cultes, que cette servitude des habitans du Jura se fût prolongée jusqu'à l'époque de la révolution française : que les serfs de S. Claude, libres tout à-coup avec toute la France, se fussent présentés, l'empreinte de la liberté sur le front, aux yeux épouvantés de leurs moines oppresseurs, et que les crânes de leurs despotes eussent été brisés par des bras tout saignans encore de la marque de leurs fers : mais il semble que la providence ne l'ait pas permis, et qu'elle ait voulu marquer d'un intervalle l'abolissement de la servitude et la révolution française, pour rendre palpable cette vérité,

que les prêtres sont les derniers des hommes à céder aux réclamations de la nature.

Oui, si jamais dans notre vie nos cœurs se sont ouverts aux balsamiques sensations de la liberté et de l'égalité ; si jamais, aux doux rayons du soleil, dont la chaleur s'épanche également dans le sein de tous les hommes, nos bras fraternels ont pressé tendrement nos semblables, c'est lorsque, sous les portiques déserts des palais des moines de S. Claude, nous avons serré contre nos cœurs les infortunés vassaux de ces *saints* réprouvés, et que jetant avec eux nos regards attendris sur les faîtes dorés où l'oisiveté monacale sommeilloit dans les malédictions, nous nous sommes dit : ils n'y sont plus.

O Dieu de l'univers ! l'homme ne fut pas toujours juste ! il mérita sans doute ta colère : les prêtres catholiques naquirent sur la tombe de la liberté romaine : le crime de César fut le crime du monde. O Dieu ! tu devois le punir sans doute, et tu permis les prêtres ! Ta vengeance a duré dix-huit cents ans : c'en est assez : ta colère est adoucie, nous en avons le gage : les prêtres ne sont plus. O Dieu de l'univers, sois à jamais béni.

Et vous, montagnes ! temples de la nature ! vous que le Créateur éleva sur le monde pour inviter l'homme à se rapprocher de la pureté du ciel ! vous que la fable, cette aimable introductrice de la morale dans le cœur des humains, honora de l'emploi de peser sur les Titans, gigantesques emblêmes des vices ! qu'aviez vous donc fait de votre gloire ? C'est aux fleuves qui se traînent en rampant sur la face de la

terre, c'est aux vallons, dont l'herbe timide et servile se courbe sous les pieds du taureau qui la foule et la dévore, à souffrir sur leurs bords le poids honteux des palais monastiques : fleuves, vallons, ruisseaux, vous êtes dignes de l'esclavage, car la volupté vous entoure. Mais vous, fières montagnes, que l'aigle et la vertu devroient seuls habiter, comment avez-vous souffert que l'oisiveté, le calice à la main, posât les murs de ces repaires déhontés sur vos flancs généreux? Jura! la nature n'avoit donc pas allumé de volcans dans tes entrailles? Le vent du Nord défendoit donc à la foudre de couronner ta cîme? La terre, dont l'énorme frisson crevassa tant de fois ta croupe majestueuse, restoit donc immobile sous ta base éternelle, puisque tu souffris, pendant dix siècles, que des moines insolens, assis sur ton sommet, insultassent au pauvre, qui demandoit en vain à tes roches une fécondité funeste pour nourrir ses tyrans? Ah! le pseaume *Cadite mentes* n'est point fils de la verve du prophète (3) *Roi*. Ce fut bien plutôt le chant de mort de l'homme dont l'œil vit le premier prêtre habiter les montagnes. Alors la Pureté dit aux humains : je n'ai plus d'asyle sur la terre.

S. Claude, nom détesté que l'histoire gravera dans ses fastes pour tourmenter les mânes des moines par l'indignation des vivans, S. Claude étoit le nom de cette abbaye fameuse qui, la dernière en France, compta des serfs parmi ses *vassaux*. Que l'on juge combien cette servitude étoit odieuse! un roi voulut la détruire. Que l'on juge combien le despotisme monacal etoit plus atroce encore que celui des rois!

des moines s'y opposèrent. Les tribunaux retentirent de cet étrange procès entre la férocité pontificale et l'humanité fatiguée. Des prêtres, en présence de la justice, comptoient, au nombre des droits de l'évangile, l'art d'assassiner l'homme en détail, depuis son berceau jusqu'à sa tombe ; et la puissance *royale*, forte de toute *la souveraineté* que les préjugés lui avoient concédée, pensa s'anéantir devant les paradoxes sanglans d'une vingtaine de prêtres empâtés des misères humaines. La puissance *royale* l'emporta cependant : la servitude fut abolie, et les prêtres crièrent, *à l'arbitraire* ! il étoit juste : depuis six mille ans c'étoit le seul acte de justice émané d'un trône. Il falloit bien que ce fût le premier crime dont l'église accusât le sceptre.

Hélas ! c'est avec raison que les hommes appeloient Dieu le roi du ciel et de la terre. On pouvoit bien, en effet, l'assimiler aux rois, car ses ministres ont toujours été des scélérats. L'être de l'univers, que la révolution française ait le mieux servi, est Dieu : il n'étoit environné que de fripons. L'homme, du-moins, pourra maintenant le connoître ; on ne lui vendra plus les récompenses, ni les lettres de grace de l'être juste qui régit la nature.

S. Claude, située au confluent de deux torrens, la *Bienne* et l'*Ison*, doit son origine à l'abbaye de ce nom, dont l'antiquité se perd dans la nuit des tems, car il n'existe point de préjugés religieux sans rides. Un nommé Claude, archevêque de Besançon, vint finir ses jours dans cette abbaye, qui s'appelloit alors S. Oyan, on ne sait pourquoi, car Oyan n'est point

connu. Ce Claude vivoit dans le huitième siècle. Il mourut saint. Il en faut un pour chaque abbaye, et le choix tomba sur lui. L'abbaye prit alors le nom de S. Claude. Il falloit, au surplus, un miracle pour faire venir l'argent au magasin : on prétendit que le corps du saint restoit incorruptible : le miracle n'étoit pas sorcier, dans un pays où dix fontaines ont la vertu pétrifiante. On pétrifia donc S. Claude, et l'esprit du peuple pétrifié par la superstition, vit dans un effet purement physique la preuve de l'éternelle *béatitude* d'un homme dont la vertu sublime avoit été l'inutile oisiveté. Une abbaye sujette à des miracles est une ferme trop précieuse pour l'église, pour la laisser exploiter par des mains roturières. Il fallut être noble pour y entrer : ses religieux étoient bénédictins : ils s'ennuyèrent à la longue de la sévérité de leur règle. Ces *messieurs* se séparèrent enfin, et chacun eut son palais, ses gens, son luxe et son cuisinier à part.

Tandis qu'ils jouissoient en grand du bienheureux miracle et que le saint de *marbre* attiroit tous les dévots de l'Europe autour de sa châsse, le peuple en jouissoit en petit. Les prêtres vendoient des évangiles au nom de S. Claude, et le peuple vendoit de petites figures de buis façonnées avec un couteau, et vivoit de l'imbécillité des pélerins : mais le peuple, meilleur que les prêtres, est par conséquent moins prévoyant. La dévotion diminua, les moines s'en moquèrent; ils avoient cent mille écus de rente. Le peuple en gémit : il ne vendoit plus de petites figures.

Une abbaye si riche éveilla à la longue la cupidité des grands prêtres de cour. Elle parut digne d'un évêque, et l'évêché fut érigé en 1741, et le *pauvre* apôtre que l'on y intronisa le premier, n'étoit que chanoine, comte, grand-vicaire, et official primatial de Lyon. *Le pauvre homme!*

Dans un territoire couvert de montagnes incultes, stériles et pelées, il falloit que les malheureux habitans trouvassent, dans leur industrie, de quoi payer les énormes revenus exigés par l'abbaye : et c'étoit hors de leur pays qu'ils alloient gagner l'argent qu'ils venoient verser dans les coffres des moines. La majeure partie est composée de rouliers qui exportent dans la France les fromages que l'on fait dans ce département et dans ceux du Doubs et de la Haute-Saone. Ces rouliers partent par petits convois de 15 et 20 voitures : chaque voiture n'a qu'un cheval, et la voiture elle-même n'est qu'un petit chariot d'une délicatesse extrême, et tellement léger, que l'homme le moins fort le mettroit en mouvement. Quand ils ont vendu leurs fromages, soit à Paris, soit dans les villes maritimes, ils prennent des *retours*, autant que leur frêle voiture en peut supporter, et achèvent ainsi la saison de leur voyage, à la fin de laquelle ils vendent le cheval et le chariot, et reviennent vers Pâques chez eux, où ils restent deux mois à ensemencer le peu de terre qu'ils ont. Ils font ensuite une seconde émigration, et se répandent dans les départemens féconds en pâturages, où ils se louent par troupes pour faire les fauchaisons. Ils reviennent après faire leurs propres récoltes, et quand elles sont finies, ils rachè-

tent un cheval, reconstruisent un chariot, et recommencent leurs voyages. Telle est la vie errante de ce peuple, qui ressemble assez à celle des Arabes ; et qui ne seroit peut-être pas très-malheureuse, si le fruit de tant de soins étoit pour eux, et n'avoit pas été jusqu'ici dévoré, et par les tyrans profanes, et par les tyrans religieux : aussi peu de peuples ont-ils mieux senti le bienfait de la révolution, et lui ont-ils fourni plus de généreux défenseurs. Tandis que tous les bataillons de la République se disputoient l'honneur de la servir, ceux du Jura se sont fait un nom par leur zèle, leur nombre et leur courage.

Au nombre des titres à la gloire que Voltaire a emportés dans le tombeau, on doit placer au premier rang son mémoire pour les habitans du Jura ; et s'il fut vraiment grand, s'il mérite l'estime du philosophe, c'est moins par son génie et son étonnante fécondité, que parce qu'il ne laissa jamais échapper l'instant de plaider la cause de l'humanité. Le corps d'un saint n'a fait, pendant mille ans, qu'enrichir des moines : une seule veille d'un grand homme a rendu la liberté à tout un peuple (4). Un homme vaut donc mieux qu'un saint ! Les droits de ces moines de S. Claude étoient si atroces, qu'un homme qui, pendant un an, habitoit sur leurs terres, devenoit leur esclave ; et qu'il n'est pas sans exemple qu'un étranger, un négociant, attiré par ses affaires à S. Claude, et locataire d'une maison dépendante de l'abbaye, et y mourant, sa femme et ses enfans se sont vus arracher sa succession, et leurs meubles, leur argent, leurs effets, confisqués et vendus au profit de l'abbaye.

C'étoit peu que cette affreuse oppression. Ces moines y joignirent encore quelquefois cette cruauté qu'enfante l'ignorance, et Voltaire nous apprend qu'un nommé Boquet, juge des terres de S. Claude, et auteur d'un ouvrage sur les sorciers, se félicite d'avoir fait brûler, pendant dix ans, dans ce petit pays, plus de six cents de ces sorciers, et invite ses confrères à faire pendre par provision ceux qui seront prévenus de ce crime, sauf à leur faire leur procès après leur mort.

La ville de S. Claude est jolie, bien bâtie, agréablement percée, et ornée de fontaines publiques, dont les bassins élégans décorent ses places. Nous y avons remarqué sur tout une promenade charmante, pratiquée avec art dans les rochers; elle aboutit aux deux grandes routes de Besançon et de Genève, et la rivière, dont l'onde la baigne dans toute sa longueur, la rend enchanteresse.

Il paroît qu'une ville célèbre, et debout sous la république romaine, a pesé sur ces bords; mais on ignore quelle est cette ville. Sur la fin du dernier siècle, on a trouvé dans les environs, au *Lac-d'Autre*, au *Pont-des-Arches*, au *Grand-Villars*, et à *Jaures*, des médailles, des statues, des inscriptions, des aqueducs, des ruines de théâtre, et des images du dieu Pan sous les décombres d'un temple. Ces vestiges annoncent que cette ville, oubliée, avoit de la splendeur sous les empereurs romains.

La ferme forçoit également jadis les habitans de S. Claude à faire usage de ce sel mal-faisant de Montmorot, dont nous avons parlé dans le département

précédent ; ses effets y étoient également funestes, mais l'avarice publicaine ne se rendoit pas à l'expérience, et la ruine d'un pays, et la mort des hommes, étoient d'un bien foible intérêt à ses yeux, lorsqu'il s'agissoit d'amonceler l'or dans ses coffres.

Nous avons également vu, dans les carrières des environs, de ces globules nommés *dragées de pierre*, dont nous avons déja parlé. Ces carrières fournissent des marbres assez précieux, dont le champ est olivâtre, veiné ou tacheté au hasard d'un rouge assez pâle.

Lons-le-Saulnier est le chef-lieu de ce département, célèbre par ses vins d'*Arbois* et de *Poligni*. Il produit des grains, mais sur-tout des légumes farineux en abondance et estimés. On y trouve des carrières d'albâtre et de marbre, des mines d'argent, de fer, de plomb, de charbon et d'ardoise ; il nourrit des chevaux et des bestiaux de toute espèce. Les salines et les bois font une grande partie de ses richesses.

L'industrie y a établi des manufactures de papier, de faïence, d'ustensiles de cuisine et de labourage, de draperies grossières et de toiles. Les bois de construction seroient un avantage considérable que l'on pourroit tirer de ce département, et tandis que nous en allons chercher à grands frais dans le nord et jusques dans l'*Ukraine*, il seroit bien plus simple de verser notre argent dans notre propre pays, en s'occupant des moyens de faire exploiter ceux du Jura.

Lons-le-Saulnier est une des villes les plus aimables de ce département, et peut-être de toute la *ci-devant* Franche-Comté. Les habitans en sont spirituels, polis,

adonnés aux arts et aux sciences, et plus d'un établissement public nous a paru porter l'empreinte de cette propension aux lumières et à la philosophie: C'est sur-tout dans ceux qui intéressent l'humanité, que l'on reconnoît si un peuple a fait des progrès dans les connoissances, dont le mérite est de rendre l'homme meilleur. L'hôtel-Dieu de Lons-le-Saulnier dépose à cet égard en faveur des *Lonsois*. Cet hôpital est servi avec une attention, un soin, une propreté dont l'on ne se fait point d'idée. Je ne connois que celui de l'isle de Malte qui puisse lui être comparé. Le bâtiment en est vaste, correct et élégant.

Lons-le-Saulnier passe pour être une ville ancienne, et beaucoup plus considérable jadis qu'aujourd'hui. Mais cette grandeur précaire n'est qu'une trivialité d'un écrivain ignorant qui s'imagine que, pour honorer la cendre d'un saint, il faut que la ville où il mourut ait au-moins deux ou trois lieues de circuit! et c'est d'après de semblables inepties que l'histoire s'est meublée d'une foule d'erreurs sur l'origine des villes. Selon Gothaire, Gollut, et même Chifflet, Lons devoit être très-conséquente, parce que S. Desiré y mourut : c'est à peu-près comme les capucins prétendent ou prétendoient qu'il falloit être noble pour mourir saint dans leur ordre. Ce n'est point S. Desiré qui a rendu Lons-le-Saulnier fameux. Ce sont les bienfaits de la nature contre lesquels les princes conspirent souvent, sans pouvoir les étouffer. Lons-le-Saulnier doit à ses salines le rang qu'elle tient dans l'histoire, et les princes Bourguignons doivent à ces mêmes salines le souvenir de leurs crimes. En 1291,

ils les détruisirent, pour forcer les habitans à prendre du sel dans un lieu plus convenable à leurs intérêts, et par conséquent plus onéreux pour le peuple.

Elles ont été rétablies dans ce siècle, non pas pour l'avantage de la province ni de la France, mais pour que le sel fût moins cher pour la ferme, et que les bénéfices fussent plus grands. Ces salines méritent d'être vues. Par le mécanisme le plus ingénieux, l'on est parvenu, non-seulement à réunir les eaux de trois sources salées, mais encore à les faire monter à plus de trente pieds de haut, d'où elles se répandent sous trois ailes de bâtiment de plus de deux cents toises de façade chacune. C'est de là qu'elles filtrent, pour ainsi dire, goutte à goutte, à travers des épines amoncelées avec art, et que se dépouillant par cette filtration de leurs parties hétérogènes, elles parviennent à la longue dans des canaux souterrains, d'où elles coulent dans de vastes chaudières, sous lesquelles un feu, toujours égal, les cristallise et les réduit en sel.

Je ne sais quelle erreur populaire a fait donner au sel l'honneur de passer pour l'emblême de la sagesse. C'est peut-être ce qui porta les rois à le vendre si cher aux hommes. Ils ne pouvoient vendre physiquement la philosophie à l'once, ils l'eussent sans doute mise à un prix si haut, que nul n'eût pu s'en procurer; ils se vengeoient de cette impossibilité sur le sel, par la haine qu'ils portoient à la vertu dont il étoit le symbole, l'homme ne voyoit pas dans la cérémonie du baptême ce que l'église, toujours mystique, vouloit lui faire entendre; il n'y reconnoissoit qu'un présage des maux que la vie lui préparoit, et les larmes que l'âcreté

du sel prodigué aux tendres lèvres de l'enfant arrachoit à l'innocente créature, qu'au sortir des entrailles de sa mère l'on portoit sous les voûtes des temples, étoient le pronostic de celles que devoient lui coûter à l'avenir les tyrans, dont la férocité lui promettoit des échafauds, s'il recevoit de la nature cette denrée si nécessaire au soutien de ses jours. O rois ! rois ! qu'aviez-vous donc fait à la providence pour être appelés, entre tant d'humains, au destin affreux de tourmenter vos semblables. Il est donc vrai qu'il fut des races assez criminelles pour avoir mérité l'affreux supplice du privilége de la couronne. Et que l'on ne dise point que cette réflexion soit une vérité de poésie. Il n'est point de races de rois, qu'en remontant à sa source, on ne trouve un homme dont les crimes ont mérité que la malédiction s'étendît sur tous ses descendans : eh ! quelle malédiction plus grande que la nécessité du trône ! Le jour où les rois cesseront, on pourra dire qu'il n'est plus de familles sur la terre que le ciel ait maudites. Les crimes relatifs et collectifs finiront avec les sceptres.

Lons-le-Saulnier fut long-temps chère aux rois d'Espagne et aux empereurs, par une sorte de fanatisme de fidélité qu'elle avoit conçu pour eux. Victime et cependant triomphante de plusieurs siéges fameux, elle mérita deux fois des remercîmens de *messieurs* les rois : on ne sait quel est le plus absurde, ou à un roi de remercier les gens de s'être fait tuer pour lui, ou à une ville, de tenir à honneur ces sortes de félicitations sanguinaires. En 1395, un baron d'Ossonville s'en empara par surprise ; mais en 1500 elle secoua

secoua le joug des François, pour retourner sous le joug de l'empereur Maximilien; et en 1572, elle soutint encore un siége meurtrier pour la même cause; enfin, en 1637, elle fut prise d'assaut, et souffrit toutes les horreurs d'un semblable évènement.

On nous a fait voir dans cette ville tous les attributs de la superstition; on nous a fait errer dans des cavernes souterraines, que l'on sanctifie du nom de catacombes; et parmi les débris de la destruction, l'on a voulu nous convaincre de l'immortalité. L'on nous a de même exhumé, du fond d'une armoire poudreuse, un crucifix d'argent d'un travail précieux, à ce que l'on assure, mais qui ne nous a paru à nous qu'une attestation de mauvais goût des siècles de l'ignorance : mais ce qui le rend cher aux mains qui nous le présentoient, c'est qu'il appartint, nous dit-on, à la cathédrale de Genève, dont on l'acheta bien cher, quand la religion réformée s'y établit : ainsi les hommes raisonnent différemment; le sacristain remercioit ce christ, de ce qu'en fuyant une ville perverse, il avoit choisi Lons-le-Saulnier pour son asyle, et nous, nous lui rendions grace de ce que son aspect nous prouvoit que, dans des temps de fanatisme, il avoit existé une ville où la liberté de penser s'étoit établie.

Une mine de bois fossile, qui n'est pas encore entièrement épuisée, nous a beaucoup plus intéressé que les trésors sacrés de la cathédrale, qui figureroient beaucoup mieux, ce me semble, dans un hôtel des monnoies, que dans une sacristie. Il semble que des piles de bois arrangées, soit en cordes, soit en

monceaux de fagots, et recouverts de terre, soit par quelque commotion du globe, soit à la longue par les éboulemens occasionnés par les orages et les pluies, se soient transmuées, par le laps de temps. en charbon de terre. Mais cependant le procédé de la nature n'est pas encore à sa perfection : les buches ont conservé leur forme, on distingue l'écorce, les cercles intérieurs occasionnés par la sève, et même les coups de hache donnés pour façonner les buches. Mais c'est peu, l'on reconnoît l'espèce du bois, tel que le chêne, le hêtre, le charme, etc.

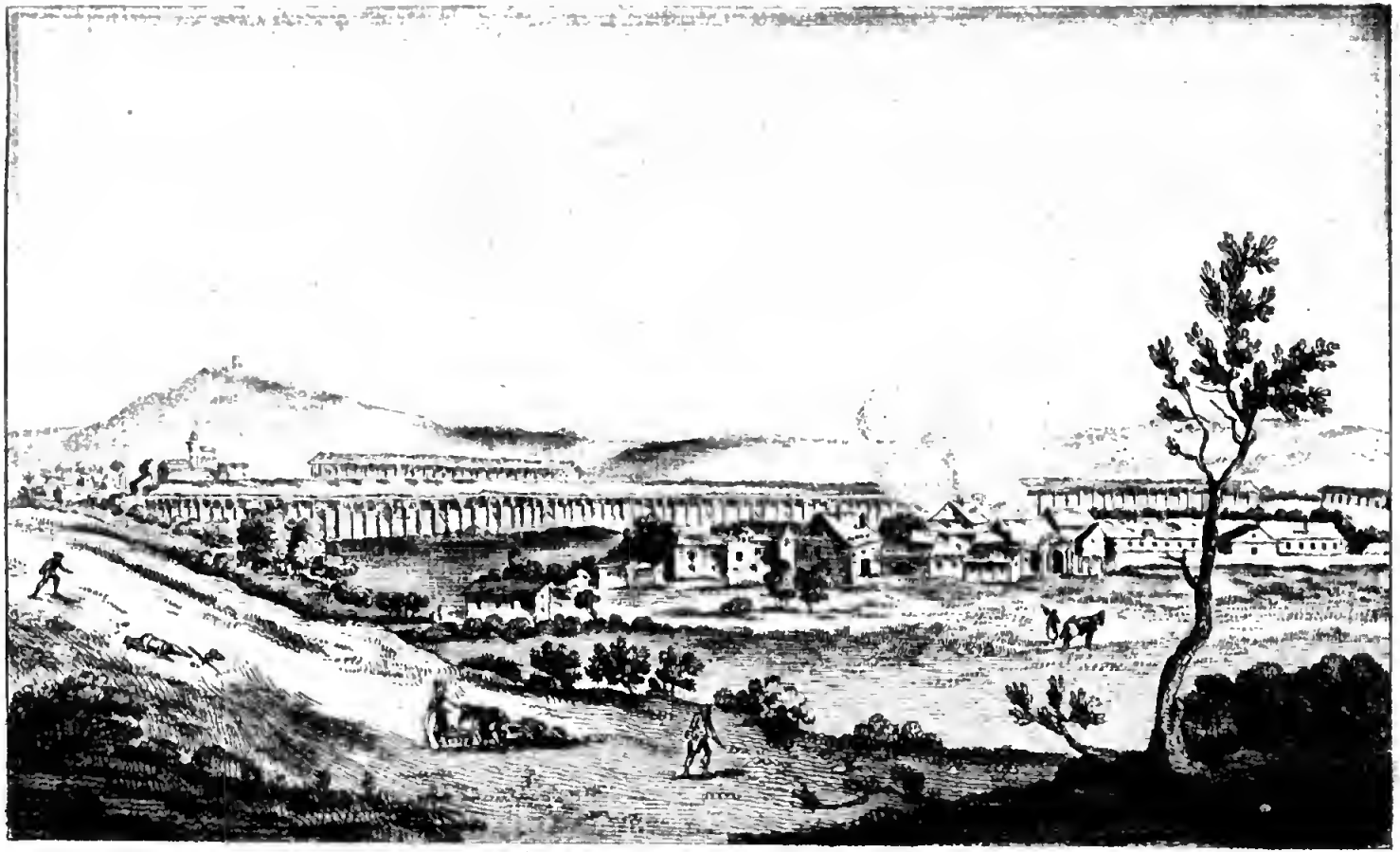
Lons-le-Saulnier vit souvent dans ses murs un des pères de la tragédie française, Mairet, né à Besançon, l'auteur de cette Sophonisbe que Voltaire n'a pas dédaigné de retoucher, et qui peut-être vaut mieux dans son antique irrégularité, que ceinte de l'écharpe magnifique dont l'Eschile du 18e. siècle se plut à l'orner. Mairet épuisa la générosité des grands, sans être jamais content d'eux, pourquoi ? c'est que Mairet s'estimoit en homme de génie, et que les grands l'estimoient en protégé. On auroit pardonné à ce grand homme son humeur contre des bienfaiteurs orgueilleux, son extrême amour propre, source unique de la foiblesse de plusieurs de ses ouvrages, et son amour pour la bonne-chère, qui ne lui faisoit priser, comme il le disoit en plaisantant, que les lauriers des jambons de Mayence ; mais ce qu'on ne lui pardonne pas, c'est sa jalousie contre Corneille, et ses injustes critiques des ouvrages du Sophocle français. Mairet se plaisoit à Lons-le-Saulnier; il y venoit souvent, et l'esprit de cette ville, le penchant inné

de sa jeunesse pour les arts et les talens, devoient nécessairement l'y attirer ; et c'est là qu'il venoit médire, tout à son aise des grands qu'il n'aimoit ni ne flattoit, mais que son goût pour la volupté lui faisoit suivre : ainsi sa mauvaise humeur tenoit lieu des leçons de la philosophie aux jeunes gens de *Lons-le-Saulnier*, en leur apprenant à n'accorder qu'une foible estime à ces grands qui la commandent, et ne font rien pour l'obtenir (5).

Un homme, plus digne de nos regards encore, se présente dans l'histoire de ce département. C'est *Damnorix*, fier gaulois, ami de la liberté, accusé par César d'aspirer à la tyrannie, parce que César tendoit à la souveraine puissance, et haïssoit les hommes libres. César refusoit injustement aux Helvétiens un passage par une province romaine. Damnorix, indigné de ce refus arbitraire et insultant pour les droits naturels de l'homme, puissant dans les Gaules par l'ascendant que lui donnoient ses vertus, procura, par la Franche-Comté, ce passage si désiré par les Suisses. Jules César, courroucé d'une audace qui nuisoit à ses projets, jura de s'en venger, et Damnorix eût payé de sa tête le passage des Suisses, si *Divitiac*, lâche flatteur de César, et aussi rampant que Damnorix son frère étoit magnanime, n'eût imploré sa grace : mais César, en lui laissant la vie, voulut enchaîner un homme qu'il redoutoit, et lui ordonna de le suivre en Angleterre. Il fallut obéir, et Damnorix s'éloigna, en soupirant, des montagnes du Jura, fidèles et silencieux témoins de sa vertu sauvage. Arrivé sur le bord de la mer, il

laisse embarquer à-peu près toute l'armée de César, et prolongeant son départ sous différens prétextes, il saisit le moment où peu de soldats romains se trouvent encore à terre, et prend la fuite avec quelques amis. César, trop tôt instruit, fit débarquer sur-le-champ un corps de cavalerie pour courir après lui, avec ordre de le ramener mort ou vif. Il fut atteint, enveloppé, mais non saisi. Je suis né libre, crioit-il! Il reçut quarante coups avant de succomber; enfin il fut accablé; l'on coupa sa tête, et ses assassins, bien plus que ses vainqueurs, la portèrent à César. Divitiac étoit présent: Regarde ton frère, lui dit César. Voilà ce qu'il en coûte de lutter contre le peuple romain. Il ne disoit pas, contre César; les habiles tyrans parlent toujours du peuple quand ils se vengent, et d'eux quand ils pardonnent. Divitiac, en baisant la pourpre de César, répondit: tout ce que Jules fait est toujours juste; la république est en sûreté. Détestable flatterie dont on ne trouve qu'un seul exemple dans les annales du monde, c'est celui de Prexaspe, courtisan de Cambise. Imprudent favori, cet homme eut la mal adresse de reprocher un vice à un tyran, et n'eut pas le courage de le poignarder, quand il commit un crime inoui. Cambise s'enivroit avec excès. Prexaspe eut la hardiesse de le lui reprocher. Ils étoient à table; je te prouverai bientôt, lui répondit Cambise, que le vin ne trouble pas ma raison, et que jamais je n'ai l'œil et la main plus sûrs que quand je suis dans l'ivresse. Alors s'abandonnant avec plus de frénésie à sa passion pour le vin, il renchérit encore sur la quantité qu'il étoit dans l'usage d'en prendre,

la Chaudière des Salines,
de Lons le Saunier.



Lons le Saunier

et fit venir ensuite le fils de Prexaspe. Il fit placer cet enfant dans le fond de la salle, et lui ayant ordonné de placer son bras gauche sur sa tête, il se fit apporter ses flêches et son arc, et lui décocha un trait dont il lui perça le cœur. Se retournant alors vers Prexaspe : crois-tu, dit-il, que j'aie la main sûre. Apollon, lui répondit Prexaspe, n'auroit pas tiré mieux. Ah! si tous les hommes ressembloient à Cambise et à Prexaspe, je prierois tout-à-l'heure les Dieux qu'ils m'envoyassent une peau de tigre, des griffes et des dents, pour les déchirer, et me repaître de leur sang.

En quittant Lons-le Saulnier, dont nous vous envoyons une vue, prise du côté de ses salines, et une gravure du mécanisme de ces mêmes salines et de leurs chaudières, nous avons vu *Dole*, ville bien plus jolie, à mon avis, que Besançon, quoique les voyageurs ne lui donnent que le second rang. Bien située, agréablement bâtie, enceinte d'un terroir fertile, enveloppée d'un air pur : que manqua-t-il à son bonheur, sinon qu'une pierre eût écrasé Louis XIV dans son berceau? mais il vécut, ses murs furent ruinés, sa splendeur effacée, ses maisons désertées, et la joie qui, pour ainsi dire, étoit devenue proverbe pour elle, se changea en deuil éternel (6).

Les Français, ou, pour mieux dire, les rois, qui faisoient mouvoir les Français alors comme des machines, l'ont désolée par quatre siéges, en 1479, et en 1638—68 et 74. Ce fut le premier siége, entr'autres, qui lui fut le plus funeste. Elle se vit, pour ainsi dire, ruinée de fond en comble : et ce fut alors que l'épithète triviale de *Dolente* lui fut donnée. Condé

l'attaqua en 1638, et fut le jouet des bigotes simagrées des jésuites de cette ville. Le côté le plus foible de la place étoit précisément celui où la maison de ces *pères* sans *paternité* se trouvoit située. Ils prévirent qu'un grand général ne manqueroit pas de diriger son attaque par-là, et leur *saint égoïsme* leur inspira de tout tenter pour s'y opposer : et c'est une des époques de l'histoire jésuitique où leur habileté dans l'art de séduire pour obtenir, se soit déployée avec le plus de talent. Bref, Condé fut leur dupe, et pour leur plaire, attaqua la ville par le côté le plus fort. Il manqua son opération, fut obligé de lever le siége, y perdit beaucoup de monde, fit par conséquent beaucoup plus de mal à la ville, parce qu'une vingtaine de brigands à robes noires avoient craint de partager les maux qui désoloient leur patrie. Elle se ressentoit encore alors du traitement affreux que Louis XI lui avoit fait éprouver en 1479, après la bataille de *Ginegaste*. Louis XIV, une fois *possesseur* paisible de la Franche-Comté, la dépouilla de son titre de capitale, de son parlement, de son université, pour transférer tout ce lustre à Besançon : dans le vrai, elle ne perdoit pas beaucoup à tout cela; mais tels étoient les préjugés du tems, qu'une ville trouvoit de la gloire à renfermer dans ses murailles un troupeau de juges iniques et corrompus, et une horde de docteurs ignorans et fourés. Dans le fonds, cette gloire étoit le mot, et l'intérêt la chose : des juges scélérats et des docteurs imbécilles attirent à leur parquet et à leurs écoles des plaideurs et des disciples, tout autant et plus même que des magistrats

intègres, et des philosophes savans, et tout cela répand de l'argent dans une ville. Nous avons bien vu, depuis la révolution, quelques-uns de ces regrets motivés sur la splendeur des villes : et l'aristocratie de quelques bourgeoisies n'avoit pour fondement que la circulation des étrangers diminuée par la suppression ou l'extirpation de ces *goîtres* de la justice et des sciences. Un seul trait suffira pour démontrer que l'humanité gagnoit à Dole par la perte de ce parlement, dont elle étoit si jalouse. Il existe encore un arrêt de cette *cour éclairée*, qui condamnoit un Lyonnois à être brûlé vif, pour avoir dévoré plusieurs petits enfans pendant une nuit. Il falloit que cet homme eût un *furieux appétit*, ou que le parlement de Dole eût une terrible soif de sang humain, pour qu'un semblable arrêt ait vu le jour. Mais que pouvoit-on attendre d'un parlement qui croyoit aux loups-garoux, et consommoit dix audiences à discuter s'il étoit plus facile à un homme de se changer en chien qu'en renard?

Les édifices de Dole méritent d'être vus. L'église de Notre-Dame n'est pas sans mérite, et les colonnes et les statues de marbre dont l'autel est orné sont d'un bon style. Le faste des Romains est encore écrit sur les plaines des environs; des ruines d'amphithéâtre ou d'arênes, des débris d'aqueducs, quelques morceaux de cette *voie* superbe qu'ils avoient fait ouvrir de Lyon aux rives du Rhin, y réveillent le souvenir de l'imposante majesté des souverains du monde. Il semble, quand on voit encore les monumens de l'Attique et du Tibre épars sur la croûte du globe,

que le tems ne les a conservés que pour inviter l'homme à méditer sur la liberté. La terre porte avec orgueil ces débris imposans, parce qu'elle sait que ses entrailles cachent encore des marbres pour conserver à la postérité la gloire des peuples généreux qui, comme les Grecs et les Romains, s'éleveront à la hauteur de la liberté. Une observation flatteuse pour le sage, qui porte sur un fait que l'on doit plus au hasard qu'à la combinaison de la philosophie, et par cela même, semble une leçon de la providence, c'est que, dans presque tous les âges, les statues des tyrans et des rois ont été de bronze, et celles des grands hommes de marbre, comme si l'irrésistible équité, qui préside aux ouvrages des hommes, eût, pour ainsi dire à leur insu, distingué, par le métal qui sert à détruire, l'effigie des destructeurs du monde, et par la pierre que l'on emploie aux autels des Dieux, l'image des amis de la vertu. Le marbre de *Sampans*, que l'on trouve aux portes de Dole, tient un rang parmi les marbres précieux.

De là jusqu'à Salins, Rome vit encore dans les tombeaux, les médailles d'or et de bronze, les vases des sacrifices, les tronçons de colonnes, les armures, etc, que l'on trouve chaque pas, pour peu que l'on fouille la terre. Cependant on ne trouve aucune trace que Salins ait existé sous les Romains; et l'on doit cette obscurité aux ravages que les *seigneurs* du pays ont exercés sur ces contrées dans le quatorzième siècle. La seule conjecture qui nous en reste se tire d'*Ammien-Marcellin* qui, sous le règne de Valentinien, parle d'une guerre sanglante entre les Bourguignons et les

Allemands, pour la possession des salines ; ce qui semble avoir assez de rapport avec Salins, puisque c'est la seule saline considérable entre la Bourgogne antique et l'Allemagne. Quoi qu'il en soit, Louis-le-Débonnaire, aussi acharné à donner aux moines qu'ils étoient acharnés à lui ravir, donna à l'abbaye de Saint-Claude la possession des salines de Salins. Un autre fou, Othon, duc de Bourgogne, donna à l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, le droit d'avoir une chaudière à Salins, pour la consommation de sa maison. De ces deux donations naquirent deux bourgs, l'un appelé le bourg d'en-haut, l'autre le bourg d'en-bas, et de ces deux bourgs, naquirent des rivalités, des jalousies, des querelles, et à la fin des combats. L'archiduc Philippe, dans le quinzième siècle, mit fin à toutes ces petitesses monacales, en réunissant les deux bourgs ; et depuis, ils n'ont fait qu'une ville, qui, par degrés, s'est insensiblement accrue et embellie.

Elle est située entre deux montagnes, comme la gravure vous l'indiquera, dans une vallée fertile, et sur les bords d'un ruisseau, que l'on nomme la *Furieuse*. Le bâtiment des salines, que l'on voit au milieu de la ville, ressemble plutôt à une forteresse qu'à une manufacture, par l'étonnante élévation et l'extrême et solide épaisseur de ses murailles. Sa situation, au centre de Salins, et sa construction, rappellent l'idée de ce temple de Salomon, que l'on voyoit jadis au milieu de Jérusalem. La longueur de ce bâtiment est de 140 toises, et sa largeur de 46, entouré d'épaisses murailles, flanquées de tours d'espace en espace, et

couronné d'un petit parapet. L'une de ces tours, quarrée, et beaucoup plus élevée que les autres, est terminée par un dôme octogone, dans lequel une horloge, dont le son se fait entendre à toute la ville, est renfermée. Cette tour est la porte de l'édifice. A droite et à gauche sont deux palais, l'un pour le directeur, et l'autre jadis pour les fermiers-généraux: une chapelle, les bureaux des commis, les salles de la justice, quand il existoit un tribunal pour faire pendre les gens qui croyoient que le sel étoit un don de la nature, et les logemens des officiers se trouvoient dans les superbes galeries qui règnent au rez-de-chaussée de ces deux palais.

Quatre réservoirs, dont trois contiennent ensemble 25,000 muids d'eau, et le quatrième, à lui seul, plus de 15,000 muids, sont dans l'intérieur de l'édifice, au milieu duquel se trouve une belle place, ornée de deux fontaines, et dans laquelle le bois, pour échauffer les chaudières, est entassé en chantier, à-peu-près comme dans les chantiers de Paris. Autour sont les bâtimens destinés aux divers atteliers, pour sécher le sel, le serrer, façonner les bariques, forger les fers, fondre ou raccommoder les chaudières, etc.

Mais rien n'est plus intéressant pour la curiosité du voyageur, que les souterrains de ce vaste édifice; leur profondeur, leur longueur de près de cent toises sur dix de large, la hardiesse de leur voûte, tout étonne, tout surprend, quand on les parcourt. Une terreur involontaire s'empare de vos sens, quand on est descendu dans cette espèce d'abyme. Les ténèbres épaisses et éternelles que perce à peine la lueur

Fort S.t André

Salins

Fort Belin

Montagne Poupet

des flambeaux qui vous guident : la vapeur fétide que la chaleur des chaudières exhale : le bruit lointain des chûtes-d'eau : le gémissement funèbre des pompes et des roues, et quelquefois aussi le vaste silence, portent dans l'ame un sentiment sombre jusqu'alors inconnu : on croit se survivre : les fabuleuses imaginations des poëtes vous assiégent : on touche au Ténare, on est sur les bords du styx, et les rêves d'une autre vie se réalisent.

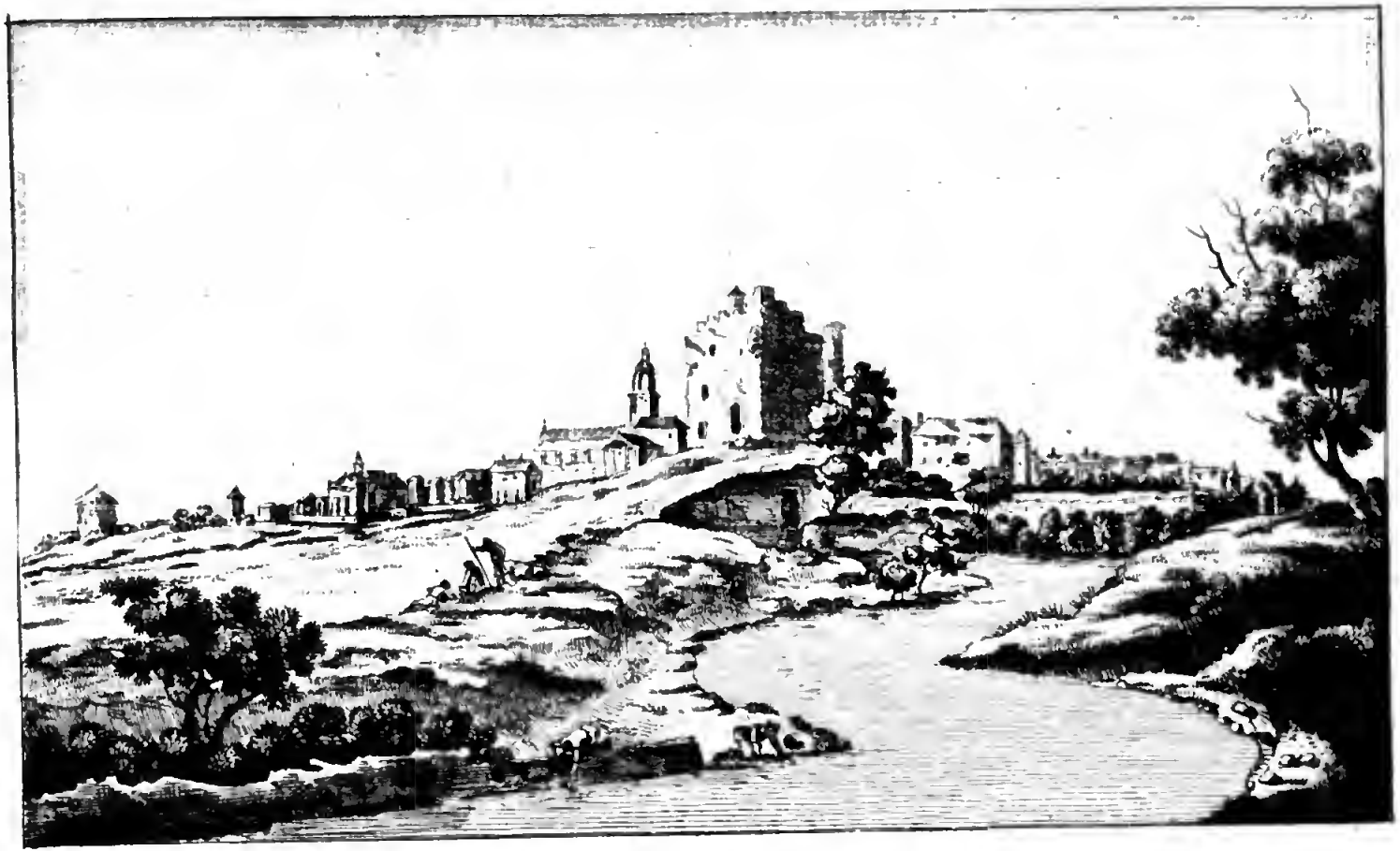
Il est encore une autre saline, mais plus petite quoiqu'en activité, dans cette ville qui fut prise en 1668 par Luxembourg, et en 1674 par la Feuillade. Louis XI et Louis XII y ont convoqué les états-généraux en 1484 et en 1506. Ses côtes fournissent d'excellent vin, mais moins bon que celui d'Arbois et de Poligni, dont nous allons vous parler. Le site de Salins nous a paru mériter de vous être transmis. L'abbé d'Olivet, à qui la langue française doit quelque reconnoissance, étoit de cette ville. Les marbres et le jaspe de ses carrières sont estimés. On y trouve aussi de l'albâtre, et les montagnes y fourmillent de coquilles marines par couches, mais brisées. On nous a parlé, à Salins, d'un noyer entier que l'on avoit découvert, dont toutes les noix étoient pétrifiées. Nous ne l'avons pas vu ; mais ce que l'on rencontre à chaque pas, ce sont des murex, des tourbes, des cornets et des peignes de différentes grandeurs.

Pierre Mathieu, historien peu célèbre, mais ligueur fameux, et poëte ridicule, étoit de Salins, d'autres disent de Porentrui. On a de lui deux tragédies, *Clitemnestre* et *Esther*, mauvaises, même pour le temps,

mais que Louis XIII trouvoit excellentes. Cet homme écrivit l'histoire de France depuis François I jusqu'à son protecteur, et l'écrivit doublement mal, c'est-à-dire, sans discernement et en flatteur. Le vin étoit sa muse, et l'avoit inspiré dès son enfance. Il en avoit reçu la première influence à Arbois.

Cette ville petite, mais jolie, n'a de réputation que par le vin de son nom; elle partage cet honneur avec *Poligni*, dont le vignoble est également en lumière. Cette dernière ville étoit, au neuvième siècle, une des plus considérables de la Bourgogne; mais deux fléaux, un prince et le feu, l'ont réduite au point où elle est aujourd'hui. Le *duc* de Longueville la ruina; et la flamme acheva ce que le prince n'avoit pu faire.

Au nombre des sites délicieux que ce département renferme, et que nous voudrions vous transmettre tous, nous avons sur-tout distingué celui de *Saint-Amour*, petit village charmant par sa situation, dont nous vous envoyons la gravure. Le nom de ce village fait époque dans les ruses infernales dont on usoit jadis pour s'emparer des malheureuses victimes que les lettres de cachet frappoient. Le *marquis* de Saint-Amour avoit un beau-père dont il vouloit se défaire, appelé le comte de**. Ce comte étoit en effet un de ces gentilshommes de campagne, qu'une conduite tyrannique rendoit odieux. Mais sa fierté, vis-à-vis des paysans de ses cantons, n'étoit pas le crime que lui reprochoit le *marquis* de Saint-Amour, plus despote encore que lui, mais bien une affaire d'intérêt qui les avoit désunis depuis long-temps. Le château du



S.t Amour.

comte de ** étoit une petite bastille dont nul ne pouvoit approcher : elle étoit la terreur des paysans et des cavaliers de maréchaussée, et ce comte de ** instruit, depuis long-temps, du sort que son gendre lui préparoit, avoit menacé d'une mort certaine tout habit bleu qui oseroit regarder seulement en face les ponts-levis de sa gentilhommière. Cependant la lettre de cachet étoit obtenue, et Saint-Amour brûloit de la faire mettre à exécution. Un scélérat adroit, moyennant quelqu'argent, s'en chargea ; il s'aboucha avec les cavaliers de maréchaussée de Saint-Amour, et quand ils furent convenus de leurs faits, il se mit en devoir de passer à l'exécution. Il choisit un dimanche : on sait que les seigneurs de paroisse mettoient une grande importance à assister à la grand'-messe de leur village ; le comte de ** n'y manquoit pas. Le coquin-*mouche* fit entrer les cavaliers de maréchaussée dans l'église, et les y distribua indifféremment, comme s'ils n'eussent eu d'autre dessein que d'entendre la messe. Quant à lui, il pénètre dans le chœur, et se place à portée du banc du seigneur. Quand la messe tiroit à sa fin, il essaie de voler le *comte* d**, et le fait assez mal-adroitement, pour qu'il s'en apperçoive. Le seigneur crie, les cavaliers prévenus accourent, on s'explique. C'est un voleur; il faut le conduire aux prisons de la seigneurie. Mais ces prisons sont dans le château ; il faut la permission du *comte* pour y entrer; il la donne sans défiance. C'est là où on l'attendoit. On se met en marche ; le peuple suivoit, et le brigadier de la maréchaussée, sous prétexte d'éviter le tumulte, engage le peuple

à se retirer. Les voilà seuls avec le malheureux comte de **. On arrive au château ; on s'empare des armes ; on impose silence aux domestiques ; on enchaîne le comte ; on le jette dans une chaise de poste, et le crime est consommé. Eh ! la foudre n'a pas ravagé les odieux palais de ces grands qui disposoient ainsi de la liberté de leurs semblables ! où les pères s'armoient contre leurs enfans ! où les enfans enveloppoient de piéges les jours de leurs pères ! où l'or amoncelé corrompoit l'homme obscur, et le forçoit de se rendre l'instrument et le complice de ces êtres chamarrés et d'honneurs, et de vices !

Ce département a fourni deux criminels d'un autre genre. *Girard*, l'assassin de Guillaume d'Orange, et *Girard*, l'assassin de la vertu de la fameuse Cadière. *Girard*, moine Jésuite, doué d'un tempérament bouillant, prompt à s'enflammer à la vue des infortunées dont la dévotion fanatique et mal entendue venoit étaler, dans un confessionnal, les charmes que la nature leur donna pour appeller la maternité dans leur sein, Girard trouva plus commode pour ses desseins, de faire servir le ciel aux succès des plaisirs que ses semblables annoncent sortir des enfers. Cadière, d'un esprit romanesque, belle comme les anges, éprise du paradis, comme les femmes le sont d'un bal ou d'un spectacle, ne rêvant que sainteté et que vertu, fut facilement la dupe des extases que lui prodiguoit son infatigable directeur. Il est des plaisirs que l'on est bien près de prendre pour des plaisirs célestes, lorsque l'ame est totalement terrestre. Mais

tôt ou tard le réveil vient, et l'on reconnoît avec douleur que l'on n'est que matière. Ce réveil vint; et *Cadière*, déchue de la sainteté, en conçut tout le déplaisir d'une mortelle. L'affaire fut portée devant les tribunaux. Toute l'Europe en retentit. Mais alors l'honneur des corps l'emportoit toujours sur la vertu outragée. *Girard* sortit blanc comme neige de cette lutte indécente, et *Cadière* fut sacrifiée. A ce comble d'iniquité, les Jésuites joignirent le comble du mensonge. Ils prétendirent qu'il étoit mort en odeur de sainteté à Dole sa patrie; tandis que les monstres, enchérissant sur la loi qui l'avoit absous, loi injuste qu'ils avoient achetée, mais qui ne l'avoit pas moins innocenté, le faisoient périr de misère et de douleur dans la maison de force des Bons-Fils de Saint-Venant, où il mourut enfin, après une carrière de vingt années de chagrins et de captivité: exemple mémorable des foiblesses humaines, de la conduite inquisitoriale d'un ministère de tyrans, de la corruption de la justice, et du mensonge odieux, éternel arc-boutant de la conduite monacale.

L'autre criminel est Gerard, l'assassin de Guillaume d'Orange (7), né en Franche-Comté. Ce fut encore le fanatisme de religion, qui mit le poignard à la main de cet homme. Tout ce que l'hypocrisie a de plus détestable, tout ce que la dissimulation a de profondeur, fut employé par cet homme, pour égorger, au nom du ciel, un prince qui ne pensoit pas comme lui sur le compte de la vierge Marie. Ce monstre assassina Guillaume sur la porte de son palais, à Delft, d'un coup de pistolet, chargé de trois

balles. Il fut arrêté sur-le-champ ; il avoua que, depuis six ans, il nourrissoit ce crime dans son cœur ; et n'avoit pas vécu un jour sans rechercher l'occasion de l'exécuter ; il convint qu'il ne l'avoit commis que pour *l'expiation* de ses péchés, et pour obtenir *la gloire éternelle*. Il est à remarquer que la religion catholique est la seule où les prêtres aient fait entendre aux hommes que le crime ouvroit la porte du paradis. D'après l'aveu de Gerard, c'étoient en effet les prêtres qui l'avoient enhardi à ce forfait. Sur dix rois assassinés en Europe, on peut toujours compter que neuf l'ont été par le conseil des prêtres. Mais, ô comble de l'horreur ! ce n'est point ici le crime de Gerard qui mérite le plus d'indignation ; ce n'est point non plus le supplice qu'on lui fit souffrir, dont j'épargne au lecteur le récit dégoûtant ; c'est la cruelle, lâche et royale bassesse de Philippe II, dont l'odieuse scélératesse ennoblit la race de Gerard, en l'honneur du crime qu'il avoit commis. Et des hommes depuis ont mendié près des rois, ces titres de noblesse, que le soleil vit une fois le prix du plus indigne des attentats ! Quel homme depuis n'a dû tenir à gloire d'être roturier. Un intendant de *Franche-Comté*, nommé *Varolles*, remit cette famille à la taille, et l'on osa l'en louer. Quels étoient donc les principes de ces temps-là ! Ce Varolles croyoit apparemment que le crime ne pouvoit être que dans le peuple.

Ne quittons pas ce département, où les montagnes sembleroient avoir dû fixer la vertu, et où malheureusement tant de crimes se sont offerts à nos pinceaux, sans parler d'un de ces hommes qui servent l'humanité

l'humanité par le chemin des douleurs. C'est *Baulot* ou *Beaulieu*, le premier qui conçut et tenta l'extraction de la pierre. Ses tentatives infructueuses long-temps, parce que trop aveugle sur le compte de la providence, il disoit : *la pierre est enlevée, que Dieu guérisse la plaie*, nuisirent à sa réputation. *Cheselden*, anglais, s'empara de son procédé, et donnant plus de soins au pansement de ses malades, perfectionna ce que Beaulieu n'avoit fait qu'indiquer ; de-là vint l'erreur qui donna l'honneur à la nation anglaise, d'une découverte que la France a tant de droit de réclamer. Quand il s'agira d'un héros, d'un conquérant, je céderai volontiers leur berceau aux nations étrangères, mais un homme bienfaiteur de l'humanité ! c'est une propriété trop chère, pour qu'un Prauçais ne la revendique pas. Beaulieu étoit né près de Lons-le Saulnier, et mourut à Besançon, connu et digne de la reconnoissance de toute l'Europe. La Hollande fit frapper des médailles en son honneur.

Si ce département plaît à l'ame du philosophe, si l'imposant caractère de ses montagnes élève son génie, autant que la fraîcheur de ses vallons épanche le beaume des passions douces dans son cœur, si la nature enfin s'y montre dans toute sa grandeur dans les êtres inanimés, et dans sa pureté primitive dans la simplicité des mœurs d'une partie de ses habitans, il en est peu aussi qui présentent plus de richesses aux arts. Sous le sol où reposent les débris des monumens antiques, se cache le marbre superbe qui n'attend que le ciseau du statuaire. Là, le fer, le plomb, l'argent, invitent le creuset à leur donner des

formes *urbaines*. Plus loin, le chêne auguste, le sapin ténébreux, appellent la hache pour braver les orages des mers ; tandis que les nombreux acteurs de l'histoire naturelle, épars sur le terrain, ou allités dans les flancs des montagnes, convient le savant à les recueillir. Les débouchés manquent seuls à ces veines sans artères des richesses nationales. Que la république n'en confie pas la circulation à des compagnies privilégiées. Pour répandre la vie dans ce département, et la règle peut-être générale pour tous, appelez les hommes de toutes les fortunes à la réaction des productions de la nature d'un pays sur un autre, et vous verrez bientôt les rivières navigables, les chemins ouverts, les montagnes coupées. Si le travail est l'héritage de la création, il faut que les bénéfices en soient la rente de tous.

NOTES.

(1) Ainsi s'exprimoit un évêque de Paris. « Nous Guil-» laume, évêque *indigne* de Paris, consentons qu'Odeline, » fille de Rodulple Godin, du village de *Cerès*, femme » de corps de notre église, épouse Bertrand, fils de dé-» funt Hugon, du village de *Verrières*, homme de corps » de St. Germain-des-Prés, à condition que les enfans » qui naîtront dudit mariage, seront partagés entre nous » et ladite abbaye. »

Peuple du dix-huitième siècle ! lisez : et regrettez les prêtres !

(2) L'abbé de St. Denis, en 858, fut pris par les Normands. On donna pour sa rançon six cent quatre-vingt-cinq livres d'or, trois mille deux cent cinquante livres d'argent, des chevaux, des bœufs, et *plusieurs serfs* de son abbaye avec leurs femmes et leurs enfans.

Peuple ! lisez encore : et voyez que les prêtres mettoient l'or avant les animaux, et les animaux avant les hommes.

(3) Blanche, mère de *S. Louis*, fut obligée d'avoir recours à la prière, et puis à la force, pour obtenir du chapitre de Paris qu'il relachât des *serfs* qu'il faisoit mourir de faim et de misère dans une prison. On pensa l'excommunier. Mais l'on y regarda à deux fois, on avoit besoin que son fils fût saint, parce que l'intérêt de l'église étoit qu'un roi fût assez bête pour aller, avec les plus riches de l'état, mourir à la Terre-Sainte.

(4) Mairet étoit de Besançon. Il avoit l'ame assez républicaine, mais il étoit plus épicurien que philosophe.

(5) Dole porta le sobriquet de *Joyeuse* pendant longtems. Depuis on lui donna celui de *Dolente*.

AVIS.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on va passer du n°. 18 au n°. 20, vu que, dans l'ordre de notre voyage, le n°. 19 sera le département du *Mont Blanc*, ci-devant *Savoye*, que nous donnerons aussi-tôt que son organisation géographique sera déterminée.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre-François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais de l'Egalité, N°s. 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

1793.

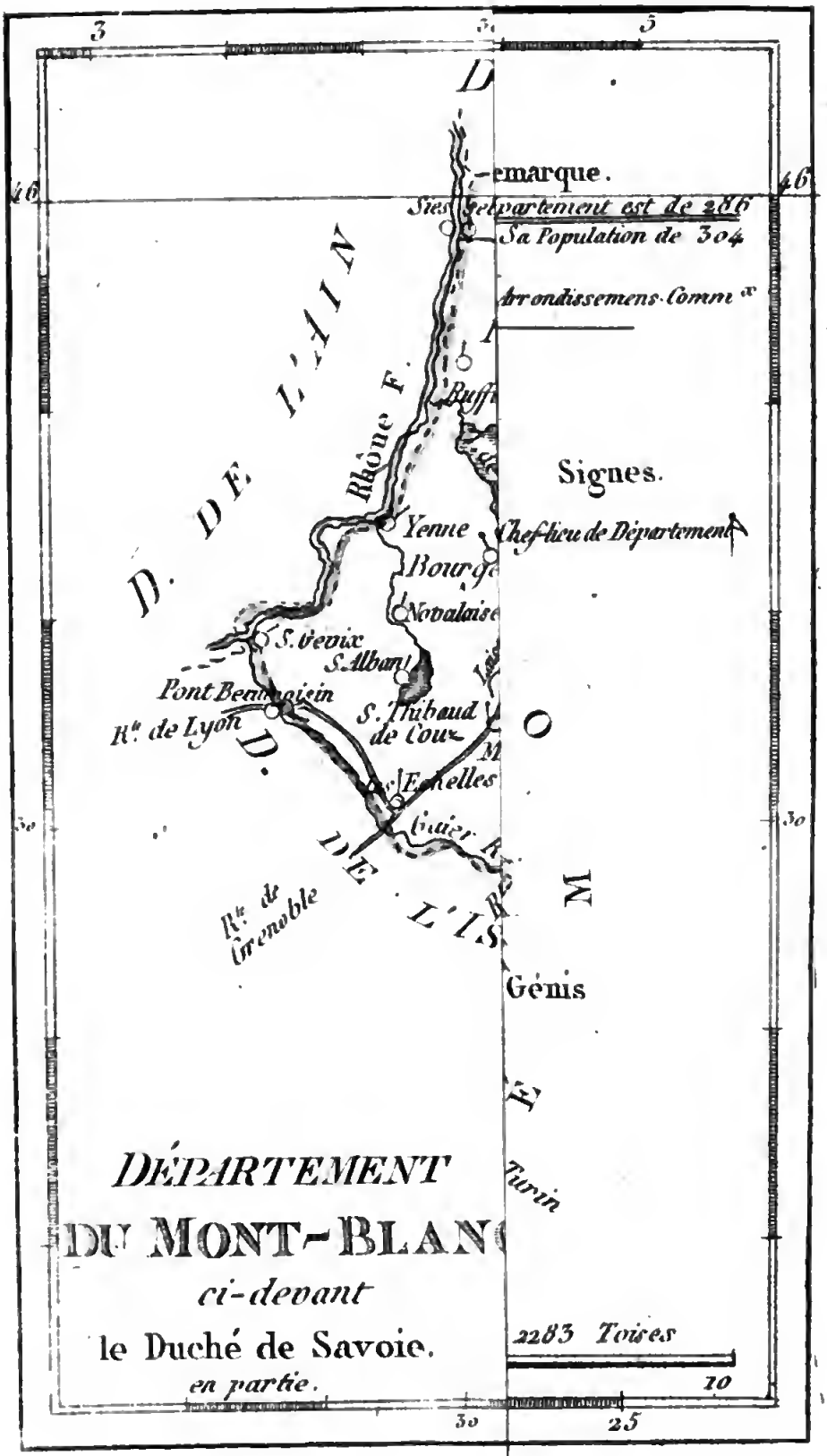
L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Aclimet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des Volontaires Villageois, comédie en 1 acte.	
Le Fou malgré lui, comédie en 3 actes.	
La Constitution à Constantinople, comédie en 1 acte, avec un divertissement analogue.	
Voyage dans les Départemens.	*Vid.* 31 n^os^.

Nota. Le Citoyen Brion fils, éditeur et dessinateur de cet ouvrage, vient de mettre au jour une gravure représentant l'assassinat de MICHEL LEPELLETIER; elle se vend chez lui et chez tous les marchands d'Estampes. Prix 10 livres colorée, et 5 livres à la manière noire.


3
5
46
30
25
Remarque.
Ses Département est de 286
Sa Population de 304
Arrondissemens Comm.x
Signes.
Chef-lieu de Département
Yenne
Bourg
Novalaise
S. Genix
S. Alban
Pont Beauvoisin
Rte de Lyon
S. Thibaud de Cou
Les Echelles
Rte de Grenoble
Gémis
Turin
DÉPARTEMENT
DU MONT-BLANC
ci-devant
le Duché de Savoie.
en partie.
2283 Toises
10

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DU MONT-BLANC.

La liberté avoit une grande dette à payer ici. Elle vient, au bout de cinq cents ans, de l'acquitter. Oui, sans doute, lorsque le libérateur de l'Helvétie brisa l'insupportable joug de la maison d'Habsbourg, le génie de la liberté auroit dû franchir les ondes du lac de Genève, et l'immense bassin que le Rhône, l'Isère et la chaîne sourcilleuse du Saint-Bernard enferment, étoit un sol que la nature s'indignoit de lui voir oublier. La simplicité des mœurs antiques, les vertus sans ornement, la pauvreté, la pauvreté si noble! ce trésor que l'homme dédaigne, mais le seul toutefois dont le bonheur fasse les fonds, tout revendiquoit ici la liberté; et l'on put reprocher alors à la flèche de Tell de n'avoir fourni que la moitié de sa course.

La première place sur la terre est celle des hommes libres. Les habitans de la Savoye, en laissant au tems le soin de les y appeller, s'emparèrent de la seconde, celle d'instruire ses semblables.

Cette assertion bien étonnante pour ceux qui jugent de l'instruction par les lumières de l'esprit, passera du moins pour vérité aux regards du petit nombre de gens sages qui savent que les bases des premières connoissances, des connoissances utiles, émanent de la pureté, de la simplicité, et de la droiture du cœur. Quelque lustre que l'on reçoive de l'acquisition des sciences, la connoissance de l'homme est toujours préférable à la connoissance des choses ; et soit que d'un œil audacieux l'on mesure les mondes qui se balancent dans l'immensité, soit que la musique ou la poésie allument les flambeaux du génie, ou que l'algèbre applanisse devant vous les routes de l'océan, ou vous dévoile l'équilibre de ces arcs de triomphe, ou de ces monumens que vos mains élèvent dans les airs, bien est-il vrai que l'homme qui, par la simplicité de ses vertus sait être utile à ses semblables, en sait plus que Locke ou Leibnitz, s'ils avoient le cœur sourd ou muet. Heureux l'homme à qui, dans son enfance, on parle du cœur avant de lui parler de l'esprit ! heureux qui met son cœur en spectacle de préférence à son intellect ; qui ne vous dit pas apprenez telle chose, mais faites telle action utile ; qui ne vous dit pas, il vous est possible d'être bon ou juste, mais se montre lui-même juste et bon pour vous prouver qu'il vous est possible de l'être ! Telle fut la science, telle fut, si j'ose le dire, la mission des Savoisiens. Dans l'impossibilité d'être libres, ils se répandirent sur la surface du monde pour montrer qu'ils méritoient de l'être. Ils n'em-

portèrent de leurs montagnes que des vertus, et vinrent inonder de la simplicité de leurs mœurs les portiques du luxe, des grandeurs et des voluptés, pour y garder une place à la nature. Ils étoient esclaves chez eux, ils eurent le bon esprit de venir être peuple chez les autres nations : ils y portèrent la sobriété, la fidélité, l'amour du travail : ils se répandirent enfin dans les cités pour y conserver les traces des mœurs patriarchales que les vices effaçoient avec les pans de leurs manteaux de pourpre. Ils s'étoient montrés fidèles à la candeur primitive, il étoit juste que la liberté ne leur fît pas expier, par des convulsions, un esclavage dont ils n'avoient connu que le malheur et jamais les crimes. Les Français, en conquérant la liberté, avoient à réparer ; et les Savoisiens, en la recevant, n'avoient qu'à respirer.

Français aujourd'hui, mais étrangers à la France il y a quelques mois, c'est donc un peuple nouveau que nous venons de visiter. Nous avons trouvé des frères en lui, mais son histoire descend les siècles par des échelons différens de la nôtre. Ici sont rompues ces liaisons que nous trouvons ailleurs entre les départemens de la République : les pères cessent d'être communs, les préjugés, les usages, les habitudes, le souvenir des loix ne sont plus les mêmes. Il faut que nous allions rechercher des tyrans qui nous sont inconnus pour remonter à la source de leurs maux. Enfin, ici nous trouvons des Français, mais la France nous manque. Nous entrerons donc dans un détail plus particulier de leur origine,

de ce qu'ils furent, de ce qu'ils étoient, des hommes qui les ont gouvernés, des loix qu'ils ont suivies, et de l'oppression qu'ils ont souffert avant que la liberté se levât pour eux.

Plusieurs peuples bien distincts de noms, de mœurs et de gouvernement, paroissent avoir habité cette surface de terre nommée, par Ammien, *Sabaudia*, dont insensiblement on a fait Savoye. Ces peuples sont distingués dans l'histoire par les noms de Véragres, de Salasses, de Garocelles, de Centrons, de Nantuales, et d'Allobroges. Toutefois il n'y avoit qu'une portion de ces derniers, et ce fut la partie septentrionale du territoire des Allobroges que l'on appelloit, par excellence, *Sabaudia*.

Il paroît que ces peuples, long-tems garantis par ce formidable boulevard dont la nature les avoit favorisés, et que l'on nomme les Alpes, échappèrent au joug des Romains jusques sous le règne d'Auguste qui les soumit lui-même, à la réserve des Salasses qui furent vaincus par Terentius Varro, qui joignit à sa victoire le talent de la chanter dans un poëme *de Bello Sequanico*. Ce Terentius Varro est surnommé le Gaulois, et n'est pas le même que Marcus Terentius Varro, également fameux comme général et comme poëte satirique, qui fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, mais que la fortune abandonna en Espagne, et qui, vaincu par César, fut enveloppé dans la proscription dont les partisans de Pompée furent frappés.

De tous ces peuples, dont la position géographique est assez incertaine, les Allobroges, les Garocelles, et

les Centrons sont ceux qui paroissent marquer le plus dans l'histoire. Les deux derniers sont fameux pour avoir voulu fermer le passage des Alpes à César, et les Allobroges pour l'avoir ouvert à Annibal.

Polibe, Plutarque, Dion, Appien, Ptolémée et Étienne de Bisance, parlent des Allobroges qu'ils écrivent *Allobriges* ou *Allobryges*. Le territoire qu'ils occupoient en Savoye étoit loin de contenir toute leur nation. Leur pays comprenoit toute l'étendue depuis l'Isère jusqu'au Rhône, et depuis le Rhône jusqu'à Genève : Vienne étoit leur capitale.

Long-tems avant que Rome les eût subjugués, ils ressentirent l'effort de ses armes. Appellés, par les Salyes, pour résister à Sextius qui venoit de vaincre leur roi Teutomalius, ils furent battus. Ils cherchèrent à se venger de leur défaite sur les Ædui, alliés des Romains. Cette tentative attira de nouveau sur eux le courroux de la République. Ils perdirent encore la bataille de Vindalinne. Vaincus, mais non pas abattus, ils se roidirent contre l'adversité et déployèrent une force plus imposante. Cette guerre, qui prenoit un caractère plus redoutable, mérita que Rome consacrât de grands talens pour la terminer, et Fabius Maximus eut cet honneur. Elle lui parut tellement importante pour sa gloire, qu'il en prit le surnom d'Allobrox.

Peut-être tant de raisons de ressentimens contre ces fiers vainqueurs qui profanoient l'étendard de la liberté en marchant à la conquête du monde, ne les eussent pas décidés à faciliter le passage des Alpes à Annibal, si ce rusé Carthaginois, qui joi-

gnoit les talens politiques à ceux de la guerre, n'eût habilement profité des divisions intestines qui les déchiroient à son arrivée, en les faisant tourner au profit de ses desseins ambitieux.

L'univers retentit encore de la marche de ce conquérant qui, conduit par la rivalité nationale et la haine particulière, s'élança des bords embrâsés de l'Afrique, traversa, comme un éclair, l'immensité des mers, l'Espagne, les Pyrénées, une partie des Gaules, et arriva au pied des Alpes avec une armée à moitié réduite par la fatigue, mais dont la gloire attendoit le débris, à Trébie, à Trasimène et, sur-tout, à Cannes. L'ambition de deux hommes décida des destins de l'univers, tant il est vrai que les plus grands événemens dépendent souvent de la cause la plus puérile ! Les Allobroges unis, peut-être Annibal n'eût jamais franchi les Alpes. Peu disposés à le servir, ils eussent combattu sur leurs foyers une armée à demi-vaincue par la plus étonnante des marches, et que l'aspect des Alpes auroit encore découragée ; mais point du tout, à l'arrivée du Carthaginois, deux frères se disputoient la couronne. L'un d'eux vit un protecteur dans Annibal, et Annibal vit en lui une créature dont la reconnoissance lui livreroit l'entrée de l'Italie, s'il le plaçoit sur le trône. Il fit un roi, et ce nom, en tout tems si funeste au monde, fut encore ici le signal de l'esclavage d'un peuple libre. Je le repète, il en fut le signal, car si la liberté de Rome ne périt pas, ce fut moins la faute de la fortune, souvent la complice des tyrans, que celle d'Annibal.

Après trois ans de triomphe, la chûte d'Annibal présagea la chûte de Carthage, et le génie des conquêtes, enfanté par les cendres de Rome, s'étendit sur la terre. Les Allobroges subirent le sort des nations, et les fers du capitole pesèrent plusieurs siècles sur leur courage, dont Tite-Live parle avec estime. Alors l'obscurité s'étend sur leur histoire, et ils demeurent abîmés dans la gloire de Rome, jusqu'à l'époque de cette lutte formidable des barbares du nord contre les membres sanglans et dispersés du colosse de la puissance romaine. Les abîmes de leurs montagnes énormes retentirent, tour à tour, des cris féroces des Vandales, des Huns, des Grotonges. La confusion de l'univers vint circuler jusqu'à travers les crevasses des rochers où se cachoit la vétusté du tems, lorsqu'enfin les Bourguignons, moins dévastateurs, mais aussi audacieux, se débordèrent dans leurs vallées, et les incorporèrent au nouveau royaume qu'ils bâtissoient des champs de la Celtique et des prairies de la Narbonnoise. Alors disparurent les noms d'Allobroges, de Centrons, de Veragres. Les nationspassoient,et une nouvelle race de despotes alloit naître.

Boson, comte d'Ardenne, épouse Ermengarde, fille de Louis II, empereur d'Italie, et se fait élire roi de Provence en 879. Louis, son fils et son successeur, appellé, en Italie, par les peuples indignés du joug de Bérenger, mais surpris, dans Veronne, par son rival qui lui fit crever les yeux, laissa d'Adelaïs sa femme, Charles Constantin, prince de Vienne, qui fut le grand-père de Humbert *aux*

blanches mains, chef de la maison dite de Savoye : et pourquoi ce nom de Savoye à des hommes ? c'est qu'il plut à l'empereur Conrad *le Salique*, de donner la Savoye en propriété à cet Humbert aux blanches mains avec le titre de comté.

Ainsi donc, par un bienfait *impérial*, la Savoye eut des *maîtres* héréditaires : petits d'abord, ils s'agrandirent insensiblement par donations, par achats, par invasions. Ils réunirent ainsi la baronnie de Vaud, le Bugey, le Valromey, les comtés de Nice, de Vingtimiglio et de Barcelonette, jusqu'à Amé VIII qui acquit, à prix d'argent, tous les droits des comtes de Genève sur le Dauphiné, le Viennois et le Graisivaudan. Ce fut pour lui que l'empereur Sigisimond érigea la Savoye en duché.

Cet Amé VIII est un de ces originaux que l'œil de l'observateur ne peut pas laisser passer, avec le courant des postérités, sans s'arrêter un moment pour le fixer. Cet Amé, ou Amédée, fut surnommé le Pacifique et le Salomon de son siècle. Nous allons voir s'il mérita ces surnoms fastueux. Le Salomon, tout-à-coup, et au moment qu'on s'y attendoit le moins, abdiqua sa couronne ducale. Cet acte pourroit en effet passer pour un acte de sagesse, si, en renonçant au pouvoir, éclairé par un instinct de vérité, il eût remis la puissance au corps entier de la société humaine qu'il gouvernoit ; mais point du tout, le Salomon remit le sort d'une nation entre les mains débiles de son imbécille fils que l'on nommoit Louis, et ne cessa de gouverner les hommes que par ennui de les gouverner. Il descendit du trône

pour se plonger, tout à son aise, dans l'obscurité de la débauche. Il cessa d'être souverain pour se débarrasser de la contrainte d'afficher des mœurs, et, suivi d'un petit troupeau de débauchés, il se retira à Ripaille (1). Là se bâtit, sous ses auspices, l'hermitage des voluptés. Là, ces messieurs, couverts d'une robe de capucin, non de bure, mais de soie, décorés d'une barbe dont leur nonchalance décoroit leur menton, un bonnet d'écarlate en tête, les reins ceints d'une écharpe d'or, le cou surchargé d'une croix de diamans, magnifiquement logés, servis avec splendeur, attendoient, dans le sein de leurs maîtresses, la paisible mort qui devoit couronner une si sainte vie. Le Salomon présidoit à cette docte assemblée de disciples d'Epicure, et oublioit *sa grandeur*, ses enfans, le monde, et sa qualité d'homme dans les travaux de la mollesse.

Le Saint-Esprit eut la bonté de se souvenir de lui, et les pères du concile de Bâle eurent le *bon sens* de croire qu'un homme, que la vilité de ses plaisirs avoit totalement éteint pour l'humanité, étoit encore excellent pour faire un pape. Que des cardinaux-prêtres se soient figurés que la thiare coëfferoit très-bien le plus dégoûtant des débauchés, rien n'est plus simple ; mais que ce débauché se soit cru propre à figurer auprès de Jésus-Christ, et que ses mains, souillées par l'ambroisie de Gnide, étoient propre sà faire des saints et bénir des imbécilles, c'est un de ces replis du cœur humain où la raison se perd. Le monsieur quitta sa Caprée pour être pape : et le Pacifique prit le métier d'apôtre qui, dans ses mains, alloit mettre

l'Europe en feu. Il prit le nom de Félix V, et, pour l'édification des fidèles, il se trouva deux papes : car le Saint-Esprit de Bâle n'étoit pas le Saint-Esprit de Rome qui soutenoit l'autre pape Eugène IV, homme turbulent, aussi brouillon, aussi ambitieux que Félix V étoit inepte et efféminé. Quand les cardinaux de Bâle eurent usé ce pape Savoyard, et que ce manequin cessa d'être utile à leurs projets, ils l'abandonnèrent : il fut déposé, s'en réjouit, et retourna à ses plaisirs.

Parmi cette longue suite d'hommes, ou extravagans, ou ineptes, ou ignorés, qui se sont succédés depuis Humbert *aux blanches mains*, jusqu'au roi de Turin actuel, il en est bien peu que l'on puisse citer, soit par leurs vertus, soit par leurs actions d'éclat. Il en est un cependant que la défense de Rhodes contre les Turcs a rendu célèbre. Ce fut en 1315 qu'il lutta contre toutes les forces de l'Empire ottoman, et lutta vraiment avec gloire, s'il en est dans un métier dont l'effusion du sang et les larmes de l'humanité attestent les succès. Ce siége, soutenu par cet Amé V, dit le Grand, est l'origine des quatre initiales dont les princes de Savoye composent leur devise. Ces lettres sont F. E. R. T. : ils les expliquent ainsi, *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit.*

Un autre Amédée, et c'est le neuvième du nom, mérite plus de respect sans doute, car il ne fut célèbre que par sa bienfaisance. Celui-là, du moins, s'occupa des malheureux, quoique prince ; et c'est l'instant de remarquer que les courtisans, toujours aptes à louanger les princes dans leurs folies et, sur-

tout, dans leurs dépenses, ne se permettent de les blâmer que lorsqu'ils donnent aux malheureux. C'est assez simple à comprendre ; en style de cour, il est clair que ce qu'un prince donne à la vertu souffrante est un vol qu'il fait au vice prospérant.

Des ambitieux, toujours intimement convaincus de leur foiblesse, et tourmentés du désir de s'agrandir, souvent victimes des grandes puissances dont *leurs* petits états étoient éternellement pressés et, tour à tour, vendus à ceux de leurs oppresseurs dont il étoit de l'intérêt de les acheter, presque tous ignorans, superstitieux et cruels, mais, sur-tout, d'une mauvaise foi rare, tels furent, en général, ces ducs de Savoye jusqu'à ce Victor-Amédée, le premier de cette race qui porta le sceptre, roi de Sicile d'abord, puis roi de Sardaigne, que l'empereur, l'Angleterre, Louis XIV, le prince Eugène, etc., corrompirent à prix d'or, d'une infidélité rare dans ses sermens, d'une parcimonie peu commune dans sa vie privée, d'une étourderie profonde dans sa vie politique, qui vendit son honneur à l'Espagne pour obtenir un trône, qui vendit le trône pour acheter sa maîtresse, et qui vendit sa maîtresse pour racheter la couronne, et sur qui le ciel rassembla toutes les imperfections de l'humanité, comme s'il eût voulu donner à la Savoye, dans le premier roi qu'elle connoissoit, un extrait de tous les vices des rois.

Tant que les comtes ou ducs de Savoye n'étendirent pas leur *domination* au-delà de ce duché, ils en ménagèrent en quelque sorte les habitans, et les

Savoisiens furent alors ce qu'ils étoient loin d'être avant la révolution, c'est-à-dire, laborieux, actifs, profondément attachés au sol qui les avoit vu naître, et le faisant valoir par la culture, autant que leur terrein, hérissé de rochers, pouvoit le comporter. Mais quand les *princes* de Savoye eurent uni à leurs possessions la Sardaigne, le Piémont, le comté de Nice, etc., leur politique changea : les Savoisiens devinrent, pour ainsi dire, les ilotes de ce nouveau royaume qui s'étoit formé en Europe. La cour de Turin s'attacha, par un système inconcevable, à fixer la misère chez eux. On les amena insensiblement à une sorte de besoin d'émigration : on les poussa à l'habitude de devenir les mercenaires des peuples voisins pendant vingt ans de leur vie : et l'on calcula, sur l'économie qu'ils feroient du salaire de leur jeunesse, et l'amour inné de la patrie qui les rameneroit spontanément à leurs foyers au bout d'un certain laps de tems, les vols que le gouvernement pourroit faire à leur vieillesse. La Savoye, antique berceau de la splendeur de ceux qui se disoient ses maîtres, ne fut plus regardée, par ces despotes ingrats, que comme ces provinces conquises que Rome dédaignoit autrefois, et dont les intriguans mendioient le pro-consulat pour aller les ruiner à leur aise. Les hommes les plus décriés, ceux que leurs prodigalités avoient mis à la merci de tous les besoins, ou ceux dont l'avarice sordide laissoit présumer à la cour de Turin un génie fertile en moyens pour pressurer les infortunés Savoisiens, étoient toujours préférés pour le gouvernement de cette province.

Ces monstres aspiroient à eux jusqu'à la dernière goutte de leurs sueurs, et par l'appareil imposant et toujours déployé d'une foule d'esclaves armés que l'on appelloit troupes de ligne, on pétrifioit le murmure au fond de leurs cœurs, et la plainte se figeoit sur leurs lèvres. Le gouvernement percevoit trois millions d'impôts dans cette contrée dont les productions, peut-être, ne montoient pas au tiers. La Savoye, pauvre et misérable, étoit réservée à *l'honneur* de payer et d'entretenir le luxe de Turin. Pour empêcher que les Piémontois ne s'attendrissent sur le sort des Savoisiens, et empêcher également que les Savoisiens n'eussent un échelon qui les rapprochât assez du gouvernement pour y faire entendre quelques réclamations, toutes les places étoient données à des Piémontois. Par cette politique atroce, on faisoit (et qu'on me pardonne la trivialité du proverbe) on faisoit d'une pierre deux coups : on fermoit le cœur des Piémontois à la pitié par le mobile de l'intérêt, et on ôtoit aux Savoisiens tout intermédiaire entre eux et le *monarque* : et l'ambition des individus piémontois, qu'on alimentoit par cette préférence odieuse, étoit un abîme entre le trône et les Savoisiens qu'ils ne pouvoient franchir.

Des loix, elles n'étoient plus, ou celles qui existoient encore se traînoient sans vigueur, et le peuple, qui les imploroit en vain, ne pouvoit soulever leur tête débile qui rampoit dans la poussière pour en obtenir un regard consolant. Un sénat, long-tems dépositaire des intérêts de cette nation,

long-tems respecté par les ducs eux-mêmes, primitivement trop foibles pour se roidir contre le vœu public ; ce sénat, dis-je, insensiblement froissé entre le sceptre qui devenoit plus pesant et la chaîne du peuple qui s'épaississoit ; graduellement corrompu par la force qui séduit en même tems qu'elle épouvante, et toujours plus avili en proportion du plus d'énergie qu'il eût dû déployer, ce sénat se taisoit devant la verge tortueuse du pouvoir arbitraire. Les châtimens, les cachots, les fouets, les tortures étoient le code des loix pour la Savoye, et la canne d'un sous-lieutenant insolent étoit devenue la charte d'une nation déplorable.

Au reste, ces loix de l'Empire sarde, communes à la Savoye, étoient-elles assez sages, assez bonnes, assez humaines pourtant regretter de ne pas les voir administrées ? Cahos énorme, enfans informes et grossiers sortis des cerveaux étroits ou en demence de tant de princes si différens de passions et d'intérêts, elles étoient le monument le plus insultant à l'humanité. L'esclavage et non le culte envers la divinité, un respect aveugle pour les ministres de la religion, une crédulité profonde pour l'inviolabilité, l'irréprochabilité, et la *sainteté* du monarque, un anathême éternel contre toutes les vérités nées ou à naître, telles étoient les bases de cette constitution monstrueuse. De ce rocher d'impiété découloient, comme autant de torrens, des loix absurdes et sanguinaires, des Acherons intarissables d'amendes, de supplices, de tortures pour le peuple, et de vastes Léthés où les juges étoient contraints

de

de puiser l'oubli de tous les forfaits des nobles, des prêtres et des riches. Par ces loix, l'exhérédation flétrissoit les filles en faveur des mâles, et les mâles eux-mêmes étoient flétris en faveur de la primogéniture. Par ces loix, la délation devenoit obligatoire, et la nature et l'humanité étoient les premières victimes qu'on lui demandoit. Par ces loix, l'espionage étoit placé au nombre des devoirs de la religion, et l'art de forger un poignard de la confiance, de composer un poison du suc de toutes les confidences, étoit une des échelles saintes pour monter au séjour des *bienheureux*. Par ces loix, une communion, une confession oubliées, étoient un délit national, un article de réprobation terrestre, et l'hypocrisie érigée en vertu ouvroit la porte des honneurs. Les sindics de communautés étoient tenus de faire passer, tous les ans la liste des dévots à la cour de Turin. Par ces loix, le crime de lèze-majesté reçevoit sa conviction de la simple accusation, un simple soupçon conduisoit à l'échafaud, et nul homme n'étoit sûr si le soir il ne seroit tiré à quatre chevaux.

On reconnoît aisément au caractère de semblables loix que le monachisme et le sacerdoce, plus redoutables, plus funestes à l'humanité que ne le furent, pour les Romains, et Brennus et Annibal, avoient franchi, depuis long-tems, les Alpes pour inonder de préjugés, d'ignorance, d'absurdités, et quelquefois de crimes, ces profondes vallées que la nature sembloit avoir creusées pour mettre, tête à tête, l'homme et sa raison. Mais si la lumière du soleil poursuit les ténèbres jusques dans les crevasses

des roches, les torches de Rome, plus actives encore, s'élancent dans les cavernes pour incendier ce dernier asile de la nature. Evêques, moines, prêtres de tout genre, de toutes robes, de toutes mœurs pesoient encore sur la bonhommie d'un peuple qui croyoit se consoler des maux qu'il éprouvoit en admettant un dieu à ses épanchemens.

Isolé, pour ainsi dire, au sein de l'univers : ne connoissant les peuples voisins que par les récits peu fidelles de ceux de ses enfans qui revenoient au bout de vingt et de trente ans, rapporter les deniers que leur travail, leur économie, leur sobriété leur avoient fait acquérir en servant et non en fréquentant les habitans des villes de l'Europe : trop pauvre pour courir au devant des lumières, trop froid pour que les lumières vinssent le chercher : vivant avec son esclavage sans se douter qu'il fût dans les possibilités un autre ordre de choses : végétant sans imaginer que l'énergie dans l'homme étoit la lime que la nature lui confia pour couper les fers que la tyrannie voudroit lui imposer : doux et peut-être même un peu indolent par caractère : insensiblement intimidé par les mensonges des superstitions, et même un peu dégénéré de la candeur des peuples montagnards, par l'air infect de l'Italie, dont les miasmes corrupteurs ne filtrèrent que trop souvent à travers les cîmes formidables des Alpes sourcilleuses : enfin submergé dans cet océan de maux, d'oppressions, d'injustices, de vexations, de préjugés de tout genre dont le trône et l'encensoir avoient inondé le sol foulé jadis par les fiers Allobroges :

tel étoit le peuple savoisien, quand le génie colossal de la France, se réveillant tout-à-coup, étend les bras, brise ses fers, se lève et souffle la liberté des bords de l'Atlantique jusqu'aux rives de l'Escaut. Tels on vit, jadis, les superbes portiques de Pompeya s'écrouler dans les abîmes embrasés où le Vesuve ellaboroit les derniers jours de la Sicile antique; tels, à l'explosion de la France, ont vit les trônes du monde chanceller sur leurs bases de diamans, et la paleur des tyrans préluder à la vengeance des nations. La France libre, tous les philosophes respirèrent, tous les amis de la vérité s'entendirent d'un bout d'un pôle à l'autre: par un effet contraire, tous les tyrans s'accrochèrent, et, de leur cœur d'airain, tentèrent de former un boulevard impénétrable aux rayons de la liberté dont le soleil venoit de se lever sur le monde. Jusques-là la France n'avoit fait encore que donner l'exemple, mais il étoit réservé, à l'aveuglement des rois, d'inviter les peuples à le suivre. Le roi de Turin fut le premier à forcer, pour ainsi dire, par son orgueilleuse et impolitique inconduite, les Savoisiens à ouvrir les yeux sur le spectacle qui se passoit à leurs côtés. Son empressement à accueillir les émigrés français, amena les Savoisiens à faire le rapprochement des mœurs de ceux qu'il protégeoit avec celles d'une grande nation qui se purgeoit de ce qu'elle avoit d'impur. Les Savoisiens se demandèrent entre eux ce que prétendoit la nation française. Ces premières étincelles de curiosité amenèrent la nécessité et le besoin de lire. La lecture

développa les droits de l'homme. Les droits de l'homme connus, la raison s'en appliqua les principes, et, bientôt, le procès entre la France et les protégés du roi de Turin fut jugé. A cette première sottise le roi de Turin en joignit une plus mal combinée encore, ce fut celle de la terreur toujours si mal-adroite vis-à-vis d'un peuple qui commence à respirer les premiers parfums de la vérité. Cet homme vit des crimes dans les regards vers la liberté, comme dans la jouissance de la liberté même. Dans l'impossibilité, comme roi, d'écraser de sa haine le nation française, il usa, comme tyran, du droit affreux de préjuger les événemens, et punit les Savoisiens, esclaves encore, de l'énergique audace des Français qui leur étoit étrangère. Un appareil de guerre se développa. Des bataillons piémontais, des canons, des mortiers, tous les foudres de Mars descendirent dans la Savoie, en apparence, pour s'opposer aux Français, mais dans le fait pour contenir le peuple. Tous entretiens furent interdits, toute assemblée fut défendue, toute lecture fut proscrite. On posa des limites à toutes les lumières: les droits de l'homme écrits n'osèrent venir chercher les droits de l'homme sentis: et quoique la tyrannie eût marqué les jours de César, son nom eût été un crime dans la bouche d'un Savoisien, parce que César avoit été Romain.

La même scène se passoit sur tous les trônes de l'Europe. La révolution française avoit traduit les rois à la barre de l'humanité; l'abus que les rois firent de la révolution érigea la France en tribunal.

La première heure du 10 août sonna, et l'arrêt fut porté.

La chûte de la Bastille n'avoit épouvanté que les visirs ; la chûte de Capet fit pâlir les monarques ! qu'ils ne se plaignent pas, le ciel fut juste. En ouvrant le livre des crimes antiques de tous les rois, il avoit écrit en marge la formule de leur repentir ; ils refusèrent de la lire, il arracha le feuillet, et l'épée de Damoclés rompit le crin qui la tenoit suspendue.

Les rouages énormes de cette machine une fois en mouvement, les passions et les vices des individus se trouvèrent si petits, si foibles, que le pendule immense de la vertu nationale les entraîna malgré eux dans le sillonnage de son oscillation. Alors par un phénomène endémique à la révolution française, la trahison même fut contrainte à vaincre pour consolider la liberté ; et tandis qu'au sénat les ardens, mais hypocrites amis du trône, courbés sous l'ascendant du vœu de vingt-cinq millions d'hommes, proclamoient la république de concert avec les plus chauds amis du peuple, le traître Dumouriez à Jemmappes, le perfide Montesquiou à Chambéry proclamoient les premiers chapitres de la liberté de l'univers.

Mais ces traîtres n'étoient rien : les Français qu'ils guidoient malgré eux à la victoire étoient tout. Ce furent ces dignes républicains qui portèrent la liberté en Savoye. Cette auguste mission n'appartenoit qu'à des mains populaires, et ce fut une portion précieuse du peuple, les généreux défenseurs de la pa-

trie dont les mains transmirent le dépôt de la liberté à un peuple nouveau.

Ils trouvèrent ce peuple digne d'un si grand bienfait. Les Savoisiens passèrent en un jour du tombeau de l'esclavage à la vie de la liberté. Sans effort, sans commotion, sans effusion de sang, ils jouirent d'un bien que la France n'avoit pas cru trop payé par trois ans de travaux. Nés à la liberté, ils étoient nés aux vertus, et la reconnoissance fut la première dont ils pratiquèrent l'usage. Leurs yeux attendris se tournèrent vers cette France; ils virent en elle une amie puissante, une égide impénétrable contre le retour des fléaux dont elle venoit de les déchirer. Ils se jettèrent dans son sein. Elle ne résista point au tendre nom de mère qu'ils lui prodiguèrent; du rang d'affranchis, elle les éleva au rang de ses enfans, le département du Mont-Blanc se classa dans le temple de sa gloire, et une baguette de plus s'unit à l'indivisible faisceau de la république française.

Si la France n'avoit considéré qu'un vil intérêt en incorporant la Savoie au grand tout de la république; sans doute sa puissance financière et commerçiale n'en eût pas reçu un accroissement majeur; mais grande, mais généreuse, mais magnanime, c'est le trésor de la nature qu'elle a enrichi de quatre cents mille hommes et plus que les tyrans en avoient dilapidé; c'est dans le fisc de la fraternité qu'elle a versé quatre cents mille cœurs; et tandis que les satellites des tyrans fuyoient en haletant sous le poids des deniers publics qu'ils voloient aux

caisses nationales, la tendresse de tous les Savoisiens étoit la première et l'unique contribution patriotique que la république percevoit avec rigueur sur ses nouveaux concitoyens.

Les premiers jours de la liberté furent purs dans la Savoye. Cela devoit être. D'un côté, la joie vraie et bien sentie du peuple, de l'autre, la satisfaction de certains hommes amoureux de nouveautés, parce qu'ils espèrent y trouver leur intérêt, enfin la consternation et la stupeur première de tous ceux que les abus physiques, politiques ou moraux faisoient vivre, contribuèrent dans les premiers tems à entretenir cette espèce de stagnation pacifique que l'on est toujours tenté de prendre pour la réalisation des bienfaits de la liberté, mais où l'homme qui réfléchit est enclin à reconnoître les passions humaines, qui, pour ainsi dire, reprennent haleine pour se déborder avec plus d'effervescence. L'expérience ne tarda pas à prouver la justesse de cette réflexion. Bientôt le régime de la liberté amenant un nouvel ordre de choses, des emplois inconnus jusqu'alors se présentèrent pour succéder à des hommes qui n'étoient plus : avec des places à remplir, naquirent les intriguans pour les usurper, et la cabale fut la première des déités infernales qui reparut sur cette terre purifiée. La cabale ne peut agir sans qu'il ne règne une sorte de fermentation occasionnée par la lutte morale qui se déclare entre les hommes que l'on abuse et les hommes clairvoyans. Ce premier mal ouvrit la porte à un second beaucoup plus dangereux encore ; je veux dire d'un côté les atteintes

du fanatisme religieux, dont l'adresse sut saisir avec avidité les premiers instans de trouble pour se réemparer des esprits foibles, effrayés des opinions hardies que le choc public des discussions magistrales amène, et de l'autre l'astuce des agens de la tyrannie, mettant à profit l'égoïsme toujours prompt à préférer la sépulcrale paix de l'esclavage à l'inquiète activité des gouvernemens de la liberté ; mais en perdant ses fers, la Savoye avoit acquis des droits à la surveillance du génie de la France, et ce génie qui, depuis quatre ans, semble se faire un jeu de terrasser tous les complots de ses ennemis et de renverser l'un sur l'autre tous les hommes que leur ambition sembloit appeller à dominer sur la république, écarta les dangers qui menaçoient la Savoye.

Oublions ce nom. Il a fui avec les hordes du roi de Turin : et que celui du Mont Blanc commence une destinée plus heureuse pour ce peuple, et devienne impérissable comme le rocher immense qui le lui a prêté.

Chambéry a reçu dans la division l'honneur d'être le chef-lieu de ce département, que l'on a organisé en sept districts et quatre-vingt-trois cantons : les chefs-lieux de districts sont Chambéry, Annecy, Cluse, Thonon, Carouge, Moutiers et Saint-Jean.

Ce n'est pas au milieu d'un peuple pauvre, sobre par la nature même du sol qu'il habite, et privé de la présence des arts par le peu de besoins qu'il a su se faire qu'il faut chercher la splendeur des

cités et le luxe des monumens. La nature sauvage commande seule ici l'admiration; et il semble que l'homme ait craint d'y paroître trop petit auprès d'elle, s'il cherchoit à prouver l'étendue de sa force, par la majesté de ses constructions. Chambéry n'est pas cependant une ville sans agrémens; elle est assez grande, passablement percée, et située dans une plaine presque entourée de collines. Les ruisseaux de l'Aisse et d'Albans qui l'arrosent, rafraîchissent ses différens quartiers, et distribués avec assez d'art dans les rues, contribuent à leur netteté et à la salubrité de l'air.

L'église nommée Sainte-Chapelle est d'une architecture qui ne nous a pas paru sans mérite. Elle est ornée dans l'intérieur de marbre et de colonnes qui sont d'un très-bon goût. On y montre aussi quelques tableaux qui ne nous ont pas semblé mériter totalement l'éloge que l'on nous en faisoit.

On ne voit plus que quelques débris de l'ancien château des ducs de Savoye, où logèrent aussi, mais rarement, les rois de Sardaigne : car ces messieurs une fois enfoncés dans leurs palais de Turin, daignèrent peu tourner leurs regards vers un pays où leur nom n'étoit connu que par les larmes secrètes qu'il faisoit répandre. Un incendie détruisit presque en entier ce château gothique en 1745, et depuis, on ne s'est pas occupé à le rebâtir.

Un certain genre d'architecture qui soutient par des colonnes des galeries construites à la façade d'un grand nombre de maisons, procure à la commodité du public des trottoirs couverts dans quel-

ques rues. Mais sans contredit, le plus bel édifice de Chambéry est celui que l'on nomme le Collége que tenoient jadis les jésuites. On reconnoît à sa grandeur, à sa distribution, à l'espèce de splendeur qui le distingue, le goût de cet ordre pour le faste et la magnificence. Après lui, la maison des Jacobins où s'assembloit le sénat, est la plus considérable. Plusieurs places, sans être bien recommandables par leur décor', sont néanmoins agréables par les fontaines publiques dont elles sont ornées. De ce nombre sont la place de l'Au ou du marché et la place du château; mais un des véritables agrémens de Chambéry est la promenade appelée de Vernai. Elle est spacieuse, bien couverte, délicieusement plantée de six rangées d'arbres qui font l'effet le plus pittoresque; et c'est une de celles les plus fréquentées. .

Annecy est après Chambéry la ville la plus considérable du département du Mont-Blanc. Le site où elle est bâtie est d'un aspect plus sauvage, et non loin d'un lac qui porte son nom et s'étend environ quatre lieues sur une demi-lieue de large environ, entre des montagnes élevées et couronnées de neige pendant l'année; de ce lac, sort un large canal que l'on nomme le Thioux, et qui vient traverser Annecy, avant de se jetter dans le torrent de Fier, qu'il joint à peu de distance des murs de la ville.

Elle fut l'asyle de l'évêque de Genève et de ses prêtres, lorsqu'en 1535 la religion protestante les chassa de cette petite république. Un vieux château

bâti sur le sommet d'une montagne, lui tenoit lieu de palais; et c'est dans ce repaire que partageoient avec lui les oiseaux funèbres de la nuit qu'il traînoit encore au bout de deux cents quarante ans le titre frivole d'évêque de Genève, où l'on ne songeoit pas à peine qu'il existât des évêques dans le monde.

Un des trésors de cette ville sont les cendres de Saint François de Sales. Véritable trésor en effet! puisque par l'importance que les prêtres surent leur donner, elles ont attiré dans cette ville une foule d'étrangers qui venoient de cent et deux cents lieues, pour invoquer les os vermoulus d'un homme qui fut aussi foible qu'eux, et qui n'auroient pas fait quatre pas peut-être pour admirer la grandeur de l'éternel empreinte sur les immenses sommets des Alpes qui se dessinent dans les nues.

Ce François de Sales, que l'on eût mieux fait de surnommer le juste que le saint, auroit assez mérité ce titre. Cet homme singulier est enterré à Annecy et son cœur est à Lyon, car les saints jouoient les rois dans la manière de distribuer leurs dépouilles mortelles.

Cluse, Moutiers, Saint-Jean n'offrent rien à la curiosité du voyageur. Carrouge n'est qu'un bourg à la porte de Genève. Il n'existoit point avant la liberté de cette ville, et elle doit à son voisinage l'aisance que l'on y remarque.

Mais ce ne sont point, dis je, les monumens que l'on doit chercher dans ces climats, c'est la nature dans toute sa majesté, dans toute sa vétusté qu'il y

faut contempler. Tandis qu'un printemps, pour ainsi dire éternel, règne dans le fonds de certaines vallées, il semble que l'hiver ait assis son trône impérissable sur la cîme des montagnes. Là, seul et formidable, il règne sur des roches immenses, dont les aiguilles sourcilleuses vont braver les tempêtes et les orages que l'aquilon en grondant promène sur leurs têtes énormes. Qui n'a point vu les glaciers de la Savoye n'a point d'idée des théâtres effrayans où la nature déploie toute sa terreur. Ceux de la Tour, de l'Argentière, des bois de Chamouni, etc. présentent un aspect tout à-la-fois terrible et superbe. Ces glaciers sont eux-mêmes des vallées supérieures qui se rencontrent dans les espaces que les cîmes des Alpes laissent entre elles. Il en est quelques-unes dont l'étendue est de plusieurs lieues. Les glaces que les siècles y ont amoncelées, y sont d'une profondeur étonnante. Il en est de 80 à 100 pieds, et l'on prétend que l'on en a mesurées qui se sont trouvées avoir jusqu'à cent toises de profondeur.

Suivant que le sol qui les supporte est plus ou moins incliné, les crevasses que leur propre poids ont formées, sont plus ou moins profondes ; elles paroissent alors étendues en vastes couches transversales ; les formes les plus bisarres naissent souvent de l'encombrement de ces mêmes glaces qui, glissant les unes sur les autres, se trouvent quelquefois arrêtées par celles qui les précèdent, et comprimées par celles qui les suivent. Alors, par un jeu bien étonnant de la nature, on retrouve quelquefois dans leur fortuit assemblage tout ce

que l'art de l'architecture présente de plus fini et de plus imposant. Ici l'on croit reconnoître des piramides, des obélisques, des tombeaux, des débris de palais; là sont des murailles épaisses, des remparts, des tours, des maisons. Lorsque la pente est douce ou que le terrein est tout à-fait horisontal, les glaciers ne présentent plus alors qu'une mer de glaces, où les crevasses sont beaucoup plus rares, mais dont la surface semble ridée comme les flots d'un lac.

Il ne faut pas croire cependant que la superficie de ces glaciers soit glissante comme le seroit celle d'un étang ou d'une rivière gelée. Cette glace est rude et grénue. Les morceaux n'en sont point transparens; elle est même moins dure que la glace ordinaire; et l'on peut présumer que c'est plutôt une neige condensée qu'une glace réelle.

Au dessus de ces glaciers s'élèvent, avec une silentieuse majesté, les masses énormes de roches que l'on appelle le Mont-Blanc, le grand et le petit Saint-Bernard, les Courtes, les Aiguilles, etc. Là se trouvent des lieux que le pied des mortels n'a jamais foulés, et que le créateur semble s'être réservés pour se délasser quelquefois de la société des hommes.

Des volumes contiendroient à peine toutes les remarques, toutes les observations qui se présentent en foule au physicien, au naturaliste et au curieux, en parcourant ces glaciers et ces montagnes étonnantes, solitaire empire de l'agile chamois. Cet animal, que la compagnie de l'homme n'a pas corrompu,

ni intimidé, mais que sa prestesse, ni les inaccessibles asyles qu'il habite, n'a pas mis à l'abri des combinaisons de la cupidité humaine, semble être plus attentif au bruit qu'au danger. Aguerri contre le fracas énorme que les avalenches (2) font en s'écroulant, ou que les rochers font retentir dans les précipices affreux en succombant quelquefois sous leur propre vétusté; il ne l'est point contre le plus léger bruit que fait l'homme en l'approchant; et dans un clin-d'œil, il parcourt avec la plus rapide vélocité les immenses sommités des montagnes, et se précipite plutôt qu'il ne court dans les abîmes où la vue n'est pas assez leste pour le suivre. Nous en avons apperçu quelques-uns en gravissant le Saint Bernard, que nous avons voulu voir avant de quitter ces lieux, quoiqu'il ne soit pas classé dans le département du Mont-Blanc.

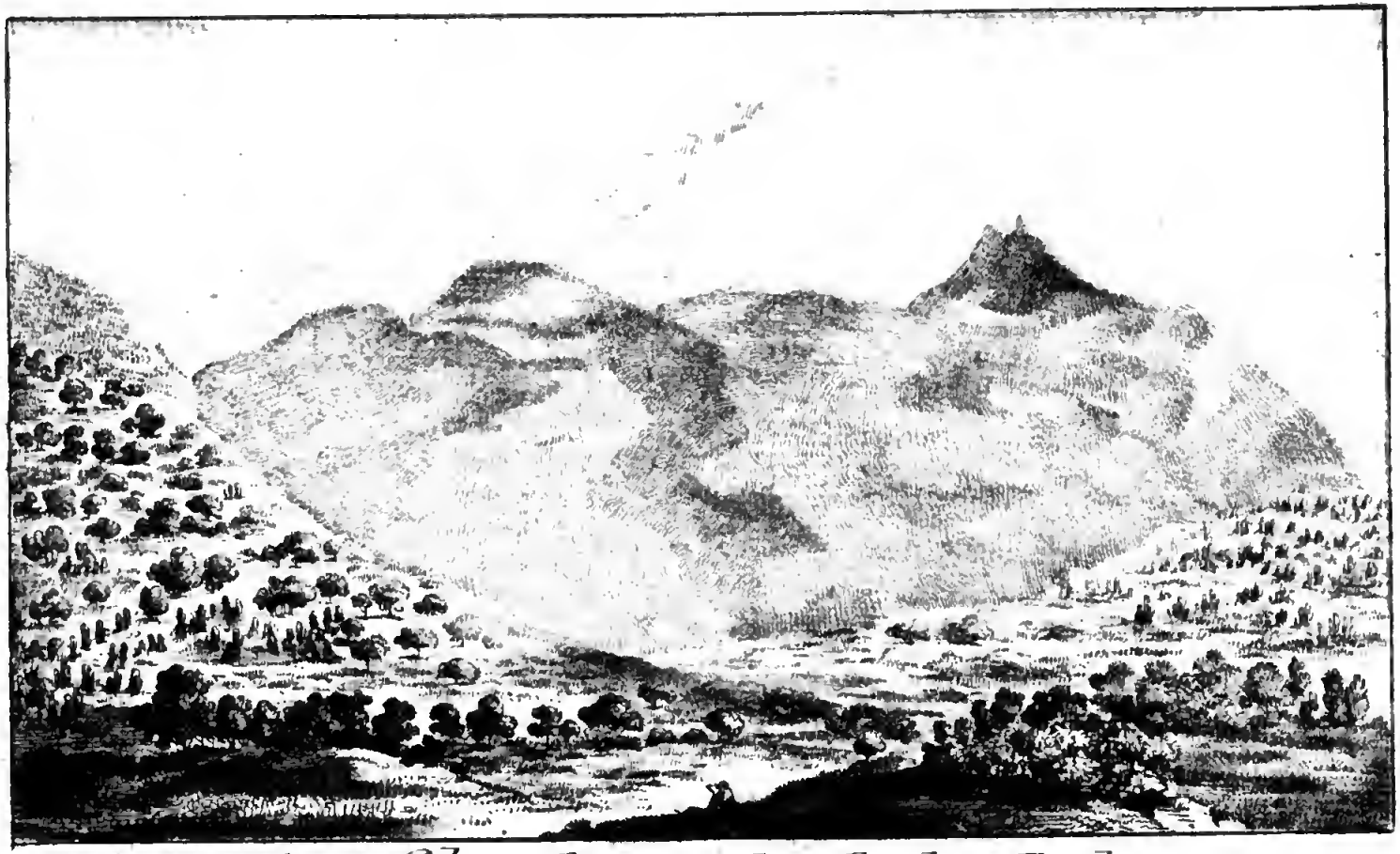
C'est par lui que les Carthaginois, comme nous l'avons annoncé plus haut, pénétrèrent dans l'Italie, et nombre de médailles puniques, que l'on y a découvertes, confirment cette opinion. Les Romains instruits à l'école des revers et de l'expérience, s'emparèrent d'un passage qui avoit pensé devenir si funeste à leur gloire comme à leur liberté. Ils y construisirent un temple qu'ils dédièrent à Jupiter, et cette montagne en prit le nom de *Mons Jovis*. Les antiquaires croient même qu'ils ne firent que réparer ce temple qui existoit déja en l'honneur du dieu Pennin. Ce temple de Jupiter ne fut pas le seul monument qu'ils y laissèrent, et l'on y vit long-temps des colonnes milliaires,

des thermes, etc.; mais la religion catholique, cette ennemie des arts de l'antiquité, osa poursuivre jusques sur ces montagnes presqu'inaccessibles ces vestiges de la grandeur romaine. Un Saint Bernard, non pas le Saint Bernard des croisades, qui ne détruisoit pas les monumens pour convertir des hommes, mais qui détruisoit les hommes pour élever des monumens à ses moines; un Saint Bernard de Menthon, petite ville du Genevois, archidiacre d'Aoste, se mit dans l'esprit de créer un ordre de moines hôtelliers, et de les placer au haut de la montagne Jovis ou de Joux, pour recueillir les voyageurs. Rien de plus humain sans doute. Mais que faisoient le temple de Jupiter, les colonnes, etc. au dessein de Saint Bernard de Menthon? Rien, sans doute; mais cela faisoit à son orgueil sacerdotal. Il est peu de frère convers qui n'ait la bonhomie de se croire plus qu'un dieu de l'antiquité La seule différence cependant existante entre eux, ce me semble, est celle que l'on peut mettre entre les vices en action et les vices en histoire. Il trouva donc que cette montagne fameuse seroit beaucoup plus honorée de porter le nom d'un archidiacre d'Aoste, que celui de l'amant de Sémelé; et pour qu'on oubliât le dieu, l'homme rasa le temple. Il y fonda à la place un monastère que l'on appelle hospice dans le pays; c'est un bâtiment qui forme un carré long, contruit en pierres de roches extrêmement solides. L'église et le réfectoire occupent le rez-de-chaussée, et sont entourés des logemens que l'on destine aux pauvres voya-

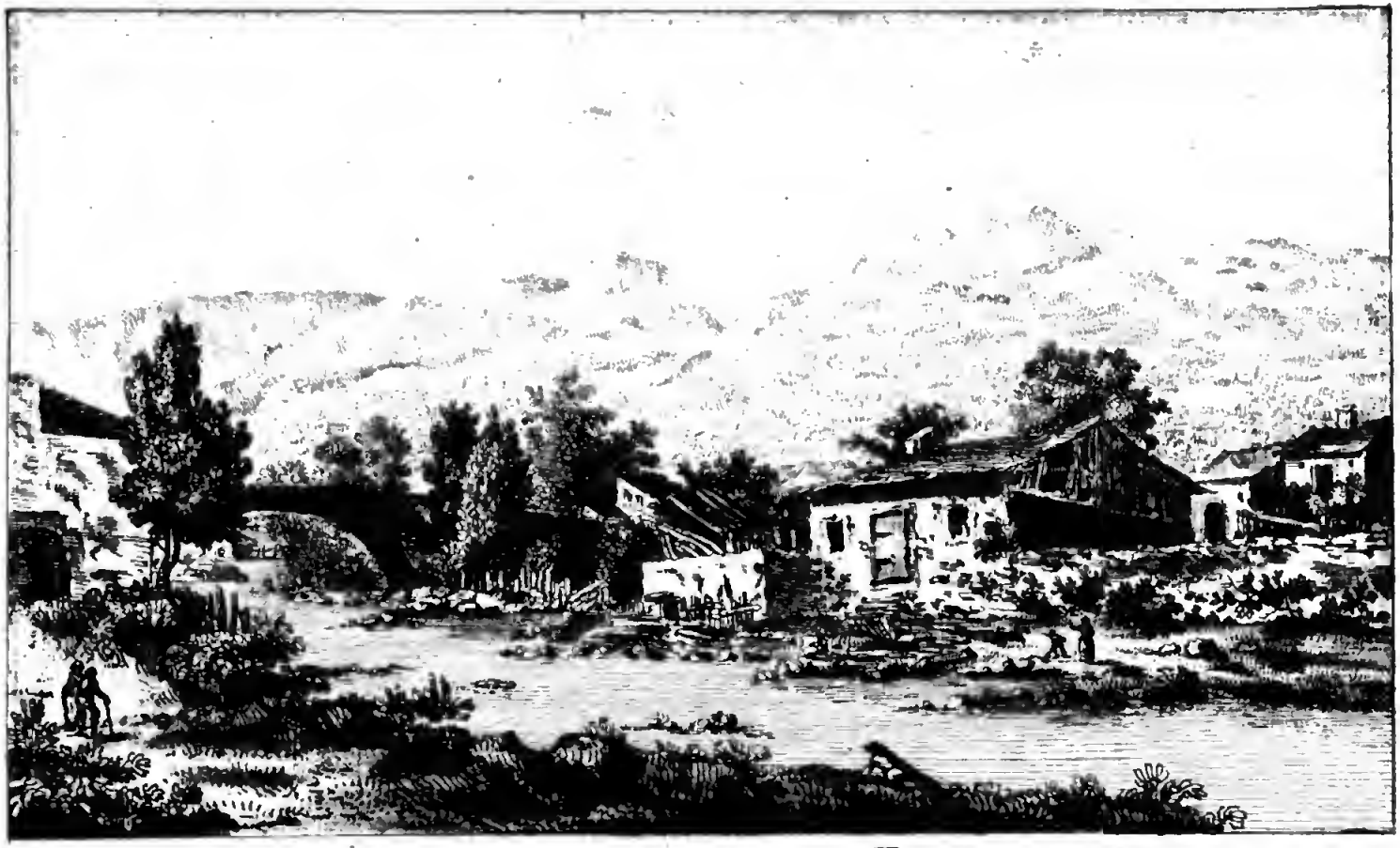
geurs ; car en tout temps, les prêtres, ministres d'une religion prédicatrice de la charité, mirent une grande différence d'égards entre le pauvre qui souffre et le riche qui jouit. Ils logèrent les uns dans des étables et les autres dans des palais. C'est un axiôme assez plaisant, en fait de charité, de donner tout à qui n'a besoin de rien, et peu de chose à celui qui manque de tout. Au premier étage sont les chambres des religieux et des logemens superbes pour les étrangers *de distinction*.

Mais si la philosophie veut que l'on blâme l'inégalité que ces religieux mettent dans les services qu'ils rendent aux voyageurs en le mesurant sur le *disparate* des *conditions*, la justice doit leur tenir compte néanmoins de leur séjour volontaire dans un endroit aussi sauvage, et où leurs jours même sont quelquefois en danger. Leur maison domine un lac d'une demi-lieue de circonférence à-peu-près, et entouré de toutes parts de rochers entièrement nuds. L'hiver, ce lac gèle jusqu'au fond, et le chemin alors passe par-dessus. Les rochers se couvrent de neiges à une épaisseur prodigieuse. Il arrive souvent que le rocher, situé au midi de l'hospice, se débarrasse de ses neiges, qui se précipitent sur la terrasse de l'édifice, et s'élèvent alors au-dessus des toits de la maison. On a vu plus d'une fois l'air tellement agité par le déplacement ou l'éboulement de ces neiges, qu'il frappoit avec assez de force les portes de l'hospice pour les enlever de dessus leurs gonds. Plusieurs de ces moines ont péri par ces avalanches terribles ; et des chiens d'une grandeur

Costume des Habitans.



Mont Blanc, dessiné de la ville de Sallanches.



Entrée de la ville de Sallanches.

grandeur extraordinaire qu'ils avoient élevés à aller au-devant des voyageurs, pour leur indiquer le chemin, et leur servir pour ainsi dire de guides, n'ont pu se soustraire eux-mêmes au péril inévitable de ces avalanches qui se détachent avec une incroyable impétuosité de la cîme des rochers, au moment où l'on s'y attend le moins.

Nous avons quitté le Mont-Saint-Bernard pour nous rapprocher, ou pour mieux dire pour rentrer dans le département du Mont-Blanc. Ce Mont-Blanc, plus auguste, plus imposant à mon avis que le Saint-Bernard, s'élève avec une audace énorme, plus de mille toises au-dessus d'une foule de montagnes, comme lui couvertes de neiges et de glaces éternelles, et dont les masses colossales semblent s'humilier devant lui. C'est une immense famille de vieillards dont le temps a blanchi et sillonné les fronts, que la nature semble avoir enchaînés à ses pieds, pour former la cour de ce patriarche des montagnes. C'est principalement parmi ces Monts, formidable écharpe du Mont-Blanc, que se trouvent les glaciers dont nous ne vous avons donné qu'une foible idée. C'est ici que la curiosité, partout ailleurs si puérile, se revêt d'un caractère d'héroïsme. Ici le génie mesure avec terreur les espaces, et la curiosité plus audacieuse s'élance au-delà de son vol, et le force en quelque sorte à la suivre, pour satisfaire à son ambition. Jamais la mort n'est plus voisine, et jamais l'homme aggrandi par les objets qu'embrasse sa vue, ne la brave

avec plus d'intrépidité ; plus l'on avance, plus les dangers croissent ; mais l'imagination, cette mère des fantômes, plus bienfaisante ici, semble étendre un voile sur les précipices, et par les spectacles nouveaux qu'elle n'avoit jamais conçus, conduit l'homme en aveugle, à travers les abîmes, pour atteindre les scènes inconnues que d'avance elle dévore.

Mais ce n'est qu'une demi-jouissance quand le soleil éclaire ces théâtres pompeux du sauvage désordre de la nature. C'est au sein des nuits qu'il faut surprendre le silence dans son véritable empire ; on le redoute parmi les tombeaux ; on le déteste parmi les cachots ; ici, c'est un dieu paisible dont le pied repose sur la ceinture du monde, et dont le front majestueux laisse sans s'émouvoir les étoiles rouler autour de sa tête immobile. Transportez - vous, ô mon ami ! transportez - vous s'il se peut un moment avec nous sur les vertèbres gigantesques de l'une de ces montagnes qui paroissent à l'œil étonné les colonnes du trône du Mont-blanc. Admirez et frémissez ; le soleil baisse vers l'horison. Maintenant encore, le souvenir vous attache aux lieux habités par les hommes. Le flambeau de la nature semble, par les imperceptibles anneaux de la lumière, vous unir à votre insçu avec les êtres vivans. Bientôt la nuit va rompre ces liens ; bientôt vous serez seul dans l'univers. Ne vous y méprenez pas ; déja le soleil est disparu ; et ces immenses aiguilles de glace, dont les sommités réfléchissent encore ses rayons, et que votre œil stupé-

fait prend pour des feux favorables que les ténèbres n'oseront pas braver, vont s'éteindre lentement. Voyez-vous leur éclat primitif s'obscurcir par degrés; voyez-vous cette incandescence désastreuse qui vous annonce l'approche de la solitude nocturne. Tout-à-l'heure ces somités étoient autant de foyers; maintenant elles n'offrent plus que l'épaisse pourpre du rubis. Mais quoi? déja l'asur succède à l'écarlate, l'asur lui-même se dégrade, un gris foncé lui succède; le gris a fui, le crèpe s'est déroulé, et la nuit est venue. Vous voilà seul.

Quel calme! quelle profonde paix. Vainement les mers mugissent; leurs courroux ne sifle point à votre oreille; il s'est éteint dans l'espace. L'aquillon promène envain son soufle impétueux à travers les membrures noueuses du chêne antique. Comment l'entendriez-vous? Les nuages dont les flancs compriment les forêts roulent au loin sous vos pieds. Vainement le tumulte des cités... mais que dis-je?... Que sont les cités, que sont les hommes dans l'immensité qui vous entoure? Le bruit a cessé, le mouvement dure. Levez les yeux, le rideau du ciel tourne sur le cilindre de l'univers, et les mondes lumineux dont il est moucheté, passent muets sur votre tête.

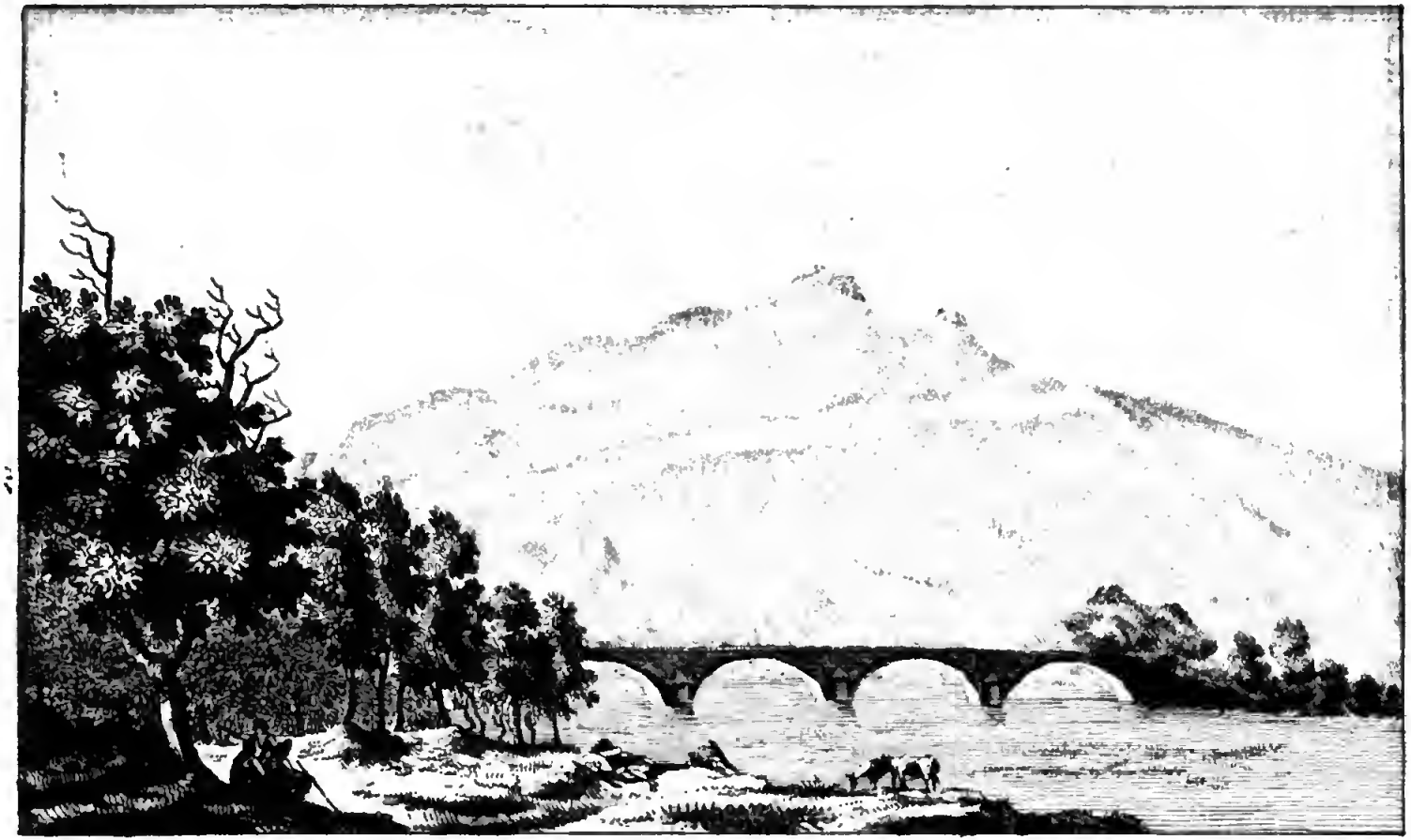
O mortel! qui que tu sois, si tu passes jamais une semblable nuit, que je te plains si les vertus paisibles, si les passions douces n'ont pas filé tes jours. Ah! gardes-toi d'y porter les remords, si tu veux éviter que la terreur ne t'y consume. Ce ne sont pas les objets qui enfantent l'épouvante, ce

sont nos crimes qui prêtent l'épouvante aux objets.

Nuit superbe ! nuit étonnante ! dont la vérité se refuse à mes pinceaux ! vous l'auriez passée sans alarmes; vous l'auriez passée, homme immortel, dont nous avons cherché les traces dans le département du Mont-Blanc pour les baiser avec respect. O Jean-Jacques ! ô Rousseau ! cette nuit convenoit à la pureté de ton ame. Qu'importe que tout-à-coup la glace en se crevassant, eût, par une explosion terrible, troublé cet imposant silence? ton cœur n'y auroit pas reconnu la foudre dont tu aurois médité d'accabler ton semblable. Qu'importe que la neige, en coulant avec fracas sur les croupes des rochers, eût rempli le vague des airs d'une poussière humide ? elle n'eût pas été pour toi l'image du renversement de tes projets ambitieux. Ton cœur tout entier eût assisté au spectacle de cette nuit sublime, sans se diviser entre les souvenirs des passions, et les remords qu'elles laissent.

O Rousseau ! et tu mourus sans voir la liberté de la France et de la Savoie ! Il est donc des vertus dans l'homme que le ciel ne récompense qu'après la mort.

On rencontre quelques traces romaines dans ce département ; telles sont entr'autres les deux inscriptions suivantes que l'on a trouvées sur des marbres dont on a fait le frontispice d'une église de village. Elles sont toutes deux adressées au dieu Mars, par la reconnoissance religieuse, l'une d'un prêtre pour une place qu'il occupe, et l'autre par un homme dont le fils est échappé à un grand danger. Les voici :



Vue de l'entrée de la Bonneville.

Vue prise de Morlayx.

Ier. *Marti Aulus, Isugius, Auli filius, Voluaturus flamen Augustalis II vir Ærari exvoto.*

IIe. *Marti, Augusto pro salute Lucii Vibii, Lucii filii Flavini Lucius Vibius Vestinus, pater duumvir juridicendo, triumvir loco publico, posuit exvoto.*

Dans divers cantons, le sang des naturels du pays nous a paru beau. En général, les hommes n'y sont pas grands, mais leur figure est agréable et spirituelle. Nous avons en France un préjugé, ou plutôt un abus d'imagination. Un *Savoyard* ne se présente à notre idée qu'entouré de suie, tel à-peu-près que la fable nous peint les noirs ouvriers de Vulcain. Assurément nous sommes loin de les connoître; généralement leur teint est vif et animé, leurs yeux agréables et fiers, leurs dents superbes. Les femmes ajoutent à ces avantages la fraîcheur, les graces et une extrême propreté. Une gaîté simple et touchante les anime, et quand une femme y sourit, on croiroit voir sourire la vertu. Leur costhume est leste, mais agreste, mais sans apprêt; il doit tout aux graces de la femme qui le porte. Par un hasard assez extraordinaire, le savant Tascher a retrouvé dans l'habillement des femmes de la Valorsine une sorte de corset parfaitement semblable à celui que les femmes portent aux Indes, sans pouvoir expliquer même par conjecture l'origine de ce rapprochement bisarre.

Dans les desseins que nous vous envoyons, nous avons choisi les sites ou paysages, de préférence aux vues des villes qui ne présentent rien de piquant. La nature ici est tout en phénomènes, et l'étonne-

ment qu'elle fait éprouver à chaque pas, est tel que le plus beau palais, si par hasard il s'y rencontroit, causeroit à peine une distraction.

N'oublions pas que le département du Mont-Blanc fut la patrie d'un homme célèbre, l'abbé de Saint-Réal, né à Chambéry, écrivain distingué du dix-septième siècle, et doué d'une philosophie rare, dans un temps où elle avoit peu d'influence sur les talens. Son histoire de la conjuration de Venise a fait comparer son style et sa manière à ceux de Salluste, et c'est un livre de tous les tems. Sa vie de Jésus-Christ, sa relation de l'apostasie de Genève, son discours sur la valeur, ont assuré sa gloire. Peut-être eût-il dû se garantir d'un certain penchant pour le romanesque dans des ouvrages aussi sérieux; mais ce goût tenoit à la sensibilité de son cœur, et les fictions favorisoient le développement de quelques vérités qu'il n'auroit pas osé risquer peut-être s'il se fût arrêté à la sévérité de l'histoire. Cet homme dont le caractère étoit mâle, l'esprit énergique, le cœur indépendant avoit une petitesse singulière; c'étoit une sensibilité puérile pour la critique bonne ou mauvaise, et par une conséquence assez juste de ce défaut, une irascibilité incroyable dans la dispute. Assez sage pour sentir et convenir qu'il pouvoit avoir quelquefois tort, il vouloit être le seul qui eût le droit de le dire.

La liberté a dans le département du Mont-Blanc une grande carrière à parcourir, pour rappeler le peuple qui l'habite au bonheur que la nature destine à tous les hommes; et le plus difficile de son ou-

vrage est, je le crois, de ramener ce peuple à toute la latitude du travail. Sans travail, il n'est point d'agriculture : sans agriculture, il n'est point d'aisance : et sans aisance, il n'est point de liberté ; car le pauvre est esclave par besoin, comme le riche est tyran par orgueil. Hors de chez lui, ce peuple travailloit par amour de son individu ; mais dans ses foyers, il étoit paresseux par haine pour ses despotes. C'est une sorte de vice non pas national, mais de régime qu'il faut extirper lentement ; le Savoisien est un convalescent qu'il faut traiter avec ménagement, pour le rendre à sa santé première. Il est brave, il est doux ; il faut que la liberté tourne sa bravoure au profit de sa fierté, et sa douceur au bénéfice des mœurs. Il faut qu'elle porte non pas les arts dans le Mont-Blanc, il n'est pas tems encore, mais l'iustruction publique ; et cette instruction aura moins à combattre qu'en France, pour triompher. Elle n'y trouvera ni amis des rois, ni amis des nobles ; mais elle y trouvera des timides adorateurs des prêtres. Otez la crédulité aux habitans du Mont-Blanc, ils seront plus près que le reste des Français du génie républicain.

Le commerce ensuite peut y prendre une consistance majeure ; certaines productions des règnes minéral et végétal lui présentent une grande ressource. Les marbres précieux, le granit, l'albâtre, les cristaux de roche, la résine, les bois de construction, et sur-tout ces plantes salutaires, ces simples rares où la nature prévoyante attache le soulagement de l'homme sont un fonds impérissable de richesses,

que l'habitant de ces cantons n'a pas connu encore. Il faut que la liberté les lui montre avant de l'inviter à s'en servir, et qu'elle le conduise à la nécessité du travail, par le sentiment de la reconnaissance.

NOTES.

(1) Ripaille, c'est le nom d'un château des ducs de Savoie, et c'est dans ce lieu qu'Amédée VIII, depuis pape, sous le nom de Félix V, se retira avec ses favoris. La vie molle, voluptueuse et même licencieuse qu'ils y menèrent, fut l'origine d'un proverbe trivial, encore en usage aujourd'hui. On dit d'un homme qui passe sa vie à table, il fait *ripaille*, par abréviation de, il fait ou ils font comme on fait à Ripaille.

(1) Avalanches est le nom que l'on donne à ces énormes amas de neiges qui se détachent tout-à-coup des rochers, et se précipitent dans les abîmes des Alpes avec une rapidité et un fracas épouvantable. Quelquefois le moindre souffle, et ce qui est plus étonnant, quoique très-physique, le bruit le plus léger suffisent pour détacher une de ces avalanches. Le moindre flocon de neige dès qu'il roule en entraîne une masse énorme. Delà encore, le proverbe pour exprimer un objet qui se grossit à mesure qu'il marche, tel par exemple qu'un groupe d'hommes, *c'est la boule de neige.*

De l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, n°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, no. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, No. 4.

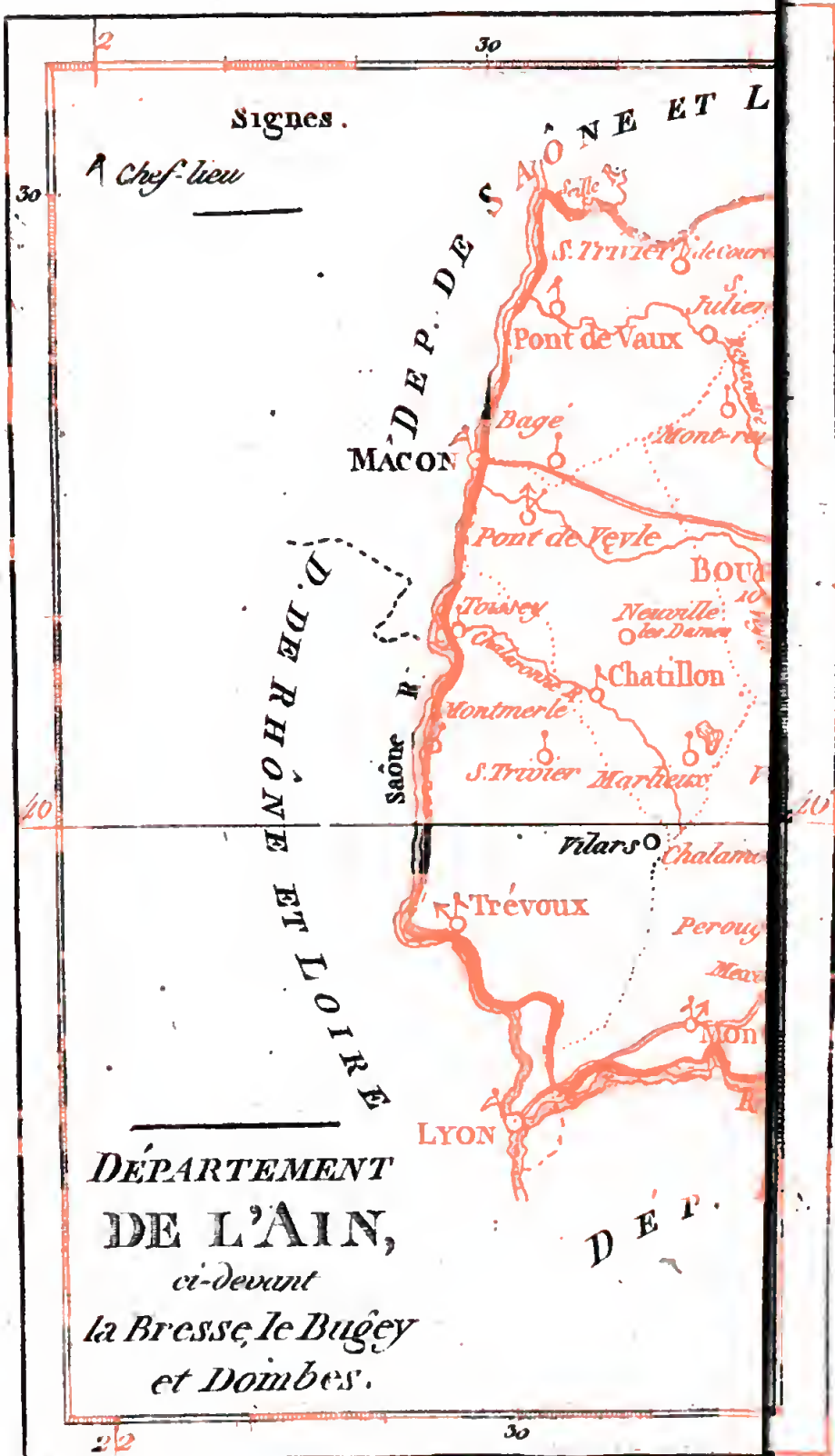
1792.

L'AN PREMIER DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	20 n^os.


Signes.
Chef-lieu
DEP. DE SAONE ET L
D. DE RHONE ET LOIRE
DEP.
MACON
Pont de Vaux
Bagé
Pont de Veyle
Toissey
Chatillon
Montmerle
S. Trivier
Marlieux
Trévoux
LYON
Saône R.
DÉPARTEMENT
DE L'AIN,
ci-devant
la Bresse, le Bugey
et Dombes.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE L'AIN.

QUATRE grandes époques marquent l'histoire du département où nous voyageons, et quatre époques fatales à la liberté du monde : le passage d'Annibal en Italie, la conquête des Gaules par César, les prétentions de François premier au-delà des Alpes, et l'affermissement de Henri IV sur le trône. Ainsi, la fertilité de ce pays, connu jadis sous le nom de *Bresse*, cette fertilité que la nature n'accorde à l'homme que pour lui faire goûter la douceur d'ensemencer son champ en paix, et de le moissonner en liberté, cette fertilité fut la cause première des larmes que l'ambition de quatre conquérans coûtèrent au monde. Etoit-ce donc pour concourir à la désolation de la terre que le Créateur épancha la corne d'Amalthée sur quelques points de l'univers ? Et devoit-il permettre que quelques tyrans forçassent l'abondance, qui porte la vie, à devenir l'auxiliaire du glaive qui porte la mort ? Hommes ! ne vous plaignez pas. Il vous dut cet affront, quand vous fites l'outrage à l'éternelle vérité d'encenser le mensonge de la souveraineté d'un homme. Dès que

vous fites tant que de trafiquer la liberté, il fallut bien que la nature vous vendît ses trésors que vous aviez cédés, sans la consulter, à des maîtres qu'elle ne vous avoit pas donnés.

Sans les rafraîchissemens de la Bresse, Annibal, épuisé, n'eût peut-être jamais franchi les Alpes : l'Italie n'eût pas regorgé de sang : le courage de Rome, irrité par les dangers, n'eût pas renvoyé la guerre en Afrique, et la flamme n'eût pas calciné jusqu'aux fondemens de Carthage. Sans les greniers de la Bresse, César se seroit peut-être vu forcé à renoncer à la conquête des Gaules; le cœur de ce superbe romain ne se fût pas enflé par les victoires, et la liberté du monde ne se fût pas ensevelie sous les cadavres de Pharsale. Sans l'opulence de la Bresse que l'avarice de Louise de Savoie dévoroit en idée, François premier n'eût pas traîné les Français sous le coûteau des perfides Italiens. Sans la fécondité de la Bresse, Henri IV n'eût pas rallumé la torche des combats, à l'instant où l'état à l'agonie, et par lui et pour lui, lui crioit : Henri ! laisse-moi mourir en paix. Que de générations éteintes, parce qu'un coin du monde fut doté du germe de la vie ! Est-ce donc la fertilité de la terre qu'il faut maudire ? Non, c'est la fertilité du cœur humain pour l'adulation : c'est cette éternelle moisson de souplesse qu'il offrit, depuis la création jusqu'à nous, au premier audacieux dont la main semoit l'obéissance. On parle des replis du cœur humain, et nul ne les explique; les tyrans seuls les ont réduits à leur juste valeur : depuis six mille ans, ils prouvent que ces replis ne sont autre

chose que des sillons perfides où l'esclavage se sème, se développe, et s'enracine pour jamais.

Ce département renferme les quatre pays connus jadis sous les noms de *Bresse*, du *Bugey*, de *Gex* et de *Dombes*. Des pâturages superbes font sa principale richesse. Il fournit également des grains de tout genre, du blé en abondance dans de certains cantons, des vignes dans d'autres, des lins, des chanves, etc. Les légumes y sont délicieux. L'on y rencontre des bois assez pour sa consommation; et cependant, au sein de cette opulence, il semble que la nature ait voulu se délasser de son faste par des aspects plus sévères, en y semant par intervalles des montagnes arides et pelées, dont le front chauve garantit la verdure et l'émail des vallons de la chaleur du midi, ou de l'âpre haleine des vents du nord. Pourquoi faut-il que tant de bienfaits de la nature soient empoisonnés par une malheureuse insalubrité, dont le poison lent corrompt les sources de la vie dans la plus belle race d'hommes, peut-être, que possède la France? Une taille superbe, de belles figures, les formes nerveuses, robustes, parfaitement ensemble, tels sont les hommes de la Bresse, ou, pour mieux dire, du département de l'Ain. Un caractère de bonté s'unit aux graces de la physionomie, et l'espèce de pâleur que le retour semestral des fièvres tierces et quartes répand sur leur teint, ajoute un sentiment d'intérêt plus doux aux traits que les maladies habituelles dévirilent.

Cet air fébrile, endémique à la majeure partie de ce département, est occasionné par les exhalaisons

de quelques étangs qu'on honore du nom de lacs, et qui, dans le vrai, ne sont en partie que des marais fangeux. Par quelle fatalité l'homme, en général si opiniâtre dans toutes ses entreprises, et dont la fortune, le plaisir ou la gloire sont le mobile, l'homme, dont le goût et le génie ont, pour ainsi dire, moucheté la terre de maisons délicieuses et de jardins enchanteurs : l'homme, dont la patience, au besoin, applanira les montagnes pour jouir une minute par année, peut-être, d'une optique plus agréable sous le toît qu'il habite, par quelle fatalité, dis-je, l'homme, instruit qu'un cercueil sera le terme de tant de soins, n'a-t-il presque jamais rien fait pour purifier le climat qu'il habite. Heureuse apathie ! la mort est dans toutes les facultés de l'homme ; elle n'est absente que de sa mémoire.

Le marquisat de Saluces, que la France possédoit en Italie, ayant été envahi par Emmanuel de Savoie, Henri IV s'en vengea, en s'emparant de la Bresse et du Bugey ; tel étoit l'ordinaire usage des souverains. Ils se dédommageoient d'un vol par un vol. Disons le mot. Ils ne se voloient ni l'un ni l'autre, car jamais un pays n'a pu raisonnablement être le bien d'un homme, mais ils prenoient, chacun de leur côté, ce qui étoit à leur convenance ; ils se voyoient, l'un et l'autre, obligés de sortir de leurs états, Henri pour aller dans le marquisat de Saluces, et Emmanuel dans la Bresse. Il leur parut plus naturel de posséder ce qui se trouvoit à leur portée. Aussi leur querelle ne fut qu'un prétexte pour couvrir d'une apparence de justice le désir d'avoir ce que

Porte de la Ville

Bourg en Bresse

ni l'un ni l'autre n'auroient pas voulu se céder. Les guerres des rois n'étoient que des jeux d'enfant, ou la préface de quelque usurpation. Par le traité de Lyon, le marquisat de Saluces resta au duc de Savoie, et la Bresse au roi Henri. Des gens raisonnables demanderoient si une semblable échange ne pouvoit pas se faire à l'amiable ? Mais ces gens raisonnables là ne connoissent pas les rois ; ils ne savent pas que, pour les hommes de cette espèce, un contrat de vente ne vaudroit rien, si le sang des hommes n'en étoit pas le timbre.

Par ce traité de Lyon, la Bresse, le Bugey, etc. long-tems au pouvoir des dauphins de Viennois, échus par alliance aux ducs de Savoie, passèrent définitivement à la France.

Bourg est le chef-lieu de ce département, qui jadis avoit une sorte de représentation nationale. Tous les trois ans, la *noblesse*, le *clergé* et le *tiers-état* (1) s'assembloient dans des lieux différens pour y traiter de leurs affaires. Ces affaires n'étoient que de plates minuties : car quelles affaires peut avoir un peuple esclave ? Il n'en a qu'une, et c'est de recouvrer la liberté : mais c'est la dernière de toutes qu'il traite.

Bourg est une jolie ville, située sur le penchant de collines agréables, qui s'abaissent doucement sous les côtes du mont S. Claude. Ces collines, dont l'exposition est au couchant, sont chargées de vignes, et leur aimable opulence répand la gaieté sur les entours de Bourg, qui domine de là sur une plaine, dont l'horizon est la Saone. Eloignée des routes commerçantes et des rivières navigables, Bourg a

peu de ressources pour le commerce, et des couvens sans nombre l'appauvrissoient encore. Quelques foires y apportoient un peu d'argent dans le cours de l'année, et cet argent servoit à faire aller quelques foibles manufactures de gros draps, de toiles dites de Mayenne, de chapeaux, de dentelles grossières. Ses tanneries ont de la réputation, et c'est à Bourg que les négocians de Lyon et de Grenoble viennent se fournir de peaux, que l'on a l'art d'y blanchir parfaitement.

Cette ville, heureusement pour elle, n'a jamais marqué dans la guerre. François premier la prit, sans qu'elle souffrît beaucoup de ce siége. Par un destin assez bizarre, il étoit réservé à cette ville de ne pouvoir conserver un évêque, tandis qu'ailleurs on a tant de peine à se défaire de ces *messieurs*. A la prière de Charles III, duc de Savoie, le fameux Léon X y créa un évêché; mais ce pape, plus habile à immortaliser des voluptés que des apôtres, révoqua bientôt après le *monseigneur* de Bourg. Il s'en repentit ensuite, et de nouveau épiscopisa la ville de Bourg. Mais les ouvrages de ce trop célèbre Léon X n'étoient pas plus infaillibles que lui, et Paul III *démîtra* Bourg pour la seconde fois. Oncques depuis, crosses et mîtres ne s'y sont vues, et la malédiction de Dieu n'a point, à cause de cela, frappé sa terre de stérilité. Si cela ne prouve rien contre la religion, cela prouve du-moins que l'on peut très-bien vivre sans évêque. *Belley*, petite ville du même département, est bien loin de cette opinion. Son évêché remonte au cinquième siècle, et elle tire grand honneur de cette vétusté sacerdotale : aussi, comme les

miracles sont par-tout où le peuple aime les prêtres, Belley se flatte d'avoir toujours eu des évêques saints de père en fils.

Le territoire de *Bourg-en-Bresse* nourrit de nombreux bestiaux, et l'on fait un commerce de chevaux assez considérable dans ses environs. C'est non loin de là qu'un homme assez singulier, et rare parmi les *grands seigneurs*, vivoit avant la révolution. Cet homme étoit un nommé *Montrevel*, noble depuis Adam, parent des Savoyards, des Autrichiens, de Marie Antoinette, et au besoin du grand Mogol, car cet homme avoit la passion d'être le parent des rois, comme d'autres ont celle de l'être d'honnêtes gens. En bien ! avec ces goûts *royaux*, cet homme abhorroit les cours, et n'en approchoit jamais. On prétend qu'il disoit un jour, avec amertume, à sa mère, moins noble que *haut et puissant seigneur* Montrevel le père de notre original : *vous nous avez fermé la porte des chapitres.* Il est vrai, répondit-elle, *mais aussi je vous ai fermé la porte de l'hôpital.* Cette femme avoit, par sa fortune, relevé cette maison de Montrevel. Notre baroque seigneur n'avoit jamais rien voulu faire, parce qu'il étoit trop grand seigneur. Cet homme, vraiment unique, détestoit les cours, et avoit la fureur d'en avoir une. Colonel un moment, il avoit fui bientôt le métier de la guerre, où son orgueil blessé lui avoit fait entrevoir des maîtres, et, rendu à lui-même, étoit venu, loin des *rois* et des villes, professer la philosophie d'Epicure. Aimable par le besoin de société, populaire par la nécessité de vivre auprès de ceux

que ses pareils regardoient avec tant de mépris, son despotisme, attribut inné de la grandeur, s'étoit porté sur d'autres objets : les chevaux et les chiens étoient ses esclaves. Il avoit un tribunal chez lui pour juger les fautes de ces messieurs, et un châtiment prompt tomboit sur le cheval coupable d'un faux pas, ou sur le chien criminel d'un aboiement incongru. Il ne manquoit à la bizarrerie de ce Montrevel, pour la rendre complette, qu'un peu de férocité, non de cette férocité européenne qui s'éteint sur le tombeau d'une victime, mais de cette férocité asiatique, habile dans l'art de prolonger ses jouissances. Timur Kan buvoit, dit-on, dans le crâne de Bajazet, et Montrevel portoit une culotte faite de la peau d'un homme qu'il avoit tué, dit-on, dans un duel. Eternel épouvantail des huissiers qu'il rossoit, des prêtres qu'il méprisoit, et des jeunes filles qu'il pourchassoit, cet homme jouissoit cependant d'une sorte de considération, parce qu'il avoit six cents mille livres de rente, et que cela suppose six cents mille plaisirs pour les oisifs des provinces de l'ancien régime, où les *gentilshommes* à quinze cents livres de rente trouvoient l'économie de leurs choux à venir féliciter monseigneur sur son adresse à la chasse du lapin, qui, par reconnoissance, les félicitoit sur le bon appétit qu'ils avoient. Depuis que nous voyageons, mon cher Concitoyen, nous n'avons trouvé qu'un seul pendant à ce Montrevel : c'est le Baqueville, dont les biens étoient dans le département de Seine inférieure, que toute la France a connu, animal rare en son espèce, qui se démit une patte

Chateaux de Chilly

Environs de Bourg en Bresse

en voulant faire le métier qu'Icare savoit si mal, et qui, comme Montrevel, grand inquisiteur des chevaux, en fit pendre un pour avoir refusé de manger du mauvais foin. Autrefois, si Montrevel et Baqueville eussent été de simples *roturiers*, et que, dans leur sagesse, ils eussent fait pendre leurs chevaux, ou porté des culottes de peau d'homme, le gouvernement ou le parlement auroient aussi décrété, dans leur sagesse, que ces grands justiciers habiteroient les cachots de bicêtre; mais Montrevel et Baqueville étoient nobles à trente-six karats, et parlemens et gouvernement se sont bien gardés de leur rien dire. Eh ! combien de grands seigneurs fut-il de par la France, pour qui leurs parchemins étoient bien plutôt des arrêts de défense, que des titres de noblesse ?

Une des plus agréables vues que nous ayons rencontrées dans nos courses, est celle de Chailli, ou, pour mieux dire, des environs de Chailli, château de ce Montrevel. Vous en jugerez; il n'est pas éloigné de Bourg, où la curiosité nous a peu retenus, et où nous ne sommes restés que le tems nécessaire pour en faire dessiner la perspective.

Un homme célèbre, mais plus encore peut-être le fléau du génie que le flambeau des bons écrivains, honora Bourg de son berceau. C'est *Vaugelas ;* ce Vaugelas, si vanté par ceux dont l'esprit froid calcule le mérite des phrases sur le plus ou le moins de coups de lime que la main de l'ouvrier littéraire y donna. Les puristes sont les tyrans de la République des lettres. Semblables aux despotes qui

passent en revue les sabres dont ils n'ont pas la force de se servir ; ils ne voient que la tache de rouille empreinte sur la lame, sans songer que l'acier dont elle est faite est un chef-d'œuvre de la nature. O filles de Mnémosine ! si vous cachâtes dans mon sein une étincelle de cette flamme qui vous dévore : si le besoin de mêler mes chants aux sons sublimes de vos harpes d'or devint l'aliment de ma vie, filles de mémoire ! qu'un voile vous dérobe à mes regards, si jamais je pèse le mot, tandis que la pensée s'envole. Laissons brûler la lampe du génie ! les Dieux l'ont allumée, n'essayons pas d'y mettre une mêche de soie ; en la changeant elle pourroit s'éteindre. C'est pour les cœurs insensibles et glacés, c'est pour les écrivains dont la muse est un cercueil, à mettre les mots sous la pierre qui polit le marbre avant de les confier au papier qui fléchit sous leur poids ; mais je te le demande, amour sacré de la patrie ! je te le demande, ô liberté ! quand je parle de vous, quand j'écris vos noms, divinités de mon ame ! laissez-vous à cette ame le tems de broyer les expressions. O douleur ! je ne puis écrire qu'un mot à-la-fois, et je le chercherois, quand ma pensée en a déja enfanté mille ! et qu'importe Vaugelas ? qu'importe la pureté du langage, quand il est question d'un sentiment. Que j'écrive purement, mais que mon cœur soit mauvais, je peindrai mal l'amour et l'amitié. La pureté du cœur esquisse le tableau, la sensibilité l'achève ; la langue est négligée, et le tableau fait verser des larmes. Ainsi donc, au milieu des flammes que l'Etna exale de son sein, lorsque

j'entendrai la lave bouillonnante rouler au loin les grais qui redondent sur le sol desséché par les cendres ; et qu'au milieu des ruines de Catane, mon génie, agrandi par les désordres de la nature, je consulterai le Créateur sur les passions qui consolent l'homme des dangers dont il entoura sa vie, j'irois, en retrouvant les traces d'Anfinomus et d'Anapias, choisir les mots pour transmettre aux humains le souvenir de leur piété filiale ? Non, non : mes yeux se rempliront de larmes ; des sanglots étoufferont ma voix, ma main saisira les crayons. C'est ici, dirai-je, que ces enfans chargèrent leurs parens sur leurs épaules pour les dérober aux feux dévorans. Là gisoient les trésors que leur ame généreuse délaissa pour la nature. Plus loin est la place où des enfans ingrats, dédaignant leur exemple, périrent en fuyant la voix suppliante de leurs pères. Plus loin encore, je vois la cabane hospitalière où leurs bras affoiblis déposèrent leur fardeau précieux ; cette cabane où la mort, amenée par la fatigue, ferma leur paupière religieuse, où leur dernier regard caressa la nature, et rendit graces aux Dieux. Quel homme alors, en lisant les caractères tombés au hasard de ma plume, osera me reprocher l'oubli de Vaugelas? je le plaindrois. Hélas ! les vertus d'Anfinomius, le courage d'Anapias seroient loin de son cœur (2).

Ce Favre de Vaugelas, doué cependant d'assez de mérite pour que Molière n'ait pas dédaigné de le plaisanter, né à Bourg, *gentilhomme* par état, avant d'être écrivain par besoin, plutôt que par goût,

écrivit sans philosophie, parce qu'il écrivit sous les yeux des grands, que les grands dispensoient la fortune, et que la fortune assassine le génie. Richelieu, qui jugeoit bien les hommes, parce que son aptitude à la tyrannie lui avoit appris à les craindre, Richelieu ne le crut propre qu'à faire un dictionnaire, et lui fit une pension pour entreprendre celui de la langue française. Cette époque de la vie de Vaugelas nous rappelle un mot de lui, mot charmant, s'il n'avoit pas été dit pour flatter le premier des derniers des hommes. Vous n'oublierez pas, dans votre dictionnaire, le mot *Pension*, lui dit l'insolent cardinal. Ni celui de *Reconnoissance*, répondit le courtisan.

Après avoir vu *Belley*, petite ville, ci-devant capitale d'un petit pays appelé le *Bugei*, *Nantua* est la première cité de ce département, dont l'activité nous ait paru mériter l'attention du voyageur et l'observation du philosophe ; Nantua prouve que l'homme n'a qu'à vouloir pour faire. Ce principe vrai, mais trop peu connu, ou, pour mieux dire, trop peu senti, détruiroit bientôt les murmures trop communs dans l'homme sur le sort qui le persécute : le sort n'est bien souvent que la paresse, et sur cent qui se plaignent de leurs malheurs, il y a à parier que quatre-vingt-dix-neuf n'ont pas voulu être heureux. Les miracles ne sont point un effet hors de la nature, ils sont dans la volonté de l'homme, ou, pour mieux dire, il n'est point de miracles, et s'il est des opérations qui aient porté ce nom, c'est qu'il fut quelques hommes qui usèrent de l'étendue de leur volonté,

tandis que tout le reste demeure au-dessous. Les fondateurs de religions, toujours trompeurs, se servirent presque tous du nom d'une chose pour en exprimer une autre. Ainsi, les fondateurs du catholicisme disent, *avec un grain de foi vous transporterez les montagnes*. En se servant du mot *foi*, ils disoient une sottise. S'ils avoient dit, *avec un grain de volonté vous transporterez les montagnes*, ils auroient dit une vérité. Mais le mot *foi* donnoit une tournure métaphysique à une chose purement physique, et il leur importoit de faire croire aux hommes que la faculté de puissance leur venoit du ciel, et non d'eux-mêmes; car, sans cela, leur systême de religion écrouloit tout d'un coup; au-lieu que l'homme, agissant par la foi, qui n'est autre chose qu'une volonté puissante, et obtenant de cette volonté des résultats étonnans dont il rapportoit le mérite à la foi, l'erreur tournoit au profit de la fourberie sacerdotale.

Nantua, assise sur le sol le plus infertile, le plus désavantageux pour les débouchés, le plus triste même par son aspect, est cependant la ville la plus riche, la plus vivante, la plus gaie de ce département. Pourquoi? parce que la volonté de l'homme s'y est déployée dans toute son étendue. Cette ville n'a qu'une seule rue, et cette rue seule vaut mieux, pour l'industrie, que bien des villes de la République d'une lieue de circonférence. Dans cette rue se trouve l'abrégé des manufactures et des fabriques qui, éparses sur la surface de la République, font une partie de ses richesses. A côté du ruisseau où le tanneur prépare le meilleur cuir de la France, ou

du magasin où le chamoiseur amollit avec art les peaux pour le vêtement de l'homme, des mains plus délicates façonnent le velours, le nankin, la mousseline, la toile. Plus loin, l'active rotation des rouets dévide la soie et le coton dont se tisseront les vêtemens du sybarite, tandis que, sous le même toit, se cousent dans des ateliers immenses les souliers destinés aux défenseurs de la patrie. Enfin, pas un oisif dans Nantua ; tout le monde travaille, tous sont heureux, et tous sont patriotes, car le travail est souvent le père de l'amour de la patrie.

Une richesse nouvelle, un bienfait nouveau de la nature, peut-être même un effet étonnant de l'esclavage et de la flatterie, ou du moins un monument éternel du raffinement des grands, a frappé nos regards dans ce département, et nous allons vous parler d'une récolte, fille du luxe, moisson dont le spectacle, depuis le commencement de notre voyage, ne s'étoit pas encore offert à nos regards. Que l'âpreté des saisons ait invité l'homme à dépouiller les animaux pour se couvrir de leur fourrure : que l'art d'Arachné, frappant à chaque minute sa vue, sur le chaume des campagnes, le long des poutres de sa chaumière, ou sous la voûte obscure du caveau où fermentent les grappes de Silène, il ait essayé de croiser les filamens du chanvre, et que la toile soit née des combinaisons de l'esprit avec la patience, cela se conçoit : mais que, poursuivant le foible insecte dans sa carrière, il l'ait accompagné jusqu'au cercueil léger où sa délicatesse s'enferme pour mourir avec volupté; qu'il ait conçu que de ce cercueil on pouvoit

pouvoit extraire le type d'un vêtement : que, barbare dans ses expériences, il ait plongé dans l'eau bouillante des milliers de ces petits cercueils où l'insecte attend une infaillible résurrection, dont le dogme, pour s'établir, n'a coûté à ces petits animaux, plus sages que l'homme, ni conciles, ni livres, ni disputes, ni hérésies, ni mensonges, ni théologie, ni fondations; qu'il ait enfin roulé sur un fuseau les fils imperceptibles autant qu'innombrables dont l'insecte s'est couvert pour attendre la mort, et que, du rassemblement de ces fils soit sorti le plus admirable des tissus, c'est ce que l'on conçoit à peine.

O mortel! si j'admire ta patience, si je me prosterne devant les opérations de ton génie, réponds-moi, si tu l'oses. Frappé de ce grand caractère de divinité empreint sur l'existence du ver-à-soie, chenille en été, cadavre pendant l'hiver, papillon au printems, qu'avois-tu besoin de t'approprier le duvet où la nature se cache avec l'insecte pour opérer sa régénération? Quel bien as-tu retiré de ton travail opiniâtre? Sont-ce les membres du pauvre, refroidis par la bise, que ta découverte a réchauffés? L'éclatante texture de ton étoffe nouvelle a-t-elle couvert le sommeil de l'homme vertueux? Non, ton génie s'exerça pendant vingt ans, quarante ans peut-être, à dévêtir un insecte pour revêtir un roi. Tu ravis à un misérable ver son linceuil de mort pour façonner ces draps de velours où la courtisanne infâme vend l'aspect de ses appas empoisonnés au vieillard impudique, qui les paie de l'impôt qu'il met sur ton industrie. Quels biens sont sortis de la soie! les cordons dont on étrangle les visirs : les chapes dont

le pontife se surcharge pour mentir aux humains : les manteaux dont les tyrans se cuirassent pour éloigner de leur cœur la modeste vertu, et les téméraires poignards. O mortel ! étoit-ce donc la peine de sécher sur cette découverte, et doit-on tant vanter cette soie, qui n'a servi qu'à revêtir le crime !

Nantua, arrosée par les eaux d'un lac qui porte son nom, est située aux pieds de ce mont S. Claude, dont nous avons parlé dans le département du Jura. Elle avoit aussi un chapitre noble : où ne s'en trouvoit-il pas ? Dans l'église de ce chapitre ou de ce prieuré, nous avons éprouvé un moment de douceur : l'aspect des stales, où des moines ignorans, orgueilleux et fanatiques ne viennent plus s'asseoir, et la vue du tombeau de Charles-le-Chauve. Nous nous sommes dit : il est donc aussi une mort pour les méchans. Charles-le-Chauve ! Vingt-huit ans de règne, c'est-à-dire, vingt-huit ans de crimes, voilà donc ton histoire ! tes os sont en poussière : mais ces papes qui te poursuivirent, dont l'orgueil pesa sur ta tête méprisable que la couronne n'ennoblit pas : ces Normands, dont les armes t'accablèrent tant de fois, qui t'abreuvèrent de défaites et d'opprobres, sont-ils immortels ? Non, comme toi, ils gisent dans le cercueil. Rois, pontifes, conquérans, tout meurt ! Il est donc aussi une mort pour les méchans !

Les truites de Nantua le disputent à celles du lac de Genève. Mais comme la réputation n'est souvent qu'un jeu du hasard, et non l'enseigne du mérite, ces truites sont restées dans le *tiers-etat*, et n'ont pas eu, comme leurs rivales, l'honneur de voyager en poste pour venir figurer sur la table des rois ou d'un

commis des fermes. Cette obscure destinée ne les rend pas moins bonnes, ainsi que tout le poisson que l'on pêche dans cet étang de Nantua.

En remontant le Rhône, qui côtoie ce département, nous sommes parvenus jusqu'aux portes de Genève. Dans ce voyage, vraiment délicieux par la multitude de paysages charmans qui se rencontrent sur la route, nous nous félicitions de ne pas l'avoir entrepris six mois plutôt. Six mois plutôt, nous disions-nous, en jetant un œil mouillé des larmes du plaisir sur la rive du Rhône opposée à celle que nous parcourions ; six mois plutôt, nous eussions encore vu cette rive esclave ; nous eussions vu les tristes habitans de la Savoie nous contemplant avec envie, se dire : voici des hommes libres qui passent, et nous ! nous gémissons encore sous les tyrans. Quand viendra le jour.... ! Il est venu, ce jour heureux. Il n'est plus de Savoie, il n'est plus d'esclaves au-delà du Rhône, et le Génis, en élevant sous le dôme des cieux sa cîme majestueuse, semble se plaire à nous cacher ceux qui restent encore dans les campagnes de l'Italie.

Nous nous sommes arrêtés à Gex, petite capitale du petit pays qui jadis portoit son nom. Un fort, non loin de là, défend le passage de la *Cluse*, passage célèbre, jadis clé de la France, désormais inutile par les bienfaits de la liberté. Ce passage de la *Cluse*, ou l'*Ecluse*, est un de ces jeux de la nature. D'un côté, le Jura s'élève presque à pic à une hauteur prodigieuse ; de l'autre, dans un précipice épouvantable, le Rhône roule avec fracas son onde, qui semble descendre plutôt que sortir du lac de Genève. Un sen-

tier étroit, qui serpente entre cet abyme et cet escarpement, est dominé par le fort, où cent hommes, postés, suffiroient pour arrêter la plus formidable des armées.

C'étoit dans ces cantons qu'un des plus grands hommes que la France ait produits, dégoûté des grands qu'il avoit recherchés, devinés, connus, et méprisés, apporta son génie, et son cœur qui valoit peut-être mieux encore. Si vous aviez vu *Ferney*, cette expression ne vous étonneroit pas. L'esprit de Voltaire est dans tout l'univers, mais les ouvrages de son cœur ne sont qu'à Ferney. Vous en croirez à mon témoignage, Citoyen ! je suis le seul des admirateurs de Voltaire qui n'ait pas eu pour lui cet engoûment aveugle qui loue tout et ne blâme rien. Voltaire ne fut jamais pour moi le grand Lama, dont on révère jusqu'aux immondices. J'en ai parlé dans tous mes écrits avec cette franchise que l'homme de bien se doit à lui-même, et cette franchise me fit refuser, par quelques journalistes, le titre de philosophe, que la postérité m'accordera. Je ne la trahirai point encore aujourd'hui, cette franchise, première vertu de l'écrivain, base du caractère auguste que tous les lettrés devroient avoir. Si l'âge m'eût rendu contemporain de Voltaire, j'aurois été son ami, je m'en sens digne ; mais, sûr de ma propre estime, avant de rechercher la sienne, ce n'est pas, l'encensoir à la main, que j'eusse mendié ses faveurs, c'eût été par le langage de la vérité. Je lui aurois dit : vous haïssez les prêtres, et vous avez raison ; mais la haine du prêtre vous mène à celle du Dieu, et vous avez tort. Vous êtes le premier génie de l'uni-

vers, et vous avez tout le manége des demi-talens : vous êtes fait pour subjuguer l'opinion du monde, et vous vous conduisez comme un chef de parti : nul, mieux que vous, ne connoît le cœur humain, et le premier intrigant vous maîtrise. Vous êtes au-dessus de tous les hommes, et vous portez envie au dernier des prosateurs : vous êtes assez grand pour me savoir gré de ma véracité, mais vous serez assez petit pour me sacrifier à vos flatteurs : soyez Voltaire ! venez dans ma bibliothèque : voyez ces milliers de volumes descendus de votre cerveau, et calculez les préjugés que vous avez étouffés : suivez-moi dans Ferney, voyez cette ville enfantée par vos bienfaits, et ses habitans prenant votre nom pour la providence : gravissez avec moi le Jura, et contemplez la liberté, empreinte par vos mains sur le front de son peuple : rappelez-vous Toulouse et les Calas : rappelez-vous enfin ce que vous êtes, et dites-moi s'il est permis quelquefois à Voltaire d'être homme comme les hommes.

Graces à Voltaire, cette petite ville de Ferney est une des plus jolies de ce département. En 1764, ce n'étoit encore qu'un village. Un grand homme y paroît, l'habite, et les miracles de la lyre d'Amphyon se réalisent. Mais non, c'est à la philosophie, c'est sur-tout à la bienfaisance, sa première et la seule de ses vertus, peut-être, qui n'ait jamais reçu d'atteinte, que ces prodiges sont dus. Ferney, comme Versailles, ne s'est point accru du pressurement des sueurs du peuple : il s'est élevé paisiblement sous les regards et l'influence d'un sage. C'est l'arbuste modeste qui devient cèdre sous les rayons du soleil.

De toutes les vues que présente Ferney, nous avons préféré de vous consacrer celle du tombeau que Voltaire s'étoit fait bâtir. Quand un grand homme n'existe plus, les lieux qu'il habita ne parlent plus à l'ame : sa tombe seule est éloquente. Voilà, dit-elle à tous, le terme où vous toucherez. Je puis être pour vous un temple ou un cachot : si vous aimez la gloire, cherchez à me faire respecter quand vous ne serez plus. Les hommes mettent mon éclat au marbre dont on m'environne : les sages le trouvent dans la poussière que je renferme. Vous le voyez, je suis simple, les Girardon, les Pigale, ne m'ont pas ciselée : quelques pierres rustiques, voilà mon ensemble : et cependant vous ne m'abordez qu'avec un respect religieux (3) ? c'est que l'urne de Voltaire est ici. Pendant votre vie, travaillez pour l'estime de votre tombe, et non pour la vôtre.

Par un contraste assez plaisant, si des flots de lumière se sont répandus de Ferney sur l'univers, le hasard a placé dans le même département la source d'où des fleuves d'erreur se sont débordés sur la terre, et cette source est Trévoux. C'est là que des prêtres, eh ! quels prêtres ! des jésuites, s'érigèrent en tribunal pour juger les opinions humaines, et mirent la verge du pédantisme dans les mains du préjugé, pour fustiger la philosophie. Le journal et le dictionnaire de Trévoux ont grevé pendant un demi-siècle la raison humaine. Ils mirent, si j'ose m'exprimer ainsi, le bon-sens à la question, et le forcèrent à confesser le mensonge, pour réparer le crime de l'amour de la vérité. Jésuites, journal, dictionnaires poudreux in-folio ; armes narcotiques échap-

pées au scalpel de Boileau ; écrits pesans d'écrivains mortifères, vous n'êtes plus ! A peine la génération qui commence sait-elle votre nom, et je vois, à travers l'épaisseur des siècles, celui d'Arouet écrit sur la porte de l'éternité. Ecrivons pour la vérité : c'est émousser la faulx de la mort.

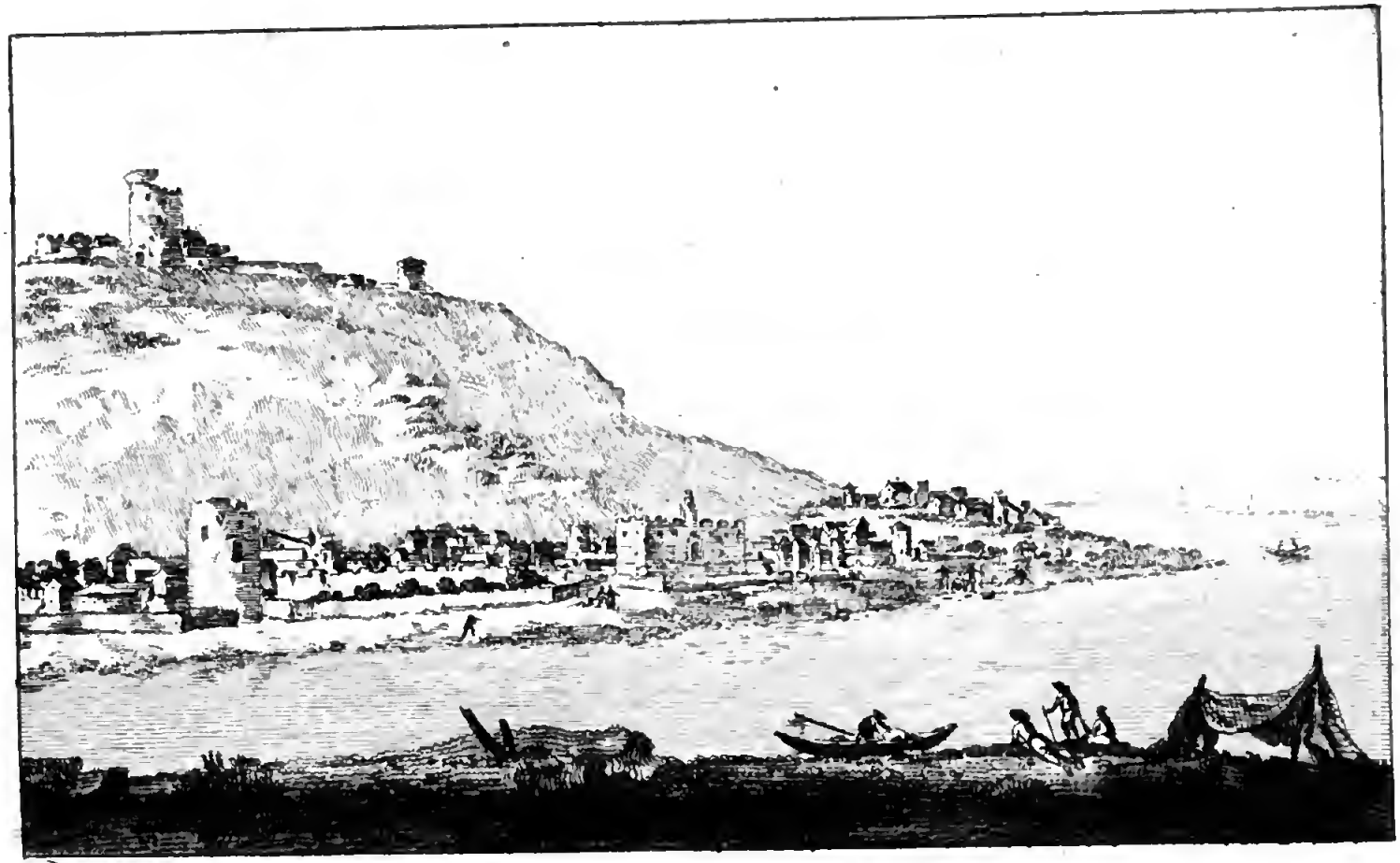
Sévère (4) disputa le monde à Albinus, sous les murs de Trévoux. Il s'agissoit de la pourpre romaine. La chose étoit d'*importance* pour deux tyrans. La pourpre ! et voilà donc ce qui, pendant huit cents ans, anima les uns contre les autres, ces Romains, si fiers, qui, pendant huit cents ans, avoient combattu pour qu'il n'y eût plus de *pourpre* dans le monde ; et pourquoi Sévère disputoit-il l'empire à Albinus ? pour le laisser à Caracalla, au monstre qui devoit assassiner son frère, et souiller les trois parties du monde de ses débauches et de ses crimes. Eh ! ce sont pour de tels hommes que les hommes se battent !

Albinus avoit des vertus ; qu'avoit-il besoin d'être empereur ! Il fut ami de Marc-Aurèle, n'en étoit-ce pas assez pour sa gloire ! Sévère abusa indignement de sa victoire ; il força le vaincu à se donner la mort, et non content de cette vengeance, il fit fouler son corps aux pieds de son cheval, et l'envoya à Rome, pour servir de pâture aux chiens du cirque. Ouvrez l'histoire, vous y trouverez partout Sévère peint comme un grand homme ; on pourroit mettre en question qui, des historiens ou des rois, a fait le plus de mal au monde.

L'embranchure de trois routes qu'Agrippa avoit fait ouvrir dans les Gaules, et dont le tronc abou-

tissoit à Lyon, fut l'origine de Trévoux. Quelques baraques construites pour le repos des voyageurs commencèrent cette ville qui, maintenant, s'élève agréablement en amphithéâtre sur la rive orientale de la Saone. Les guerres des ducs de Bourbon contre les ducs de Savoie, firent long-temps le fléau de cette ville, que d'un autre côté la proximité de Lyon empêchoit de s'agrandir.

Le pape Clément VII, Médicis de famille, y créa un chapitre dont Trévoux se seroit bien passé. Ce pape, soit dit en passant, fit toujours tout à contre-tems. Il fut conçu trop tôt, puisque sa mère le portoit dans son sein, avant d'être mariée, et il vint au monde trop tard, puisque son père, assassiné dans la conjuration des Pazzi, ne put le légitimer; il étoit poltron, et se fit chevalier de Malthe; il étoit libertin, et voulut être cardinal; il étoit sans religion, et voulut être pape. Il s'associa avec François Ier. et Henri VIII, contre Charles-Quint, et nomma sainte ligue sa société avec les deux plus grands débauchés que le trône ait possédés. Il n'avoit pas la première notion de l'art de la guerre, et s'avisa de soutenir le siége de Rome avec ses diacres et ses enfans de chœur, contre le plus grand général de son siècle, *le connétable de Bourbon.* Il donna une douzaine de Mupthis à aumusse, à la ville de Trévoux qui n'en vouloit pas, et refusa à Henri VIII une jolie femme. Ainsi, Trévoux maudit Clément de ce qu'il lui donnoit trop, et Henri VIII de ce qu'il ne lui donnoit pas assez; l'Angleterre rompit avec le pape, parce qu'en honneur, le pape avoit rompu avec la raison.



Trévoux.

Enfin, la dernière sottise de Clément VII fut de donner Catherine de Médecis à la France, et d'assurer, foi *d'honnête pape*, qu'elle étoit la meilleure créature du monde.

Cette pauvre ville de Trévoux étoit destinée sans doute à être gratifiée par des bâtards. Aussi vraiment ne lui firent-ils que des présens illégitimes. Si le bâtard Clément VII (5) lui avoit fait cadeau d'un chapitre, le bâtard duc du Maine lui fit don d'un parlement, et comme deux gratifications semblables étoient bien dans le cas de ruiner une ville, la bâtarde Montpensier lui fit présent d'un hôpital en cas de besoin. Aujourd'hui il n'y a plus ni chapitre, ni parlement. Comme les temps changent, il ne faut pas s'en plaindre; c'est que, sans doute, on a prévu qu'il n'y auroit plus de rois abâtardis pour faire des bâtards, pour abâtardir l'humanité.

Le peu de villes qui nous restent à parcourir avec vous ne méritent pas davantage votre curiosité qu'elles n'ont satisfait la nôtre. Châtillon de Charlaronne, Châtillon de Michaille, Pont-de-Vaux, Pont-de-Velle, Seysel, Montluel, Saint-Rambert et ses fameuses reliques, ne nous ont pas plus étonnés que la prérogative que le *prince de Dombes* avoit de se faire ouvrir les deux battans chez *le roi*: chose que les bonnes femmes du pays, un peu courbées pour être à la hauteur de nos principes sur les *grands*, ne nous ont pas laissé ignorer.

Ambournay ne seroit guère plus curieux, si la fondatrice d'une abbaye que l'on y voyoit avant la révolution, n'avoit pas mis dans son acte de fondation, qu'elle léguoit tous ses biens aux en-

fans de Saint Benoît, à condition qu'ils lui ouvriroient ou lui feroient ouvrir les portes du paradis à son décès. L'extrait de toutes les vieilles chartes des abbayes seroit bien l'histoire la plus falote que l'on auroit jamais écrite.

Ce département n'offre de même que bien peu de monumens précieux aux arts, si l'on en excepte l'église de Brou, bâtie aux portes de Bourg, par Marguerite d'Autriche, pour la sépulture de son mari Philibert II, duc de Savoie ; quoique cette église soit petite, l'architecture en est riche et d'un meilleur goût que le temps ne le suppose. Elle fut commencée en 1515, et finie treize ans après. Les trois mausolées que l'on voit dans le chœur n'ont pas peut-être la forme élégante que nos arts actuels y donneroient ; mais ils ne manquent pas d'une certaine majesté sombre et religieuse, propre au sujet. Les figures des écuyers que l'on voit aux coins de celui de Philibert, et celles des pleureuses qui semblent appuyées sur celui de Marguerite de Bourbon sa mère, sont pleins de mérite, et d'une vérité parfaite. L'on y remarque encore avec raison le piédestal d'une statue de Saint-André, sculpté à jour avec une délicatesse infinie ; mais cette curiosité est d'un mauvais goût, par l'inconvenance de poser une statue énorme sur un pied qui n'annonce pas la force de le porter. La sculpture des formes du chœur plaisent aux yeux des connoisseurs.

Une chose rare, et dont l'on chercheroit vainement un exemple dans ce que jadis on appeloit une province, c'est qu'il n'y avoit qu'une abbaye

dans la Bresse ; en récompense, il y en avoit six dans le Bugey. Le clergé de cette province étoit soumis à la taille sous l'ancien régime, et cette condition blessoit fortement son orgueil. Mais il s'en dédommageoit par le faste et l'importance qu'il mettoit dans les assemblées des *prétendus* états de la Bresse, qui se tenoient tous les trois ans, et où il primoit superbement. L'évêque de Belley en étoit président né. Ce *Monsieur* étoit prince du Saint Empire, et ce titre venoit aux évêques de Belley, d'un certain *Anthelme*, dont les plaisanteries avoient amusé un Frédéric *Barberousse*, empereur, qui n'étoit rien moins qu'amusant pour les *papes* sur-tout, à qui il s'avisa de dire *insolemment*, que ce n'étoit point d'eux qu'il tenoit l'empire. Les *bons* papes trouvèrent cela mauvais, et ce fut là l'origine de cette fameuse querelle entre le sacerdoce et l'empire pour les investitures ; querelle sanglante qui dura des siècles, arma toute l'Europe, divisa tous les esprits : et pourquoi ? parce qu'un prêtre orgueilleux vouloit qu'un empereur lui baisât les pieds, lui tînt l'étrier pour monter sur sa mule, et promenât *sa paternité* sur son ânon, dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Pitoyables marionnettes ! et voilà ces hommes qui se sont crus dignes de faire, depuis mille ans, le sort des humains, et dont les successeurs se sont imaginés, au dix-huitième siècle, pouvoir encore raisonner comme on raisonnoit du tems de Barberousse.

O mes *chers* prêtres ! c'étoit bien l'âge d'or pour vous ! La liberté alors étoit punie comme un crime. La pauvre ville de Milan, pendant les altercations

de Barberousse et d'Alexandre III, crut l'instant favorable pour secouer le joug, et recouvrer la liberté. Semblables à deux loups qui se déchirent quand ils se rencontrent, mais s'unissent pour courir sur un troupeau qu'ils apperçoivent dans la prairie prochaine, nos deux scélérats oublièrent une minute leur animosité, pour tomber sur Milan. Cette ville fameuse fut détruite de fond en comble; on passa la charrue sur le terrein qu'elle occupoit, et l'on y sema du sel; et voilà l'honnête homme d'empereur qui poignardoit des hommes qui vouloient la liberté, et qui faisoit un évêque de Belley, prince du Saint Empire, parce qu'il lui faisoit de mauvaises chansons. Les papes opprimoient les rois, les rois opprimoient les peuples, et les peuples croyoient aux saints. Voilà pourquoi l'on a tant mis de gens dans le paradis. C'étoit une excellente ressource d'oppression que la sanctification de tant de gens. Quand le peuple murmuroit, on lui disoit : Intercédez un tel saint, il vous ouvrira la porte du paradis. C'est bien peu de chose que de souffrir quelques minutes sur la terre, pour obtenir une béatitude éternelle. Alors le bon peuple souffroit patiemment; et comme on multiplioit ses maux à l'égal des grains de sable de la mer, on multiplioit les saints à l'égal des feuilles de l'automne, afin que chaque mal eût son saint.

Nous ne quitterons pas ce département sans vous parler d'un homme justement célèbre, qu'il a produit; c'est *Ozanam*, mathématicien célèbre et géomètre estimé. L'algèbre d'Ozanam paroissoit à Leibnitz, préférable à toutes celles que l'on avoit copiées

sur Descartes et ses commentateurs. Ozanam, malgré l'étude des sciences exactes qui communément dessèche le cœur, conserva toute la vie une gaieté aimable, une générosité tendre, des mœurs et des passions douces ; il se vit père de douze enfans, et sa sensibilité fut profondément attaquée, en perdant presque à la fois, et les doux fruits de son amour, et l'épouse chérie dont il tenoit ces trésors. Il n'aimoit point les disputes de religion ; il se contentoit de croire, ou du moins de dire qu'il croyoit. Il prétendoit que c'étoit aux docteurs de Sorbonne à disputer, au pape à prononcer, et aux mathématiciens à aller au paradis en ligne perpendiculaire.

Nos *Apicius* modernes nous traiteroient de voyageurs sans connoissances, et nous refuseroient le titre d'observateurs, si nous avions vu ce département sans parler de ses volailles célèbres. Mais nous leur dirons que nous voyageons pour les hommes, et pour voir des hommes, bien plus que pour prononcer sur les mêts que revendiquent les tables des Lucullus. Nous avons bien assez d'occasion d'indignation contre l'espèce humaine, et nos sybarites, s'il en reste quelques-uns dans la république, nous pardonneront de fuir l'occasion de les multiplier : les volailles de Bresse, leur graisse, leur succulence, produiroient sur nous cet effet. Comment voir de sang-froid le pauvre engraisser des animaux qui ne seront pas la nourriture du pauvre, et les engraisser sur-tout avec la nourriture du pauvre. Comment songer, sans amertume, que ces animaux

seront dévorés sur la table du riche, par les mêmes hommes qui refuseroient un morceau de pain peut-être à la main qui prépara ce raffinement à leur sensualité. Convenez qu'il vaut bien mieux ignorer les chapons de Bresse, malgré leur renommée; que d'ajouter une nuance de plus à l'humeur que certains hommes donnent au philosophe.

Peut-être la révolution nous délivrera-telle de ces certains hommes d'autrefois, dont la profession étoit de manger. J'ai connu dans ma jeunesse des villes où les repas étoient d'une importance majeure. Rouen sur-tout étoit dans ce cas. Le souvenir des dînés et des soupés étoit une véritable affaire; on ne vivoit pas précisément pour manger comme l'avare de Molière, mais pour se souvenir qu'on devoit manger.

Un des inconvéniens du département de l'Ain, c'est la difficulté d'y voyager. Eloigné des routes majeures qui partent du centre de la république, pour correspondre avec l'Europe; ne se trouvant intermédiaire d'aucunes grandes villes; Lyon même qui touche sa frontière, n'ayant aucune de ses avenues qui débouche par le département de l'Ain, ses relations avec Paris et le reste de la France, sont lentes et doivent entraver encore le foible commerce qui s'y fait. Le voyageur dont l'aisance ne s'étend pas à la propriété d'une voiture, éprouve mille obstacles pour le parcourir; l'on n'y rencontre pas une seule voiture publique. Indépendamment de la perte réelle que cette négligence qui prend sa source dans l'ancien gouvernement, fait éprouver à l'opulence du pays, qui n'a besoin que de développement et de

circulation pour le mettre de pair avec les plus riches de la France, c'est que l'esprit public en souffre, que les décrets des législateurs y arrivent toujours plus tard, et qu'il est possible ainsi que ce département ne soit jamais à l'ordre du jour; que les lumières enfin n'y viennent, pour ainsi dire, que par ricochet, par l'embarras d'y multiplier les papiers-nouvelles. Il y a peu de départemens dans ce cas; mais n'y eût-il que le département de l'Ain, il faudroit s'occuper de remédier à un inconvénient funeste pour toute la république, puisque cela intéresse une partie de nos frères, et une portion du souverain. Jadis cette ignorance des grandes villes étoit un bonheur pour les *Bressans* : leurs mœurs y gagnoient; maintenant elles y perdroient. Ces hommes sont bons pour la liberté. Voisins de la Suisse, accoutumés depuis long-temps à voir, sinon la liberté, du moins son effigie; héritiers d'une sorte de fierté pastorale que leur inspire l'amour pour leurs champs, ils sont près de l'énergie républicaine, mais ils sont plutôt Troglodites que Spartiates.

NOTES.

(1) On va juger par ce qu'en dit Piganiol, de l'*aimable* liberté et de l'*inestimable* avantage dont le *tiers-état* de la Bresse et du Bugey jouissoit dans ces simulacres d'états. Le jour de leur assemblée dépendoit du gouverneur. Ainsi le caprice d'un seul homme pouvoit hâter ou différer la volonté nationale. Les députés des communes se rendoient à *Bourg*; et la veille de l'assemblée générale, on en tenoit une particulière chez le bailli d'épée, où on leur prescrivoit les propositions qu'ils devoient faire le lendemain.

Le jour de l'assemblée, les lettres du gouverneur que l'on lisoit avec pompe, désignoient ceux qu'il désiroit pour syndics généraux, pour conseillers de province, et pour secrétaires. En conséquence on alloit au scrutin, et sans

contredit, les noms des créatures de M. le gouverneur étoient toujours ceux que le sort amenoit. Ensuite on permettoit aux députés de demander ce qu'on leur avoit ordonné de demander ; et on ne manquoit pas de le leur accorder, parce qu'ils demandoient l'agrément de donner de l'argent au *roi*, et qu'on vouloit bien leur faire l'honneur de recevoir. Cette grace accordée, les syndics du *tiers-état* portoient les cahiers au gouverneur et à l'intendant de Bourgogne pendant la tenue des états de cette province. Ce gouverneur et cet intendant avoient l'*humanité* de leur permettre de se rendre à Versailles, où ils présentoient *à genoux* au *gracieux souverain*, ces mêmes cahiers où ils le supplioient de trouver bon qu'ils se ruinassent pour lui.

Dans ce temps-là, l'hymne, *aux armes, citoyens !* n'étoit pas encore composée.

(2) *Anfinomus* et *Anapias* ont été célébrés par Aristote, Senèque et Strabon, comme des modèles de la piété filiale. Dans une antique éruption de l'Etna, qui détruisit Catane en Sicile, ces deux frères, loin de songer, comme les autres, à sauver leurs richesses, ne songèrent qu'au salut de leurs vieux parens, qu'ils portèrent plusieurs lieues sur leurs épaules, pour les dérober aux flammes. Ce trait rendit leur mémoire si sacrée, que Syracuse et Catane se disputèrent l'honneur de leur avoir donné le jour.

(3) Voltaire avoit fait bâtir ce tombeau ; mais le destin qui cachoit encore dans les feuillets de son livre le plan du panthéon français, avoit arrêté que ce grand homme auroit une sépulture plus auguste.

(4) *Sévère.* Lucius Septimius Severus, africain, empereur romain, punissoit Albinus d'un crime qu'il avoit commis lui-même ; car il avoit fait révolter les légions d'Illyrie, pour enlever l'empire à Didierus Julianus, qu'il fit périr, ainsi que Niger et tous les sénateurs de leur parti, en arrivant à Rome. Je vous envoie la tête d'Albinus, mandoit-il au sénat, pour vous apprendre que je suis irrité, et jusqu'où peut aller ma colère. Il fit jeter la femme et les enfans d'Albinus dans le Tibre. Fourbe, dissimulé, menteur, perfide, parjure, avide, colère et cruel ; tel étoit cet homme que l'histoire a dit grand.

(5) Clément VII. Julien de Médicis. Entr'autres qualités pontificales, il possédoit l'avarice à un suprême degré. On parloit devant lui d'un Italien qui passoit vingt jours sans manger. Que n'ai-je des soldats comme cela ! s'écria-t-il.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

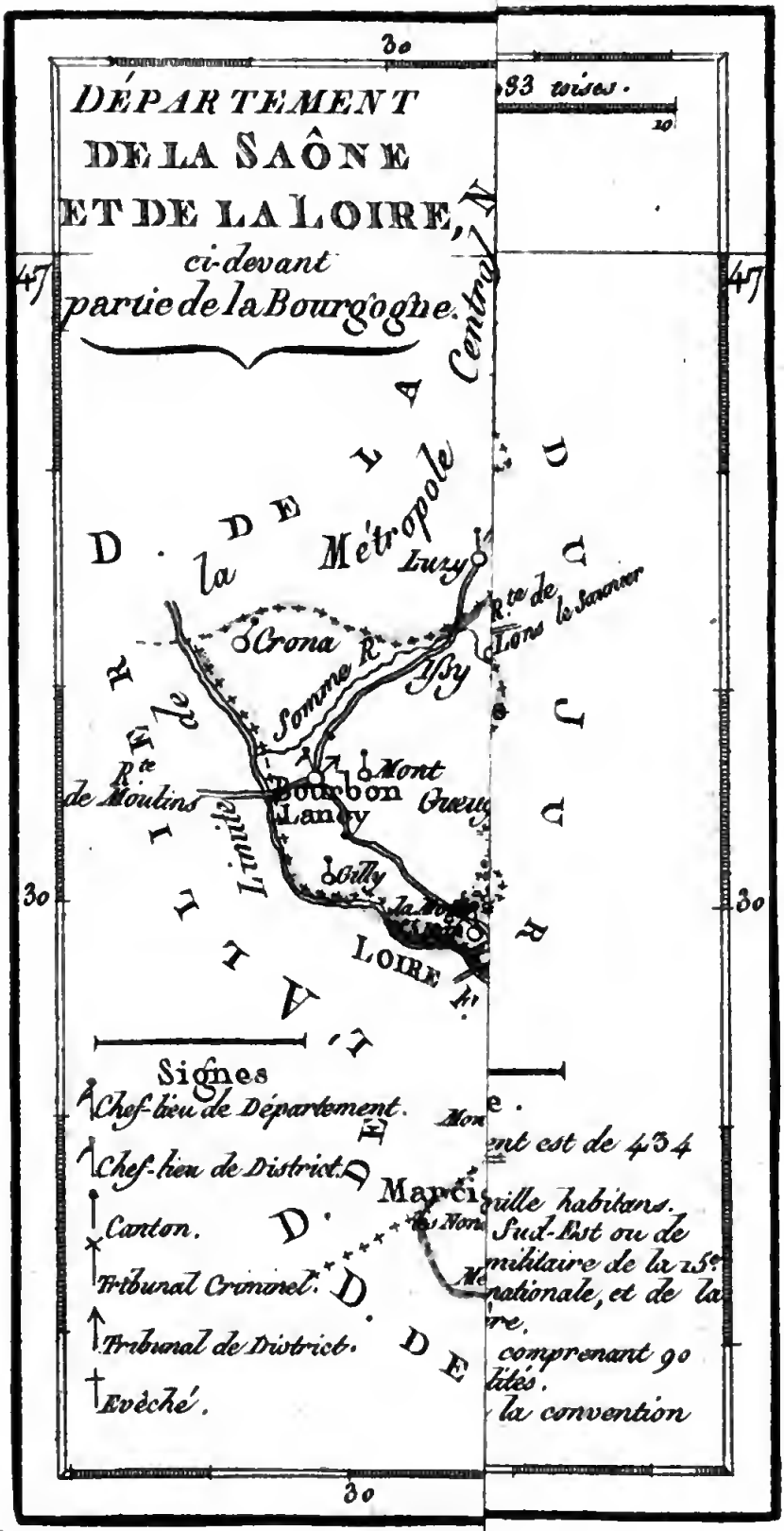
1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	21 n°s.


30
DÉPARTEMENT
DE LA SAÔNE
ET DE LA LOIRE,
ci-devant
partie de la Bourgogne.
93 toises.
10
47
47
30
30
la Métropole
Lusy
Crona
Somme R.
Issy
Mont
Bourbon
Lancy
Gilly
LOIRE R.
Signes
Chef-lieu de Département.
Chef-lieu de District.
Canton.
Tribunal Criminel.
Tribunal de District.
Evêché.
ent est de 434
habitans.
Sud-Est ou de
militaire de la 15e
nationale, et de la
re.
comprenant 90
lités.
la convention

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE SAONE ET LOIRE.

Ce département, mon cher concitoyen, est pour ainsi dire l'extrait des fastes de la terre. Antiquité des peuples; royaumes détruits et remplacés par d'autres; républiques; gouvernemens aristocratiques; villes ravagées, oubliées et rebâties; émigrations; colonies fondées; irruptions de barbares; mœurs primitives, pastorales, par degrés civilisées, à la longue corrompues, aujourd'hui renaissantes. Siècles d'arts; âges d'ignorance; esprit de conquêtes; aveuglement du paganisme; susperstitions catholiques; fureurs luthériennes; des saints, des fanatiques, des foux, des préjugés par-tout; et dans ce débris de quatre à cinq mille ans, le berceau d'un seul philosophe; tel est l'abrégé de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à nous, et ce que, dans quinze jours, nos recherches, nos courses et nos observations ont fait passer devant nous, en parcourant ce département.

Un des plus anciens peuples connus sur la terre, semble avoir habité ces contrées, qui jadis faisoient partie des Gaules ; il paroît au moins certain que les *Insubriens*, dont l'établissement en Italie devance de beaucoup la fondation de Rome, et peut-être même l'arrivée d'Enée dans le Latium, étoient un démembrement des *Æduens*, peuple fameux dans l'histoire, et le premier qu'elle nous offre comme occupant cette partie de la France où se trouve *Autun*. Cette ville d'Autun portoit dès-lors le nom de *Bibracte*, et quoique plusieurs commentateurs géographes aient présumé que ce nom de Bibracte appartenoit plus particulièrement au petit village de *Beuvet*, encore existant aujourd'hui, cependant la majeure partie des savans s'accordent à regarder Autun comme l'ancienne Bibracte, qui depuis prit, comme tant d'autres villes, par un genre de flatterie aussi commun que méprisable, le nom d'Augusta ou d'Augustodunum (*).

(*) Je vois avec peine cet usage se renouveller depuis la naissance de la liberté. Ce ne sont pas encore des villes qui prennent le nom d'un homme, mais ce sont des sections du peuple, c'est-à-dire, une partie du souverain descend de sa majesté au point de se croire honorée de porter le nom d'un individu. Laissons le nom des hommes aux statues qu'ils méritent ; mais loin de nous l'erreur de faire porter à mille hommes le nom d'un homme. Dans ces mille hommes, il y en a huit cents peut-être qui valent mieux que le nom que vous leur donnez. C'est un esclavage qui se glisse sous l'enthousiasme qu'inspire la

Cette colonie des Æduens, qui prit le nom d'Insubriens, conserva des liaisons avec sa métropole; et lorsque les Romains eurent à-peu-près conquis l'Italie, les Insubriens leur procurèrent les intelligences qu'ils avoient conservées dans les Gaules; ces intelligences en applanirent la conquête à César, et les divisions entre les Æduens et les Helvétiens, ne furent qu'un prétexte pour lui en ouvrir l'entrée.

Ces Æduens, puissans et redoutés dans les Gaules, se gouvernoient en république, mais aristocratique. Tous les ans, ils élisoient un magistrat; ils le revêtoient de la puissance suprême. C'étoit une espèce

gloire de tel personnage. Je vois à Liége la section de Dumouriez; à Paris, les sections de Beaurepaire, de Mirabeau, etc. Pourquoi vouloir que je me dise de la section d'un tel? Je suis de la section du peuple; ce titre n'est-il pas avant tout? Quand le fils de Philippe mit Babylone aux fers, des quartiers prirent le nom d'Alexandre. Tant qu'il y eut des vertus à Rome, nulle tribu ne porta le nom d'un homme; mais quand les vices et les richesses ébranlèrent la liberté, on vit des démembremens du peuple traîner avec orgueuil le nom de l'homme, dont le cœur brûloit de l'ardeur de l'asservir. Je ne sais si Mirabeau a mérité sa proscription; mais si cela est, vous m'avez donc forcé à me dire de la section d'un homme dont je rougirois de me dire l'ami, s'il fut mauvais citoyen. Est-ce assez de quitter son nom, pour laver la tache que vous m'avez imprimée pendant deux ans. Jamais le nom d'un homme à des hommes! c'est empêcher que l'on s'en fasse un.

de doge ou de dictateur ; mais lui-même, après son élection, devenoit esclave de sa grandeur; il ne lui étoit plus permis de sortir de l'enceinte du pays.

Les électeurs de ce tyran d'une année étoient les chefs de famille, et les druïdes dont nous vous parlerons bientôt. A parité de voix, celui qui obtenoit celle de ces druïdes, étoit le préféré ; tant les prêtres, dans tous les siècles, ont eu l'art de se mettre au-dessus du reste des hommes!

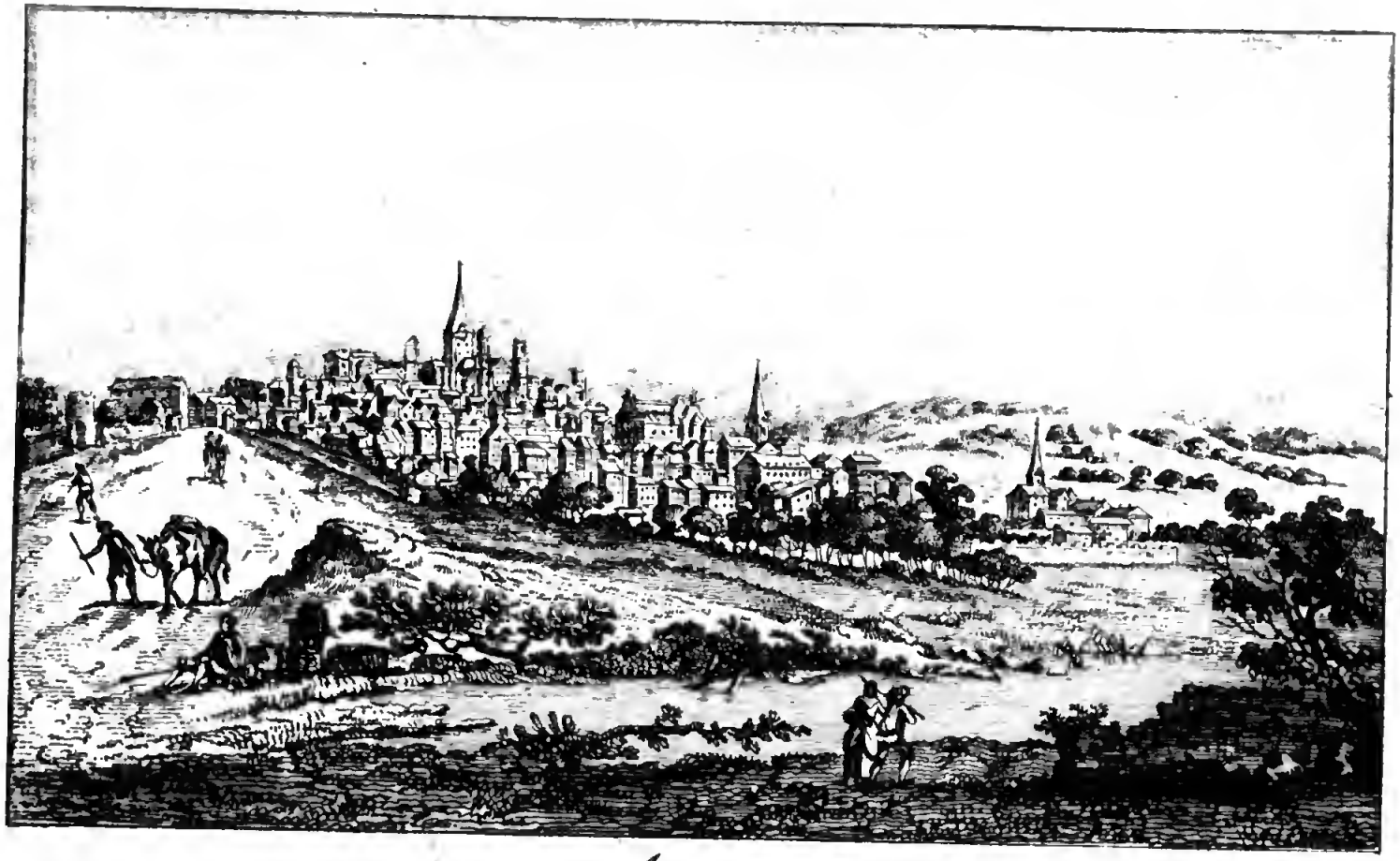
Malgré l'altération qu'éprouva cette forme de gouvernement, sur-tout lorsque les Romains furent maîtres des Gaules, et que, suivant leur usage, ils les firent gouverner par des proconsuls et des préteurs, il en est resté dans le cérémonial des traces qui, bravant l'éponge des âges, sont descendues jusqu'à nos jours. Tous les habitans d'Autun, avant la révolution, s'assembloient le jour de Saint-Lazare, sur une place près des portes Saint-André et de l'Arroux. Là, en armes, ils accompagnoient leur *vierg* ou maire. Cet homme, en robe de satin violet, à cheval, suivi des *échevins* et du syndic, portant à la main un bâton en forme de sceptre, enrichi de pierreries, précédé de l'étendard de la ville déployé, et d'un héraut d'armes, armé de toutes pièces, rendoit la justice. On le conduisoit ensuite dans le champ de Saint-Lazare, où l'on bâtissoit trois forts en bois, que les habitans d'Autun faisoient le simulacre d'attaquer et d'emporter d'assaut.

Les Æduens conservèrent encore, long-temps après la conquête des Romains, leur puissance dans les Gaules. Sous le règne d'Honorius, ils occupoient

encore tous les pays compris dans le territoire d'Autun, de Châlons, de Mâcon, et de Dijon en partie. Leurs alliés et leurs sujets occupoient le reste de la Bourgogne, la Bresse, le Lyonnois, le Beaujolois, le Forez, le Bourbonnois et le Nivernois. Insensiblement ils perdirent leur nom, quand les Francs fondirent dans le leur ceux de presque tous les peuples des Gaules.

Malgré cette splendeur des Æduens, ils éprouvèrent souvent le fléau de la guerre, et ils s'en ressentirent sur-tout, lorsque l'empire romain, devenu la rente des prétoriens et des légions, commençoit à prononcer sa foiblesse par la multitude de tyrans qui prétendoient à la pourpre. Autun se vit alors la proie et la victime souvent du premier ambitieux qui cherchoit à s'en faire un appui pour soutenir le titre d'Auguste, que ses soldats lui vendoient, ou qu'il usurpoit par le glaive. Des siéges qu'elle soutint dans ces siècles d'anarchie, celui de Tétricus est le plus fameux par les maux qu'il lui fit éprouver. Tétricus, préfet d'Aquitaine, indigné contre Gallien, dont il avoit reçu quelqu'outrage, se déclara pour Posthumius, que les légions des Gaules venoient de proclamer empereur. Posthumius, assassiné bientôt après par ceux mêmes dont il tenoit l'empire, fut remplacé par Victorius, que les mêmes poignards atteignirent bientôt. Sa femme Victorina, complice des assassins dont le bras la privoit d'un époux, fit élire un certain Marius, qui se disoit descendu du fameux rival de Silla. Il fut tué bientôt après, et Victorina, complice de tous ces assassinats, fit décerner l'empire à Tétricus, pour s'en faire un protecteur. Cependant Claude le

Gothique, qu'ailleurs on avoit proclamé, sembloit, par ses vertus, mériter la préférence sur cette suite de brigands, que le trône recevoit le matin, pour les livrer au cercueil le soir. Autun ne balança pas à se déclarer pour lui, et c'en fut assez pour attirer sur cette ville toute la fureur de Tétricus; il l'assiégea, et ce siége fameux dura sept mois. Tout ce que l'on peut souffrir des fureurs d'un ennemi irrité par une résistance opiniâtre; tout ce que peut faire ressentir la disette des vivres de première nécessité, et les maladies occasionnées par la putréfaction des cadavres que l'on n'avoit pas le temps d'enterrer, l'incendie, le viol, le pillage, les désastres de tout genre, fléaux inséparables d'un assaut, Autun éprouva tout. Elle se vit bientôt vengée, s'il est vrai que les souffrances d'un ennemi puissent se compter au nombre des vengeances. Aurélien, vainqueur de Zénobie, ne put souffrir, à l'autre bout du monde, qu'un homme dont il étoit séparé de mille lieues portât le même titre que lui. Il accourut du fond de l'orient, pour punir Tétricus du crime de se dire empereur; et comme si les plaines de Châlons eussent été prédestinées pour servir de théâtre aux grandes époques, ce fut dans ces plaines que ces deux rivaux se disputèrent le trône du monde, qu'aucun des deux ne méritoit. Tétricus, par une lâcheté dont on ne trouve que bien peu d'exemples dans l'histoire, et dont la conduite de Capet est peut-être l'unique pendant, Tétricus, au milieu de la bataille, abandonna ceux qui se faisoient tuer pour lui, et passa du côté d'Aurélien. Il est assez singulier que ce trait



Autun

de perfidie ne l'ait pas déshonoré dans l'histoire, et qu'en général, les historiens s'accordent à en dire du bien. Il est bien plus singulier encore qu'Aurélien, si jaloux de sa grandeur, ne l'ait pas sacrifié à son ambition, et qu'il se soit contenté de le traîner, avec Zénobie, à la suite de son triomphe, triomphe le plus superbe dont Rome ait conservé la mémoire. Un homme estimé, quand les revers l'ont privé de la pourpre; un homme, sous la pourpre, au-dessus de la cruauté, quand la fortune le favorise, sont deux phénomènes que l'on doit citer.

Autun, ruinée par Tétricus et les *Bagaudes*, fut relevée par Constantin, qui l'habita pendant quelque temps dans le quatrième siècle; enfin, dans le huitième, elle fut saccagée par les Sarrasins; depuis, elle n'a pu se relever; et de son antique splendeur, il ne lui reste plus que la majesté des ruines. Telle qu'elle est, elle passe encore pour une des grandes villes de la république, quoiqu'elle ne soit pas le chef-lieu du département où nous voyageons. La gravure vous le montre telle qu'elle est aujourd'hui.

Ce département est au nombre des plus riches de la république. Ses vins sont délicieux, ses forges en vigueur, ses grains estimés; il produit des bois excellens pour la marine, de l'ardoise, du charbon de terre, du fer de bonne qualité. On y trouve souvent des pâturages fertiles, où l'on élève des bestiaux et des chevaux, qui ne sont pas la moindre partie de ses richesses.

Si l'on en excepte *Châlons*, et peut-être *Mâcon*, l'industrie des habitans nous a paru moindre que les

bienfaits de la nature. Elle ne s'est pas élevée au-dessus de quelques fabriques d'étoffes communes, comme serges, étamines, voiles, et autres de foible qualité. Cette espèce de stagnation prend sa source dans le peu de débouchés. Il sembleroit que ce reproche ne doit guère convenir à un département dont le nom se tire de deux grandes rivières ; mais l'une et l'autre, placées à ses extrémités, ne sont d'aucun avantage pour l'intérieur, et rien ne seroit plus facile que de les joindre par un canal, et toutes deux, coulant en sens inverse, ce département pourroit presser de ses deux bras la Méditerranée et l'Océan.

Avant de vous entretenir des objets que ses villes ont offerts à notre curiosité, parlons un moment des temples où l'ignorance et l'opinion fondèrent des autels à l'erreur et au fanatisme.

Presque toujours une erreur aimable remplace dans l'homme l'erreur fugitive dont le prestige l'enchante quelque temps ; et si des larmes mouillent quelquefois sa paupière, ces chagrins passagers sont eux-mêmes une erreur, que les illusions de l'amour, de l'amitié, de la fortune ou de l'espoir, effacent bientôt. La vie de l'homme n'est qu'une chaîne de fleurs ; mais ce sont des fleurs artificielles : c'est une guirlande qui se dessine entre le berceau et la tombe. Papillon, mais privé d'ailes, il suit à pas lents, mais d'un esprit distrait, cette guirlande : s'il reste un peu plus un peu moins sur chaque fleur, soit rose, soit souci, elle est toujours inodore pour lui ; il donne tout à l'éclat dont elle frappe son œil,

et ne reçoit rien du parfum qu'il lui suppose, et qu'elle n'a pas. Il n'en est pas de même des erreurs religieuses. Une plus pénible succède toujours à l'erreur fatigante : ici, c'est une terreur idéale qui remplace une cruauté sans objet; là, une volupté imaginaire que l'on troque contre une macération sans consistence. C'est toujours un supplice qui sert d'anneau au supplice que l'on abandonne. On meurt à tout, pour ne vivre qu'en idée, ou l'on ne vit en effet que pour une mort idéale. Cruel envers l'humanité, tel est le paganisme; cruel envers l'humanité et pour soi-même, tel est le catholicisme; tels étoient les druïdes, long-tems les oracles d'Autun, cruels envers l'humanité; tels furent après eux les moines de Cluny, cruels envers l'humanité et envers eux-mêmes. Druïdes et bénédictins ! quelle hiérarchie ! Malheureux Æduens ! peuples infortunés des campagnes d'Autun ! qu'aviez-vous donc fait aux dieux, pour en recevoir un présent si funeste.

Remarquez avec nous, mon cher concitoyen, que jamais un homme du peuple ne fonda une abbaye. Ce fut toujours l'orgueil qui se décupla, pour ainsi dire, pour se loger lui-même. Le Christ envoya des hommes, le bâton blanc à la main, pour prêcher sa parole. Les moines qui se disoient aussi les apôtres de ce Christ, pour conserver la formule de l'apostolat, prenoient le sceptre pour le bâton blanc du Christ, et vouloient le recevoir de ces hommes que la force et l'injustice avoient dotés du titre de souverain. Voilà pourquoi vous ne trouverez jamais, au nombre des fondateurs, que des rois, des princes

ou des espèces de leur trempe, dont leur main corrompue voloit la laborieuse industrie, pour enrichir la paresse sacrée, et plus ignorans que les ignorans qu'ils combloient de biens, demandoient en retour de l'insulte faite par eux à l'humanité, une récompense éternelle dans un autre monde.

De toutes les folies de ce genre, *Cluny*, la célèbre Cluny est peut-être la plus folle. Ce n'étoit pas une abbaye, c'étoit une ville, une ville pour loger quelques hommes, dont le vœu étoit la pauvreté, la modestie, le détachement du monde! O Saint Benoît! ô Saint Bernard! ô vous tous, gens si fins, que l'on nomma fondateurs d'ordres! pendant seize-cents ans, vous en sûtes bien plus que l'humanité. D'un coup de baguette, vous éleviez des palais à la paresse, et depuis que le monde existe, vous n'aviez pas encore su élever un temple à l'utilité. J'ai bien connu des ordres dans ma vie, où l'on faisoit le vœu d'être pauvre et simple, pour avoir le droit d'être riche et dur; je n'en ai pas connu où l'on fit vœu d'être sage et d'être utile. L'histoire nous a transmis une preuve de l'orgueilleuse ampleur des bâtimens de Cluny. Après le premier concile de Lyon, Innocent IV et toute sa maison, les patriarches d'Antioche et de Constantinople, et douze cardinaux, trois archevêques, quinze évêques, et cinquante abbés, y logèrent ensemble, et dans le même temps, s'y trouvèrent le *roi Saint* Louis, la reine Blanche sa mère, le duc d'Artois et sa sœur, Baudouin, empereur de Constantinople, les fils des rois d'Angleterre et de Castille, le duc de Bourgogne, six comtes, et

nombre d'autres *grands seigneurs* ; tous ces personnages, avec une suite proportionnée à leur *rang*, sans que les moines fussent obligés ni de quitter ou céder leur appartement, leur réfectoire, leur chapitre, ni les autres salles, dont l'usage leur étoit journalier On seroit presque tenté de révoquer en doute ce rassemblement d'hommes à palais, dans un même lieu ; mais en le supposant, on pourroit demander : qui donc habitoit, avant et après eux, dans les appartemens qu'ils occupèrent ? qui ? les deux êtres à qui la moitié de la terre ne suffit pas pour se loger, l'égoïsme et l'ennui.

Un certain Guillaume, premier duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, le plus inconnu de tous les hommes, malgré ses titres, fonda, dit-on, cette abbaye dans le dixième siècle : malgré cette *bonne*-œuvre, il falloit que cet homme fût bien méchant, puisque les bénédictins n'en ont pas fait un saint. Méchant ! que dis-je, c'est peut-être une preuve qu'il fut bon. Ce n'est pas un petit mérite, dans les siècles de barbarie, d'avoir échappé à la sainteté. Au reste, on ne dira pas que ce fut par haine pour les saints, que les bénédictins clunistes lui ont dénié cette faveur, car tous leurs premiers abbés ont été saints *ipso facto*. Il y auroit peut-être bien des appels à *minima* à interjeter de tous ces jugemens en apothéose, rendus par le Sanhédrin à capuchons. Quoi qu'il en soit, Saint Adon, Saint Majole, Saint Odilon, Saint Hugue, etc. etc. se sont succédés sur le trône bénédictin. Peut-être pour l'honneur claustral, nos moines auroient-ils mieux fait d'être plus éco-

nomes en papes. Grégoire VII, Urbain II, Paschal II, ne font pas infiniment d'honneur aux mains qui les ont nourris. Grégoire VII (1), le premier des papes qui se mit dans la tête qu'il étoit le maître spirituel et temporel de toute la terre, le juge et le souverain arbitre de toutes les affaires ecclésiastiques et civiles, le dispensateur de toutes les graces; l'homme enfin qui alluma, par son orgueil, cette guerre interminable entre le sacerdoce et le sceptre, guerre dont les funestes succès ont coûté tant de sang et tant de sottises aux hommes. Urbain II (2), le plus irascible des humains, dont l'orgueil lutta contre un anti-pape, qui valoit mieux que lui; contre un empereur assez criminel pour ne pas penser comme lui sur le paradis; contre un roi de France qui ne lui demandoit pas permission pour aimer le plaisir; contre un roi d'Angleterre, dont l'unique défaut étoit d'avoir à son image et ressemblance, une mauvaise tête; pape dont la postérité maudit la mémoire, pour avoir le premier proclamé la croisade. Paschal II (3), le plus imbécille de tous les pontifes, dont la manie pour les représentations de parade, lui fit inventer la folie des investitures, pour jouir du spectacle de voir les *souverains* à ses pieds, recevoir les couronnes; pauvre hère, que l'empereur Henri IV fustigea comme un écolier, mit en pénitence, quelques années, dans une maison de force, et relâcha sans l'avoir corrigé; être foible, qui n'eut ni la force de quitter la tiare, ni le courage de la soutenir. Tels sont les jolis petits messieurs que Cluny se vante d'avoir formés. Ainsi, c'est de Cluny que sont sortis la majeure

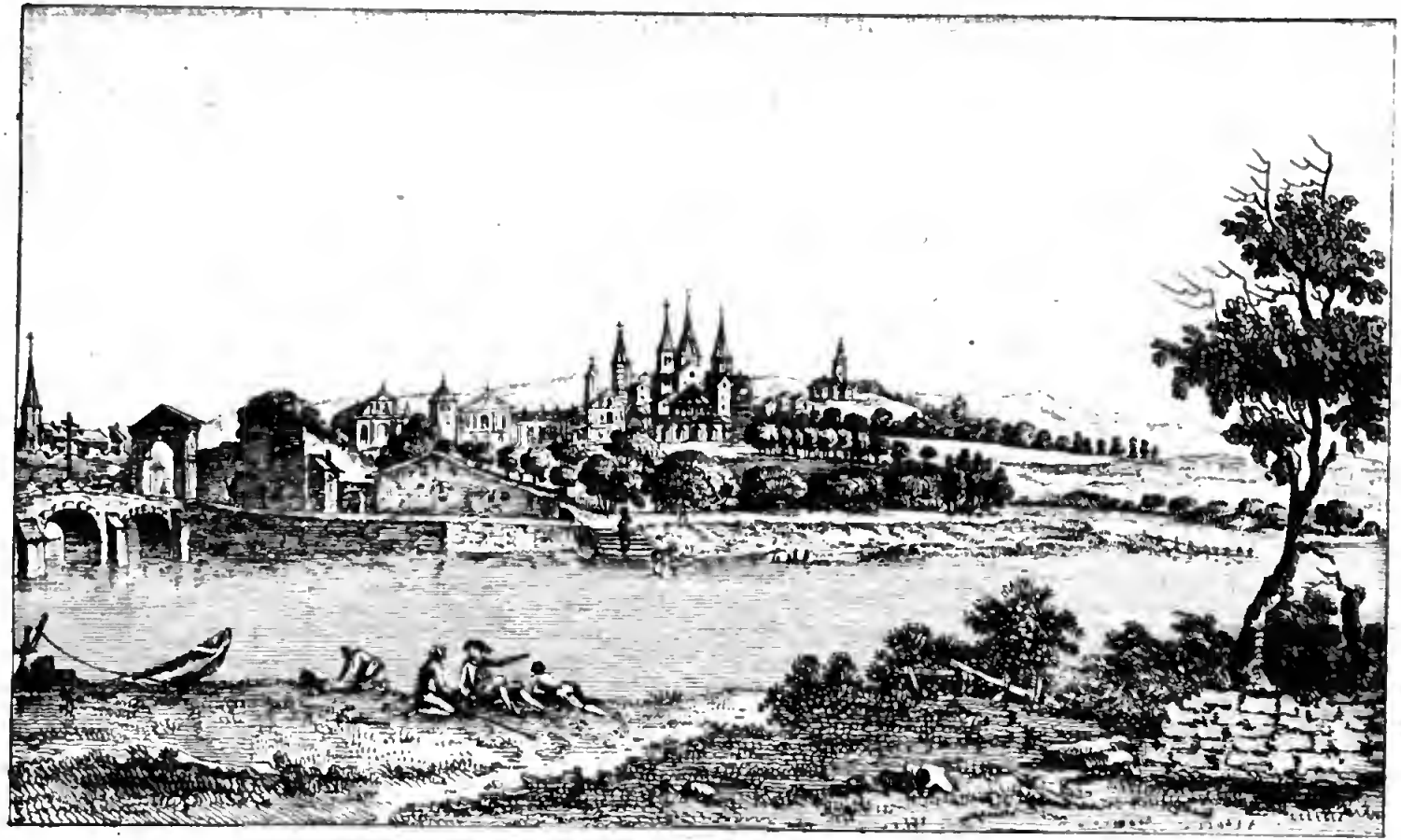
partie des maux qui ont affligé le monde depuis mille ans peut-être. Cela vaut bien la peine de faire avec tant d'éclat le vœu de pauvreté.

Un homme de bien cependant se montre avec honneur au milieu de tant de scélérats sacrés que cette maison a produits. C'est Pierre le vénérable ; on aime à trouver, au milieu de ces siècles de stupidité un cœur dont l'humanité se soit fait un sanctuaire. C'est l'arbre touffu que l'on apperçoit de loin dans un désert, et dont on approche avec reconnoissance. En effet, le mortel qui combattit Saint Bernard, qui reçut dans son sein le malheureux Abailard, cette victime infortunée du double fanatisme de l'amour et de la religion, mérite le souvenir de la postérité. Haine éternelle aux prêtres fanatiques ! mais respect par-tout aux philosophes, quelque robe qu'ils portent ! et peut-être dans ces âges désastreux où l'honneur étoit de n'en pas connoître, où la science étoit de tout ignorer, peut-être, dis-je, le cloître étoit-il le seul asyle convenable à l'homme né avec un grain de philosophie dans le cœur.

Cette abbaye de Cluny, dont Pierre le vénérable fut abbé avant d'être général de l'ordre de Saint Benoît, contenoit, à la mort de cet honnête homme, quatre cents religieux ; et rien n'est plus bouffon que d'entendre dès-lors Saint Bernard, tonner contre le luxe, le faste, la bonne-chère et le libertinage de ces moines, lui qui devoit accoucher d'un ordre dont l'opulence, la gourmandise et la crasse ignorance devoient retentir d'un pole à l'autre. Par-tout où se trouvent les ambitieux, là se trouvent aussi la jalousie et la calomnie.

Saint Bernard avoit raison dans le fonds de censurer dans des prêtres cette richesse dont regorgeoit la maison de Cluny ; mais les lettres doivent de l'amitié aux bénédictins ; ils les ont recueillies, lorsque les hordes du nord se débordèrent sur la terre, lorsque le métier de la guerre devenu la science suprême, créa la noblesse, en mettant au-dessus de ses semblables, l'homme dont la férocité plus distincte annonçoit plus de vigueur dans les passions, et plus de foiblesse dans le moral et dans l'intelligence ; lorsque depuis le *monarque* jusqu'au dernier d'un état, tous mettoient à gloire de tout ignorer, et qu'un titre de noblesse étoit de ne pas savoir écrire. Une perte considérable pour les connoissances humaines, fut celle de la bibliothèque de l'abbaye de Cluny, que les protestans brûlèrent au seizième siècle. Hélas ! l'église romaine avoit fait assez de mal aux infortunés calvinistes, pour que la vengeance les aveuglât. Mais il faut le dire, la vengeance de l'homme est presque toujours insensée ; pour punir les vivans, il détruit les écrits des morts, et ne s'apperçoit pas que c'est sur son bien qu'il exerce sa furie. Hommes insensés ! brûler une bibliothèque ! une bibliothèque n'est à personne, elle est à tous.

Il n'est point de lieu dans l'Europe, et peut-être dans les trois parties du monde, où le nom de l'abbaye de Cluny ne soit parvenu. Là se sont éteintes dans le célibat des millions de générations : et quel bien en a retiré l'humanité ? Nul : mais bien des vices au contraire, ne fût-ce qu'un véhicule éternel à l'indolence.



Cluny

l'indolence. Les clunistes occupèrent le monde par les princes-pontifes qu'ils fournirent au trône. Ils l'occupèrent par les longues disputes de leurs chefs docteurs avec d'autres docteurs de leur trempe : ils l'occupèrent par ces projets de réforme, si long-temps combattus par leurs propres enfans, et qui devinrent le signal d'une guerre intestine entre les enfans de Saint Benoît. Que faut-il de plus pour prouver que depuis quatorze cents ans les bénédictins de Cluny n'ont occupé le monde que de misères ? Quatorze cents ans ! hélas oui ! A la honte de l'humanité, les prêtres datent de loin dans ce département. Il en étoit d'autres avant les prêtres du pape ; et ces moines de Saint Benoît n'ont fait que succéder aux prêtres de Mithras, à ces druïdes dont les fureurs, comme les folies, sont encore vivantes pour nous, par l'impression d'extravagance qu'elles ont laissée sur tous les autels que l'homme élevera.

Ces druïdes avoient non des temples, mais des forêts à Autun ; car les forêts, ou pour mieux dire, l'obscurité plaisoit à leur ame sanguinaire. Le Dieu qui vouloit du sang ne fut jamais encensé à la clarté du soleil. Ces druïdes adoroient le soleil sous le nom de Mithras, et supposoient à leur dieu la vertu des deux sexes. Toutes les errenrs religieuses se tiennent par des transitions faciles à saisir, dans les unes, par l'analyse du culte, dans les autres, par une sorte de conformité dans les cérémonies. Celles-ci, par les habits de leurs ministres, celles-là, par leur régime, et presque toutes par leurs folies. Ainsi, les prêtres de la Grèce avoient retenu quelque chose des ma-

ges de la Perse et des Gymnosophistes de l'Inde. Ainsi, les druïdes des Gaules reçurent, par l'arrivée des Phocéens à Marseille, quelque chose des prêtres de la Grèce. Ainsi, les prêtres catholiques prirent quelque chose des druïdes ; ainsi de proche en proche, on pourroit remonter depuis la dernière fête des foux de la cathédrale d'Autun, ou bien depuis le dernier *sacre* d'Angers, ou la dernière procession d'Aix, jusqu'au premier vertige public que l'homme inventa pour honorer la divinité. Le druïde coupant le gui-de-chêne avec une faucille d'or, et le prêtre catholique errant en procession dans les champs, la veille de l'Ascension, ne participent-ils pas tous deux aux cérémonies agrestes des prêtres de Cérès ou de Cibelle ? Les ministres de Vesta, veillant au feu sacré, et le pontife chrétien, allumant le feu nouveau dans la pleine lune de Mars, n'ont-ils pas ensemble quelque connexité ? Depuis le premier qui crut honorer par des chants le créateur de l'univers, jusqu'au chantre enroué qui, la nuit dernière, a psalmodié dans une cathédrale, des versets de latin qu'il défigure, toutes les extravagances sacerdotiques s'enchaînent imperceptiblement. Ces druïdes avoient non pas un temple, mais un collége à Autun ; car c'est ainsi que l'on nommoit le rassemblement de ces prêtres fanatiques et superstitieux : ils souillèrent de leurs sacrifices impies ces mêmes forêts, où depuis l'ordre de Cluny devoit élever ces papes (4) monstrueux, qui devoient souiller l'Europe du spectacle de leurs crimes. Les druïdes égorgeoient les hommes en l'honneur de

leur dieu, et après eux, les pontifes romains les firent égorger en l'honneur de leur orgueil. Au moins, les druïdes ont-ils compté parmi eux un homme digne d'être l'ami de Cicéron : peut-être le clergé romain n'a-t-il pas possédé un homme dont Cicéron eût voulu se dire l'ami. Cet homme étoit Divitiac, druïde, et que l'histoire honore du nom de philosophe. Il avoit au moins du génie, et une sorte d'affabilité de caractère qui le rendoit intéressant à Cicéron ; mais il avoit les qualités d'un prêtre ambitieux et perfide, et par-là, il obtint la bienveillance de César. Divitiac ambitieux étoit devenu le chef de la république d'Autun, ou pour mieux dire, des Æduens : l'arrivée de César dans les Gaules pouvoit le déchoir de son autorité, et pour s'y maintenir, il préféra de lui livrer sa patrie ; flatteur de Cicéron, qui lui-même étoit flatteur de César, on doit peu s'étonner que des historiens aient honoré Divitiac du titre de philosophe. Combien de gens réputés philosophes, parce que les historiens ne l'ont pas été.

Si, par le costume, nos prêtres étoient de fait masqués toute leur vie ; si leurs longues barbes, ou leurs têtes pelées ; si leurs simarres, ou noires, ou blanches, ou tabac d'Espagne ; si leurs capuchons de bure, ou leurs aumusses d'hermine ; si leurs bonnets quarrés, ou leur mître de drap d'or ; si leur cothurne dégoûtant, ou leurs bottes de pourpre, forçoient à chaque minute l'esprit à deviner l'énigme de l'être bizarre qui s'offroit aux yeux, les druïdes plus sages n'avoient de mascarade qu'à certains jours

de l'année. Il est vrai que ces jours-là, leur bouffonnerie religieuse étoit extrême. Adorateurs du soleil, mais ignares en astronomie, ils regardoient les douze signes du zodiaque, comme les prêtres favoris de leur dieu; et conséquemment les noms métaphoriques du zodiaque devenoient le guide de leur mascarade sacrée. M. le druïde, les cornes en tête, la barbiche au menton, le pied fourchu, une queue au bas de l'échine, une peau de mouton sur le dos, se promenoit dans les rues d'Autun, et disoit à qui vouloit l'en croire : à genoux, profane, je suis le bélier. Pourquoi pas ? J'ai vu un homme faire, à s'y méprendre, le mouton de Saint Jean-Baptiste, et certainement un druïde en capricorne, en lion, en taureau, même à califourchon sur son confrère, pour représenter les gemeaux, n'est pas plus ridicule que les prêtres d'Aix masqués en bœuf, en aigle, etc. pour représenter les quatre évangélistes. Mais druides, comme successeurs des apôtres, n'ont jamais osé se masquer en *balances*; ils auroient craint qu'on ne les priât de peser leur raison.

C'est ainsi que tous les cultes extérieurs ont marqué chaque siècle par des folies nouvelles, mais toutes de la même famille; car en fait de cérémonies religieuses; qu'elles aient un caractère de majesté, ou un coloris d'extravagance; que ce soit une pompe, ou que ce soit une caricature; elles sont toujours le comble de la déraison, parce qu'elles n'honorent ni le dieu dont elles sont l'objet, ni n'éclairent le peuple dont elles sont le spectacle.

L'église d'Autun étoit fertile en sottises de cette

espèce. Nous y avons retrouvé cette fameuse fête de l'âne dont nous vous avons parlé ailleurs. Ici monseigneur l'âne portoit chape, et messieurs les chanoines lui portoient la queue ; on le conduisoit en procession, on se mettoit à genoux sur son passage ; il rentroit à l'église, on le plaçoit sur le trône épiscopal, on lui disoit la messe, on chantoit une prose en son honneur (3). Le peuple trouvoit tout cela admirable. Le jour de la fête de l'âne étoit attendu chaque année comme un jour de *réconciliation*. Les familles se rassembloient ; de l'église on passoit à la table ; et depuis, quand cette fête plus impertinente qu'impie, fut supprimée, ce fut presque un jour de deuil dans les villes où on la célébroit. Eh bien ! le peuple si attaché à cette puérile momerie, voulut, dans ces temps de ténèbres, lapider des jeunes gens qui, dans une mascarade, s'étoient avisés de promener un homme représentant *Job* monté à rebours sur un âne, ayant à ses côtés sa femme déguisée en diablesse. On trouva cette allégorie d'une impiété révoltante, tandis que, quelques jours avant, ces mêmes hommes qui la condamnoient, avoient dévotement suivi ce même âne peut-être, conduit par des prêtres sous le même dais qui servoit à la fête de Dieu. Et voilà les hommes !

Heureux ! si, dans l'histoire des humains, on ne trouvoit que des folies, et que, dans l'épouvantable catalogue de leurs préjugés, on ne rencontrât pas, à chaque page, de ces atroces et honteuses cruautés, dont le tableau déchirant remplace bientôt par des

larmes, le sourire que les absurdités religieuses amènent sur les lèvres du lecteur. Nous avons vu dans ce département le lieu où naquit le malheureux Molay, ce déplorable et dernier grand-maître de l'ordre des Templiers.

Ce n'étoit point l'amour de Dieu, ni le respect pour la religion dont le zèle enflamma Philippe-le-Bel. Ce prince écrivant à Boniface VIII : » Phi-» lippe, par la grace de Dieu, roi des Français, à » Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut ! » que votre très-grande fatuité sache que nous ne » sommes soumis à personne, etc. « Ce prince, dis-je, ne pouvoit pas être soupçonné d'une trop grande vénération pour l'église. Mais ce fut des poignards de l'avarice dont il s'arma contre les Templiers. Ce fut pour les dépouiller de leurs trésors, qu'il plaça sur la chaire papale, son complice et sa créature, Clément V. Dieu, dans ce grand procès, ne fut que le prétexte, et les passions humaines, la cause. Molay gouvernoit alors cet ordre célèbre, cet ordre de fanatiques, il est vrai, mais dont le courage répandoit une teinte d'héroïsme sur leur institution. L'ambition naissante des chevaliers de Rhodes contraria l'infâme cupidité d'un pape et d'un roi des Français. L'ordinaire et coupable habitude de tous les trônes de partager les dépouilles de ceux que terrasse la massue de l'autorité arbitraire, tel fut l'esprit qui supposa des crimes aux Templiers. Philippe et Clément achetèrent la calomnie, en payant un bourgeois de Bésiers, et un chevalier chassé

de cet ordre, pour les dénoncer. Ces ignorans délateurs les accusèrent de magie, de commerce avec le diable, d'adorations de statues informes, de voluptés immorales; et le mensonge dans leur bouche enfin composa ses rapports de la boue la plus sale et la plus fétide. Les malheureux chevaliers, dont la majeure partie ne se trouvoit pas alors dans la Palestine, mais étoit répandue dans l'Europe, furent tous arrêtés le même jour, et cinquante-sept périrent par le feu dès la fin de mai 1311. Le grand-maître Molay, que la victoire couronnoit alors, en le faisant triompher des Turcs, accourut des bords de Chypre, pour défendre la réputation de son ordre injustement attaquée, la venger ou périr. Il parut accompagné de soixante chevaliers, tous (pour parler le langage d'autrefois, mais langage nécessaire ici), tous des premières maisons de l'Europe. Ce fût bien alors, noblesse si follement orgueilleuse! que vous dûtes vous convaincre que vos titres n'étoient rien aux yeux des *souverains*, quand leurs passions leur dictoient de les fouler aux pieds, et que s'ils les défendoient quelquefois, leur orgueil seul les invitoit à conserver des grands, pour le plaisir de les voir à leurs pieds. Molay et ses soixante compagnons, au nombre de qui l'on comptoit des souverains, Molay et ses compagnons furent mis aux fers. Qu'on se peigne, s'il se peut, cette scène d'horreur. D'un côté, la loyale et simple innocence, n'ayant pas même l'idée des crimes dont on l'inculpe, se présentant avec cette franchise noble, cette confiance

auguste que donne la probité devant des juges que l'on suppose dignes du caractère dont ils sont revêtus ; de l'autre , des bourreaux assis sur le trône des loix , vendus aux deux tyrans , dont l'insatiable avarice demande du sang pour accroître son trésor , dont l'abominable cruauté n'a pas l'audace de voler les vivans , mais se repaît du lâche plaisir de dépouiller des cadavres. Ils paroissent, ces malheureux Templiers, devant ce tribunal de sang ! On ne leur dit pas, l'on vous accuse ; on leur dit , vous êtes coupables. — » Nous , coupables ! Voyez ces » cheveux blanchis dans l'exercice des armes ! regar- » dez ces cicatrices dont les lèvres sanglantes parlent » à l'univers , des combats que nous avons rendus » pour cette religion du Christ , dont vous êtes le » pontife , pour cette église dont vous vous dites » le fils aîné. Demandez aux Sarrasins , aux Turcs ; » demandez aux campagnes de l'Idumée, s'il nous » est resté quelques minutes pour les voluptés que » vous nous reprochez ? C'est pendant la nuit , » dites-vous , que nous célébrions nos mystères im- » pies ! Mais qui donc , pendant la nuit , a veillé » sur vos camps ? Qui donc a contenu le Musul- » man prêt à s'élancer dans l'ombre sur vos fertiles » contrées ? Nous sommes coupables ! et vous nous » devez la vie ! Sans nous , sans notre courage , » ces croisades que votre orgueil , que votre fana- » tisme vous ont inspirées, auroient retombé sur » vous : notre valeur est devenue l'excuse de votre » imprudence. Elle a réalisé les rêves de votre am-

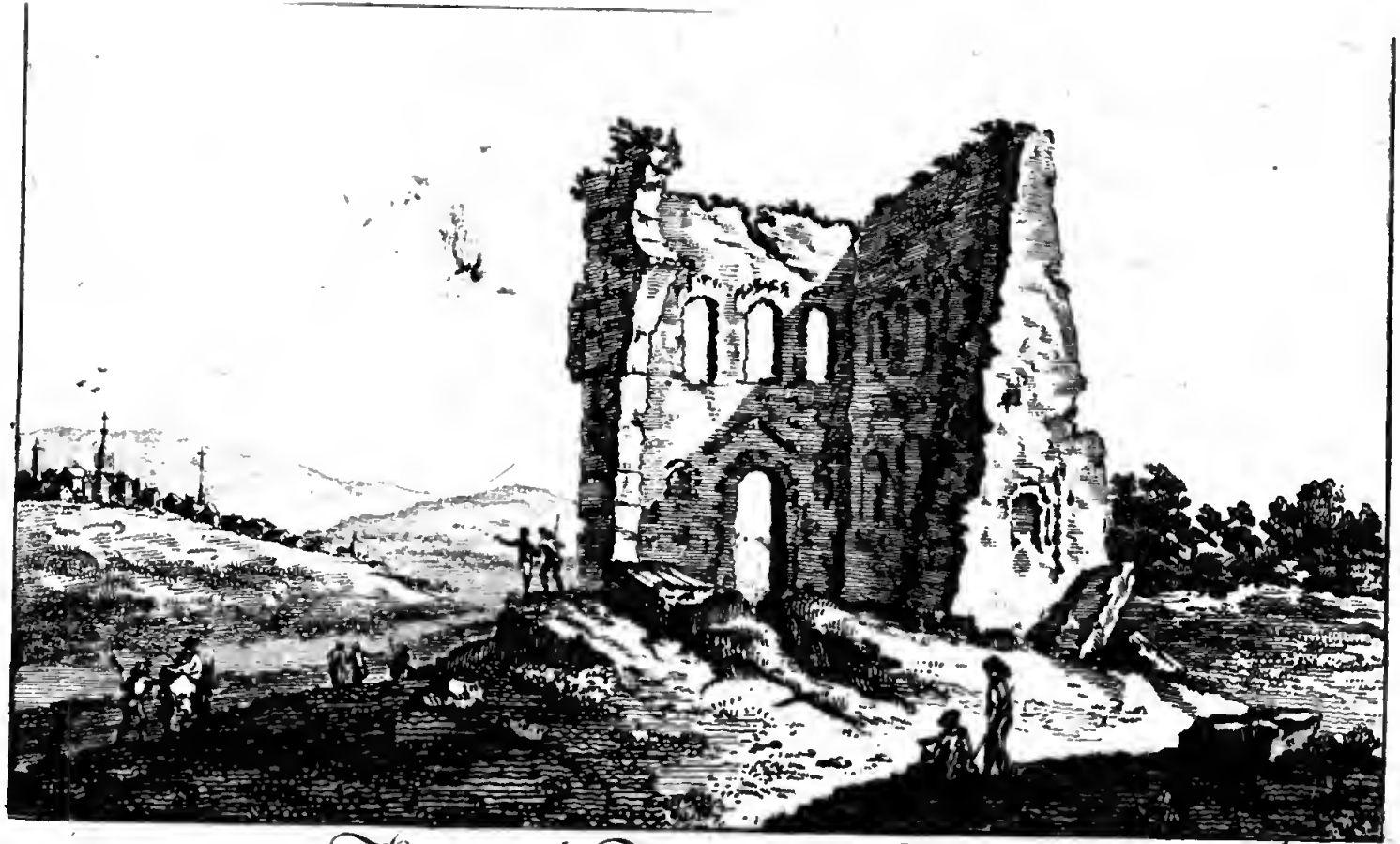
» bition ; elle a forcé l'univers indigné à se taire » devant votre injustice. Vous demandez nos crimes ! » les voilà : frappez si vous l'osez ».

Oui, malheureux Templiers ! ils frapperont. Vous êtes riches ! voilà les forfaits qu'un roi avare, qu'un pape corrompu ne pardonneront pas. Les tortures sont préparées. Soixante vieillards sont mis à la question. Les bourreaux étonnés de l'inhumanité des juges, ne touchent qu'en tremblant à ces corps que l'honneur environne. L'un cherche vainement le bras de sa victime, pour l'étendre sur l'horrible chevalet ; et ce bras est resté dans les plaines de la Sirie. Cet autre veut approcher les feux de cette poitrine vénérable, que le glaive des Mahométans a sillonnée tant de fois, et le génie de la victoire, assis sur ces blessures, fait tomber la torche des mains du bourreau. N'importe ! l'iniquité insiste, les tortures s'accumulent, la raison fléchit sous les tourmens, la vérité s'écrase sous le poids des douleurs. On leur crie : vous êtes coupables ! répétez ce mot affreux, votre supplice va finir : vous vivrez. Il sort enfin cet horrible aveu de leur bouche desséchée par la longueur atroce de la question.

O Dieu de l'univers ! dans quel asyle écarté des célestes lambris te cachois-tu donc alors ? Le cri de l'innocence s'arrêta donc sous les parvis du ciel, puisque tu ne l'entendis pas ? Quoi ! la foudre oisive dans tes mains, n'écrasa pas le pontife exécrable, le roi dénaturé, auteurs de cette tragédie sans exemple. Ah ! peut-être il ne t'en restoit plus ! tant de tyrans avoient déja passé sur la terre ! Mais

que dis-je, au sein de ta sagesse immense, tête à tête avec l'éternelle justice, tu pesois les rois, les prêtres et l'homme ; l'homme malheureux qu'ils abreuvèrent de larmes ! et ta main vengeresse, déroulant alors les plans de l'avenir, gravoit en traits de flammes sur le front du siècle de ton amour, ces mots, ces mots terribles pour les pervers couronnés, DIX AOUT.

On leur avoit promis la vie ; on leur avoit menti. Les buchers s'allument. C'est le portail de Notre-Dame de Paris que l'on prend pour échafaud. Là sont conduits l'infortuné Molay et ses compagnons. Mais ici l'heure de la mort a chassé l'heure du mensonge. On ne sortira plus de ce nouveau supplice, pour traîner une vie misérable parmi des hommes ou tigres ou esclaves. Voilà le bucher ; mais à travers la fumée qu'il exhale, les portes de l'éternité se découvrent : les portes de l'éternité dont la vérité tient les clés ! Molay ne voit plus le monde ; il ne voit qu'elle ; et dussent les rois, les pontifes, en rugir de fureur, la vérité, voilà la divinité qu'il fait tonner sur la terre attentive. » C'est assez, s'écrie-t-il, que » le mensonge ait une fois souillé ma bouche. Vos » tourmens inouis me l'arrachèrent ; c'est un crime » de plus dont je vous laisse flétris. Ma foiblesse » m'a trahi ; la mort me rend ma vertu. Moi, tous » mes chevaliers, tout mon ordre, nous sommes » innocens. J'en jure par ce Dieu qui m'attend, par » ce Dieu qui, dans quarante jours, jugera le pontife » scélérat qui nous égorge, qui, dans un an, fera » monter aux pieds de son trône, le tyran de la



Ruines du Temple de Janus

Autun

» France, pour rendre compte de notre sang. » O flammes ! calcinez mes membres, terminez ma » vie ! je l'ai bien mérité ! J'ai cru qu'un prêtre, » qu'un roi pouvoient être justes ; voilà mon atten- » tat : mourons «.

Il mourut. La faulx de l'iniquité moissonna tous les Templiers épars sur la surface de l'Europe. Au bout de quarante jours, Clément V descendit au cercueil. Au bout d'un an, Philippe-le-Bel se coucha dans la tombe. Emportèrent-ils avec eux les trésors ravis aux Templiers ? Non. Quarante jours de douceurs pour un prêtre, douze mois de félicités pour un roi, voilà ce qui coûta la vie à tant d'hommes. Il y eut plus de victimes immolées aux passions de Clément et de Philippe, qu'il ne leur resta de minutes de vie, pour goûter la jouissance de leurs crimes. Les hommes, depuis six cents ans, lisent l'histoire des Templiers, et six cents ans après avoient encore des rois. Quand il n'en sera plus sur la terre, relevons les temples de Janus, et nous pourrons, sans crainte, en murer à jamais les portes.

Les ruines de celui que Drusus avoit bâti dans Autun, annoncent encore sa magnificence. Nous les avons dessinées. Deux arcs de triomphe parfaitement conservés, les restes d'un temple de Minerve, une foule d'inscriptions, de bas-reliefs, de statues, quelques traces d'anciennes voies militaires, des urnes, des tombeaux : tels sont les monumens de la grandeur d'Autun, que le temps n'outrage qu'avec respect. Il avoit épargné quelques pans d'un amphithéâtre superbe ; mais l'ignorance est moins

timide que lui ; et c'est pour édifier de misérables barraques, sans goût comme sans utilité, que sa main a renversé ces ruines, douairières antiques de la splendeur des nations, que les âges laissent sur la terre pour l'école et le délassement du philosophe.

Châlons et *Mâcon*, plus modernes qu'Autun, n'ont pas, comme elle, ce sérieux de la vieillesse. Châlons sur-tout où la nature semble avoir pris plaisir à marier la beauté des femmes à l'amabilité des hommes. Il est peu de villes, en effet, où l'habitant fasse à l'étranger un accueil plus aimable, et la fraternité y étoit vertu, long-temps avant que la révolution en eût fait une loi.

Quoique moins ancienne dans l'histoire qu'Autun, Châlons cependant y tient un rang depuis long-temps. Il faut avouer pourtant que nos préjugés sur certains emplois, nous font, mal-à-propos, juger par comparaison. Parce que, de nos jours, le faste suivoit un évêque, que le luxe entouroit un roi, nous reportons aux temps éloignés les idées présentes que nous attachons aux choses ; et parce qu'un *Saint Donatien*, dans le cinquième siècle, établit un évêque à Châlons, parce que le roi *Gontran* y a fait quelque séjour, Châlons se présente à notre imagination, comme Londres ou Paris ; mais la vérité est que Châlons alors n'étoit, pour ainsi dire, qu'un village ; qu'à la longue le commerce, plus habile à donner la vie que les rois et les évêques, en a fait une ville ; que la guerre qui s'empare de tous les lieux où elle peut offrir le pillage aux conquérans, en a fait une

Mâcon

place forte ; et qu'enfin les arts, dont le charme à la longue polit le commerçant et adoucit le guerrier, en ont fait une ville charmante.

Les arts ! comme ils doivent être chers, lorsque succédant aux atroces tragédies de l'ignorance et de la barbarie, ils parviennent à les faire oublier. Qui croiroit, en voyant aujourd'hui ce pont de Châlons, où l'industrie rassemble à chaque minute des hommes de tous les climats qui, se croisant, s'agitant, se rencontrant, se parlent, s'unissent, se séparent, et dont le résultat de toutes les démarches, est l'accroissement de la richesse individuelle et nationale, et le soutien du pauvre par le travail ? qui croiroit, dis-je, que ce pont fut le théâtre de la plus épouvantable tragédie, lorsque les lumières étoient également étrangères aux rois comme aux nations ? La vertu, la beauté, la douceur, le sexe, ne garantirent point l'infortunée Gerberge des fureurs de Lothaire, ce détestable fils de l'imbécille Louis-le-Débonnaire. Qui ne respecte pas son père, ne respecte rien dans la nature. *Gerberge*, fille d'un *comte* de Toulouse nommé Guillaume, assez sage pour fuir les grandeurs, vivoit paisiblement à Châlons, loin de la cour de son père. Des vertus douces la faisoient chérir ; c'étoit une digne femme, parce qu'elle avoit eu la dignité de faire oublier son *rang* : mais ce rang toujours tant désiré, et toujours si funeste à ceux qui le possèdent, soit que la fortune l'accompagne, soit que l'infortune l'enveloppe, ce rang avoit mis en évidence deux de ses frères, le *comte Ganselme* et le *duc Bernard*, que l'odieuse am-

bition de Lothaire avoit révoltés, et dont l'indignation contre un détestable fils, persécuteur de son propre père, s'étoit fortement prononcée. Lothaire, furieux de leur audace, n'avoit pu s'en venger. Le hasard lui en fournit l'occasion ; mais une occasion digne de son lâche caractère. Il passe à Châlons, où, quelques jours avant, un certain *Lotheric* son favori, dangereusement blessé dans un combat, avoit reçu les plus tendres secours de la généreuse Gerberge. Lotheric, en revoyant Lothaire, lui vanta les bontés et les charmes de sa bienfaitrice, et fit naître en lui le désir de la voir. Il la fit appeler, elle parut. Cette aimable candeur, compagne de l'innocence et de la sensibilité, spectacle toujours si rare pour un tyran, éveilla la curiosité de Lothaire. Il voulut apprendre d'elle quel sang lui avoit donné le jour. La malheureuse Gerberge ne prévoyoit pas que son arrêt de mort alloit sortir de sa bouche : je suis fille du comte de Toulouse, lui répondit-elle. Lothaire jette un cri d'étonnement. — Du comte de Toulouse ! dit-il ; et Ganselme et Bernard ? — Sont mes frères. — Tes frères ! te chérissent-ils ? — Ils m'aimèrent toujours. — O ciel ! les monstres ! leur supplice va donc commencer.

J'allois écrire.... ma plume tremble : mon cœur frémit. Pourquoi trembler ? j'écris les actions des rois ; n'ai-je pas dû prévoir avant de l'entreprendre que je n'aurois que des forfaits à peindre. Lothaire, le barbare Lothaire, fait saisir Gerberge par les cheveux : on la traîne sur le pont de Châlons. Par l'ordre de Lothaire, on apporte un tonneau, il y fait

enfermer cette femme infortunée. L'ouverture en est clouée, et l'on précipite le tonneau dans la Saone.

Le peuple adoroit Gerberge, et il ne put empêcher, ni venger sa mort ! n'en accusons pas le cœur hnmain, il est bon dans tous les temps. Mais l'ignorance et l'esclavage le rendoient timide, et ses oppresseurs toujours prompts à le calomnier, lors même qu'ils l'ont abruti pour n'en rien redouter, traitoient cette timidité d'insouciance; et quelle énergie pouvoit-on attendre, en effet, d'hommes dont on avoit assez désorganisé la morale, pour leur faire croire qu'un évêque avoit le pouvoir d'excommunier les rats. Un évêque d'Autun (1) le fit : et les foudre du vatican, dégoûtées sans doute de ne pulvériser que des rois et des nations, se divertirent à sillonner le front du rat de ville et du rat des champs. La gent trotte-menu a bien trouvé trois hommes de génie pour la faire parler ; pourquoi n'eût-elle pas trouvé un avocat honnête-homme, pour plaider sa cause contre un prêtre extravagant. Les rats étoient ajournés à trois jours : Chasseneuz, depuis premier président du parlement de Bordeaux, alors avocat *du roi* au bailliage d'Autun, plaida pour les rats ; il prouva éloquemment que le délai qu'on leur avoit donné pour comparoir étoit trop court : qu'il y avoit sur-tout de l'injustice à exiger qu'ils se missent en route, lorsque tous les chemins étoient livrés aux chats des environs, apostés par monseigneur pour les surprendre. Les rats gagnèrent leur procès. Ne nous moquons pas de cette anecdote, aussi bizarre qu'elle est vraie. C'est en plaidant la cause des rats

contre l'église, que l'on est insensiblement parvenu à plaider celle de l'humanité contre le sacerdoce. Qui peut calculer les progrès de l'esprit humain ? La postérité trouvera peut-être que nous, qui sommes si fiers de nos lumières, nous ne plaidons encore que pour des fourmis.

Châlons, quoique moins ancienne qu'Autun, possède cependant comme elle, des vestiges de la grandeur romaine; mais elle fut alors plutôt un magasin pour les armées de Rome, qu'une véritable ville; et si les empereurs y vinrent quelquefois, c'est qu'elle fut le rendez-vous de leurs troupes. Attila, qui couroit à la mort vers un autre Châlons, la ravagea, et elle occupa le dernier chapitre des démences de ce barbare. Mais dans le vrai, elle ne reçut une espéce de grandeur que par le séjour que les rois de Bourgogne y firent. *Chramne*, fils de Clotaire Ier, la saccagea dans le sixième siècle. Quarante ans après, le roi Gontran la releva, y bâtit l'abbaye de Saint Marcel, et devint saint, par la grace de ces hommes à qui, par la grace de Dieu, il donnoit la permission de se damner par oisiveté.

Châlons rivalise encore avec Autun pour ces conciles. Le philosophe sourit toûtes les fois qu'il retrouve l'homme où l'homme a prétendu que Dieu présidoit seul. En effet, qu'importoit à des prêtres, par exemple, que Philippe Ier. eût répudié sa femme pour épouser sa maîtresse (*) ? Le tableau des amours

(*) Concile d'Autun 1094.

d'un

d'un roi voluptueux ne blessoit-il pas un peu la pureté des oreilles évangéliques ? Convenoit-il bien à des pontifes de s'assembler en face du Saint-Esprit, pour excuser les débauches de Brunehaut, et faire lapider l'honnête Aridius qui l'en avoit reprise (*) ? On penseroit volontiers que ceux qui croyoient le moins à Dieu, étoient ceux-là même qui prêchoient le plus la nécessité d'y croire. Dans un de ces conciles de Châlons en 894, un certain *Cifred*, prêtre, accusé d'empoisonnement, fut admis à la preuve de son innocence prétendue, en la jurant sur l'hostie. La belle preuve ! lorsque l'on voit Paschal II, l'un de ces papes enfans de Cluny, dont nous avons déja parlé, jurer à l'empereur Henri V qui le retenoit prisonnier, que jamais il ne se mêleroit des investitures; joindre à ce serment la force d'un traité, et d'une bulle pour le confirmer; et enfin, pour mettre le dernier sceau à la consécration de son apparente bonne-foi, rompre à l'autel une hostie en deux, en donner une moitié en communion à l'empereur, prendre l'autre, et ajouter : Puisse le premier des deux qui transgressera le traité, être éternellement séparé *de Jésus-Christ*, comme cette hostie vient d'être séparée en deux. Cependant, quatre jours après, il assembla un concile pour violer d'autorité le traité qu'il avoit juré d'une manière si solemnelle. Eh ! les bonnes femmes nous blâment de ne pas croire !

Les évêques de Châlons prenoient le titre de comtes. Ce ridicule ne leur avoit pas coûté cher. Louis-le-

(*) Troisiéme concile de Châlons, en 603.

Débonnaire, un des plus célèbres désorganisateurs que le trône ait portés, créa des comtes de Châlons, en faveur d'un certain Warin, dont le mérite étoit de chanter le *plain-chant* à merveille ; et tout le monde sait que des moyens d'être en faveur auprès du débonnaire, il n'en étoit pas de plus puissant que de bien entonner le *credo*. Les descendans de ce Warin vécurent comtes de Châlons, mais vécurent ignorés. Qu'importe ! ils étoient comtes : n'étoit-ce pas assez pour leur gloire ? combien de ces maisons que l'on appeloit *grandes* jadis, ne devoient leur orgueil qu'à cette ignorance profonde où l'histoire avoit laissé leurs aïeux ensevelis ? Le dernier comte de Châlons n'avoit point d'enfans ; mais il étoit fécond en absurdité, et conséquemment, il voulut aller à la croisade : il n'avoit point d'argent, il vendit son comté de Châlons à l'évêque dont il reçut quelques sous d'or pour son voyage, et un beau mandat à prendre sur le paradis. Notre héros, bien content, partit et ne revint jamais. Le clergé avoit trop d'amour pour le salut des fidèles, pour souffrir que les croisés qu'il avoit assez chéris pour leur acheter leur ben, revissent jamais leur patrie. Il en reparut peu en France de ces messieurs à lettres-de-change sur le père éternel. Le comte de Châlons fut du nombre de ces absens *in eternum* ; et les évêques de Châlons restèrent comtes, sans que personne le leur disputât.

Les vins des environs de cette ville sont estimés ; on distingue sur-tout ceux de Mercurey. Deux foires jadis répandoient un argent considérable dans ses murs : c'étoit-là sur-tout que la fameuse manufac-

ture de Saint-Etienne venoit se fournir de fers. Les vignobles de cette côte de la Saone font la majeure partie de la richesse de ce territoire, et leur bonté ne varie point jusqu'à *Mâcon*, chef-lieu de ce département. Plus petite que Châlons, moins gaie et moins peuplée, on cite d'elle ses confitures, et la belle sonnerie de sa cathédrale. Son aspect est agréable, et vous en jugerez par la gravure. L'irruption de *Galas* en Bourgogne y fit commencer quelques fortifications que l'on n'acheva point. Une île que forme la Saone au-dessus du pont de Mâcon, est le seul objet digne d'arrêter les yeux du voyageur ; c'est un vrai tableau de l'Albane. Cette île enchanteresse semble jetée sur le globe, pour être digne de contenir également le temple des dieux, les danses des mortels et le tombeau des grands hommes. L'imagination les lui prête, quand l'œil la considère, et tout homme devient poète, s'il touche à ses rives parfumées.

Mais aussi son cœur devient de bronze, s'il touche à Charolles, petite ville de ce département, et la soif du sang des tyrans le saisit et le dévore. C'étoit là la propriété de cet exécrable comte de Charolois, ce scélérat fameux, dont les crimes sont devenus pour ainsi dire proverbes, et dont l'amusement le plus ordinaire étoit l'assassinat. O princes ! à bon droit nommés, pendant si long-temps, princes *du sang !* quand l'enfer eut vomi sur la terre les trois fléaux, la guerre, la famine et la peste il se repentit de n'avoir enfanté que des femelles, et pour mettre des mâles dans cette famille sinistre, il réunit tous les efforts de sa puissance, et accoucha des princes.

En quel lieu de l'Europe les attentats du comte de Charollois n'ont-ils pas retenti ? Eh bien ! l'on feroit encore un volume de ce que l'on n'en a pas publié. Je ne vous citerai qu'un de ces traits inconnus, et que je choisis de préférence entre mille, parce qu'il peint tout à-la-fois, et le goût du meurtre, et l'atroce sang-froid de la cruauté. Un homme extrêmement laid, et sur-tout marqué à l'excès par la petite vérole, pressé par un besoin naturel, s'arrête dans un champ, et s'établit dans un sillon. Charollois chassoit non loin de là. Il apperçoit cet homme : la posture où il le voit, l'occupation qui l'arrête, ou pour mieux dire, l'ascendant de sa scélératesse sur sa raison, lui font naître l'idée de prendre cet homme pour une sible ; il l'ajuste, tire, et l'atteint non pas à la tête. Ce malheureux, griévement blessé, pousse un cri de douleur, se relève, reconnoît le prince dans son assassin ; et le ressentiment faisant taire le préjugé du respect, il s'en approche avec fierté. Savez-vous, prince, lui dit-il, que vous m'avez blessé. Charollois le fixe. Cette figure criblée de petite vérole le fait rire. Parbleu, dit-il, je ne me croyois pas si maladroit ; je te tirois aux f.... et je t'ai attrapé à la figure. Je t'ai diablement fait de trous dans le visage, et il lui tourna le dos. Qu'auroit fait de plus Busiris ?

Incroyable assemblage des misères humaines ! Ici la dépravation du cœur, là le désordre de la raison. Charollois assassinant les hommes, et Marie-Alacoque, étouffant le bon-sens. Ce fut dans un couvent de Charolles, que cette femme, dont un

vers de Gresset a fait la réputation mondaine, exhuma de son cerveau ses mystiques folies : elle eut la fureur d'être sainte ; et elle le fut, à ce que disent les Visitandines.

Et c'est pour des êtres semblables que la nature s'est couverte de trésors ; c'est pour eux qu'elle émailla de fleurs ces superbes prés de Charolles, où le quadrupède amant d'Europe s'engraisse et rivalise avec le dieu d'Egypte ? Oui, sans doute, c'est pour eux. Il faut bien que les fous vivent pour la consolation du sage. Non loin de là, cette nature attentive plaça les eaux de Bourbon, où l'aimable Sévigné apporta jadis son esprit et sa philosophie d'un autre siècle. Ce Bourbon-Lancy est une jolie petite ville. Deux frères *Bourbon*, l'un *Archambault*, l'autre *Anceaume*, ont donné leurs noms de Bourbon à deux villes.

Ce département, que nous parcourons avec intérêt, que nous quittons avec regret, nous représente partout des sites curieux, des paysages flatteurs, une culture soignée, et généralement de l'aisance parmi les habitans. L'esprit public nous y a paru bon : celui de ses volontaires est excellent, et personne n'ignore que les anciens Bourguignons ont toujours marqué dans les armées par leur courage et leur sobriété. La Côte-d'Or où nous allons entrer, est encore le même peuple, et nous vous entretiendrons alors un peu plus au long de leur caractère.

NOTES.

(1) Grégoire VII. Hildebrand. C'étoit le fils d'un chapelier de *Soano* en Toscane. Peu de papes ont poussé l'orgueil de la domination plus loin, et ce fut vraiment lui qui commença à étendre les prétentions des *souverains pontifes* sur les trônes. Sa mémoire n'a pas été ménagée, et il le méritoit par sa lutte scandaleuse avec l'empereur Henri IV. On l'a taxé d'un amour désordonné pour la princesse Mathilde. On l'a de même accusé de magie. On prétend qu'un jour il jeta les sacremens au feu, avec des cérémonies superstitieuses, pour procurer la mort à son adversaire. Il avoit appris *cet art* des papes Benoît IX et Grégoire VI, et de l'archevêque de Melphe; il portoit toujours sur lui un livre pour évoquer les démons. Mais l'homme de bon-sens rejette ces imputations, et ne voit à travers qu'un méchant homme que l'ignorance et la crédulité jugent à leur manière.

Un concile tenu à Brixen en Bavière le déclara « faux moine, magicien, devin, nécromancien manifeste, consultant l'esprit de Pithon, adonné aux vanités des songes et des présages. » Il faut dire que les évêques de ce concile étoient du parti de Henri IV. Cela prouve que les prêtres ont deux poids et deux mesures; et voilà pourquoi nous citons ce trait.

Grégoire VII excommunia l'empereur, le déposa, et tel étoit l'engourdissement des esprits alors, que ce prince se vit abandonné de tout le monde, et fut obligé de venir à Rome lui demander pardon. Le pape eut l'insolence de le faire rester trois jours, pendant l'hiver, à la porte d'un château, nus pieds, sans chapeau, et à peine couvert d'un méchant manteau.

Ce pape mourut dans l'exil : il prétendoit à sa mort n'avoir fait que du bien toute sa vie.

(2) Urbain II. Otton ou Oddon, de Châtillon-sur-Marne; pape et forcené d'un autre genre. Il eut *l'honneur* de publier la première croisade; et marchant sur les traces de son ami et de son prédécesseur Grégoire VII, il tourmenta les rois tant qu'il put, et son indigne lâcheté parvint à armer le fils contre le père. Ce fut lui qui porta

Conrad à dépouiller son père Henri IV, et qui l'aida à se faire couronner roi d'Italie. Il s'en servit jusqu'à l'instant où ce père infortuné fut enfin renversé du trône de l'empire, et lui tourna le dos quand il ne lui fut plus utile.

(3) Paschal II. Reinier Toscan, pape, acheva la ruine du malheureux Henri IV, en faisant révolter, à l'imitation d'Urbain, son fils Henri V contre lui, et lui donnant l'empire. Ce Henri V fit déterrer son père à Liége, et jeter ses cendres au vent. Est-il un crime entrepris pour l'église, que les prêtres n'aient pas traité de vertu ? Le cardinal Baronius dit, en parlant de ce fils sacrilége, « que c'étoit à Henri V une action de grande piété d'avoir été si cruel à son père, sa seule faute ayant été qu'il ne l'avoit pas assez bien enchaîné, jusqu'à ce qu'il fût revenu à lui. » Et ce sont-là les prêtres du dieu qui a dit : *Père et mère honoreras, etc.*

Ce Paschal fit massacrer tous les Allemands qui se trouvoient dans Rome, la plupart pauvres pélerins qui n'y venoient que pour faire leurs dévotions, et visiter les églises. Les Allemands à leur tour massacrèrent les Romains le lendemain.

Il voulut abdiquer le pontificat dont ses crimes l'avoient dégoûté. Il semble que la providence, pour l'en punir, ne l'ait pas voulu souffrir.

(4) Cluni. Dans l'église de Cluni est enterré le cœur de Turenne, à côté du corps du pape Gelase II. Quel rapprochement ! Hildebert, évêque du Mans, disoit dans ce temps-là du clergé de Rome, « que dans le palais ils étoient Scithes, vipères dans la chambre, bouffons dens les festins, harpies par leur exactions, statues dans les conversations des gens de bien, bêtes quand on parloit de sciences, de pierre quand il s'agissoit d'avoir pitié, de bois quand il falloit mettre tout en feu, en amitié des tigres, en grimaces des ours, en tromperies des renards, en orgueil des taureaux, pour dévorer des minotaures, lions dans les conciles, et lièvres dans les armées. » Voilà un prêtre qui connoissoit bien ses semblables.

(5) Les chanoines d'Autun avoient un privilége aussi impolitique dans un état qu'il étoit singulier. A certain

jour de l'année, ils exerçoient le pouvoir souverain. Ces messieurs, montés sur des chevaux caparaçonnés de noir, chantres, enfans de chœur, chanoines, dignitaires, en robe violette, un bouquet à la main, se transportoient à la porte d'Aroux. Là, ils proclamoient leur souveraineté; tous les tribunaux étoient fermés, et le chapitre rendoit la justice. Les évêques d'Autun, du Puï et d'Ortie sont les seuls qui aient eu le pallium. C'étoit un morceau de drap auquel les prêtres attachoient beaucoup de mérite.

On prétendoit à Autun avoir les reliques de St. Lazare. Ces reliques firent grand bruit sous Louis XI. Un évêque d'Autun fut voir un évêque de Marseille. Comme les petits présens entretiennent l'amitié, le visité voulut faire cadeau au visiteur des reliques de Saint Lazare : les Marseillois qui ne vouloient pas perdre leur Lazare, attrapèrent l'Autunois, et substituèrent une tête fausse à la tête de Lazare. A Autun, où l'on croyoit recevoir le véritable Lazare, voilà toutes les cloches en branle, les filles en habits des dimanches, et les garçons à confesse. La cérémonie retentit dans toute la France. Mais les Marseillois, jaloux de ne pas laisser multiplier leur Lazare, découvrirent leur supercherie. Alors, grand procès entre le chapitre de Marseille et le chapitre d'Autun. Il n'étoit pas difficile à juger, et Autun alloit être condamné, lorsque tout-à-coup le chapitre de Vezelai arrive, et prétend que c'est lui qui possède le vrai Lazare. C'est la comédie des trois Lisimon. Louis XI n'osa pas prononcer, et s'en tira en laissant la liberté à chacun d'honorer son saint a sa manière.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

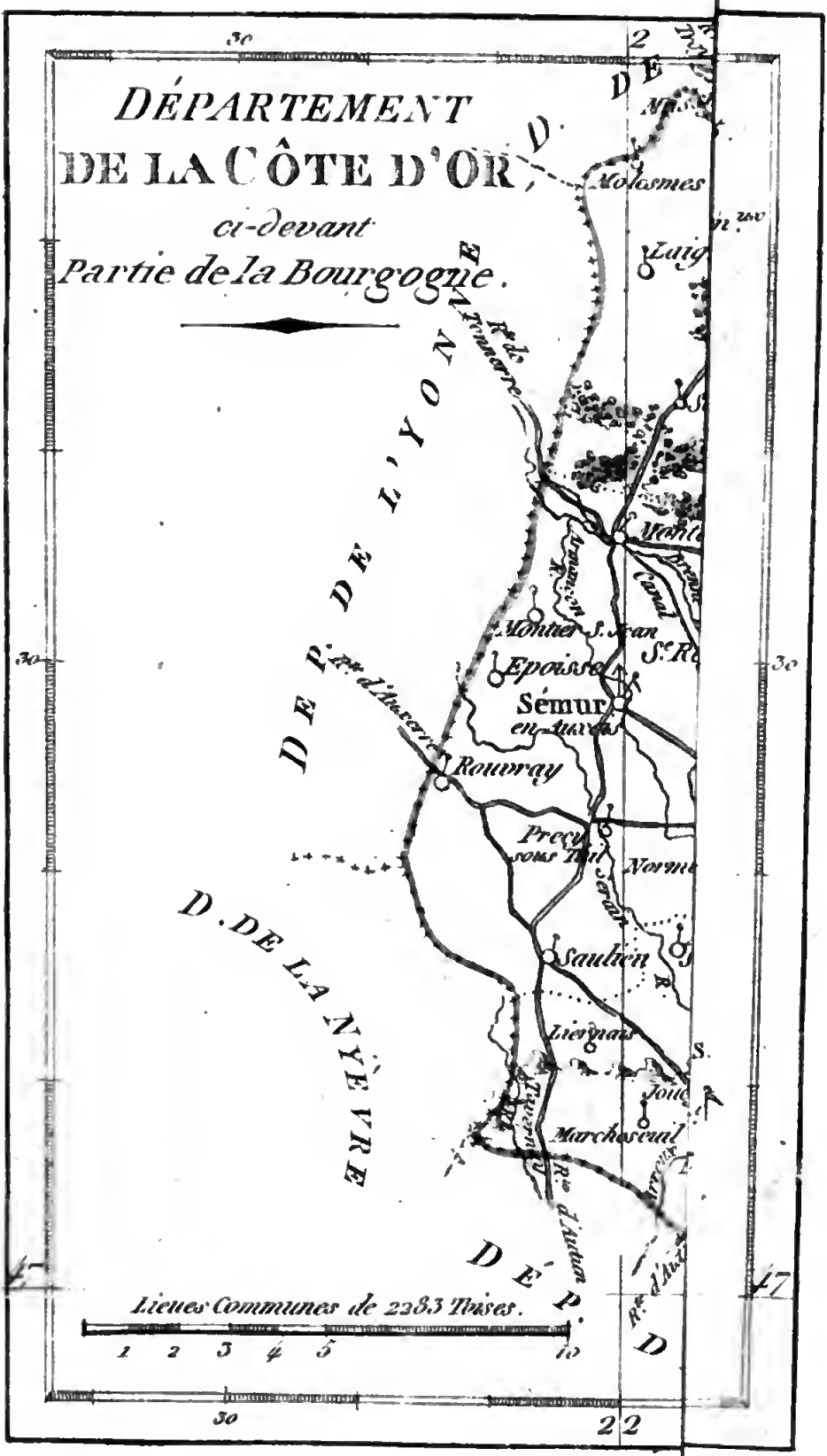
1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	22 n°s.


DÉPARTEMENT
DE LA CÔTE D'OR,
ci-devant
Partie de la Bourgogne.
D. DE L'YONNE
D. DE LA NIÈVRE
D. DE
Molesmes
Montbard
Canal de Bourgogne
Montbard
Epoisses
Sémur
en-Auxois
Rouvray
Précy
sous Thil
Saulieu
Lierna
Marchesieul
Lieues Communes de 2283 Toises.
1 2 3 4 5 10
30
2
22

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR.

En quittant le département de Saone et Loire, mon cher concitoyen, nous vous avons promis quelques détails sur les anciens Bourguignons, dont nous parcourons, depuis que nous sommes entrés dans le département de la Haute-Saone, cette partie de leur empire, que l'on appeloit *Bourgogne transjurane.*

Vous serez étonné peut-être que le nom des *Æduens*, bien plus antiques que les *Bourguignons*, et peut-être origènes de ce pays, ait été effacé par le nom de ces derniers. Mais tel est par-tout le privilége de la force. Ces Æduens, dont Autun, comme nous l'avons dit, fut la capitale, comptèrent, au nombre de leurs sujets, ces Bourguignons; mais ces sujets indociles s'érigèrent en conquérans; et le fer, en moissonnant les Æduens, coupa la page où leur nom étoit inscrit sur le livre des nations. N'est-ce pas ainsi qu'en ont usé, dans un autre univers, six cents Espagnols; et les noms harmonieux des enfans du soleil n'ont-ils

pas été plongés dans l'oubli par le sanguinaire orgueil des soldats castillans ? Déplorable manie des conquérans ! Est-il donc vrai qu'ils mettent de la fierté à éterniser la mémoire de leurs crimes. Ils craignent que la tombe ne les dérobe au souvenir de l'humanité indignée.

A travers les nuages de l'antiquité, voici l'opinion la plus accréditée sur l'origine des Bourguignons. Drusus et Tibérius Néro, Césars adoptifs d'Auguste, pénétrèrent dans la Germanie, toujours échappée à la fortune des Romains : et plus heureux que les triomphateurs de la république, y remportèrent quelques victoires, que les désastres de Varus devoient faire, par la suite, payer bien cher à la maîtresse du monde. Les deux Césars, pour conserver leur conquête, laissèrent leurs légions en Germanie. Suivant le régime militaire de Rome, les légions n'habitoient, soit en paix, soit en guerre, que des camps. Ces camps, dans la paix sur-tout, devenoient des espèces de forteresses, que les gens du pays nommoient *Burgts*; insensiblement les Romains se familiarisant avec ce mot, appelèrent ceux qui gardoient ces camps, *Burgundii*. Des soldats Romains furent donc, dans le fait, les premiers Bourguignons. Devenus presque Germains par l'habitude de vivre parmi ces peuples, s'alliant avec eux, oubliant par degrés leur origine, et quelques Germains de leur côté, se mêlant avec ces soldats romains, de cet amalgame, si je puis m'exprimer ainsi, de quelques hommes qui réciproquement oublioient leur patrie, sortit un corps de nation nouvelle, une sorte de

peuple mêtis , dont la destinée étoit de s'établir par les ravages , de marquer sur la terre par le droit de la force , de succomber à son tour sous l'effort d'un conquérant nouveau , et de ne laisser sur l'Europe qu'elle opprima , qu'un nom qui , périssable lui-même , devoit , à son tour , s'écrouler dans l'oubli.

Une remarque assez singulière , c'est que le nom de Bourguignon soit né à la mort de la liberté romaine , et qu'il soit mort à la naissance de la liberté française ; comme si le monde eût été trop étroit pour contenir ce nom et la liberté. Les Bourguignons , accrus pendant près de trois cents ans à l'ombre des forêts de la Germanie , et devenus enfin trop pesans pour le sein de leur mère , se débordèrent comme un torrent , et sous le règne de Tacite, franchirent le Rhin , se répandirent dans les Gaules, s'emparèrent de soixante villes , et se virent maîtres, en peu de temps , d'une étendue immense de pays.

Cette première tentative ne fut pas heureuse : Probus , successeur de Tacite , marcha contre eux , les battit et les força de se renfoncer dans la Germanie. Ils passèrent ainsi deux cents ans en incursions plus ou moins malheureuses , mais sans parvenir toutefois à former l'établissement qu'ils méditoient, lorsqu'enfin les Gaulois , observateurs plus voisins de la décadence de l'empire romain, envieux de s'entourer d'assez de forces pour échapper eux-mêmes , sans crainte de retour , au joug que toutes les nations commençoient à secouer , leur permirent de s'établir dans ce que l'on appeloit alors la Germanie

première, à condition qu'ils ne porteroient les armes que contre les Romains. Peu fidèles à ce traité, leur inquiétude naturelle leur fit bientôt envahir une partie de la Belgique. Ils s'en virent punis ; un général nommé Aëtius, mais non pas le même qui défit Attila, marcha contre eux, les battit à diverses rencontres, et les contraignit enfin à demander grace et la paix. Cependant leur caractère belliqueux les rendit à la longue tellement recommandables, que l'empereur Valentinien ne dédaigna pas d'avoir recours à eux pour tomber sur les Allemands qui menaçoient l'empire. Ce fut alors qu'ils prirent une véritable consistance. Mais depuis, leurs guerres interminables avec les Francs, les actions des rois qui les gouvernèrent, les époques où leur puissance s'étendit depuis Arles jusqu'à l'Escaut, sont tellement confuses, qu'elles ont presque toutes échappé à l'histoire ; et qu'excepté Gombaud, l'avant-dernier de leurs rois, et cependant leur premier législateur, tout le reste est, pour ainsi dire, méconnu. Tout ce que l'on en sait, c'est que leur empire se divisa en Bourgogne *cisjurane* et en Bourgogne *transjurane*, deux royaumes qui chacun eurent leurs rois ; mais cette division avoit été précédée par l'extinction de la race des anciens rois de Bourgogne, dont Clodomir, roi d'Orléans et fils de Clovis, fit périr le dernier qu'il avoit vaincu, en le faisant jeter lui et ses enfans dans un puits. Ce prince infortuné, qui se nommoit *Sigeric*, avoit un frère nommé *Gondomar*, qui chercha vainement à le venger et à lui succéder, mais qui fut vaincu lui-même, et mou-

rut fugitif en Espagne. Telle fut la destruction première du royaume de Bourgogne, possédé par les premiers *rois* des *Français*, jusqu'au neuvième siècle, où Boson d'un côté, et Rodolphe de l'autre, en ayant chacun usurpé une partie, commencèrent les deux royaumes de Bourgogne, connus sous le nom de transjurane et de cisjurane.

Il nous reste peu de notions sur les mœurs premières de ce peuple; la loi gombette ou gombaud est le seul monument échappé à l'injure du temps; tout ce que l'on sait de leurs habitudes, c'est qu'ils n'habitoient point les villes; qu'ils ne vivoient que dans leurs camps, dont toutes les tentes se touchoient; qu'ils étoient de haute stature; plus sauvages que policés, et tels, à peu près, que l'on nous peint encore aujourd'hui les Hottentots, ils portoient leurs cheveux longs et plats, communément enduits de graisse, et ils ceignoient leurs corps presque nus, des entrailles des animaux dont ils se nourrissoient.

Quant au régime de leur gouvernement, ils furent, dans les commencemens, divisés en petites tribus. Chacune de ces tribus avoit un chef dont l'autorité n'étoit jamais héréditaire; et peut-être n'est-il pas indifférent, pour l'école des nations, d'observer en passant, que toutes les nations conquérantes et qui sembleroient annoncer plus de fierté dans le caractère, sont pourtant celles qui toujours ont obéi à des maîtres, ou à un gouvernement aristocratique: et cela s'explique par la nécessité d'un chef, quand un peuple fait son métier de la guerre: d'où l'on

pourroit inférer que la paix est ou doit être la sauvegarde du régime démocratique.

Ces petits chefs furent bientôt asservis sous un maître commun ; et cela fut facile au premier ambitieux qui tenta de les diviser pour les détruire l'un par l'autre, et s'enrichir de leurs dépouilles. Cet ambitieux fut *Godegesile*, et c'est tout ce que l'on en sait.

Mais que les Bourguignons aient déserté la Germanie, qu'ils se soient répandus dans les Gaules, et qu'à travers le pillage, le meurtre et l'incendie, ils se soient nettoyé, pour ainsi dire, une place pour y reposer leur dégoûtante férocité ; c'est là, et vous ne le croiriez pas, le moindre reproche que l'humanité ait à leur faire. Maudissons avec elle cette nation barbare, dont l'ignorante démence et l'imbécille respect pour les décisions du sort, nous apportèrent le duel ; le duel ! ce monstre que l'outrage fait vivre, dont la vie est un outrage, et qui met sa gloire à déshonorer l'honneur.

Le mensonge lui donna naissance : la difficulté de prononcer entre l'homme qui nie, et celui qui affirme, fit inventer ce crime pour tenir lieu de justice ; et pour achever d'insulter à la nature, on donna le caractère de loi au forfait même que la loi auroit dû punir. Ce fut l'ouvrage d'un roi ; ce fut l'ouvrage d'un peuple féroce et barbare ; ce fut l'ouvrage d'un siècle d'ignorance et de superstition, que la nation la plus humaine, la plus généreuse, la plus compatissante, a conservé dans son sein, au milieu de toutes les lumières de la philosophie. Les assasins,

par honneur, passent encore pour les premiers des Français ; et quand tous les temples des préjugés sont renversés, l'assassinat et la lâcheté ont trouvé l'art de conserver leurs autels.

Les premiers duels furent de vraies batailles. Un homme en accusoit un autre. Celui-ci se défendoit. Pour juger de la véracité de l'accusation, ou de la négative, on accordoit le combat; et Gombaud consacra cet usage, en lui donnant force de loi. Alors l'accusateur et l'accusé, les témoins, les parens, les amis, et quelquefois même des officieux, enfin tous ceux qui prenoient quelqu'intérêt à l'un ou l'autre champion, se battoient à *outrance*, et le parti vaincu étoit le parti coupable. Un évêque de Vienne, nommé Avitus, écrivit à Gombaud, pour lui démontrer la féroce absurdité d'une semblable loi ; mais la démence sanguinaire de ce préjugé prévalut. La superstition s'en mêla; l'on nomma ces combats, *jugemens de Dieu*; et depuis, au nom du Dieu protecteur de l'innocence, on vit presque toujours cette innocence se traîner enchaînée au char du crime triomphant.

La religion chrétienne, que les Bourguignons reçurent, n'adoucit point cette coutume barbare. Au contraire, les prêtres l'enhardirent, en l'autorisant par leur exemple. Plus puissans à mesure que leur Dieu passoit pour être plus cruel, ils provoquoient au meurtre, parce qu'ils avoient part aux dépouilles; et comptoient le duel au nombre des spécifiques dont usoit la divinité pour purger la terre des fléaux. Ainsi, dans les premiers temps de l'institution du

duel, si la disette ou la famine désoloient un canton, si la peste faisoit quelques ravages, si des *sauterelles* dévastoient un territoire, le *jugement de Dieu*, ou le duel étoit ordonné ; la famine, la peste, les sauterelles avoient leurs champions, et le sang couloit, pour juger si l'homme avoit tort de se plaindre des fléaux.

Suivant l'historien Lauffer, une peste affreuse affligea l'Helvétie en 1384. Des prêtres inspirèrent à ce peuple si doux, si près de la nature dans ses mœurs, que le sacrifice le plus agréable à Dieu, pour faire cesser cette calamité, étoit la destruction totale des Juifs. Les bûchers furent dressés ; les feux s'allumèrent, et l'on précipita dans les flammes tous les Juifs que l'on put saisir. Bientôt cet épouvantable auto-da-fé s'étendit dans toute l'Allemagne. Un Albert d'Autriche, surnommé *le Sage*, le seul prince peut-être qui ait mérité ce nom, parce qu'il fit un acte d'humanité, osa recueillir quelques-uns de ces infortunés Juifs, dans son château de Kirbourg. Aussitôt l'excommunication l'atteignit, et *ses sujets* l'abandonnèrent. On lui refusa par-tout le feu et l'eau ; et pour échapper lui-même à la mort, il se vit obligé de livrer aux superstitieux deux cents de ces Juifs, qu'il avoit soustraits pendant quelques instans à leur aveugle fureur ; il auroit peut-être mieux fait de mourir en les défendant, et nul n'oseroit aujourd'hui lui contester l'épithète de sage. Quoi qu'il en soit, malgré les promesses des prêtres, la peste ne cessa pas, et peut-être le supplice même de tant de Juifs ne lui donna-t-il qu'une plus forte

activité. Alors, si le combat ne fut pas ordonné, si le duel ne fut pas chargé de chasser la peste, les moines au moins en soufflèrent l'esprit. L'on vit les malheureux Helvétiens sortir de leurs maisons, se répandre dans les forêts, sur les montagnes et dans le fond des précipices, se déchirer le corps à coups de verges, implorer à grands cris la miséricorde céleste, se heurter, se battre, se tuer, s'égorger lorsqu'ils se rencontroient, et s'abymer réciproquement dans les tombeaux, pour éviter la peste qui peut-être les eût épargnés.

Insensiblement la race bourguignonne s'éteignit, ou pour mieux dire, se fondit dans la race des Gaulois et des Francs; et lorsque les deux royaumes de la *cisjurane* et de la *transjurane*, furent détruits, il ne restoit plus guère de famille bourguignonne dont le sang fût sans mêlange.

Quand nous voyagerons dans le département des Bouches du Rhône, nous vous reparlerons de ce royaume de la cisjurane. Rodolphe III, dit le *Fainéant*, d'autres disent Conrad le *Salique*, fut le dernier roi de la transjurane. Ce fut par haine pour les enfans de sa sœur, que ce Rodolphe transporta aux empereurs d'Allemagne la couronne de la *transjurane*. Cette sœur, nommée Berthe, encore enfant, en badinant avec lui, l'avoit rendu impuissant par un coup qu'elle lui avoit porté dans certaine partie du corps. La haine que le souvenir de cet accident lui laissa pour sa sœur, le détermina à se choisir des héritiers dans une autre famille.

Cependant ce que l'on appela long-temps le duché

de Bourgogne, et dont l'étendue forme le département où nous voyageons, fut démembrée de la *transjurane*, et devint l'apanage de Robert de France, troisième fils de Robert *roi*, qui fut la tige des premiers ducs de Bourgogne. Par la suite, il retourna à Jean *roi*, qui le donna à Philippe son fils, et ce fut là que commença la seconde race des ducs de Bourgogne, dont l'orgueil et le nom vinrent périr pour jamais dans la personne de Charles-le-Téméraire, sous les murs de Nancy.

Ce département de la Côte-d'Or, l'un des plus beaux de la république, par son étendue et sa richesse territoriale, est aussi un de ceux où l'amour de la liberté s'est déployé avec énergie. Les bataillons de la Côte-d'Or, justement célèbres, n'ont conservé du caractère des anciens Bourguignons, que ce courage qui leur fit fonder une patrie loin des forêts où la nature les avoit placés. Ces dignes soldats, adoucis aujourd'hui par l'amabilité française, semblent se rappeler encore cette fierté que leurs pères avoient puisée dans le commerce des Romains; et pour faire triompher la république, n'ont gardé de la férocité de leurs ancêtres, que l'activité qui brise les obstacles; n'ont retenu des Romains que l'incorruptible germe de l'amour de la liberté; et n'ont disputé à leurs concitoyens français, que le premier rang en générosité.

La grande richesse de ce département est l'inestimable don que lui fit la nature dans l'excellence de ses vins; breuvages délicieux, dont l'ame sensible, dont la piété filiale ne doivent parler qu'avec

respect, puisqu'il embellit et prolonge la vieillesse; puisque le salubre parfum de ce falerne gaulois peut réchauffer les veines glacées de l'homme que la maladie poursuit. Le passage des mers est interdit à sa délicatesse, et le créateur, partial pour cette fois, semble doter ses côteaux d'un bienfait qu'il leur défend de partager avec la terre.

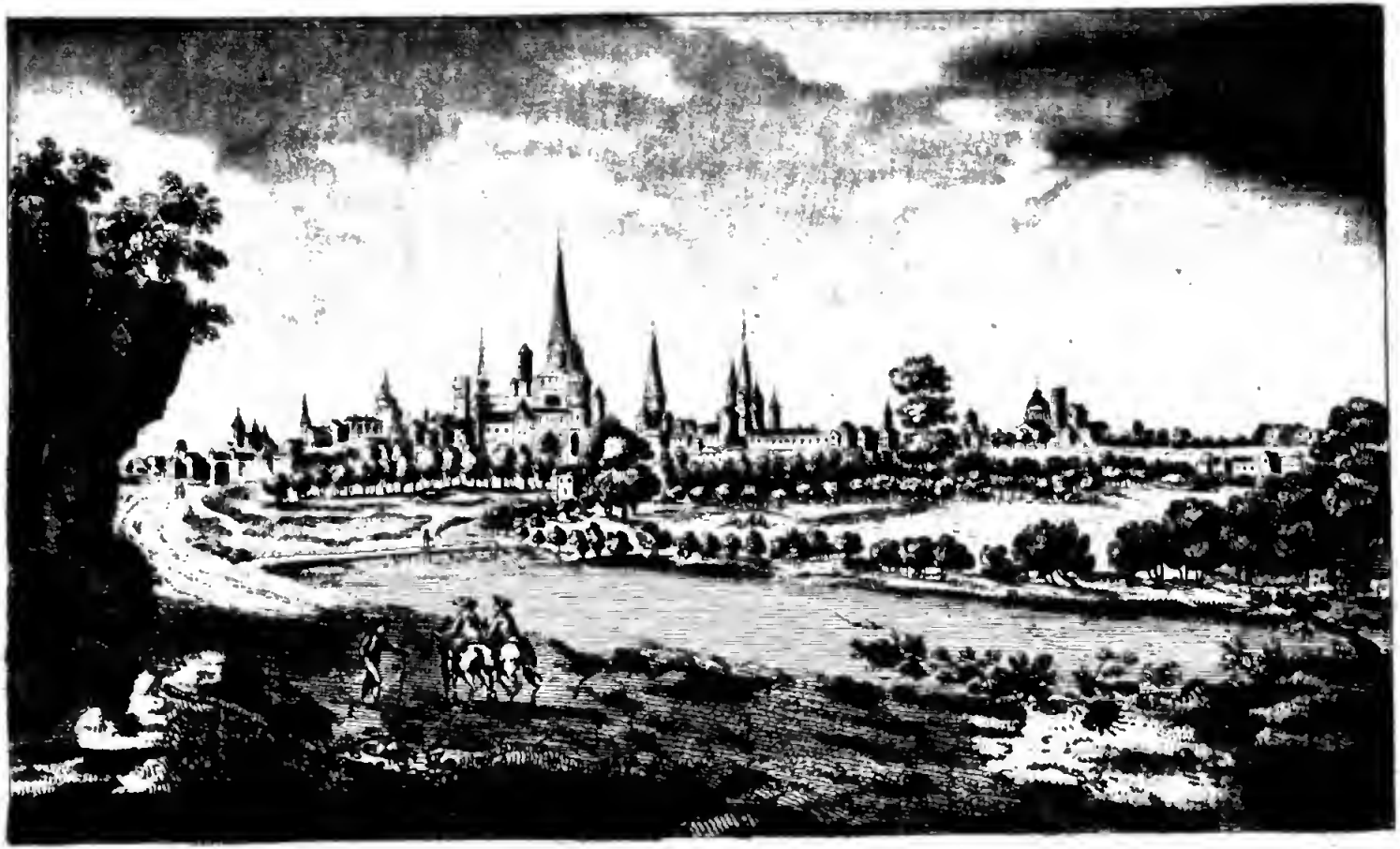
Hélas ! paisiblement assis sur les gradins des autels de Comus, nous voyons les rubis de Nuits et du Volney jaillir des amphores de cristal dans nos coupes d'agathe ; la folâtre joie vient humecter nos lèvres de l'essence que les pampres de Beaune déposèrent dans l'urne aux vastes flancs. Le plaisir et l'aimable oubli des maux voltigent autour de nous ; et les infortunés, dont la bêche laborieuse va solliciter la terre d'épancher la sève dans les seps délicats de la vigne timide, ne portent jamais à leurs langues desséchées par le travail, la liqueur bienfaitrice que leur art nous procure. Le front couvert de mirthe, nous buvons nonchalamment sous nos lambris dorés, le nectar dont la pourpre colore nos regards amoureux : souvent alors notre cothurne superbe glisse étonné sous nos pas chancelans ; et la main qui pressure pour nous la grappe diaprée, n'a pas même de l'eau pour détremper son pain que le soleil dessèche dans sa chaumière ouverte aux rigueurs des saisons. O liberté ! foule à tes pieds cet usage impie ; rends au pauvre les dons de la nature ! C'est pour lui qu'elle couvrit la terre, et de fleurs et de fruits ; et qu'à son tour, Anacréon soit le philosophe des hameaux.

Avant de vous parler des villes, dont l'élégance pèse sur les plaines fertiles de ce département, rappelons à votre souvenir celles que le temps a détruites. C'est là, citoyens, que les regards surpris admiroient jadis les superbes remparts de la Thèbes gauloise. Là gisoit cette Alexia (1), où César, ce vainqueur de l'univers, douta quelques instans de l'immortalité de la victoire. Cette forteresse immense couronnoit le front d'une montagne de cent cinquante toises d'élévation. Elle n'est plus ; la montagne lui survit : mais la montagne aussi s'usera à son tour : car tout périt sur la terre, excepté la vertu.

Quatre-vingt mille hommes défendoient Alexia ; mais quatre-vingt mille hommes ne purent ébranler la fortune de celui qu'attendoit le poignard de Brutus. Vous le savez, les dieux alors s'étoient tous déclarés pour l'injustice. Caton restoit seul, sur la terre, du parti de l'équité. Alexia ne fut point distinguée du sort de l'univers. César triomphant y pénétra les torches à la main. Les torrens du sang des habitans crevassèrent les flancs de la montagne, dont la croupe supportoit cette ville que les siècles avoient élevée ; les ruines des palais, des temples, des murs, s'éboulèrent sous la flamme ; et leurs cendres dispersées par les vents, furent au loin couvrir les prés que l'Ozerein arrose.

La fable, souvent complice des despotes ; la fable, créatrice de dieux imaginaires, pour pallier les vices des méchans ; la fable adulatrice, qui souvent accorde plus à l'homme puissant, que de puissance

Biblioteca Nacional
FONDO
ELATINO



Dijon

aux hommes, donne Hercule pour fondateur à cette ville d'Alexia. Mais que sert d'avoir un demi-dieu pour père, quand la terre est la proie des tyrans ? Hercule ne sauva pas Alexia du joug de César. Que ne fut-elle une chaumière ! Que les vertus de Palémon ne dérobèrent-elles sa destinée sous un toit de roseaux ! Elle n'eût pas fixé les regards dédaigneux d'un conquérant. Alexia n'eût été qu'un hameau, mais Alexia fût demeurée libre.

Dijon, chef-lieu de ce département, est une des belles villes de la république. Elle doit son origine à la superstition. On en douteroit presque : la superstition détruit et n'édifie jamais. Aurélien (2), dans la guerre qu'il fit à Tétricus, et que nous vous avons déja citée à l'article d'Autun, fut obligé, dans une manœuvre de guerre, de détruire un village appelé *Burgus Deorum*. Ce nom lui laissa des remords qu'accrut encore sa mère, que Vopiscus prétend avoir été prêtresse du soleil. Par ses conseils, il bâtit un temple sur le sol qu'avoit occupé ce village, le nomma *Divio*, dont on a fait Dijon par corruption. Les enfans de Hugues Capet, successeurs des anciens ducs de Bourgogne, y firent presque tous leur séjour, l'agrandirent et l'embellirent.

C'est delà que sortit ce mot vide de sens, inventé par la vanité, pour marquer la distance entre les peuples et les hommes à couronnes ; mot enfanté dans la cour des rois, détruit avec elle, déja même oublié ; que la postérité n'entendra pas, parce qu'elle sera moins près que nous des sottises de nos

aïeux; je veux dire l'étiquette, titre général de quelques usages bizarres des alentours des rois, objet du mépris du sage, unique et importante affaire des oisifs de cour, et désespoir des petits tyrans de province, gentilshommes à colombier, qui l'invoquoient sans cesse, n'en embrassoient que l'ombre, et prescrivoient ses loix aux Jasmins à sabots, écuyers mal-adroits de leurs grandeurs à savonnette.

Les ducs de Bourgogne, les plus fastueux des princes à tournois, calculèrent les distances d'apparat que, dans les cérémonies, il falloit mettre entre le prince et l'homme. Ils étoient loin de penser que l'égalité entre les humains ne cesse qu'à la mort; que l'étiquette n'appartient qu'aux tombeaux; que la vertu la marque, et qu'il n'est sur la terre de *noblesse* et de *tiers-état*, que parmi les cercueils. Le nombre de révérences, de pas, de regards, de paroles; la manière de se vêtir, de s'asseoir, de se moucher, de passer, d'entrer, de reculer, tout eut ses loix et ses limites, et l'ennui accourut de la pompe des églises siéger dans le palais des grands; la contrainte prit le manteau du respect, et la grandeur décréta que par vénération l'homme devoit bâiller.

Plus les usages sont ridicules, plus ils se propagent : un prince dont la droite à table eût été remplie par le laboureur utile, n'eût point trouvé d'imitateurs. Un prince dont le *génie* règle la hauteur du tabouret où quelqu'un doit s'asseoir, est un modèle pour ses semblables. Les femmes de la maison de Bourgogne portèrent l'étiquette à Madrid; les *couronnés* de la Castille la transmirent à la maison d'Autriche,

triche, et la maison d'Autriche en cadeauta toute l'Europe. Delà, ce cérémonial ridicule que le bourgeois de Paris alloit, par les bateaux de Saint-Cloud, admirer à Versailles à certains jours de l'année, avant que la liberté eût épuré les têtes. De là mille articles pour la gazette de France, lorsqu'il étoit défendu aux gazettes de dire quelque chose. Delà cet honneur, si cher à nos femmes de haute condition, et cependant de *mince* qualité, de se dire femmes *présentées*, terme dont la signification à Jérusalem étoit bien différente qu'à Paris; puisqu'à Jérusalem la femme présentée étoit celle qui s'étoit purifiée; au lieu qu'à Paris, la femme présentée étoit celle qui s'étoit corrompue. De là la gloriole de monter dans les *carrosses du roi*, et tant d'autres imbécillités que la sottise diadémale inventa, pour amener insensiblement l'homme à s'appercevoir que les journées des rois n'étoient qu'un tissu de misères.

C'étoit à Dijon que s'assembloient, tous les trois ans, les états de la province de Bourgogne; assemblée ridicule, vaine représentation des droits du peuple, où ce peuple humilié venoit par députés recevoir les ordres du tyran qui le dépouilloit, et donner au clergé superbe et à la noblesse insolente le spectacle d'hommes utiles opprimés pour entretenir leur luxe et leur oisiveté. Chaque ordre avoit son privilége : la noblesse de ne rien donner, le clergé de tout refuser, et le *tiers-état* de tout payer. Tandis que maintenant dix députés de la Côte-d'Or suffisent à la Convention nationale, pour maintenir les droits de leurs commettans, il en falloit quatre

cents cinquante aux états de l'ancien régime, pour les sacrifier.

Ne répétons point ici ce que tant d'écrivains inutiles et morosifs ont écrit sur le cérémonial *pompeux* de l'ouverture, de la tenue, et de la clôture de ces états. Disons seulement qu'ils commençoient par une messe du Saint-Esprit ; c'est-à-dire, qu'on supplioit l'esprit de lumière de frapper d'aveuglement cette assemblée célèbre ; de la rendre docile aux usurpations d'un despote ; d'éclairer de ses rayons le luxe insolent des ministres inhumains du dieu sensible au foible don du denier de la veuve ; de protéger l'abrutissement de ces hommes à trente-deux quartiers de noblesse et d'ignorance ; et d'incendier par ses feux le reste de raison dont le tiers-état pourroit user pour sentir l'injustice de son sort et l'iniquité de ses despotes. Disons encore que la table du gouverneur, celle du président des états, celle de l'intendant, les fêtes données à leurs maîtresses, les sommes englouties dans les gouffres du jeu, les étrennes aux valets, les *pour-boire* aux commis, les tours du bâton pour les syndics, etc., coûtoient plus en deux semaines, qu'un an de la législature moderne ne coûte à la république. Et pour qui ces tables, ces jeux, ces fêtes ? Non pas pour le tiers-état qui les payoit ; une femme de *qualité* auroit rougi de danser avec un bourgeois ; mais bien pour le *monsignor* à simarre violette, dont la tête appesantie par les fumées du vin et les fatigues de la digestion, se penchoit sur les coussins oiseux où son épiscopal embonpoint discutoit, en ronflant, les intérêts de

la province ; mais pour le *grand seigneur* à casaque dorée, dont les lèvres dédaigneuses faisoient l'honneur à la nature de s'enivrer avec le vin que le pauvre a foulé ; mais bien aussi pour ces gentils-hommes à sabots qui, l'épée au côté, le sarreau sur le corps, un écu dans la poche, accouroient aux états se nourrir pendant quinze jours pour le reste de l'année, prenoient pour auberge la salle à manger d'un intendant, pour lit les banquettes de son antichambre, et pour égoût le parquet de son palais. O temps ! ô mœurs ! ô dégradation de l'espèce humaine ! malheureuse patrie ! telles étoient donc les espèces avilies dont les vices prétendoient à l'honneur de faire tes destinées. Un immonde troupeau de Vitellius étoit la caste par excellence, et se prétendoit du sang des dieux, quand ses veines ne receloient qu'une vase fétide, semblable à celle que les flots de la mer laissent avec mépris sur la grève qu'elle infecte. Cette vase, quand le soleil la frappe, n'enfante que des vers. Telle est l'image du sang de ces nobles et de ces prêtres, quand l'astre de la liberté les a couverts ; des milliers de vices, comme autant de reptiles, ont fourmillé dans la fange dont ils étoient pétris.

Aujourd'hui tout est effacé. Les places de Dijon, que le poids des statues des tyrans faisoit gémir, ses rues indignées des noms méprisables qu'elles portoient, ses palais si long-temps déshonorés par le séjour des sangsues publiques, se sont purifiés. Dijon a donné l'exemple ; la première, elle donna le saint nom d'*Egalité* à la rue de *Condé* : il n'est plus

d'effigies de rois, plus de palais des états, plus d'hôtel de Bourbon ; et l'air, heureux de ne plus frotter sur le bronze des oppresseurs, arrive pur à votre haleine.

Il y reste des églises. Pourquoi pas ! O Dieu de l'univers, tant mieux qu'il t'en reste : c'est sur la terre où la tyrannie n'existe plus, que tu mérites des temples. Que l'on t'en élève encore ; que tout l'art des humains s'y déploie pour y rassembler une ombre de ta majesté ; il est si doux de t'adorer dans un temple où le prêtre ne vit plus.

Parmi ces temples élevés à la superstition, bien plus qu'au moteur des éternelles destinées, la *Sainte Chapelle* a fixé notre attention. Son architecture gothique, mais hardie et légère, la flèche délicate qui la surmonte et s'élance avec audace, amusent l'œil et plaisent au génie. Là se garde une hostie dite miraculeuse, donnée par Eugène IV à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Le vrai miracle est la réunion des plus méchans hommes pour honorer ce *don du ciel*. L'esprit humain auroit vainement cherché pour rencontrer si juste ; il faut bien que le ciel s'en soit mêlé. Eugène IV, que l'église, au concile de Bâle, déclara symoniaque, parjure, incorrigible, schismatique, hérétique, fut celui qui l'envoya. Philippe-le-Bon, qui, près de descendre au cercueil, se fit porter au siége de Liége, pour repaître encore ses yeux expirans du spectacle d'une ville en cendres et de ses habitans égorgés, fut celui qui la reçut. Le duc d'Epernon, le plus insoutenable, comme le plus insolent des Gascons,

fut celui qui donna le coffre d'or, enrichi de pierreries, dans lequel on la conserve. Et Louis XI qui fut..... Louis XI, donnna la couronne d'or, que l'on pose sur l'ostensoir de même métal, du poids de cinquante et un marcs, dans lequel on l'expose.

Là une abbaye fameuse reposoit en paix, à l'ombre du grand arbre de l'oisiveté que le monachisme avoit planté sur le monde chrétien, avant le réveil de la raison en France; c'étoit Saint Benigne. Là d'heureux bénédictins couloient *saintement* leurs jours uniformes à l'abri de cent mille livres de rente, et de la table au chœur, du chœur à la table, devenoient mûrs pour le ciel, et passoient doucement du sein des voluptés dans le sein du père éternel. Les bénédictins étoient les grands seigneurs parmi *le peuple moine*, comme les Bernardins en étoient les fermiers généraux, et les enfans de Saint François le tiers-état. Quand on se présentoit chez les Bénédictins, ils vous recevoient avec cette politesse *capable*, symptôme de la protection. Ils sembloient toujours vous tenir à une certaine distance d'eux, et vous dire : Nous sommes plus que vous, et nous en savons plus que vous. Les Bernardins, au contraire, étoient les Turcaret de l'aventure : chaque moine étoit M. Rondon, vous frappant sur l'épaule, vous tutoyant, riant et parlant haut, et vous citant la cave avant les pères de l'église. Cordeliers, Récollets, Capucins étoient les bourgeois des cloîtres, petits détails, petites confidences, petits jardins, petites maîtresses. Les premiers enfin vous traitoient en princes, les seconds avoient des tables à la Baujon, et les

troisièmes vous invitoient au café. Telles étoient les nuances distinctives de ces originaux, qui se méprisoient plus entre eux que le monde ne s'en moquoit.

Ce roi d'Orléans et de Bourgogne, *Gontran* dont je vous ai déja parlé quelquefois, fut le fondateur de cette abbaye de Saint-Bénigne. Ce *bon* roi, qui passa sa jeunesse dans les bras d'une courtisane; qui fit mourir les médecins de la reine *Austrechilde*, parce qu'elle n'avoit pas eu la complaisance de guérir par leurs remèdes; qui fit généreusement lapider un *seigneur* de sa cour, pour avoir tué un daim dans une forêt: ce *bon* roi fut saint; et il le méritoit bien! il avoit donné quelques milliers de marcs d'or en croix, en couronnes, en vases, à cette abbaye qu'il appela Saint-Bénigne, du nom d'un homme que ni vous, ni moi ne connoissons, mais que le sage Marc-Aurèle connoissoit pour être un méchant valet de Saint Policarpe, et qu'il exila de l'Italie, afin sans doute que, pour la plus grande gloire de Dieu, il vînt prêcher dans les Gaules qu'il falloit manger du poisson le vendredi, pour n'être pas damné comme Aristide et Solon. Ce Gontran donc, qui n'étoit ni *Titus*, ni *Antonin*, mais qui fondoit des abbayes et leur donnoit de l'or, monta tout droit au ciel; il est vrai que, dans le onzième siècle, lorsqu'une famine générale força de vendre toutes les riches dépouilles des nations, dont Gontran avoit doté nos enfans de Saint Benoît, on fut tenté de désanctifier un roi qui n'étoit plus utile; mais l'habitude l'emporta, et les honneurs de l'*ora pro nobis*

lui furent conservés. Chaque abbaye avoit, comme cela, les saints de sa domesticité. L'église comptoit les saints martyrs, les saints confesseurs, les saints docteurs : elle auroit pu compter aussi les saints de reconnoissance.

L'église de cette abbaye est d'une belle architecture, et mérite d'être vue, ainsi que celle de la cathédrale ; il en est peu dont le style soit plus léger, et la coupe plus hardie. Plaignons les siècles d'erreur ; gémissons sur les atrocités qu'enfantent l'esprit ; et loin de nous extasier sur la magnificence des temples, souvenons-nous que c'est à ce luxe, à cet orgueil des cultes, que l'on dut la moitié des maux de l'humanité. Telle étoit notre réflexion, en parcourant ces superbes parvis, quand nous songions que cette ville donna l'exemple à la France de chasser les protestans. Dès le commencement des troubles de religion, Tavannes, digne confident de Charles IX, fit désarmer tous les protestans à qui l'on venoit de défendre, par un édit, de prier Dieu ; et comme la tyrannie s'accroît à mesure qu'elle tombe en des mains plus subalternes, le maire et les échevins, pour renchérir sur Tavannes, les firent chasser de Dijon, eux, leurs femmes et leurs enfans.

Qu'il est doux cependant pour un François de rencontrer, au milieu de ces monceaux de cendres que le fanatisme a laissés sur l'histoire de la France, des étincelles de ce courage, de ces vertus héroïques qui ne s'éteignent jamais dans le cœur de ses habitans. Nous allons retrouver, dans un autre siècle,

le pendant de ce siége de Thionville, dont la première campagne de l'égalité vient de s'honorer. Que falloit-il à nos pères pour nous égaler? être libres. Vous avez vu, dans l'histoire de ce département, quatre-vingt mille Bourguignons dans Alexia, ployer sous le joug de César. Vous allez voir, dans Saint-Jean-de-Lône, cent soldats et quatre cents habitans, tenir tête à quatre-vingt mille Espagnols et Impériaux, et parvenir à les chasser. Cinq-cents François vainqueurs de quatre-vingt mille hommes ! ce calcul plaît au moment où tous les tyrans se liguent contre la liberté.

En 1636, les armées combinées de l'empire et de l'Espagne, commandées par le général Galas, les marquis de Saint-Martin et de Grave, et le duc Charles de Lorraine, assiégèrent Saint-Jean-de-Lône. Depuis le 25 octobre jusqu'au premier novembre, leur formidable artillerie battit la muraille, et parvint à faire une brêche de cinquante pieds, qui facilita l'assaut Cet assaut fut terrible, dura trois heures, et prouva ce que l'esprit humain n'auroit jamais pu croire : cinq-cents hommes repoussant quatre-vingt mille hommes.

Le lendemain, le général de l'empereur envoya un trompette sommer la ville de se rendre. On le renvoya sans réponse, et à l'instant même, les cent hommes de garnison et les habitans s'assemblèrent, et jurèrent, entre les mains du maire, „ de sacrifier leurs vies pour la défense de la place, „ et en cas qu'ils se vissent prêts à être forcés, „ de mettre le feu chacun à sa maison, ainsi

» qu'aux poudres et aux munitions de guerre, afin » que l'ennemi n'en profitât pas, et ensuite de mou- » rir l'épée à la main; ou s'ils pouvoient se faire jour » à travers l'ennemi, de se retirer par le pont de » Saone, en brûlant après eux une arche dudit » pont. »

Le moment de signaler cette généreuse résolution se présenta bientôt. A trois heures d'après-midi les ennemis remontèrent à l'assaut : cette fois la résistance fut plus terrible encore. La mort moissonnoit-elle quelques-uns de ces intrépides défenseurs ? soudain leurs épouses, ou leurs mères, ou leurs filles s'emparoient de leurs armes, vengeoient leur trépas, ou périssoient sur leurs corps. Enfin, l'ennemi plus étonné que fatigué d'une lutte si inégale par le nombre, et dont on lui vendoit si chèrement le spectacle, se retira en désordre, et le lendemain, dans la nuit, leva le siége. Comment un roi, que l'histoire osa nommer le juste, récompensa-t-il cet incroyable dévouement ? par une exemption du droit de franc-fief, s'il prenoit fantaisie à quelques roturiers de Saint-Jean-de-Lône d'acheter un bien *noble*. Quelle pitié ! mourez donc pour les rois ! Ah ! les chênes dont on fait les couronnes n'étoient pas encore semés sur la France !

Quand on compare le peu d'estime qu'un roi fait de cinq cents hommes de cette espèce, à la grande considération qu'il accorde à des hommes comme les moines de Cîteaux, par exemple, on se demande si l'homme est vraiment né pour sè

rendre utile à son semblable. Mais en approfondissant la question, on démêle bien vîte que ce sont les rois qui sont nés pour être inutiles, puisque la distinction des vertus et des vices leur est tellement étrangère, que leurs bienfaits tombent presque toujours sur les vices. Dans le *règne animal* des abbayes, ce Cîteaux étoit un éléphant : il en avoit au moins la soif et la faim, s'il n'en avoit pas l'intelligence. Il est des royaumes moins grands que n'étoient les possessions des moines de Cîteaux, et telle ville consomme, dans un an, moins de vin que ces *bonnes* gens n'en recueilloient dans une automne. La foudre d'Hédeilberg est moins fameuse que n'étoient les caves de Cîteaux. Enfin, cette abbaye offroit en grand tout ce que l'on retrouve dans ses semblables, du vin, des cardinaux, des papes, des saints, des richesses, de l'ennui, de l'ignorance et de l'oisiveté (3). Un certain abbé de Molême, appelé Robert, enrichi par un Hugues, duc de Bourgogne, détacha quelques enfans de Saint Benoît, et vint s'emparer, avec eux, des déserts de Cîteaux. Mais Saint Bernard, plus entreprenant qu'équitable, jeta les yeux sur cette retraite, dont la situation plaisoit à son ambition, et suivi de vingt de ses disciples, accourut, non pas la conquérir, mais y porter ses opinions, qu'il appeloit sa règle : et Cîteaux, transformé tout-à-coup en ville, par la religieuse magie d'un homme profond dans l'art de séduire, devint le gouffre où toutes les richesses des nations vinrent s'engloutir. Je dirois presque, si l'expression n'étoit trop triviale, que cette abbaye,

grace au génie de cet homme, devint la maison de banque du paradis, où chaque imbécille, entraîné par la folie du temps, venoit, en partant pour les croisades, tirer, avec son argent, des billets à vue sur le ciel.

Quel homme que ce Saint Bernard ! qu'il étoit au-dessus de son siècle ! et quelle adresse il mit à tourner au profit de son ordre la démence des peuples et des rois ! Doué des charmes de la figure et des graces de l'éloquence, tour-à-tour souple et opiniâtre, austère et courtisan, modeste et superbe, caressant et irascible, sensible et impérieux, magnanime et vindicatif, enfin, vertueux par nécessité, intrigant par habitude, il fut l'homme de tous les temps, et le seul homme de son temps. Souverain dans le cloître, religieux parmi les peuples, courtisan auprès des rois, ministre auprès des papes, nul ne justifia mieux cette expression mystique des histoires des saints : *il se fit tout à tous*. Cet homme extraordinaire étoit né dans ce département à Fontaine près Dijon. Jamais Saint ne fit plus de bruit; jamais conquérant ne dépeupla plus le monde ; jamais imposteur ne fit plus de prosélytes : ambitieux avec raffinement, il eut l'art extrême de ne pas monter au premier rang de l'église, mais d'y placer son disciple Eugène III ; et gouvernant sous son nom, il sut ainsi, par une adresse extrême, rapporter à lui tout le bien que faisoit ce pape, et charger ce pape de tout le mal qu'il commettoit. C'est en vain que toutes les voix de l'église se sont élevées pour proclamer la sainteté de Bernard : on

n'en impose point aux humains : Bernard sera toujours le prédicateur des croisades ; Bernard sera toujours le persécuteur du déplorable Abailard ; Bernard sera toujours le fondateur de dix-huit cents couvens d'hommes, et de quatorze cents couvens de filles. Que de générations égorgées ! Dix hommes comme Saint Bernard auroient dépeuplé le monde.

Comment le même département a-t-il enfanté Saint Bernard et Buffon ? L'un feroit haïr le séjour de la terre ; l'autre le fait aimer. O Buffon ! la race des Atrides a trouvé un homme pour la chanter. Achille et les fils de Télamon et d'Oïlée vivent encore, parce que les vers du chantre des rives du Melès sont immortels ; et la lyre des dieux n'a pas célébré tes travaux ! Créatures innocentes, animaux qui peuplez les terres et les mers ; vous ! dédaignés par l'homme, et qui valez mieux que lui ; vous ! qui n'avez ni rois, ni prêtres, ni poignards, vous le vengez de cet oubli. L'histoire de vos mœurs est tout ensemble, et l'éloge de Buffon, et la critique des humains. Si l'homme eût été meilleur, nous n'aurions pas peut-être l'histoire naturelle de Buffon.

Mais que dis-je, ô Buffon ! quel philosophe a mieux peint le caractère de l'homme que toi ? Quand tu nous décris le lion ensanglanté, déchirant sa proie sur le sable brûlant de l'Afrique, ou le nonchalant Aï traînant son oisive existence sur les rives de la Plata, ne retrouvé-je pas l'homme dans la rage de l'un et dans l'égoïsme de l'autre ? entre l'aigle superbe dont l'aire est teinte de carnage, et l'oiseau-mouche dont l'aile de saphirs caresse

la fleur nouvelle, tous les anneaux intermédiaires ne sont-ils pas en effet la généalogie des ridicules de l'homme ? Depuis l'astre lumineux dont tu devinas la création, jusqu'au marbre dont la lente végétation fut surprise par ton génie dans les entrailles du globe, n'est-ce pas toujours l'homme ? orgueil et splendeur d'un côté, insensibilité, froideur et dureté de l'autre. O vérité désastreuse ! Végétaux, minéraux, animaux, il n'est donc rien dans la nature qui ne soit marqué du sceau des vices des mortels ! et tandis que la lumière d'emprunt dont se brillante le front des planètes, est l'image de la vanité de l'homme, l'imperceptible point dont le ciron fait son univers, n'est-il pas l'emblême de sa foiblesse ?

Repose en paix, ô Buffon ! dans le cercueil où l'immortalité t'enchaîne ! Tu te détachas de la masse des êtres, voilà ta gloire : ton cerveau pesa et les cieux, et la terre ; l'homme fut la créature dont tes regards s'occupèrent le moins ; c'étoit juger en Dieu. Que méritent, en effet, les êtres insensés dont les mains assirent Saint Bernard dans les temples (4), et profanèrent tes écrits par le fer de la censure imbécille ?

Non loin de cette abbaye de Cîteaux, dont l'abbé joignoit au ridicule de gouverner un peuple d'espèces ignorantes et inutiles, le scandale d'être le chef des ordres de Calatrava, d'Alcantara et de Montèze en Espagne, et de l'ordre d'Avis ou du Christ en Portugal, se voyoit cette chartreuse de Dijon, si renommée par son luxe, sa somptuosité,

sa bonne-chère, ses palais, sa basilique, et ses jardins enchanteurs ; une maison de mort étoit devenue le spectacle des vivans ; on alloit voir la chartreuse de Dijon, comme on court ailleurs contempler la magnificence des cirques, et l'élégance des théâtres : fondée par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, en 1383, elle est devenue la sépulture de ces ducs. Pourquoi pas ? une chartreuse peut bien être la sépulture des *souverains* chimériques des nations ; il y a si long-temps que toutes les chartreuses possibles sont le tombeau de la raison, cette véritable souveraine du monde.

En quittant Dijon, nous avons vu successivement Auxonne, Beaune, Arnay, Semur et Châtillon.

Auxonne, que son école d'artillerie rend recommandable, est célèbre dans l'histoire par un trait de fermeté qui l'honore. François Ier. qui, par le traité de Madrid, avoit cédé ce qui ne lui appartenoit pas, avoit compris Auxonne dans cette cession. Le comte de Lannoy vint au nom de Charles-Quint pour en prendre possession. Les habitans fermèrent les portes : il fallut en faire le siége ; mais leur résistance fut si vigoureuse, que Lannoy fut obligé de renoncer à s'en emparer, et de se retirer à Dôle, après avoir perdu la moitié de ses troupes. Heureux si les habitans d'Auxonne s'étoient contentés de cette gloire, et n'avoient pas cru l'accroître par un fanatisme déplacé, qui leur valut le titre, toujours trop cher acheté, de défenseurs de la religion.

Si nous avions eu besoin de nous convaincre du

Beaune

ridicule des préventions, Beaune auroit suffi pour nous en guérir. L'amabilité de ses habitans, leur honnête franchise, leur cordialité fraternelle prêtent un charme à leur esprit. Faut-il que le mot insolent d'un homme, mot que l'on dit bon, parce qu'il partoit de la bouche d'un roi, faut-il que le sarcasme d'un poëte acrimonieux, flétrissent la réputation d'une ville? Rien de si spirituel que le propos du maire de Beaune, dans un banquet civique : » Nous avions bien raison de ne pas offrir notre meilleur vin à Louis XIV, nous le gardions pour ce moment ci. » Beaune est une ville charmante, et le refus d'esprit que lui font les méchans est plutôt un éloge qu'une satyre.

La justice d'Arnay-le-Duc appartenoit au *prince de Lambesc*. Quelle justice que celle qui dépendoit d'un tel homme ! C'est bien le temple de l'iniquité sur le fronton duquel on avoit gravé l'effigie de Thémis. Elle étoit malheureuse, la justice de cette petite ville. Pendant trois cents soixante et trois jours de l'année, elle relevoit du plus méchant des hommes, et pendant les deux autres jours, elle appartenoit au prieur de Saint-Benoît : il seroit curieux de calculer qui faisoit le plus de mal, ou du prêtre, ou du grand seigneur, chacun respectivement pendant le cours de sa jurisdiction, s'il n'étoit pas question de Lambesc; je parierois volontiers pour le prêtre. Arnay fut l'un des théâtres de la gloire de l'amiral Coligni; il y battit le maréchal de Cossé.

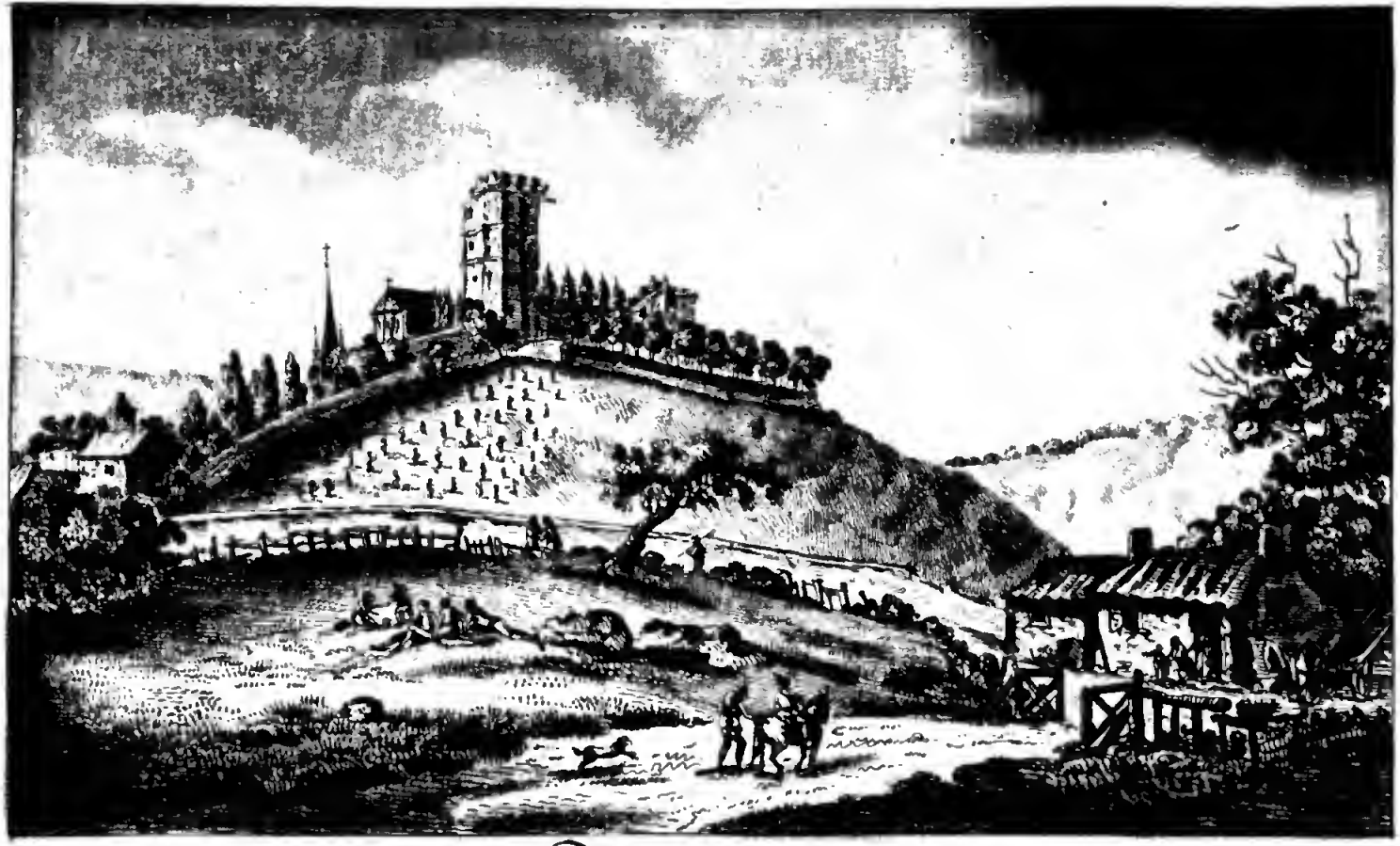
La crédulité, qui ne lira point notre livre, ne nous reprochera donc pas de n'avoir point vu à Semur

l'anneau conjugal de la Vierge-Marie, dont son église est la dépositaire. Mais vous nous reprocheriez de ne vous rien dire du tombeau de Genebrard, ce fameux archevêque d'Aix, travailleur infatigable, et qui, semblable à ce héros de l'antiquité, que la crainte du sommeil avoit armé d'une boule d'or dont la chûte le réveilloit, avoit élevé un petit chien à lui rendre le même service. Comment se peut-il qu'à travers les épaisses ténèbres dont la tête d'un ligueur étoit obscurcie, il se glissât quelques étincelles de raison ? Ce Genebrard fit un traité volumineux pour prouver que les évêques devoient être élus par le peuple ; et il faut le dire, à la honte de l'humanité, ce fut le seul de ses ouvrages que l'on fit brûler par la main du bourreau. Son épitaphe est un chef-d'œuvre de latinité.

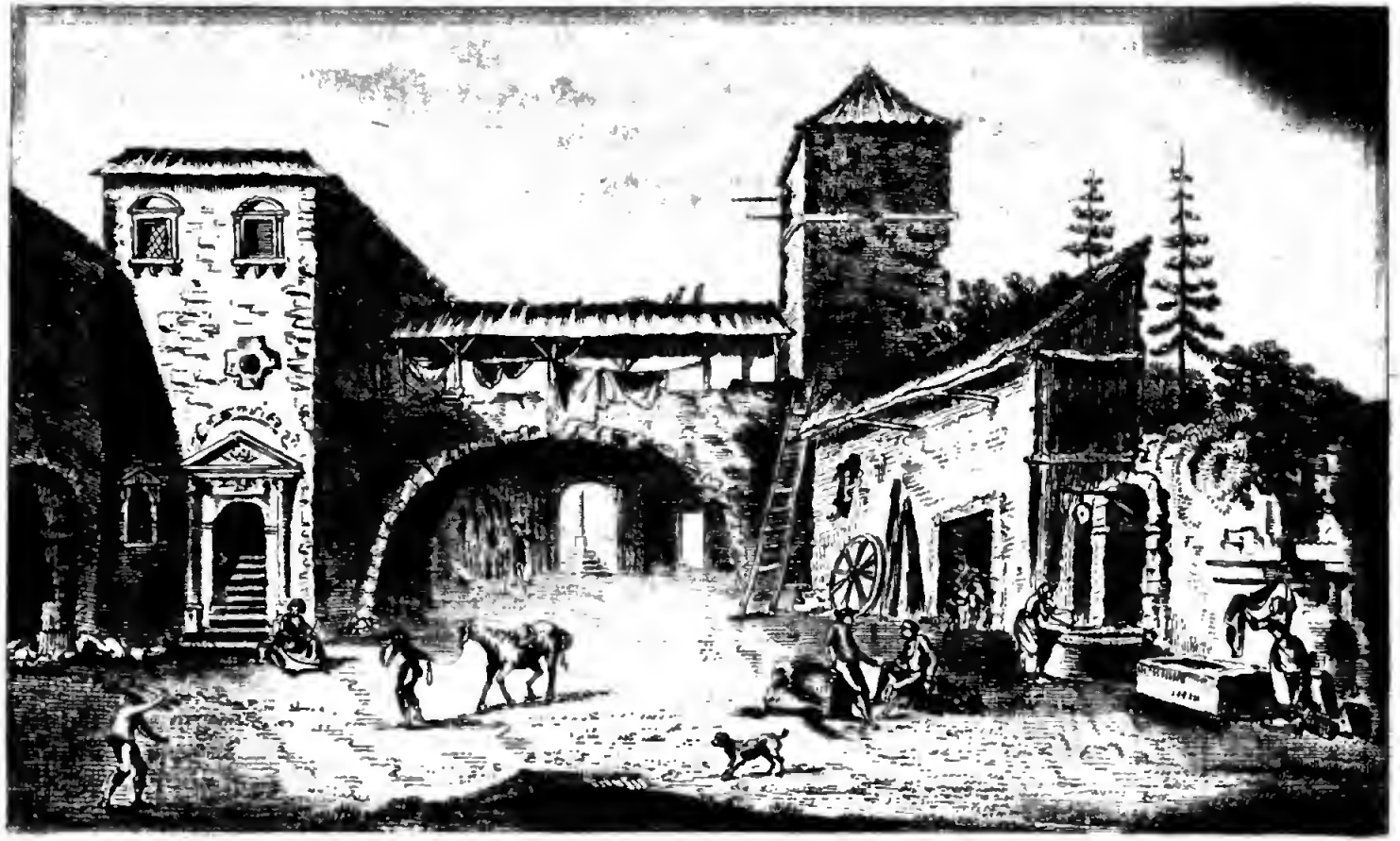
Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Semur, ainsi que Châtillon, intéresse peu le voyageur. Cette dernière ville est la première qu'arrose l'onde paisible de la Seine dont nous avons vu les sources. La nature est formidable dans ces quartiers, et le Val-Suson, que l'on traverse avant d'arriver à Saint-Seine, rappelle à la mémoire l'image des précipices des Alpes. C'est non loin de ces montagnes que nous avons respiré, dans Montbar, l'air pur qui jadis portoit la vie dans les veines de Buffon. C'est là que mes larmes redemandoient le grand homme dont l'indulgente bienveillance enhardit mes pas chancelans encore, dans le sentier épineux de la littérature. Buffon n'est plus ! dis-

pensez



Montbard



Ancien Monument à Nolay

pensez ma douleur de la peinture de Montbar. On écrit mal, on voit mal, quand le cœur est oppressé et quand le voile des pleurs s'étend sur notre vue.

Des ruines que nous avons admirées dans le village de Nolay, nous ont offert assez d'intérêt pour les dessiner et vous les envoyer. Que ne pouvons-nous de même vous transmettre les portraits de tous les grands hommes que ce département a produits ; c'est un des plus riches de la France en écrivains fameux. On croiroit que les filles de mémoire ont secoué les flammes du génie sur ces heureux climats. Crébillon, Longepierre, Piron, la Monnoye, Bossuet, Saumaise, Rameau, Boursault, Jeannin. Quel étonnant assemblage de talens divers, que Dijon réclame presqu'en totalité (5) !

Si l'abbé Prevôt ne naquit pas dans ce département, au moins ce fut là qu'il naquit au génie, et qu'il entra dans cette carrière des lettres qu'il fournit avec tant de gloire, et qu'il sema d'une telle abondance d'ouvrages, que l'on douteroit presque qu'un seul homme ait pu les concevoir. L'immortalité s'est emparée de tous ces grands hommes, dont plusieurs sont chers à la philosophie. Un hommage de plus n'ajouteroit rien à leur renommée. Remplissons un devoir plus doux et plus sacré, en garantissant, s'il se peut, de l'oubli la vertu modeste. L'honorable emploi de l'homme de lettres républicain, est moins de louer les grands hommes, que de chercher ceux qui ne l'ont pas été. Maret est peu connu, mais doit-on s'en étonner? c'est l'ordinaire et triste effet de la dédaigneuse indifférence

de l'ancien régime pour la chose publique. Maret mourut pour la patrie ; est-il étonnant qu'on n'en ait pas parlé ? Secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon, Maret, savant estimable, étoit médecin. Une maladie épidémique attaqua quelques cantons de la Bourgogne en 1786. Maret, avec la confiance intime de son talent, n'écouta que son humanité ; les représentations de ses amis, les larmes de sa famille ne l'arrêtèrent point ; le bien public, le salut de ses frères, l'emportèrent dans son cœur sur ses propres dangers. Il partit. Hélas ! la mort le frappa au milieu de ses succès. La mort ! étoit-ce là la récompense que le ciel devoit à son dévouement ? Mais peut-être la providence en permet-elle quelquefois de semblables, pour apprendre aux humains le prix qu'elle attache aux grands efforts, par les périls dont elle les accompagne (6).

J'ai commencé, citoyen, la relation de mon voyage dans la ci-devant Bourgogne, par les fureurs d'un tyran ; je les finis par les bienfaits d'un citoyen : au moins aurai-je rempli une partie de ma mission, celle de prouver qu'un homme du peuple vaut toujours mieux qu'un grand ; et vous conviendrez que j'aurai du moins retiré de mes courses quelque fruit pour l'humanité.

NOTES.

(1) Cette ville d'Alexia s'appelle Alise aujourd'hui ; ce n'est plus maintenant qu'un village : la superstition attiroit chaque année, dans ses environs, une foule immense de pélerins à la chapelle de Sainte-Renne. Une procession fameuse étoit le grand spectacle que les prêtres donnoient

à la multitude complaisante dont l'argent répandu pendant quelques jours dans le canton, faisoit vivre le reste de l'année le curé, sa gouvernante, les capucins, leurs enfans, etc. Rien n'étoit plus plaisant que la bonhommie de tout ce peuple, prompt à se faire écraser pour faire toucher des chapelets, des mouchoirs, des lambeaux de linge, et mille autres misères semblables, à la châsse de Sainte Renne. Et quelle étoit l'heureuse vertu attribuée à la sainte? la faculté de guérir la gale. Une équivoque valut à notre sainte cette bienfaisante qualité. Dans le onzième siècle, une femme étoit à confesse à un Bernardin, dans une église des environs de la chapelle de Sainte Renne; cette femme s'accusoit sans doute de quelques peccadilles au moine décent, mais peu discret, qui lui répétoit un peu trop haut peut-être d'avoir recours à Sainte Renne, pour étouffer cette démangeaison. Non loin delà se trouvoit la servante d'un château qui, *bénitement*, attendoit son tour d'absolution; cette fille, par malheur, avoit la gale. Ces mots de démangeaison et de Sainte Renne qui frappèrent souvent son oreille, lui persuadèrent qu'il étoit question, entre le confesseur et la pénitente, d'une maladie semblable à la sienne, et mettant à profit l'avis indiscret que le hasard lui fournissoit, elle courut à la chapelle de la sainte, se prosterna devant la châsse, et pour rendre le remède plus efficace, coupa un petit morceau de la robe dont l'image étoit ornée, et le mit religieusement dans son sein. Par un effet de la circonstance, le maître de cette servante étoit grand chasseur et très-avare, grand ami de ses chiens: il avoit toujours chez lui de l'huile mêlée avec du soufre, toute prête à leur faire prendre, lorsqu'ils étoient menacés de la rage, ou de quelqu'autre maladie. Or, il advint que le jour même où la servante avoit visité Sainte Reune, une salade la tenta le soir. Mais comment demander de l'huile à un maître avare? c'étoit le moyen de se faire chasser *ipso facto*; le danger d'en dérober étoit moins grand. Elle en déroba donc, et tomba par hasard sur la pharmacie des chiens de monseigneur, sans le savoir. Tout ce qu'on prend paroît toujours meilleur; telle est la malice du cœur humain. Elle y retourna une fois, deux fois, et tant enfin que la bouteille se vida. Le soufre fit son métier, il guérit la gale: la sottise fit aussi le sien; elle persuada à la bonne fille qu'il entroit de la Sainte

Renne dans sa guérison. La miraculée parla : les faveurs des saintes ont toujours fait des indiscrets. Les prêtres ont le tact sûr en fait de miracles lucratifs. Celui-là fut de ceux qu'on ne dut pas révoquer en doute. Dès-lors Sainte Renne eut le département des galeux, et les prêtres l'argent des imbécilles.

(2) Lucius Domitius Aurelianus, empereur. La flatterie fait commettre un mensonge à Vopiscus, quand il dit que la mère d'Aurélien étoit prêtresse du soleil. Aurélien étoit de la Pannonie, et né de l'une de ces familles que l'on nommoit improprement *obscures*.

(3) Cîteaux a fourni quatre papes, Eugène III, Grégoire VII, Célestin IV et Benoît XII.

(4) On ne sera pas fâché de savoir que le grand Saint Bernard a été excommunié une fois dans sa vie. Ces petites choses-là consolent les mondains.

(5) Il ne faut pas non plus oublier un homme célèbre par la déraison, c'est *Palliot*, imprimeur de Dijon, qui passa sa vie à écrire sur le blazon et les généalogies. Quel homme utile ! Une circonstance bizarre, c'est qu'il écrivit et imprima ses livres, et grava lui-même les nombreuses planches dont il les orna.

Explique-moi, lui dit *la Monnoie* dans ses vers,

Comment, sans cesse à lire appliquant ton esprit,
Tu sus trouver le temps d'écrire ?
Et comment ayant tant écrit,
Tu sus trouver le temps de lire ?

(6) *Menestrier*, savant antiquaire, étoit aussi de Dijon. Il a laissé des recherches importantes sur les médailles. On lisoit autrefois sur un des vitraux de Saint Médard de Dijon, cette épitaphe singulirèe :

Ci gît Jean le Menestrier.
L'an de sa vie soixante et dix,
Il mit le pied à l'étrier
Pour s'en aller en paradis.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

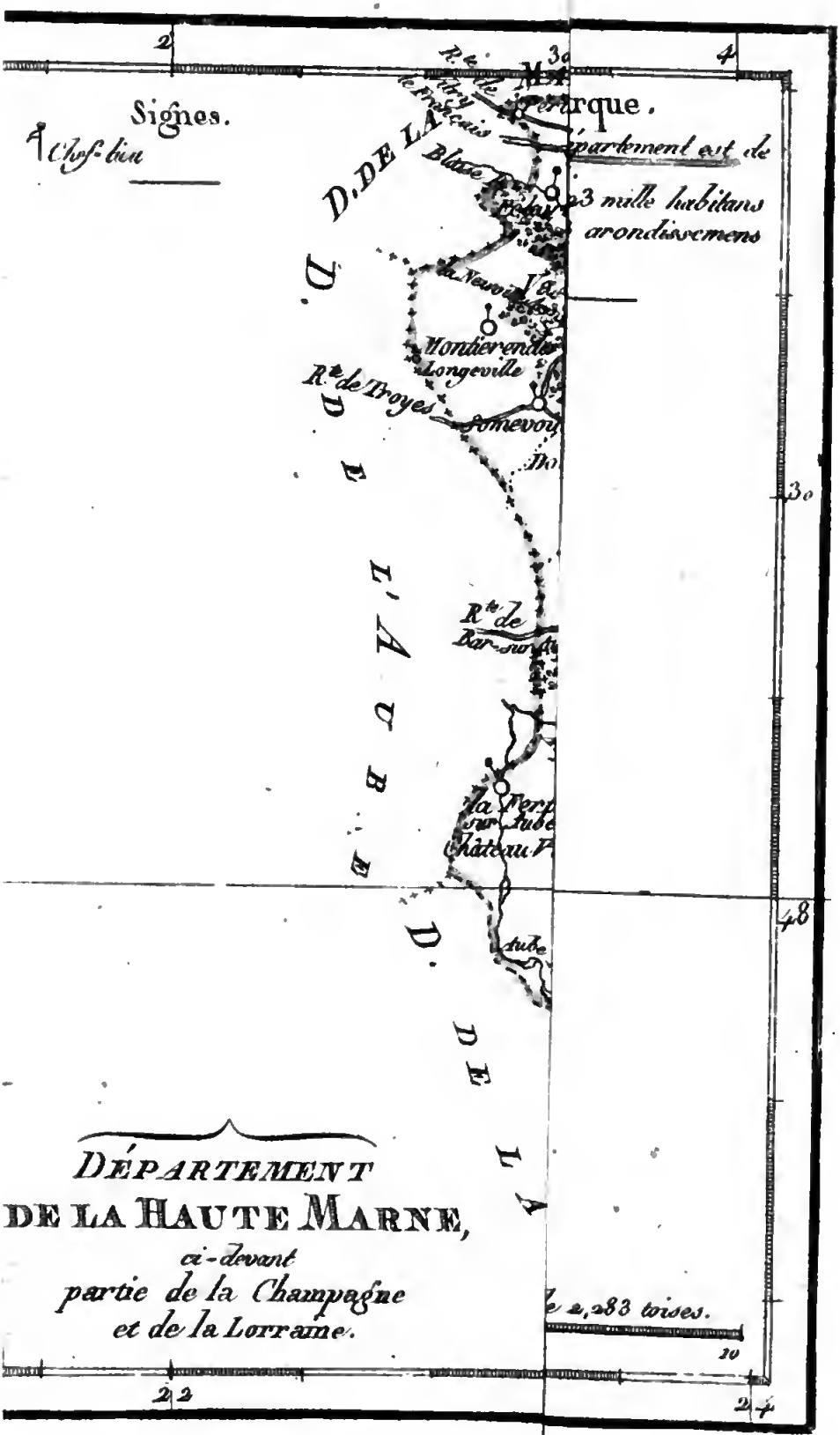
1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les 83 Départemens.	23 n°s.



DÉPARTEMENT DE LA HAUTE MARNE,

ci-devant partie de la Champagne et de la Lorraine.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-MARNE.

Nous retournons un peu sur nos pas, citoyen, et nous rentrons dans l'intérieur de la république, après en avoir parcouru quelques frontières. Nous avons quitté la terre des anciens Bourguignons, et nous sommes entrés par le midi dans cette partie de la France, appelée jadis *Campania* par excellence, à cause de l'abondance de grains de toute espèce qu'elle produisoit jadis. Encore un mois, et nous aurons parcouru ces plaines, témoins de la fuite des insolens ennemis de la liberté française. Nous vous parlerons alors avec plaisir des campagnes de Châlons. Pardonnez à cette impatience de bons patriotes dont l'esprit se repaît, d'avance, du doux plaisir de se trouver sur le théâtre de l'humiliation des despotes conjurés, et de se dire : c'est là vraiment le berceau de la liberté française ; puisque là ont échoué la perfidie d'une cour scélérate, la trahison de ses indignes agens, l'espoir coupable de leurs défenseurs étran-

gers, et les projets criminels des enfans déserteurs de la plus digne patrie.

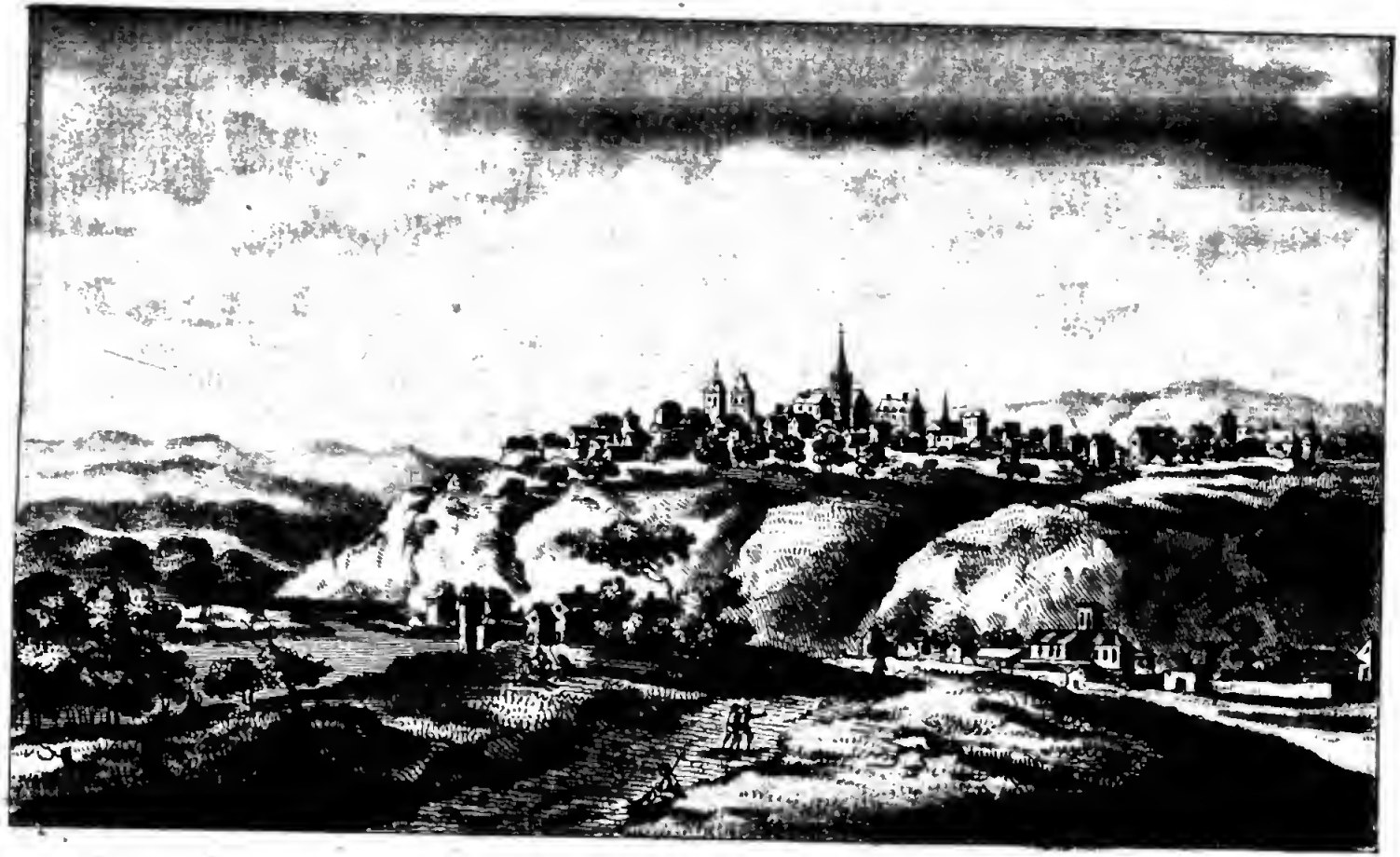
En garde contre les préjugés, nous désirions de connoître ce pays, pour juger quel degré de confiance nous devions accorder à cette réputation d'impéritie, dont la malignité s'est plue à gratifier ses habitans. Nous avons reconnu que là, comme ailleurs, la calomnie avoit fait son métier, et que le vernis de bêtise qu'elle a répandu sur les ci-devant *Champenois*, est un de ces ridicules dont elle amuse les oisifs, et dont elle se sert pour fournir aux ignorans quelques misérables lieux communs, dont l'absurdité alimente la nullité de leur conversation. Bon, honnête, simple dans ses mœurs comme dans son langage, franc, généreux, sensible et sans défiance, tel est le ci-devant Champenois : peu voisin des grandes villes, conséquemment étranger à cette urbanité dont on se targue ailleurs, et dont le poli est peut-être plutôt le masque du vice que le simptôme de l'amabilité, le Champenois, plus près de la nature, a dû se trouver fort loin de certaines gens, et ses vertus sont devenues un mot de ralliement pour le persifflage. Il s'est trouvé, parmi les peuples de la France, ce que jadis étoient certains *bourgeois*, que leur amour pour leur famille, la candeur de leur vie, la bonhommie de leur extérieur, désignoient au sarcasme de nos merveilleux, et dont l'unique tort étoit de mieux valoir que ceux dont la causticité les poursuivoit.

Il est temps que la liberté fasse raison de tous ces abus moraux dont les gens nuls de l'ancien régime

nourrissoient l'existence de leur esprit inhabile au bien il est temps que l'homme s'accoutume à savoir que le ciel n'a point fait de climats privilégiés pour l'esprit ou la bêtise ; et que si les hommes naissent égaux en droits, ils naissent égaux en facultés intellectuelles. Que l'éducation nationale soit partout la même, et l'on verra bientôt se dissiper, d'un côté, ces prétentions à l'esprit qu'affectoient certaines provinces, et de l'autre, ces nuages qu'un méchant bon mot étendit souvent sur l'intelligence de tout un peuple. Il ne faut pas douter qu'il n'existe une aristocratie de conception, et que beaucoup d'êtres, dans la grande société humaine, ne se soient figurés un ordre de noblesse pour leur génie, et un tiers-état pour l'esprit du plus grand nombre. Bon-sens étoit le titre que l'on accordoit au peuple. Sagacité, finesse, perspicacité, délicatesse, saillie, étoient les cordons bleus, rouges, noirs, verts des grands seigneurs dans le monde moral. L'esprit est une propriété que tout homme peut acquérir, et l'éducation est la banque perpétuelle où il peut venir acheter les fonds nécessaires à mettre en valeur les dons qu'il reçut de la nature ; que cette banque soit par-tout, par-tout l'homme s'enrichira par elle ; et si la nature a permis que quelques hommes par leur génie s'élevassent au-dessus de leurs semblables, c'est que la nature a prévu qu'il falloit bien que quelques hommes fournissent les capitaux de ces banques intarissables de l'éducation.

La première chose dont nous ayons été frappés, en entrant dans ce département, c'est l'espèce de

stagnation qu'éprouvent les abondantes denrées dont il est fourni, et nous trouvons que dans les grandes plaintes que les inquiétudes sur les subsistances font souvent naître dans quelques parties de la république, personne n'a jamais abordé le principe, ni posé la question première, pourquoi ne s'occupe-t-on pas des débouchés ? C'est celle qui s'offre d'abord à l'esprit, lorsque l'on parcourt ce département. Plusieurs rivières considérables l'arrosent. La Marne, la Meuse, l'Amance, l'Aube, etc. Mais, où les unes, à leur source encore, ne sont point navigables, ou les autres n'ayant entre elles nulle liaison, rendroient les transports trop chers à certains cantons, pour approcher de leurs rives les denrées qu'ils fournissent. Par-tout nous avons l'expérience de l'extrême activité que les canaux donnent à l'industrie, et de la prodigieuse abondance qu'ils font refluer dans l'intérieur des terres, et nous n'en profitons pas ! La Hollande, la Flandre maritime, et à l'autre bout du monde, la Chine et le Japon, nous présentent les ressources infinies que de grands empires tirent de cet usage, et nous montrent la population accrue en raison de la multiplicité des communications ; et il semble que nous soyons frappés d'aveuglement, tandis qu'il est moralement démontré que la France pourroit se passer du monde entier, si l'on avoit le bon esprit de sentir, que nul département ne peut se passer de son voisin, et que tout ce qui peut tendre à accélérer l'échange de leurs secours mutuels, retourne à la plus grande félicité de tous.



Chaumont.

Ce département a d'autant plus besoin de communications faciles, que la qualité des productions qui pourroient l'enrichir est pesante, et d'un transport difficile et dispendieux. Des bois de la plus belle et de la meilleure qualité, des mines de fer considérables, et des carrières d'où l'on extrait un nombre prodigieux de meules de moulin; voilà ce qui feroit entrer des sommes immenses dans son sein, si l'on ouvroit des canaux qui fissent parvenir les uns aux villes, et les autres dans les parties de la république où l'on est forcé de se les procurer à grands frais, sans aucun avantage pour le sol qui les fournit, puisque les dépenses du transport absorbent les deux tiers du bénéfice.

On y recueille également d'excellens grains, des chanvres, des pois, des laines, des vins, mais de moindre qualité que ceux fameux sous l'ancien nom de la province de Champagne, parce que les côtes d'Aï et d'Epernai ne s'étendent pas dans ce département-ci, dont Chaumont est le chef-lieu. Cette ville est peu ancienne. Elle fut d'abord une maison de plaisance des anciens comtes de Champagne, et portoit le nom de Hautefeuille. Les maisons de plaisance des petits despotes féodaux se transformoient bientôt en forteresses ou en repaires murés, d'où ils étendoient leurs brigandages, et revenoient en jouir à l'abri de leurs créneaux. Il ne reste plus de ce donjon, alors redouté des voyageurs et des malheureux paysans, que les débris d'une tour quarrée, bâtie de grosses pierres. Une ville se forma insensiblement autour de ce château; et

lorsque la *Champagne*, pour me servir du style d'autrefois, eut été réunie à la *couronne*, Louis XII la fit entourer de murailles. François Ier et Henri II y ajoutèrent quelques bastions et un large fossé ; mais de toutes ces défenses il ne reste plus que quelques ruines, et Chaumont est maintenant une ville ouverte.

Située sur une hauteur, entre la petite rivière de la Suize et la Marne, elle se présente agréablement à l'œil, et se dessine en amphithéâtre sur le penchant de la colline. Ses rues sont étroites, et elle n'est pas agréablement bâtie ; mais elle jouit d'un air pur et salubre, et ses dehors sont rians. Peu d'édifices s'y présentent à la curiosité, si l'on en excepte l'église qu'occupoient ci-devant les carmélites, et l'église du collége dont le portail seroit plus digne d'estime, s'il étoit moins surchargé d'ornemens. Son commerce consiste sur-tout en toiles, qui jouissent d'une sorte de célébrité. On y fabrique aussi beaucoup de gants de laine et de fil, de la bonneterie de tout genre, des serges croisées, des droguets, des draps de moyenne qualité, dont la majeure partie se consomme en Lorraine. Son territoire nourrit aussi beaucoup de moutons pour l'approvisionnement de Paris.

A une lieue de Chaumont, on voyoit une abbaye plus célèbre jadis que dans les derniers temps, et dont les revenus sont rentrés plus utilement aujourd'hui dans la masse des propriétés nationales. On l'appeloit le Val des Ecoliers, parce que plusieurs écoliers de différentes universités, attirés

plus par l'opulence dont elle jouissoit, que par le goût de la retraite, vinrent y prendre l'habit religieux. Elle fut fondée dans le treizième siècle, par deux hommes nommés Guillaume Langlois et Richard de Narci. Ces deux docteurs de l'université de Paris, suivis de quelques *philosophes* de leur trempe, se retirèrent dans cette solitude. Quelques-uns de leurs disciples les y accompagnèrent; et c'est delà, suivant d'autres chroniqueurs, que cette abbaye prit le nom singulier qu'elle portoit. La règle de Saint Augustin fut celle qu'ils embrassèrent, et comme, dans ces temps d'ignorance, la fureur des abbayes étoit, de toutes les folies, celle qui pullu-loit le plus, bientôt le Val des Ecoliers devint chef d'ordre, et dans vingt ans, enfanta plus de seize maisons. St. Louis vint à son secours, et la *protection royale* étant le germe le plus fécond en extravagances, ses maisons s'accrurent en proportion du pouvoir de la sottise monarchique. C'est à cela que la maison de Sainte-Catherine du même ordre, à Paris, dut son origine; et le saint conquérant des Turcs, qui se seroient bien passés de sa sainteté, en parsema la France et les Pays-Bas. Depuis, le Val des Ecoliers perdit un peu de sa splendeur, quand il eut été réuni, au milieu du siècle dernier, à la congrégation des chanoines réguliers. Une erreur de copiste assez plaisante s'étoit glissée dans la bulle du Pape Paul III, qui accordoit à Clément Cornuol, prieur général de cette congrégation, le titre d'abbé pour lui et ses successeurs. Il y étoit dit qu'on le lui donnoit pour en jouir de *père en fils*.

Nous avons fait peu de séjour à Chaumont, et Langres nous promettoit plus d'observations à faire. L'origine de celle-ci se perd dans la nuit des temps : et ce que la tradition nous en a laissé est souillé par les ravages que les Barbares lui firent éprouver avant qu'elle subît le joug des Romains. Mais quels étoient ces barbares ? c'est ce que l'histoire n'éclaircit pas. Les Bourguignons, à leur tour, l'arrachèrent aux Romains, et elle resta sous leur domination, jusqu'au temps où les enfans de Louis-le-Débonnaire s'étant partagé l'empire d'Occident, elle échut à Charles-le-Chauve ; et ce n'est pas assurément la plus belle époque, ou tout au moins la plus heureuse de son histoire : car enfin les ravages des nations barbares sont un fléau passager ; mais tomber au pouvoir d'un tyran imbécille et lâche comme Charles-le-Chauve, c'est ce qui s'appelle un fléau permanent.

Lorsque la foiblesse des rois se prononça, et que les petits seigneurs en profitèrent pour s'ériger en petits souverains, Langres eut l'*honneur* d'avoir ses comtes particuliers. Mais ces petits souverains, trop minces pour lutter contre les grands ambitieux, finissoient toujours par vendre ce qu'ils n'avoient pas la force de conserver. *Guy de Saulx* vendit donc Langres à *Hugues* III, duc de *Bourgogne* ; mais si l'usage de ces temps gothiques vouloit que les *grands seigneurs* dépouillassent les petits, l'usage vouloit encore que l'église dépouillât les grands seigneurs. *Gauthier* de *Bourgogne*, oncle de ce Hugues III, lui escamota donc le comté de Langres, et en

réunit le domaine à son église. Louis VII trouva que le titre de comté n'étoit pas assez noble pour un bien filouté par un évêque, et l'érigea en duché-pairie : et c'est depuis lors que ces évêques de Langres portèrent le titre de ducs.

Le peuple de cette ville est actif et industrieux ; il a perfectionné l'art de la coutellerie, et les ciseaux de Langres sont renommés. Moins funestes que ceux des parques, l'amour leur doit quelques-unes de ses faveurs, et les chiffres amoureux tressés des cheveux d'une amante, n'eussent jamais consolé les douleurs de l'absence, sans les talens des habitans de Langres. Le sifflement des meules sur lesquelles se préparent les lames, se mêlant aux chants des ouvriers dont le pied mobile presse leur rotation, offre à l'oreille une harmonie bizarre, dont l'étranger s'étonne. Hélas ! pourquoi faut-il que le souvenir des rois poursuive le philosophe jusque dans l'attelier de l'homme laborieux ? qui peut entendre une chanson à Langres, sans se rappeler les *vertueuses* galanteries d'une reine célèbre, tyran femelle d'un fils qu'elle rendit saint, en l'alaitant de préjugés? Ce fut ici le berceau de ces chansons, aimables filles de l'amour, folâtres sœurs des plaisirs fugitifs, ou quelquefois compagnes de la douce mélancolie. La folle ardeur de Thibaut pour (1) Blanche de Castille appendit la lyre de (2) l'amante de Phaon aux hêtres de la Champagne, et les plaintes cadencées d'un amant dédaigné, retentirent des rives de l'Aube aux rochers de la Navarre. Thibaut enchaîna le premier les rimes féminines au joug des rimes mas-

culines, et seul réussit peut-être à prêter des charmes à la difficulté, en la couvrant du manteau des graces.

Mais que nous importent ses talens et ce pas de plus qu'il fit faire à l'art de la poésie ? Que nous importent la sensibilité, le tour ingénieux, le naturel, l'espèce de candeur même qu'il répandit sur des chansons ? La poésie élève l'ame, agrandit le génie, prête du nerf aux vertus. Thibaut fut un traître, Thibaut ne fut donc pas poète. L'homme qu'anime le feu sacré du vainqueur de Pithon, n'a point d'ame pour les bassesses : et si l'amour fait bouillonner ses veines, les vapeurs qu'elles exhalent sont encore de l'héroïsme.

Mais il est une vérité, non de principe, mais d'expérience, c'est que l'amour pour une reine dégrade l'homme et ne l'élève jamais. J'en appelle à l'histoire. Jamais l'amant d'une femme couronnée ne resta vertueux ; et c'étoit moins l'esprit républicain, qu'une sorte de philosophie politique, qui invétéra dans le cœur des Romains ce mépris pour l'amour d'une reine. L'amour, bien avant la raison des hommes, avoit décrété l'égalité, parce que l'amour n'est pas ennemi des vertus. L'amour que l'on prend pour un objet que les préjugés humains ont assis dans un rang élevé, est un pacte tacite que l'on fait de se charger de ses vices ; et depuis l'amant de Cléopatre, jusqu'aux gigantesques mignons de Catherine II, ce calcul métaphysique ne s'est point démenti. Thibaut avoit des vertus. Les opinions de tant de siècles l'avoient fait *souverain*, quoiqu'il ne fût qu'un homme ; mais par

cela même qu'il étoit homme, il étoit bon, généreux, juste sur-tout, qualité si rare dans les gens de son espèce. Il ressentoit, comme les autres *grands* de son temps, la honte d'obéir à une femme : et le seul de cette fameuse ligue contre la régence de cette femme ambitieuse et superbe, il avoit pour mobile l'intérêt du peuple outragé par un pouvoir insultant à la majesté de l'homme. Il voit Blanche, tout change en lui : ce n'est plus ce cœur abandonné sans réserve à l'amour du bien public ; c'est le cœur d'un esclave, que le parjure, la perfidie et la trahison n'étonnent plus. Les sermens prêtés, le respect dû au droit des gens, l'intérêt de ses alliés, celui du peuple qu'il *régit*, le sien propre, tout jusqu'aux égards de sa propre gloire, tout, dis-je, est effacé, et Thibaut devient le dernier des hommes, parce qu'il aime une femme qui se dit la première des femmes. O poètes ! effacez la honte du fondateur de votre anthologie; que vos vers, moins harmonieux peut-être, moins suaves, et sur-tout moins courtisans, mais plus sublimes, mais plus dignes des dieux dont ils sont le langage, frappent la tyrannie ; rivaux d'Orphée dont le sistre amenoit à ses pieds les tigres et les lions pour entendre sa voix, dont les chants prêtoient le mouvement aux rochers, aux montagnes, pour s'assembler autour de lui; rivaux d'Amphyon et d'Orphée ! chantez ! que les couronnes, les sceptres, les trônes se grouppent autour de vous, et que la foudre de Jupiter les surprenant réunis, n'ait besoin que d'un carreau pour les réduire en poudre.

Ce Thibaut joignoit aux qualités de l'esprit qui l'ont rendu célèbre, le talent des saillies. On nous a conservé un petit apologue de lui, assez plaisant, que, mal-à-propos, quelques historiens ont attribué à un Thibaut, roi d'Austrasie. Un de ses gens d'affaire s'étoit fortement enrichi à son service. Il vouloit se retirer, et demandoit congé. « Un serpent, lui dit Thibaut, se glissa un jour dans une bouteille pleine de lait ; il en but tant et devint si gros, qu'il lui fut impossible de ressortir par le cou du vase : quel parti prit le serpent ? il restitua le lait qu'il avoit pris, et sortit après. »

Thibaut ne retira de son amour pour Blanche de Castille, que les dédains de cette femme impérieuse, lorsqu'il cessa d'être utile à son ambition, et la douleur de voir dissiper, sur ses propres états, les débris malheureux de cette ligue que son fol amour lui avoit fait si lâchement trahir. Un sentiment cruel, la jalousie, la lui avoit fait embrasser. Un prêtre, le cardinal Romain, jouissoit avec orgueil des charmes d'une reine de quarante ans. Thibaut courut aux combats pour y chercher la vengeance. Un regard plus doux d'une femme coquette le désarma bientôt. Il étoit l'ame de la ligue ; un sentiment vil causa sa défection, sa condescendance pour les caprices d'une *princesse* voluptueuse.

Les environs de Langres ont encore été marqués par la mort d'un traître plus obscur, mais non moins scélérat. Peu de crimes ont plus besoin de confident que la trahison ; la fin de l'Hoste est donc utile à citer. Elle peut convaincre les perfides, que

le nom d'ami est chimérique pour eux, et que la confiance, ce charme de l'honnête homme, est pour eux le premier pas vers le supplice.

L'Hoste, élevé dans la maison de Villeroi, étoit fils d'un domestique de François de la Neufville, secrétaire d'état. Son intelligence, une certaine capacité pour les affaires, le firent remarquer; et lorsque M. de Silli partit pour l'ambassade d'Espagne, la Neufville le plaça auprès de lui pour apprendre l'espagnol. Il gagna bientôt l'intimité de l'ambassadeur, et n'en usa que pour nuire à la France. Les Espagnols l'achetèrent douze cents écus, et les secrets de l'ambassade leur furent livrés. Sa scélératesse fut couverte; et à son retour en France, le ministre l'admit à sa plus chère confidence. Tous les chiffres lui furent connus; il en posséda toutes les clefs, et cette connoissance ne fit que lui fournir de nouveaux moyens de trahir sa patrie, en instruisant l'ambassadeur d'Espagne des projets du ministère. Lorsque l'ambassadeur en eut tiré tous les services qui lui étoient nécessaires, et qu'il sentit qu'une plus longue collusion pouvoit compromettre son caractère, il fit avertir l'Hoste, par-dessous main, que son intrigue étoit découverte, et qu'on songeoit à l'arrêter. L'Hoste effrayé ne songea qu'à fuir; il prit le chemin de la Champagne pour gagner la Franche-Comté, où il espéroit se mettre en sûreté. Un Espagnol affidé le suivit. Arrivés près de Langres, ils cherchèrent un gué pour traverser la Marne. L'Hoste crut l'avoir trouvé. Il s'y engagea le premier; et s'enfonça dans la vase. Il appela son com-

pagnon pour le secourir ; mais celui-ci, loin de le dégager, acheva de le noyer, et ensevelit ainsi dans les eaux de la Marne, et les secrets de son maître, et la honteuse vie de l'homme dont l'incivique avarice avoit vendu les intérêts de ses concitoyens. La trahison étoit jadis l'arsenic des corps politiques; dorénavant la liberté en sera le mithridate.

Langres est bâtie sur une éminence, et passe pour être une des villes de la république les plus élevées. Elle jouit de l'air le plus pur, et ses habitans sont vigoureux et de haute stature. En général, les habitans de ce département, et tous ceux connus jadis sous le nom de Champenois, ont du goût pour la guerre, et il est peu de régimens dans la ligne où il ne s'en trouve. Leur sobriété, leur amour de l'ordre et leur propreté, les y font distinguer, et c'est un des cantons qui a le plus fourni de ces officiers, jadis insolemment nommés officiers de fortune, et qui, dans le vrai, étoient une fortune pour la France, parce qu'ils en valoient dix de ceux dont l'arrogance leur infligeoit le nom d'une distinction messéante.

L'église de Langres nous a surpris par la beauté et la singularité de son architecture. Son élévation est prodigieuse, le vaisseau en est immense : mais l'on y désireroit avec raison plus de jour, et c'est le défaut de presque tons les édifices gothiques. On conçoit difficilement comment l'homme a cru si longtemps que l'obscurité étoit religieuse ; et si, dans son imagination, il rapprochoit ainsi le culte de la terreur.

terreur. Qui ne réconnoît à ce préjugé l'ouvrage des prêtres, dont la perfidie vouloit que l'on n'approchât des temples qu'en tremblant? On rougit pour l'espèce humaine, quand on la voit, pendant tant de siècles, répandre autour des autels du Dieu de lumière, ces mêmes ténèbres dont son imagination a meublé les parvis des enfers. Quel homme, en mettant le pied sur le seuil d'une cathédrale, frappé tout ensemble, et de l'obscurité de la nef, et de ces milliers de flambeaux qu'il voit étinceler dans l'enfoncement, et plus encore, peut-être, des voix rauques qu'il entend au loin psalmodier des mots qui lui sont inconnus, ne croit pas être descendu dans l'infernal séjour, et ne cherche pas à tâtons, et les rives du fleuve qu'on ne repasse plus, et l'inflexible nautonnier dont la barque revient toujours à vide? Comment se peut-il que le soleil n'ait jamais éclairé les sacrifices faits au Dieu du jour? C'est que le soleil eût éclairé les gestes de nos prêtres, et qu'ils ont bâti leurs temples à l'image de leurs cœurs.

On dit qu'un St. Paulin, septième évêque de Langres, a fondé cette cathédrale. On feroit mieux de dire qu'il éleva des murs de prison autour d'un temple antique, dont l'élégance et la légéreté devoient plaire à l'œil. Ce temple antique est maintenant ce qui forme le chœur. Un jeu de colonnes, de deux pieds de diamètre, dont les fuseaux supportent une frise en feuillages, offre un groupe d'architecture, dont la hardiesse étonne et charme tout-à-la-fois. Puisque l'on transformoit ce monument en

église, il étoit simple que le ridicule vînt y siéger. En conséquence, en face de l'autel on a placé un grand tombeau de bronze, et je vous le donnerois en mille à deviner quelles sont les cendres précieuses qui reposent sous cette tombe. Ce sont les cendres de trois hommes incombustibles, de trois hommes qu'un roi, qu'un tyran n'a pu faire périr, chose bien plus étonnante encore; des trois jeunes gens enfin que Nabuchodonosor fit jeter dans la fournaise. Assurément c'est à quoi l'on ne s'attend guère; et les corps des trois jeunes gens assyriens, sujets de Teglatphalassar, qui est le même que Nabuchodonosor, enterrés à Langres, c'est une de ces jolies plaisanteries de *notre mère la sainte église* dont on ne devineroit pas la finesse, si l'on ne savoit qu'elle a eu besoin de s'étayer des erreurs anciennes, pour faire circuler les erreurs nouvelles. Une lampe et deux chandeliers d'argent massif, d'une énorme grandeur, et dont l'usage est d'éclairer Sidrac, Misac et Abdenago qui, depuis trois mille ans, n'y voient plus, nous ont paru aussi ridicules que le tombeau; et nous les trouverions bien mieux placés sous le balancier de la monnoie, pour nourrir les braves républicains dont le bras écrase les Nabuchodonosor, afin de les empêcher de faire jeter les jeunes gens dans les fournaises. L'épitaphe que l'on lit sur le tombeau de ces *sujets* d'un roi qui mangea de l'herbe pendant sept ans, est aussi bizarre que leur présence à Langres.

Sub hoc sarcophago
Jacent Sidrac, Misac, Abdenago,
Quos, rex Persarum Zenonas
Jussit ire Lingonas
Ad defendendos dæmonas.

Fut-il jamais quelque chose de plus bête? Ce Zenon, que l'on voit par-là si empressé à chasser les démons de leur territoire; ce Zenon, l'un des empereurs du bas-empire, à qui la ville de Langres doit des reliques si précieuses, étoit lui-même un véritable démon, le plus criminel, le plus tyrannique, le plus sanguinaire et le plus débauché des humains; il ne manquoit sans doute à sa réputation impériale que de déclarer la guerre aux démons ses confrères, pour être un chef-d'œuvre d'ingratitude.

C'est cependant à Langres où l'on voit des choses *si spirituelles*, que naquit un des premiers hommes du siècle, quoiqu'il n'ait pas été académicien. Diderot, le célèbre Diderot, plus métaphysicien peut-être que philosophe profond, mais dont l'homme ne doit parler qu'avec reconnoissance.

Qu'au souvenir de Diderot, il me soit permis de souhaiter que les droits de l'homme soient prononcés pour la jeunesse, comme pour l'âge mûr. Quelle propriété plus sacrée que l'irrésistible penchant dont la nature se sert, à notre aurore, pour nous indiquer la place que nous tiendrons dans la société. Jusqu'à ce jour, cette propriété ne fut jamais respectée. Il est temps que l'autorité paternelle con-

noisse aussi les limites que lui impose la justice éternelle ; il est temps que cette autorité cesse d'être monarchique, qu'elle reconnoisse à son tour les principes de l'égalité, et que moralement elle recule elle-même vers sa jeunesse passée, quand elle veut faire avancer la jeunesse de ses fils vers leur vieillesse future. Il est temps enfin que les pères se convainquent qu'ils sont nés pour leurs enfans, et non les enfans pour leurs pères, et qu'ils sont les commissaires délégués par la nature, pour conserver à leurs enfans la vocation qu'elle leur donne, et non pas pour la détourner à leur profit.

Diderot étoit fils d'un coutelier de Langres. Diderot fut mis chez les jésuites. Ces hommes avoient le tact sûr pour deviner la destinée de leurs élèves. Cette étude approfondie par ce corps de prêtres ambitieux, leur servoit à se meubler d'hommes célèbres. Ils voulurent voler la vie de Diderot, parce qu'ils devinèrent que la vie de Diderot seroit un trésor. Il fallut y renoncer. Le coutelier vouloit que son fils fût procureur ; un de ses oncles vouloit qu'il fût chanoine ; les jésuites vouloient qu'il fût un intrigant spirituel : mais Diderot voulut être utile, parce que la nature lui inspiroit de l'être. O préjugés ! Diderot ami des lettres parut un déshonneur à son père le coutelier. Pour l'en punir, il le priva de tout secours. Meurs de faim, puisque tu ne veux pas mourir d'ennui : de combien de pères ne fut-ce pas là le langage ? Hommes ! apprenez donc le grand art d'être pères. C'est cependant le fondateur de l'Encyclopédie, dont l'autorité paternelle entrave ainsi

le penchant honorable : et pourquoi ? sous le prétexte de sa fortune future. Ainsi donc la fortune des nations, attachée à l'emploi des jours de Diderot, dépendoit de l'étroite prévoyance d'un coutelier. La révolution peut-être ne seroit pas encore ! il est donc des abus dans l'autorité paternelle ? Oui, tout y est abus dès qu'elle sort du sentiment. Hors de là, elle n'est plus qu'oppressive.

Honneur donc à l'homme dont le génie immense conçut ce que nul n'auroit cru possible, l'atlas de toutes les connoissances humaines. Honneur à Diderot, car il fut persécuté, car son livre fut proscrit : et c'est démontter assez qu'il étoit redoutable aux tyrans.

Diderot honora son siècle ; mais sa détention à Vincennes honora Jean-Jacques : et le philosophe de la nature a des instans de gloire, que la vie entière et tous les travaux du philosophe à système n'obtiennent jamais ; car enfin la sensibilité est la science première. On peut, dans le silence de l'étude, forger un univers ; on ne forge pas les larmes que l'on donne aux souffrances de son ami.

Etonnante inconséquence des rois ! Tout le monde sait le trait de Catherine II envers Diderot ; tout le monde se rappelle l'acquisition qu'elle fit de la bibliothèque de ce grand homme, et la jouissance qu'elle lui en laissa après lui en avoir fait toucher le prix. Reconnoît-on à ce trait la femme dont la main vient de rayer Condorcet de la liste des savans de Pétersbourg ? Tout-à l'heure je criois à l'inconséquence ; je m'abusois. Catherine alors couroit

après la réputation. Aujourd'hui sa réputation est faite : il y a mieux, elle est perdue.

Ce que l'on a oublié, parce que les discours des rois s'oublient, et que les vertus des hommes restent, c'est que Joseph II, en entrant à l'académie française, où les savans par privilége l'attendoient en corps, demanda où étoit Diderot. L'académie resta court. Ce n'étoit pas la première fois, ce ne fut pas la dernière.

Diderot posséda plus le don de la parole que le don d'écrire, et l'on n'a pas assez réfléchi peut-être que ce fut à ce talent que l'on peut rapporter le mérite de son ouvrage dramatique, le *Père de Famille*. On y retrouve une clarté, un nerf, une logique que l'on chercheroit vainement dans ses autres ouvrages. C'est qu'il écrivit sa conversation dans le père de famille, et non les combinaisons de son esprit. Pour faire une bonne pièce, il faut bien parler ; mais pour faire un bon ouvrage, il faut bien penser.

C'est cette vérité qui rend encore, malgré la vétusté du langage, les écrits du sire de Joinville intéressans par leur candeur, leur bonhommie et leur naïve vérité. Nous avons vu la ville où ce fidèle ami du plus fou des rois, malgré sa sainte sagesse, prit naissance.

Cette ville, toute petite qu'elle est, a besoin, depuis long-temps, d'être reconciliée avec la terre. C'est là que le cardinal de Lorraine prit naissance. Hélas ! le fer abonde dans son territoire. C'est peut-être de là que les verroux de mille cachots où l'in-

nocence a gémi, sont sortis. Les lames d'un million de sabres, le tube d'une immensité de canons, ont peut-être été enfantés par la terre où ses murailles reposent. Le germe de la destruction s'est peut-être élancé mille fois sur le globe, du territoire de Joinville : mais que ces reproches sont foibles auprès du désastre que le berceau d'un mauvais prêtre répand dans le monde.

Les cendres des ducs de Guise gisent à Joinville; c'étoit pour ces hommes, dont l'orgueil devoit être le bourreau de ses enfans, que Henri II avoit érigé cette ville en duché. Le ciel est juste : les bienfaits des rois doivent être récompensés par le crime, parce que les bienfaits des rois ne peuvent être qu'un vol fait aux peuples. Les rois ne possèdent rien, par cela même qu'ils croient tout posséder. Ils ne donnent donc jamais, ils dérobent.

A ce nom de Guise, le cœur se serre. Quand on voit leurs tombeaux, on seroit tenté de les interroger, si l'on ne craignoit encore qu'ils ne répondissent. On respecte la mort dans les méchans; il semble que ce soit un sommeil que, par amour pour l'humanité, l'on frémisse de troubler. Le 10 août j'errois dans le jardin des Tuileries, au milieu des cadavres, monument de la justice du peuple. Un de ces morts, couvert d'un habit superbe, surchargé de bijoux qui pesoient sur ses membres flasquement immobiles sur le sable que son sang avoit noirci, exhalant encore de sa tête parfumée l'ambre dont le baume luttoit contre les miasmes putrides que la mort exhaloit de son

corps, un seigneur enfin gisoit étendu sous le glaive qui l'avoit frappé. Un homme du peuple, debout devant lui, lui parloit. A quoi t'a servi ce luxe, lui disoit-il ? Que faisois-tu de cette épée brillante, de ces boucles dont le poids fatiguoit tes pieds délicats, de ces chaînes, de ces montres qui jamais ne te montrèrent l'heure de la justice ? Tu n'as pas sur ton corps un fil, un brin de laine, un grain de poudre, qui n'aient été payés par nos sueurs ! étoit-ce là la cuirasse que tu croyois mettre entre la foudre du peuple et ton cœur endurci ? Tu ne réponds pas ? tu fais bien. De quoi te plaindrois-tu ? te voilà pourtant ! Cet homme dit, le regarde encore, hausse les épaules et se retire. Immobile, je restai près du cadavre. L'homme du peuple étoit déja loin ; mais tous les crimes des grands s'étoient réveillés dans ma tête. J'avois cru voir l'humanité imposante et terrible, interroger de sang-froid le cercueil des Guises.

Et comment leur pardonner, quand on est sur le théâtre de leurs fureurs ; lorsqu'on vient de parcourir les chaumières de Vassi ? Nous avons vu la place, ô mon ami ! où calme, tranquille, jouissant de cette paix funeste dont la glace coagule le cœur des scélérats puissans, Guise, que la nature avoit formé pour l'amour, rassasia ses yeux, où la beauté siégeoit, du massacre d'hommes infortunés, dont le crime étoit d'adresser quelques vœux au protecteur éternel des malheureux. Et pourquoi ce massacre ? Pour venger l'honneur prétendu de quelques méprisables valets encroûtés d'insolence par l'exemple

de leur maître superbe. Jour désastreux ! jour à jamais terrible, où l'habitude des massacres passa des rives de Sicile dans les campagnes tranquilles du Français plus doux parce qu'il est plus franc.

Vassi n'est qu'un bourg. Il est devenu célèbre ! mais quelle affreuse célébrité ! Que n'est-il donné à l'homme sensible, au cœur généreux et compatissant, de rappeler, des ombres du trépas, et les persécutés et les persécuteurs, que le démon des religions tourmentoit également dans ce siècle de fer ; et de leur dire : calvinistes, luthériens, protestans ! consolez-vous, vos mânes sont vengés. Catholiques aveugles ! à quoi vous ont servi vos déplorables fureurs ? Vous avez cru bâtir avec le sang l'édifice de votre culte ! Ce sang même a désuni les parois de ce monument que vous croyiez immortel. Il s'en est échappé pour crier vengeance, et les murailles dont il fut le ciment se sont écroulées. Elle est arrivée cette vengeance ; vous crûtes travailler pour le ciel, et la terre vous a maudits. O Guise ! ô ligueurs ! nos enfans embrassent les enfans dont votre rage voulut éteindre la race. Pourquoi ne meurt-on pas deux fois ? Ce spectacle feroit votre supplice ; nous vous connoissons, il vous feroit mourir.

Elle commençoit, cette guerre religieusement infernale qu'enfanta l'ambition, que souffla la discorde, que soutint le sacerdoce. Guerre ou paix, tout étoit crime alors ; et l'impartialité de l'histoire oblige à le dire, l'innocence n'étoit d'aucun des deux partis ; mais l'oppression étoit d'un côté, et

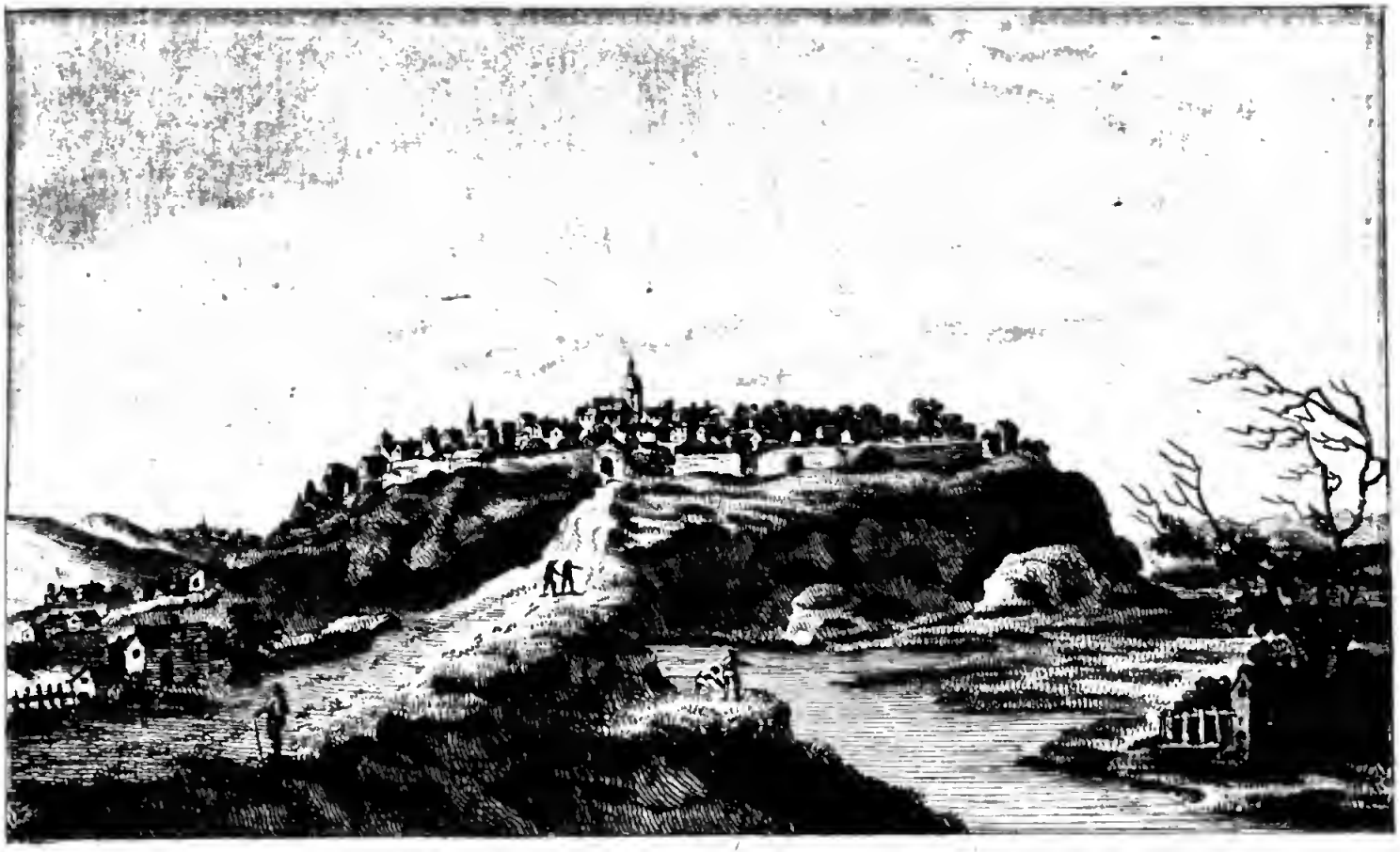
l'autre alors devient intéressant. Guise se rendoit à la cour ; les siens le précédoient ; ils s'arrêtent à Vassi. L'oisiveté de la halte disperse sans dessein cette troupe de valets dans ce village. Quelques-uns entendent chanter dans une grange ; ils s'en approchent ; que trouvent-ils ? quelques familles dont les voix imploroient la miséricorde de l'éternel sur les foiblesses humaines. Le désir de plaire *au maître* , désir toujours avant-coureur des forfaits dans le cœur des esclaves , anima ces malheureux. Ils insultent , ils attaquent des infortunés sans défense. Bientôt avertis par leurs clameurs , prémices du carnage , leurs camarades accourent. Ce sont des huguenots ; ce sont des scélérats ! qu'ils périssent , qu'ils meurent , s'écrient-ils ! Dire, frapper , massacrer fut l'ouvrage de l'instant. Ici le jeune homme plus véloce tombe au loin sous le plomb qui l'atteint ; là , le vieillard plus lent succombe sous le glaive ; c'est l'enfant qu'on écrase sous la pierre , en fuyant dans le sein où sa timidité cherche en vain un asyle ; c'est l'épouse que déchire le poignard dont elle veut garantir le cœur de ce qu'elle aime. La mort vole , revient , s'arrête , court et frappe en mille endroits. Guise arrive. Les assassins l'entourent ; cent voix lui racontent les forfaits ; chacun implore un regard pour être payé de son crime. Il sourit à ce monde de bourreaux. Il sourit ! Voilà la palme des vainqueurs. Il entre triomphant sur ce théâtre horrible , et les poignards ensanglantés de ses lâches flatteurs , sont le dais épouvantable qui dérobe sa tête à la clarté du ciel indigné.

O déplorable mission de l'historien ! Du moins, poètes brûlans, aimables romanciers, vous avez le choix de la toile où votre génie imprime ses tableaux. Vous pouvez, à l'aspect des cercueils où gisent les cadavres déchirés par la sanglante démence des hommes, voiler vos fronts couronnés d'étoiles, et mollement assis à l'ombre des peupliers, chanter la chimérique paix d'un monde que le prisme de votre imagination azure de ses feux. Mais l'historien assiste aux forfaits de tous les temps ; il vit avec les crimes de son siècle et ceux de ses aïeux ; et le moins à plaindre est celui dont l'esprit ne lit pas ceux de la postérité.

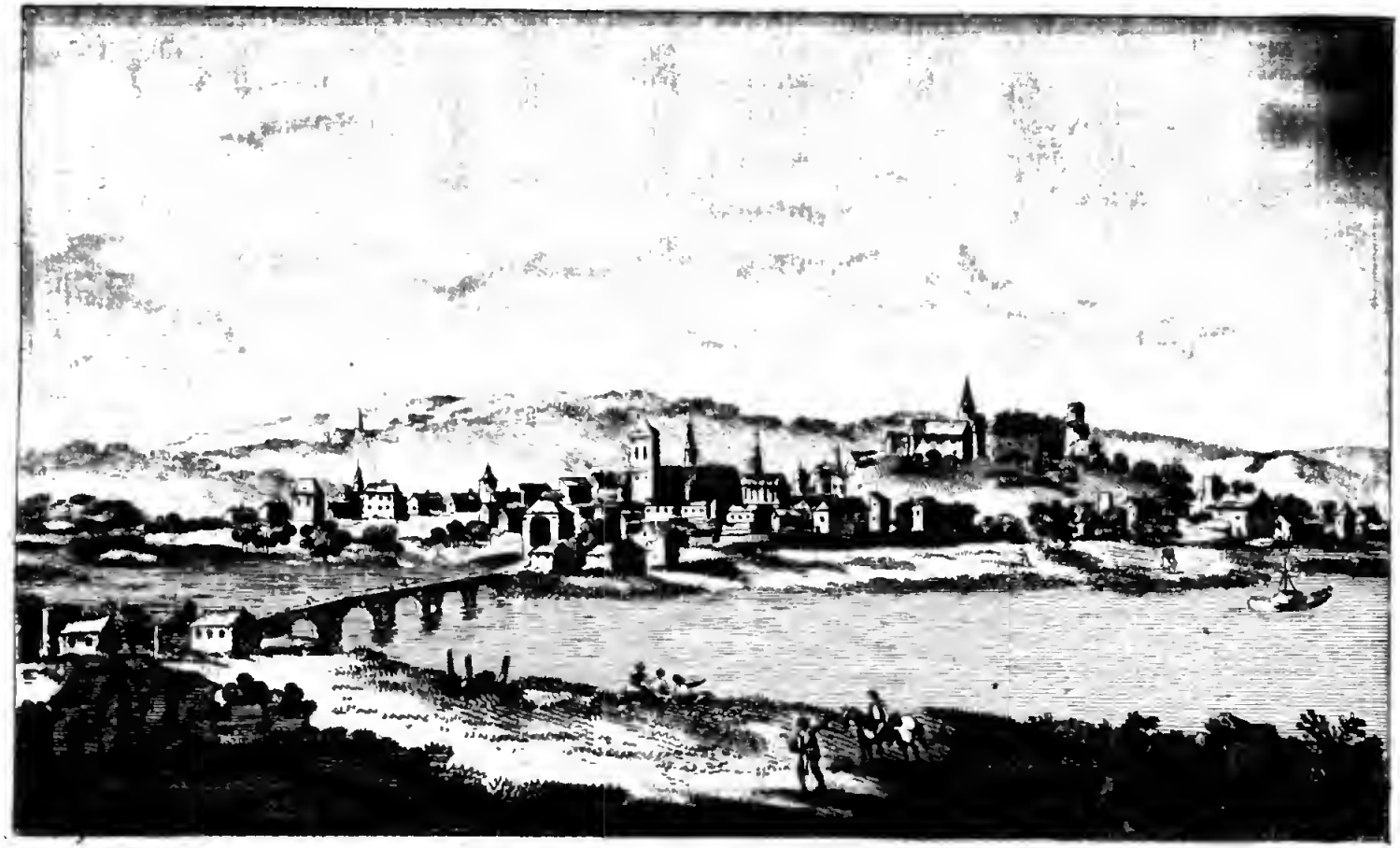
Tout rebutant qu'il est, c'est un devoir. Il faut écrire les crimes de l'homme qui n'est plus, pour ravir à celui qui respire, le plaisir qu'il mettroit peut-être à s'en croire l'inventeur. Hélas ! c'est une vérité douloureuse. Mais les crimes des humains seront la dernière mine que l'homme épuisera sur la terre. Heureux quand il échappe encore au sang-froid, ce dernier degré de l'atrocité. Un certain René de Champagne, *seigneur* de Péchereul, attiroit chez lui, sous l'ombre de l'hospitalité, tous ceux qu'il croyoit pencher alors vers les opinions nouvelles, et les faisoit noyer dans un vivier qu'il avoit à la porte de son château ; il appeloit cela, faire boire ses hôtes dans *sa grande tasse*. Qui croiroit que Charles IX eut la curiosité de voir une terre si fameuse par les scélératesses et les sanguinaires perfidies qui s'y étoient commises ? Nous le croirons, nous que la liberté enseigna à connoître les rois.

Il y vint ce Charles IX ; il vit cet étang où tant de ces hommes, que sa bouche sacrilége appeloit ses fidèles sujets, avoient péri. Combien, demanda-t-il *en riant*, à ce René de Champagne, en avez-vous fait boire dans votre grande tasse ? Je n'ai pas chargé ma mémoire, lui répondit-il, de ces misères-là (3).

Mais, pour rafraîchir notre imagination que bronzeroit le frottement de tant d'horreurs, passons des atrocités au ridicule ; car tel est le cercle étroit où le dénonciateur des gestes de nos pères est souvent forcé de se mouvoir. Il exista long-temps à la cathédrale de Langres une cérémonie aussi bouffonne qu'irréligieuse ; c'étoit la flagellation de l'*alleluia*. Tandis que, dans d'autres églises (4), on enterroit ce *monsieur* en grande pompe, le jour où l'église cesse d'employer cette doxologie dans ses prières, à Langres on le traitoit plus mal ; c'étoit à coups de fouet qu'on le chassoit du temple. La rubrique marquoit les différentes circonstances de cette cérémonie burlesque. Elle appartenoit aux enfans de chœur. On écrivoit en lettres d'or sur un de ces joujoux, que les enfans appellent toupie, le mot *alleluia*. Les enfans de chœur, à l'heure indiquée par le rituel, venoient en procession, avec la croix et la bannière, au lieu où l'on avoit placé la toupie ; et là, le doyen d'âge, un fouet à la main, faisoit pirouetter la toupie jusqu'à ce qu'il l'eût chassée de l'église, tandis que ses compagnons chantoient des pseaumes et des hymnes analogues à la fête du jour. La toupie une fois hors de l'église, on



Montigny



S.t Dizier

lui souhaitoit bon voyage jusqu'au samedi de pâques

En sortant de Bourbonne, recommandable seulement par ses sources d'eaux chaudes, plus fréquentées jadis qu'à présent, et dont les bains, s'ils sont salubres, nous ont paru du moins très-incommodes, nous avons traversé *Montigny*, village où nous nous sommes arrêtés quelques heures pour en dessiner le site enchanteur, dont vous jugerez vous-mêmes par la gravure, et nous nous sommes rendus à Saint Disier par le Valdonne, prieuré de bénédictines. Ces *aimables* sœurs souffrirent long-temps, avec une résignation chrétienne, les fréquentes visites des soldats lorrains, que quelques appétits attiroient souvent dans le bercail des ouailles du seigneur. Le tendre cardinal de Noailles, ce constant ami de l'infidelle et religieuse Maintenon, alors évêque de Châlons-sur-Marne, ne put voir, sans éprouver les doux mouvemens de la charité chrétienne, les fréquens et involontaires naufrages de la pudeur des saintes filles. Archevêque de Paris, il les rapprocha de lui. Une bonne ame déshérita dévotement ses enfans, pour donner soixante mille francs pour cette bonne œuvre. Les murailles d'un temple de protestans, qu'on avoit *saintement* chassés de leur patrie pour voler leur bien, servirent à bâtir le palais des *bonnes* sœurs; et de cette sainte émigration, naquit le couvent de Charenton, où monseigneur venoit modestement, traîné par six chevaux, goûter pieusement les *douceurs* des épouses du Christ.

Saint-Disier est peu de chose ; mais la ceinture champêtre dont elle semble environnée, lui prête un charme que l'on retrouve à peu de villes. C'est là que l'on forge et que l'on fond la majeure partie des poëles, des plaques de cheminée, des enclumes, des bigornes et autres instrumens de fer que consomme Paris, et ce sont avec les bois mêmes dont cette ville est entourée, que se construisent les barques dont on se sert pour faire descendre la Marne à ces ustensiles de fer, dont Saint-Disier compose son commerce. Cette ville en 1544 étonna l'orgueil de Charles-Quint, par la généreuse résistance qu'elle opposa à cet Autrichien. Un mot, avant de sortir de ce département où l'esprit républicain nous a paru excellent, sur la bassesse des moissonneurs des paroles de princes : on a supposé à ces magnanimes défenseurs de leur patrie, la prétendue lâcheté d'abandonner leurs maisons, pour prêter à François Ier. le plus insouciant des hommes, ces mots qu'il n'a jamais dits. « Je ne peux pas les guérir de la peur ; mais je puis les secourir : volons les défendre. »

NOTES.

(1) Blanche de Castille, mère de Louis IX, la plus impérieuse, la plus fausse, la plus méchante des femmes. Elle fit le tourment de son mari, de ses amans, de son fils, de sa belle-fille, des François et des moines même. Son insolence étoit telle, que s'étant oubliée dans un rendez-vous de galanterie, et son enfant, dans son abscence, ayant pris le sein d'une femme de sa cour, elle lui enfonça à sonretour les doigts dans la gorge, pour lui faire rendre un lait qu'elle trouvoit ignoble pour son estomac.

(2) Sapho. Elle étoit de Mitylène : ses vers harmonieux, tendres et délicats, la rendirent célèbre dans la Grèce. On grava son image sur la monnoie. Phaon lui résista, et de désespoir, elle se précipita dans la mer.

(3) On pourroit donner pour pendant à ce René de Champagne, une certaine Jeanne de Champagne, femme de Philippe-le-Bel, *roi*, et fille de Henri, premier du nom comme roi de Navarre, mais troisième comme comte de Champagne. Ce ne furent ni le fanatisme de religion, ni l'amour de la tyrannie qui portèrent cette femme à la cruauté : ce fut l'amour de la parure. Il étoit égal à son penchant pour le libertinage. Elle accompagna son mari à Bruges, et le faste des dames de cette ville, dont les riches atours l'emportoient sur les siens et les éclipsoient, l'irrita à tel point qu'elle abusa de l'ascendant qu'elle avoit sur le cœur de son mari, pour le décider à maltraiter les habitans de cette ville ; et à la honte

de Philippe-le-Bel, il eut la bassesse de condescendre à ce caprice. Elle fonda le collége de Navarre, et se prostitua à tous les écoliers. Mais cette fondation même a suffi aux prêtres pour tranformer en vertus les vices de cettte reine ; et le ridicule dictionnaire des hommes illustres imprimé à Caen, avance avec effronterie qu'il est impossible que tout ce que les écrivains modernes ont dit de cette reine soit vrai, parce qu'elle a fondé le collége de Navarre. Elle mourut jeune, au château de Vincennes. On accusa l'évêque de Troyes, Guichard, de l'avoir fait mourir par un maléfice. Un maléfice ! qu'ils avoient de philosophie dans ce temps-là ! croire aux maléfices, et croire qu'il faille un maléfice pour faire mourir une reine libertine ! Pauvre siècle ! Cette femme, pour réunir tous les genres de ridicule, voulut trancher aussi de l'héroïne ; elle marcha contre le comte de Bar, pour le punir d'une irruption qu'il avoit faite en Champagne : elle conduisoit une petite armée. Elle attaqua le comte, le fit prisonnier, et le jeta dans un cachot où elle le fit traiter avec un excès d'inhumanité qui n'a point d'exemple. Enfin, il obtint sa liberté à condition qu'il seroit dépouillé de *ses états*. C'est ce qui s'appelle un voleur qui vole un voleur.

(4) A Toul, par exemple, on enterra long-temps l'alleluia avec toutes les cérémonies d'usage pour les morts. La rubrique recommandoit aux enfans-de-chœur de pleurer mèrement : *ô stultitia !*

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE,

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes ;

PAR les Citoyens J. LA VALLÉE, ancien capitaine au 46e. régiment, pour la partie du Texte ; LOUIS BRION, pour la partie du Dessin ; et LOUIS BRION, père, auteur de la Carte raisonnée de la France, pour la partie Géographique.

L'aspect d'un peuple libre est fait pour l'univers.
J. LA VALLÉE. *Centenaire de la Liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théâtre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez l'Esclapart, libraire, rue du Roule, n°. 11.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-François, N°. 4.

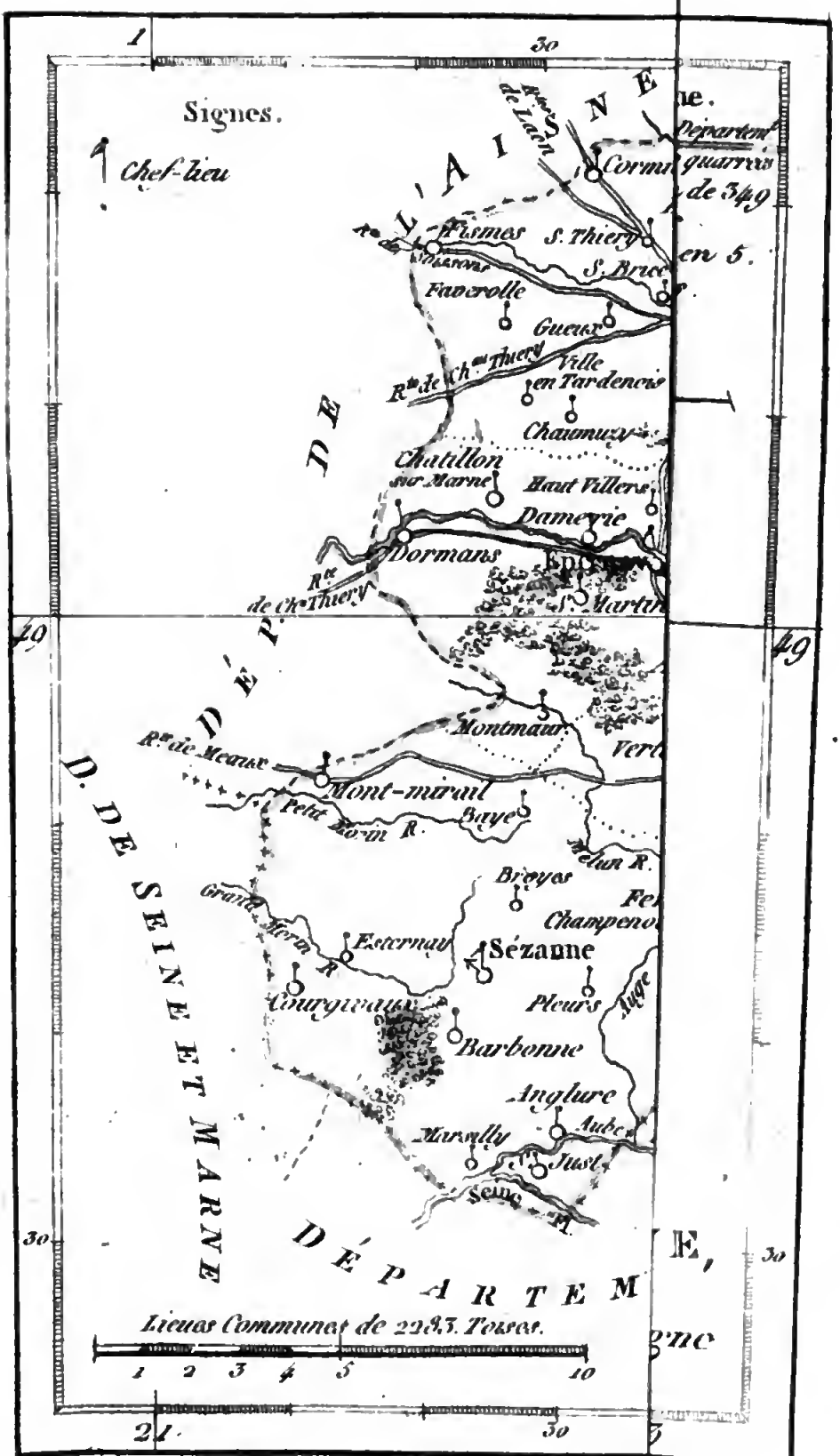
1793.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nota. Depuis l'origine de l'ouvrage, les auteurs et artistes nommés au frontispice l'ont toujours dirigé et exécuté.

Ouvrages du Citoyen JOSEPH LA VALLÉE.

Le Nègre comme il y a peu de Blancs.	3 vol.
Cecile, fille d'Achmet III.	2 vol.
Tableau philosophique du règne de Louis XIV.	1 vol.
Vérité rendue aux Lettres.	1 vol.
Serment civique, comédie en 1 acte.	1 br.
La Gageure du Pélerin, en deux actes.	
Départ des volontaires villageois, comédie en 1 acte.	
Voyage dans les Départemens.	24 n°s.


Signes.
Chef-lieu
Lieues Communes de 2283. Toises.
1 2 3 4 5 10
Sézanne
Montmaur
Mont-mirail
Dormans
Chatillon sur Marne
Barbonne
Anglure
Esternay
Courgivaux
Broyes
Baye
Pleurs
Fismes
S. Thiery
Fismette
Fauerolle
Gueux
Ville en Tardenois
Chaumuzy
Haut Villers
Damerie
Epernay
Montmirail
Petit Morin R.
Grand Morin R.
Champenoise
Marolly
Just
Aube R.
Seine R.
Marne R.
D. DE SEINE ET MARNE
DÉPARTEM
DE L'AISNE
DE LA MARNE
49
30
21

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

DÉPARTEMENT DE LA MARNE.

Rheims et Châlons ! quel rapprochement pour le philosophe ! quelle leçon profonde pour les nations quand elles voudront l'entendre ! Rheims consacrant, légitimant les fureurs de Clovis ; Châlons s'énorgueillissant de l'épouvantable chûte d'Attila. Rheims versant sur la tête des rois toute la magie de la superstition, pour les rendre inviolables aux peuples ; Châlons offrant complaisamment ses plaines à qui tenteroit de combattre les tyrans. Enfin Rheims souillée de l'opprobre du dernier sacre d'un monarque, et Châlons illustrée par la première victoire de la liberté sur les satellites du despotisme. Quelles destinées diverses ! Quel incompréhensible jeu de la providence d'avoir réuni dans un seul point, pour ainsi dire, et le triomphe authentique du préjugé le plus gigantesque, et le théâtre auguste de son éternelle destruction.

Je me figure quelquefois le jour du sacre d'un roi :

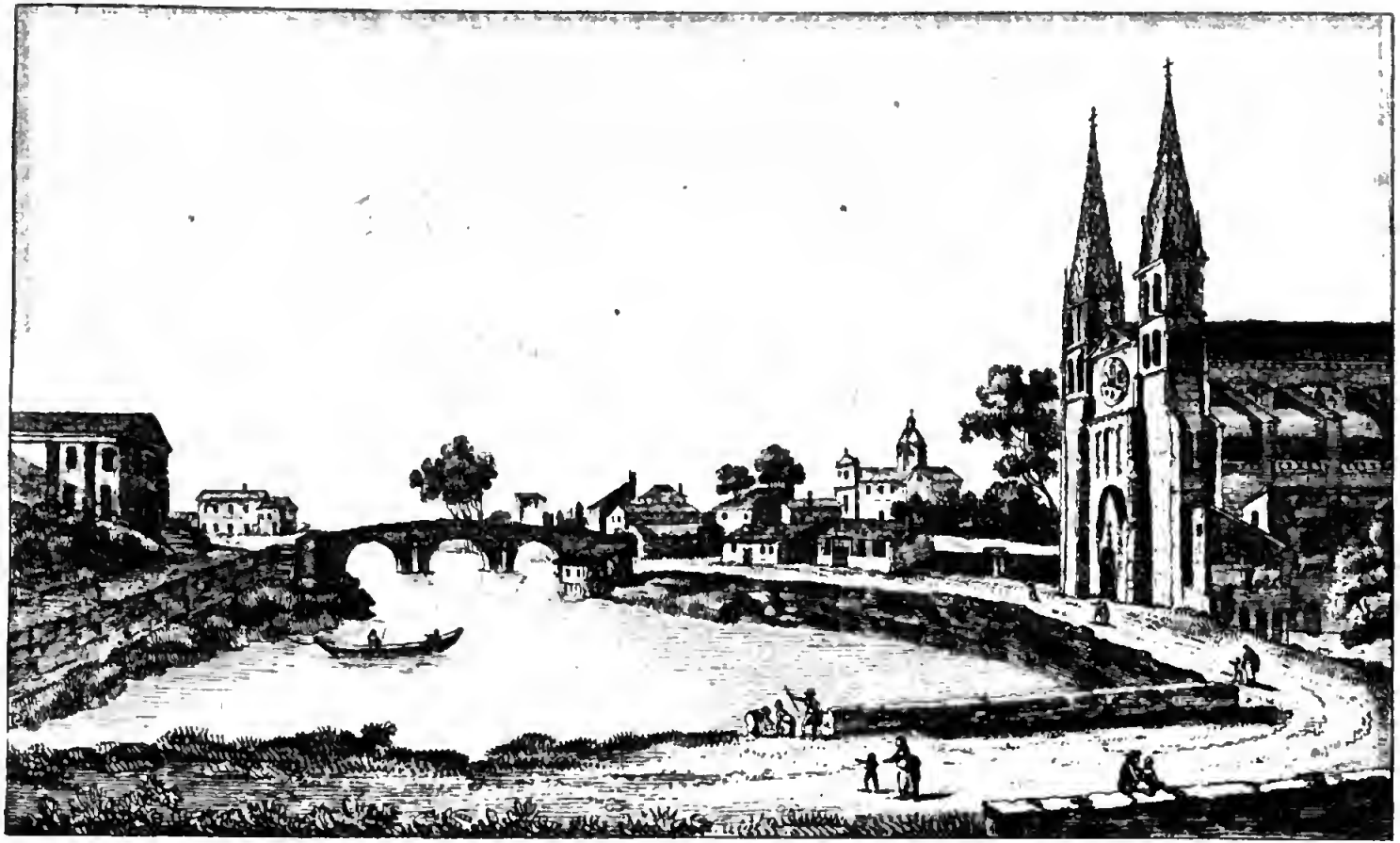
mon imagination se représente ce char superbe où le génie des arts s'est épuisé pour l'enrichir; je vois cette troupe immense de valets de tout rang, surchargés d'or, d'argent, de pourpre et de soie, armés par l'insolence et l'esclavage, ouvrant devant eux les flots de ce peuple que la curiosité attire, entourer l'idole méprisable que le fanatisme appelle dans un temple, pour le désigner au respect de l'univers; je vois ce mortel proclamé *roi*, se cachant aux regards sous les feux des diamans et des rubis, de crainte qu'on ne s'apperçoive qu'il est homme, entrer dans ce temple où le clergé superbe, étalant les dépouilles des nations dont il compose sa parure, l'attend pour goûter le plaisir orgueilleux de voir à ses genoux le maître des humains; je vois l'huile dérobée à la lampe de la veuve de Sarepta, sacrer l'homme dont chacun des jours sera le fléau de la veuve et de l'orphelin; je l'entends prononcer des sermens si loin de son cœur, qu'il faut les dicter à sa bouche ignorante; j'entends un million de cris confus voter une longue vie à l'être dont le caprice ordonnera peut-être la mort d'un million de malheureux et d'innocens; j'entends les accords enchanteurs de l'harmonie, mêler leurs sons célestes à la fête inventée par le raffinement de l'ambition féroce; j'entends l'airain tonnant devancer le vol rapide de la renommée, pour apprendre aux campagnes que la liberté vient d'être solemnellement égorgée; et je me dis avec une joie dont le frémissement, pour ainsi dire, tient de la terreur, je me dis, c'est à côté de cette pompe impie tant de fois

renouvelée, c'est aux portes de Rheims, c'est cette plaine dont l'uniforme tapisse déroule vers Châlons, que l'éternel choisit pour venger les longs outrages faits à l'humanité. Ici fut le zénith de la gloire de Capet; là la première marche de son échafaud. *O altitudo !*

Notre esprit se fatigue à deviner l'avenir : nous en faisons un logogriphe, quand il est écrit par-tout en lettres de feu. Croit-on que ce soit en vain que le temps ait respecté les ruines dont la terre est parsemée ? Tout périt; et les colonnes silencieuses debout encore dans les déserts de Babylone, n'étoient pour nous que des pierres insensibles, tandis qu'elles étoient en effet les pages du livre des destins. Nous sourions à l'aspect de l'antre où les prêtres d'Apollon rendoient leurs oracles, et notre raison fugitive ne nous disoit pas : c'est ainsi qu'un jour la postérité rira en touchant le vase desséché que devoit remplir une huile immortelle. Ces pilastres du temple de Rheims, ces colonnes énormes, victorieuses à leur tour de l'injure des siècles, appelleront les nations au souvenir de votre ampoule ridicule, et ces nations elles-mêmes n'y reconnoîtront pas le sort préparé à quelqu'autre préjugé plus bizarre peut-être auquel elles seront asservies. Portiques de Lybie ou temple de Rheims; triomphe d'Aurélien ou sacre de Capet; intronisation d'Apis ou procession du clergé romain; qui que vous soyez enfin, monumens, cérémonies, pompes antiques ou modernes, vous êtes le mot éternel de l'énigme de l'avenir.

En entrant dans ce département, la nature a reçu notre premier hommage. Sa main a tapissé les riches côteaux d'Aï et d'Epernai, de ces pampres bienfaiteurs, dont la fraîcheur dérobe la grape précieuse aux rayons trop brûlans du soleil, sans la ravir à la douce chaleur qui porte la maturité. Moins balsamiques que ceux de la Côte-d'Or, moins veloutés que ceux de la Gironde, Hygie doit à ses vins moins de reconnoissance; mais l'aimable joie, mais les folâtres jeux sont groupés dans leur mousse légère. Dans chaque globule qu'ils exhalent, un plaisir est caché; et s'il est vrai qu'Amour éteignit son flambeau dans les bains d'Erigone, la baignoire sans doute étoit une cuve de Champagne.

Il semble pourtant que cette liqueur enchanteresse ne soit point faite pour être savourée sur le sol qui la produit. On chercheroit vainement ici ces bosquets délicieux, ces ombrages anacréontiques, où, le front ceint de roses, la volupté nonchalante verse ailleurs les flots ambrés de l'Aï petillant dans les vases de cristal. Point de myrthes ici pour reposer la tête appesantie du Sylène incertain : point de gazons ombragés d'aubépine, où puissent les amans répéter les couplets qu'on trouve au fond de la coupe des Ménades. L'œil fatigué des blanchâtres reflets des plaines sablonneuses, parcourt en vain l'horizon pour y trouver la verdure des bois, et reposer sa paupière demi-close : il n'y rencontre que l'arbre isolé, exilé loin des forêts, sur la cîme chenue des collines arides. La Marne roule ses flots d'un verd sombre à travers la craie dont ce



Châlons

blanchissent les campagnes, et l'aspect de la stérilité semble s'étendre sur un sol où toutefois la richesse n'est pas étrangère.

C'est au milieu de ce site sérieux que s'élèvent les flèches de Châlons, chef-lieu de ce département. Son commerce est assez considérable en toiles de lin et de chanvre, de toutes largeurs; en étamines, en serges rases et drapées : mais ce sont sur-tout ses tanneries qui occupent un grand nombre d'ouvriers. Il isieurs pâturages qui l'environnent sont couverts de bestiaux dont elle consomme une partie.

Quoique grande, Châlons, en général, est mal bâtie; ses rues sont étroites; beaucoup de ses maisons sont en bois; et les places sont peu régulières. Il y a cependant quelques édifices publics, dignes d'attention, et sa maison commune ne manque ni de goût, ni de grace.

Mais ce qui flatte vraiment l'œil de l'étranger, c'est une promenade, la plus belle peut-être que possède aucune ville de la république. On la nomme le *Jard.* Les allées en sont magnifiques pour la longueur et la beauté des arbres; le dessin des différens quinconces, élégant et varié; et le soin que l'on apporte à son entretien, ajoute un charme au plaisir que l'on éprouve à la parcourir. Le Nau et la Marne l'embellissent encore, et leur onde fugitive n'abandonne qu'à regret ce lieu dont la fraîcheur et la teinte romantique, rappellent ce que la fable nous décrit des jardins des féeries.

La cathédrale est gothique, mais elle est grande et passablement claire. L'autel est du plus beau marbre. Châlons étoit un des quartiers de ces hommes que l'on appeloit autrefois gardes du corps, et souvent elle fut le théâtre des scènes insolentes que leur immoralité donnoit au public, et qui, presque toujours, restoient sans punition, quand elles tomboient sur des hommes du peuple; et telle étoit l'odieuse conduite de l'ancien régime, que l'insulte faite à l'une de ces femmes que l'on appeloit jadis femmes de qualité, étoit vengée avec éclat, tandis qu'il sembloit qu'une femme du peuple dût se trouver trop heureuse d'avoir été l'objet des désirs effrontés d'une jeunesse indisciplinée.

Le patriotisme a purifié Châlons de l'air impur que l'esclavage y avoit répandu, et l'esprit public de cette ville est excellent. Lorsque les ennemis de la liberté, les hordes du nord, conduites par les despotes, et introduites en France par la plus lâche trahison, étoient à ses portes, ses préparatifs de défense annoncèrent à la république l'assurance qu'elle devoit prendre sur le civisme généreux de ses habitans. Les fils étoient aux combats, et les pères partageoient leur toît hospitalier avec les volontaires qui, de tous les points de la république, accouroient au secours de la patrie.

La postérité la croira-t-elle, cette époque mémorable de la gloire française? O vous qui nous devrez le jour, parlez avec orgueil de vos pères! il vous sera glorieux de nous citer; et lorsque vos yeux satisfaits jouiront du tableau de la paix universelle,

lorsque vous verrez les hommes de tous les climats goûter, à l'ombre des loix que le temps aura mûries et consolidées, après les avoir épurées dans le creuset de l'expérience ; quand vous les verrez, dis-je, goûter les charmes de la liberté, de l'égalité, de la concorde fraternelle, que notre souvenir frappe votre mémoire ; amenez les nations sur nos tombeaux ; que vos mains les parfument de fleurs ; faites que les mortels s'embrassent à l'aspect de nos urnes cinéraires. Hommes de la postérité, aimez-vous ! et nous n'aurons pas acheté trop cher la liberté que nous vous laisserons.

Alors les passions seront éteintes, parce que nul homme n'aura connu les tyrans : alors les ressentimens, les inimitiés, l'intrigue et l'ambition auront moisi dans le cercueil des despotes : alors le glaive des vengeances populaires se sera caché sous l'écorce de l'olivier. Le déluge de vices dont la terre est encore inondée se sera desséché ; l'arche des révolutions ne sera plus battue par les orages, et tranquille sur un monde nouveau gouverné par la justice, n'offrira plus à l'œil que le berceau de la nature humaine. Alors, et le ciel puisse-t-il accomplir ce présage ! alors il ne sera plus question de chants guerriers. L'hymne marseillois restera muet devant les tables de la loi, et la postérité sera muette devant l'hymne ; il sera comme le *Jehova*, que par respect l'homme primitif n'osoit pas prononcer.

Nations futures ! cet hymne nous fit vaincre. C'en étoit fait de la liberté ; trois ans de travaux, de combats, de privations, de souffrances, alloient

s'évanouir, comme un songe de l'esprit, devant le souffle de la tyrannie long-temps comprimé par la crainte. La France avoit des hommes, mais n'avoit point de soldats; elle avoit des généraux, mais ne comptoit que des la *Fayette*; elle avoit des législateurs, mais sa loi n'étoit que la foiblesse; elle avoit des places fortes, mais la trahison en tenoit la clef à sa ceinture. Enfin, un homme suant l'or et la perfidie par tous les pores, corrompoit au loin, comme autour de lui : et salarioit toute l'Europe pour traîner jusqu'aux pieds de son trône, l'incendie, le carnage et la mort, qu'il eût desiré d'empoigner, pour les lancer tout-à-coup sur vingt millions d'hommes que ses sermens avoient déçus. O nuit terrible ! nuit à jamais formidable ! où ce refrain : *aux armes, citoyens !* croissant de minute en minute, comme le bruit de l'orage dont les flancs apportent la grêle, réveilla jusqu'à l'égoiste, que la fuite du jour avoit plongé dans le sommeil. Aux armes, citoyens ! ce chœur immense d'une ville habitée par un million d'hommes, se propagea d'un bout de la France à l'autre, et l'univers en silence connut, à ces chants, qu'un nouveau monde venoit de naître. Tout-à-coup tous les liens de la nature semblent brisés ; l'époux s'arrache avec joie du sein de sa femme ; le fils quitte son père en souriant ; les seuls enfans pleurent ; ils sont trop jeunes pour marcher. La vieillesse a retrouvé sa force ; la jeunesse a doublé sa vie ; les guerriers sourdent de toutes parts ; les villes les enfantent ; les chemins, les campagnes, les fleuves en sont couverts : ce

ne sont plus des bataillons que l'on rencontre, ce sont des armées.

Ces ennemis nombreux dont l'audace n'étoit fondée que sur la perfidie d'une cour liberticide; ces Prussiens, ces Autrichiens, que l'amour du pillage attiroit sur le sol de la France; ces émigrés, lâches enfans d'une patrie qu'ils brûloient de déchirer; deux cents mille hommes enfin déja possesseurs d'une surface de quarante lieues, connurent la crainte. Les Français paroissent. D'abord dix-sept mille hommes et Dumouriez arrêtent cette horde innombrable d'esclaves salariés. Bientôt les bataillons républicains accourent, se grossissent, s'amoncèlent; c'est l'océan de la liberté dont les flots vont couvrir ces phalanges du nord. Elles frémissent, elles s'ébranlent, elles fuient. Les cadavres que la misère, la faim, la maladie ont surpris dans leurs rangs, jonchent la terre, et décèlent les sentiers où leur fuite s'est cachée.

C'est delà, c'est des ptaines de Châlons que seroit sorti le signal de la conquête de l'Europe, si la France, toujours sublime, n'avoit renoncé aux conquêtes, à l'instant où toutes les conquêtes lui étoient possibles; mais c'est delà que le signal de la liberté de tous les peuples est parti. A l'instant où nous parcourons ces plaines où nous voyons avec reconnoissance la trace des pas de nos braves défenseurs, nous nous plaisons à réfléchir qu'il n'y a pas six mois que les armées des *rois* coalisés fouloient encore de leurs pieds profanes cette terre de la liberté; et que depuis, l'immense Belgique

la Savoie, une partie du Piémont, Spire, Worms, et Mayence, et presque toute la Hollande, Liége et la Westphalie, ont vu leurs fers brisés, à l'aspect de la victoire, dont l'infatigable vol a guidé les armées de la république. Que l'on rassemble tous les exploits des héros de l'antiquité; que l'on descende l'histoire de la terre depuis le siége fameux entrepris pour venger Ménélas, jusqu'à l'heure où le farouche Nadir renversa le trône de Scha-Thamas; Bacchus, Alexandre, Xerxès, les Scipion, les César, Genseric, Attila, Timur et Gingis-Kan, n'offriront pas une vélocité semblable; et les François, ennemis des tyrans de tous les siècles, n'ont pas même voulu laisser à ceux qui ne sont plus, l'unique propriété qui leur restoit, la gloire d'avoir su vaincre avec rapidité.

La gloire! la gloire des combats! ô philosophie! seroit-il possible que tu te reconciliasses avec elle? Il le faut, c'est un pardon de mort qu'elle implore de toi; ne le lui refuse pas. Cette gloire va disparoître de la terre: la liberté va creuser sa tombe, et l'universelle paix, amenée par la fraternelle égalité, couvrira de son ombre tutélaire ces champs tant de fois inondés du sang des malheureux mortels. Respire, ô tendre humanité! Il est bien temps, après cinq mille ans de larmes; et c'est ma patrie, c'est la France qui va donner le bonheur au monde! Sois à jamais bénie, ô France!

Tel est le propre des combats rendus pour la liberté, que les lieux qu'ils ont honorés ne s'oublient jamais, et que malgré toute la célébrité des ba-

tailles livrées par les *rois*, on en perd bientôt de vue le théâtre. Il n'est point de républicain qui ne retrouvât les champs de Marathon et les gorges des Thermopyles; et quoique la défaite d'Attila soit bien plus moderne, nous ne sommes pas certains de la place où ce barbare reçut le prix de ses longs forfaits. On nous a montré, dans les environs de Châlons, le camp de cet homme; mais quand nous nous trouverons à Poitiers, à Montauban, et même dans la Calabre, l'on nous montrera encore les plaines, témoins, nous dira-t-on, de cette fameuse défaite. Les gestes des *rois* ressemblent aux reliques des saints; il est difficile d'affirmer qu'elles aient appartenu à tel ou tel homme; il n'est qu'un genre d'immortalité pour eux, c'est celle qu'ils assurent à leurs flatteurs. Nous ne sommes pas sûrs de l'endroit où périt Attila, et nous savons que le poète Marule osa le faire descendre des dieux immortels, et vanter sa clémence et sa magnanimité. Si cette flatterie passe en bassesse tout ce que l'esprit humain peut concevoir en ce genre, la récompense qu'elle obtint passe en férocité tout ce que l'imagination peut inventer. Quand il présenta son poëme à Attila, il ordonna que l'ouvrage et l'auteur fussent brûlés.

Les *pairs* de Champagne n'ont jamais pu réussir à posséder Châlons, quelques efforts qu'il aient faits pour y parvenir. Les ducs de Bourgogne leur promirent souvent leur assistance pour en venir à bout, et leur manquèrent toujours au besoin. Thibaut de Grandpré ne consentit à se croiser que sous cet es-

poir, et Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, y parvint, en l'amusant de l'assurance d'une armée pour soumettre Châlons, lorsqu'ils seroient de retour de la terre sainte.

Ce fut dans une de ces fêtes bizarres, que le faste grossier inventoit pour subjuguer l'ignorance, Thibaut de Grandpré, pair de Champagne, se trouvoit à la cour de Philippe-le-Bon. Ces deux princes se trompoient réciproquement. Philippe souhaitoit que Thibaut se croisât pour éloigner un voisin qu'il trouvoit redoutable ; Thibaut feignoit d'entrer dans ses vues, afin d'en obtenir le secours nécessaire pour conquérir quelque partie de la Champagne. Mais Thibaut n'étoit pas le seul que Philippe voulût tromper : il lui importoit d'entraîner alors ses *sujets* dans une croisade, pour se procurer de l'argent dont il avoit besoin, et que le peuple, fatigué de ses prodigalités, n'eût accordé qu'en murmurant. Une scène, moitié profane, moitié religieuse, lui parut convenir au succès de son dessein.

Alors, dans les festins, le mot *entremets* n'avoit pas la même signification qu'aujourd'hui. Les *entremets* consistoient en des espèces d'intermèdes, mêlés de chants, de danses, d'instrumens et de décorations analogues au sujet que l'on vouloit traiter ; et comme ces intermèdes s'exécutoient entre les services, ils en retinrent le nom d'*entremets*. Sous Philippe-le-Bon, ces sortes de représentations ne remontoient guère à plus de deux cents ans, et les premières

avoient paru aux noces de *Robert*, frère de *saint* Louis.

Philippe rassembla donc tous les *seigneurs* de sa cour, et plusieurs *souverains* voisins de ses états. Le festin se donna sous une galerie découverte, afin que tout le peuple pût être présent. Sur la fin du repas, l'*entremets* que sa politique avoit médité, commença. D'abord on établit dans la salle diverses décorations représentant une mer couverte de vaisseaux, des rochers, des arbres, des montagnes, des figures d'hommes et d'animaux extraordinaires; des personnages véritables, des oiseaux, des chiens, des chevaux donnoient de la vie à ces décorations, et la musique ajoutoit quelque charme à cette espèce de pantomime grossière.

Bientôt après, on vit paroître un géant habillé en Sarrasin, guidant un éléphant qui portoit une tour, dans laquelle étoit enfermée une religieuse; elle paroissoit fondre en larmes. Cette religieuse n'étoit rien moins que la *religion* dont les plaintes méthodiquement exprimées dans les couplets d'une mélodie traînante, accusoient l'insensibilité de tant de puissans *princes* qui la laissoient ainsi languir sous le joug des infidèles. De tems en tems, le Sarrasin lui assenoit quelques coups d'une massue de carton qu'il portoit; et de telle sorte qu'il *cuidoit l'occire*, et que c'étoit chose *moult* pitoyable. Quand la complainte fut finie, Toison-d'or, *roi* d'armes de la toison, entra, et présenta au duc Philippe un faisan en vie : ce faisan portoit un collier d'or, enrichi de perles et de pierreries. Le faisan étoit,

dans ces temps de chevalerie, un des symboles de la foi des chevaliers, et souvent ils juroient ou sur un faisan, ou sur un paon. Quand Philippe apperçut le faisan, il se couronna la tête de fleurs, ainsi que toute sa suite, se leva, et jura, sur le faisan, qu'il ne coucheroit plus dans *un lit*, qu'il n'eût délivré l'église opprimée par les infidèles. Tous les seigneurs l'imitèrent, jurèrent de se croiser, et s'imposèrent de même quelque pénitence ridicule; les uns de porter le cilice toute leur vie, les autres de passer dix nuits devant la porte de leur belle, sans dormir, et mille autres extravagances semblables. Le fameux serment prononcé, et le duc rusé ayant demandé à ses sujets présens l'argent nécessaire pour une si sainte entreprise, qu'on lui accorda avec *liesse infinie*, une seconde religieuse, habillée de blanc, parut sur la scène; et pour que les spectateurs sussent son nom, on avoit ingénieusement écrit sur son front : *Je m'appelle Grace-Dieu.* Elle conduisoit avec elle douze vertus qui portoient leur nom écrit sur leur épaule, et que douze chevaliers menoient par la main. Ces dames étoient Foi, Charité, Justice, Tempérance, Raison, Force, Prudence, Vérité, Sagesse, Diligence, Espérance et Vaillance. Comme il eût été indécent que le *souverain* eût éprouvé un plaisir commun avec le reste des spectateurs, il avoit escamoté l'argent du peuple, et cela ne faisoit rire personne que lui; mais pour amuser le public, et le distraire de l'amusement particulier du duc, les douze Vertus se mirent à danser. *Tempérance* se mit à table; *Raison* se mit à boire, et *Vérité*

fit

fit des contes à la compagnie. L'on ne parla pendant six mois, dans toute l'Europe, que du fameux entremets de Philippe-le-Bon ; et l'issue de cette farce *ducale* ou *royale*, car il affectoit la royauté, fut qu'il dépensa l'argent qu'on lui avoit donné pour la croisade, dépouilla les petits seigneurs qui faussèrent le vœu du faisan ; se moqua intérieurement de la religion, dont le masque avoit si bien servi son avarice ; et joua le pair de Champagne, en lui refusant les secours qu'il lui avoit promis.

Non loin de Châlons, en parcourant ces plaines dont la monotonie répand dans l'ame une involontaire mélancolie, que le souvenir du sang dont elles furent tant de fois arrosées (1) accroît encore, nous arrivâmes dans un village où l'Amour en deuil et les Muses éplorées nous attendoient. Ces lieux champêtres, nous dirent-ils, ce village est Fimes. Honorez le berceau d'Adrienne le Couvreur.

Un cœur honnête, mon ami, quand il est éclairé par la raison, aime la révolution ; il se livre sans peine aux doux sentimens de la nature dont il reconnoît la marche dans celle des grands évènemens dont ses yeux et les nôtres ont été les témoins depuis quatre ans : mais il est des momens où cet amour tient de l'enthousiasme, et ce sont ceux qui rappellent quelques-uns de ces préjugés, ou ridicules, ou odieux, dont l'humanité se trouvoit grevée, et dont la liberté nous a purgés. Comment se faisoit-il que l'art qu'honorèrent les talens de le Couvreur, fût un déshonneur, fût une flétrissure ? Quelle étoit l'origine d'un semblable vice

dans l'ordre social ? Les uns ont cru la voir dans la profession même, sujette aux caprices du public, par l'achat passager qu'il fait du plaisir que lui doit alors l'acteur scénique ; les autres l'ont attribuée, plus faussement encore, aux mœurs souvent dépravées des comédiens ; comme si les mœurs d'un homme avoient quelque autorité sur l'art qu'il professe. Nul peut-être n'a rencontré juste à cet égard. On n'a pas observé, et l'on a voulu prononcer. La flétrissure de l'art du théâtre n'a pas commencé avec l'art ; il a été le résultat de ses progrès. On flétrissoit les comédiens, non parce qu'ils étoient comédiens, mais parce que leur métier étoit d'apprendre des vérités, et de les réciter en public. Si l'on avoit pu flétrir les vérités, on n'eût pas flétri les comédiens.

Si, après l'honorable emploi d'écrire, la profession de dire eût été la plus auguste ; si l'on eût environné de respect l'homme qui récitoit Zamore ou l'Indigent, la révolution seroit arrivée quarante ou cinquante ans plutôt. Il y a parité de métier entre les comédiens d'église et les comédiens de théâtre ; mais il n'y avoit pas parité de considération, et voilà pourquoi tant de platitudes, de sottises, d'erreurs l'ont emporté si long-temps sur tant de vérités sublimes. Le déshonneur prétendu de l'état de comédien étoit un ressort du gouvernement despotique, et l'on ne s'en doutoit pas. On mettoit l'auteur à la bastille, et ses maximes dans des bouches qu'on disoit impures. On enveloppoit l'or de boue, pour empêcher qu'on ne le ramassât.

N'en doutons pas, les cours connoissoient bien

le danger dont les comédiens eussent été pour elles, si leur état eût joui de la considération publique. En lui supposant cette considération, la mort de le Couvreur eût peut-être amené une révolution. La nation auroit vu que les vérités étoient un poignard pour les grands, et son mépris pour eux auroit suivi de près. Mais le Couvreur étoit entourée du préjugé; elle périt, à peine y prend-on garde; et le philosophe se surprend seul en pleurs au milieu de l'indifférence publique. Quatre vers de Phèdre coûtèrent la vie à le Couvreur. Belle, spirituelle, sensible, elle méritoit d'être aimée. Elle le fut. Un homme eut le bon esprit d'abandonner la faveur intéressée d'une femme du *premier rang*, pour la société d'une femme dont les talens immortels étoient le moindre ornement. La rivale de le Couvreur n'avoit pas besoin d'être aimée, mais elle avoit nécessité d'amour, et c'est alors que la douleur de l'infidélité s'exhale par des crimes. On jouoit Phèdre. Cette femme entre au spectacle. Couvreur parloit; et l'admiration, l'haleine suspendue, l'écoutoit en silence. Le bruit d'une loge qu'on ouvre distrait un moment l'actrice : elle y porte les yeux; c'étoit sa rivale. Alors ces vers, que sa mort ont rendus plus fameux que le coloris de Racine, découloient de sa mémoire, encore embellis par son organe enchanteur.

Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

C'est à moi qu'elle les adresse, dit sa rivale; elle

m'a fixé (2). Le supplice des cœurs méchans est de lire leur condamnation sur tous les fronts. Le public étoit loin de penser à la jalousie de cette femme dont il ignoroit la cause. Elle crut le public de concert avec le Couvreur pour l'outrager; et les applaudissemens que l'on donnoit à l'actrice sublime, elle les imputa aux vautours qui déchiroient son sein. Vengeance ! dit-elle. Elle sort; elle étoit puissante, et le crime est aisé à la main qui le peut acheter. Le même soir le Couvreur fut empoisonnée.

Cette femme atroce craignoit que sa victime ne lui échappât, et elle multiplia les fils du piége qu'elle trama pour la perdre. En voici la preuve dans une anecdote peu connue. Un abbé qui soupoit souvent chez Mlle. le Couvreur, en sortant du spectacle où elle venoit de jouer pour la dernière fois, fut arrêté par quatre hommes masqués, et conduit par eux aux Tuileries, aux pieds de la statue d'Annibal. Demain à telle heure, lui dirent ces masques, vous viendrez ici; vous trouverez sur ce piédestal des pastilles que vous porterez à Mlle. le Couvreur. Si vous y manquez, et si la moindre indiscrétion vous trahit, vous êtes mort. Ils dirent et disparurent. L'abbé effrayé fut long-temps à s'arrêter au parti qu'il devoit prendre. Enfin il crut devoir se confier au lieutenant de police, et fut raconter à ce magistrat ce qui venoit de lui arriver. Si l'on eût envoyé chez Mlle. le Couvreur, il eût peut-être été temps encore de la sauver. L'alarme auroit amené les précautions. Le magistrat ne s'arrêta qu'au rapport que l'abbé lui faisoit. Allez de-

main, lui dit-il, au rendez-vous que l'on vous a indiqué ; soyez tranquille sur votre sûreté, on y veillera. Je disposerai des gens qui cerneront la statue ; et l'on arrêtera tous ceux qui sembleront observer ce que vous ferez. Mesure vraiment inique ; mesure de l'ancien régime qui comptoit pour rien les angoisses de l'innocence. L'abbé obéit ; il trouva les pastilles. Les mouches arrêtèrent quarante personnes environ (3), et l'on ne connut rien de cette trame ; mais Mlle. le Couvreur périt. On s'étoit défié de la discrétion de l'abbé : peut-être même l'avoit-on observé, et l'on avoit pris d'autres moyens pour consommer le forfait. Une femme de cour l'empoisonna pour la punir d'avoir su plaire ; l'église lui refusa la sépulture pour la punir d'avoir su charmer.

Nous avons suivi les traces de la fuite de nos ennemis jusqu'à Sainte-Menehould, et nous avons vu par-tout encore les marques de leur lâche barbarie. Ici des temples en cendres, là des chaumières dévastées, plus loin des femmes, des vieillards, des enfans, retournant vers leurs asyles détruits et leurs champs ravagés, non pas les larmes dans les yeux, mais la joie de la liberté sur le front, et s'écriant : nous avons tout perdu ; mais la patrie, mais cette bonne mère nous reste ; elle est libre, et nous sommes riches encore.

Sainte-Menehould étoit jadis une de ces citadelles de la férocité fiscale, une de ces barrières où la ferme insultoit à la propriété, et où la liberté de l'homme étoit attachée à une once de tabac. La

main de l'héritier de ce roi (4) que la philosophie a presque nommé grand, la même main qui avoit rendu à l'évêque de Verdun son sceptre fanatique, avoit rétabli les barrières de Sainte-Menehould, au nom de Louis XVI. Il ne savoit pas qu'en refermant ces barrières, il achevoit d'ouvrir pour Capet celles de l'échafaud. L'imprudence et l'orgueil ne se quittent jamais. Aujourd'hui les méchans disent que la nation française a conduit *son roi* au supplice; la postérité plus juste dira que ce sont ses protecteurs qui l'y ont fait monter. Sainte-Menehould que l'on appela *Château-sur-Aine* jusqu'au quatorzième siècle, doit son nom *pieux* aux reliques d'une fille de *Sigmar*, comte du Perthois. Cette fille s'appeloit *Manehildis*. Sigmar et Manehildis sont deux êtres fort inconnus; mais enfin les chroniques nous disent que Sigmar étoit bon, et que Manehildis étoit sainte, et il ne tient qu'à nous de le croire. Ce fut dans le septième siècle que Drogon VI, duc de Champagne, bâtit le château de cette ville, ou pour mieux dire, le château autour duquel se forma cette ville. Il subsistoit encore en partie, en 1719. Mais un des plus fameux incendies dont l'histoire fasse mention, et qui réduisit cette ville en cendres, détruisit en entier ce que l'on en voyoit encore. Plus de sept cents maisons furent la proie des flammes. Cette ville a été rebâtie telle qu'on la voit aujourd'hui.

Sa position qui la rend frontière de la ci-devant Lorraine, son rocher sur lequel étoit situé son château, et qui domine sur les environs, et le génie de ses habitans tourné du côté des armes, l'ont rendue

célèbre dans les annales de la guerre. Elle a soutenu sept siéges, et n'a subi que trois fois le joug des vainqueurs; mais une circonstance assez plaisante, c'est que deux évêques de Verdun, malgré l'*horreur* de l'église pour le sang, l'ont assiégée en personne; et tous deux pour se venger sur le peuple des rapines que les *comtes* du Perthois faisoient sur leur territoire. Rien de plus *épiscopal* que cette conduite! Le premier étoit *Théodore*, évêque de Verdun, qui la prit d'assaut, et passa tout au fil de l'épée; et cela pour punir le *comte Manassès*, qu'il épargna comme de raison. On ne peut rien de plus pastoral; c'est le berger qui tue les moutons pour pardonner au loup. Le second étoit *Arnould*, également évêque de Verdun, qui se plaignoit aussi des brigandages d'un *Albert Pichat*, *seigneur* de Sainte-Menehould. Celui-là, moins bon guerrier que son prédécesseur, se fit tuer à ce siége par un trait d'arbalête. Les aimables évêques que les évêques de Verdun! En cas de besoin, le dernier de ces pontifes si *pacifiques*, auroit très-bien fait le siége de Sainte-Menehould, comme Théodore et Arnauld, pour rendre grace au roi luthérien (5) qui l'avoit sacré évêque pour la seconde fois; et en digne émigré, eût fait très-saintement égorger tous ceux qu'il y auroit trouvés.

L'histoire de cette ville offre un trait de fermeté digne de louange, quoique fait pour un roi, parce qu'il fut dicté par l'horreur du fanatisme, et qu'il tient parfaitement au caractère français. Sous le règne de Henri III, le gouverneur nommé Duvalk

de Mondreville, voulut livrer la ville aux ligueurs : l'horreur qu'ils inspiroient à ceux en qui le malheureux esprit du temps n'avoit pas entièrement étouffé la raison, pénétra Renneville, lieutenant-général du bailliage. Cet homme ferme prend son parti ; c'étoit un jour de fête ; il se revêt de sa robe, et suivi de quelques habitans qui lui étoient dévoués, il monte au château sous prétexte d'aller à la paroisse qui se trouvoit renfermée dans ses murailles ; mais au lieu de s'y rendre, il entre chez le gouverneur, et l'arrête : Mondreville lui demande à voir son ordre. Le voici, lui répond Renneville, en tirant un pistolet de dessous sa robe ; c'est-là l'ordre dont je me sers pour arrêter les traîtres. Mondreville fut obligé de le suivre, et de traverser ses propres gardes, sans oser faire le moindre geste qui pût les instruire. Renneville l'avoit pris sous le bras, et le cachant en partie par sa robe, le conduisoit en lui tenant le pistolet sur le sein. Il se contenta de le mener hors des portes de la ville, et de le chasser.

C'est devant Sainte-Menehould que le Louis XIV, de *superbe* mémoire, a fait ses premières armes sous le maréchal du Plessis-Praslin, et c'est par la brêche que son canon avoit faite à cette ville, qu'il entra, et dans sa première conquête, et dans la route des forfaits héroïques. C'est encore une de ces époques où l'on peut saisir l'orgueilleuse indifférence de ces hommes *prétendus grands* pour l'humanité. Louis XIV trouva très-bon que la vigoureuse résistance des habitans de Sainte-Menehould eût coûté de part

et d'autre quelques milliers d'hommes ; il les en félicita en entrant chez eux ; et pour les en récompenser, il leur permit de porter, *sa livrée*. Quelles espèces que les rois ! Et l'on parle des animaux de l'Afrique ! On a bien vu les tigres déchirer des moutons, mais jamais le tigre ne pria l'agneau de se revêtir de ses couleurs.

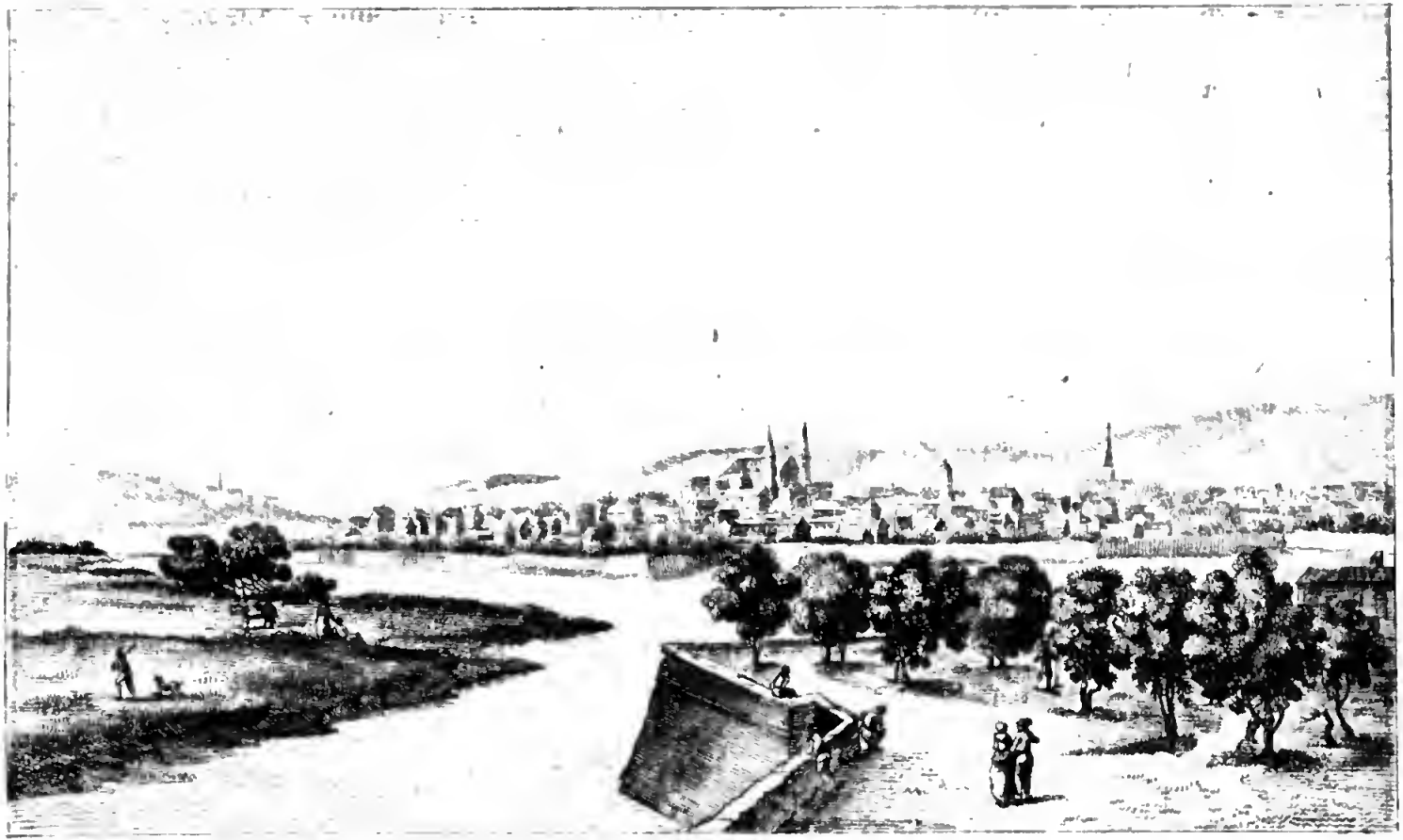
Sainte-Menehould a été le douaire de trois reines; de Marie Stuart entr'autres. Frédéric Guillaume, dans ses projets de conquêtes, auroit dû s'en souvenir dernièrement, quand, à la tête de son armée, il apperçut les clochers de Sainte-Menehould; l'idée d'une reine sur l'échafaud l'eût peut-être convaincu que le glaive des bourreaux s'aiguise aussi quelquefois pour les rois injustes.

La philosophie a détourné les yeux des hommes célèbres que cette ville ou son territoire ont produits; mais l'impartialité de l'histoire veut qu'on les cite, et même avec éloge, quand la célébrité qu'ils ont acquise, n'a pas insulté à l'humanité. Tels sont Gerson (7) et Mabillon. Nous n'en dirons pas autant de Robert Sorbon, né au village de Sorbon, non loin de Sainte-Menehould. Cet homme (qu'on me pardonne cette expression gigantesque) fut l'assassin des lumières, en fondant cette maison héritière de son nom, où toutes les vérités étoient citées pour s'y voir égorgées. Quel épouvantable abus des connoissances humaines ! et comment se peut-il qu'il ait existé des hommes dont la main ait forgé les fers du monde, avec la flamme du génie des sciences ! Quand on entroit dans cette maison, tout sembloit

y respirer le calme des muses. L'ame de l'ami des lettres flottoit avec douceur dans cet air tranquille, qu'il croyoit embaumé par les fleurs de l'étude. Mais quelle métamorphose ! quand la raison souffloit sur ce prestige, que restoit-il ? l'hypocrisie, le fanatisme, l'inquisition morale, souvent l'ignorance, par-tout le cadavre de toutes les vérités, et pour comble d'horreur, le mausolée de Richelieu. C'étoit là pourtant que les rois avoient placé le trépied des oracles de la France : c'étoit le boisseau sous lequel on cachoit toutes les lampes ; boisseau, véritable piédestal du préjugé, d'où son bras impie se promenoit sur le front de tous les écrivains, et brisoit de son sceptre de plomb, la tête de celui qui s'élevoit vers la nature. Nous ne concevons pas cette lutte éternelle de l'empire et du sacerdoce contre la vérité : ne nous en étonnons pas ; nous ne fûmes jamais rois. Christine de Suède, capricieuse amante des arts, parcouroit les monumens de Rome. Une superbe statue de la vérité frappa ses regards ; elle ne pouvoit s'en éloigner. Le cardinal, chargé de l'accompagner, lui dit : on n'accusera pas votre majesté du défaut que l'on reproche aux rois, de haïr la vérité. Elle lui répondit : toutes les vérités ne sont pas de marbre. Christine, par ce mot profond, trahit le secret des rois.

Sainte-Menehould, rebâtie presqu'à neuf depuis l'incendie dont nous vous avons parlé, intéresse par cet air de fraîcheur. Le fer est son commerce ; les bois qui l'entourent, et le voisinage de la forêt d'Argonne, en facilitent la fusion, et l'on y fait une

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



Vitry, sur Marne

quantité considérable de bombes et de boulets. En tournant sur la droite, nous avons voulu voir Vitri, avant de nous rendre à Rheims, et nous avons traversé le champ de bataille où Kellermann, par une canonnade de quinze heures, arrêta toutes les forces de la Prusse et de l'Autriche, qui tentèrent en vain de se faire jour pour marcher sur Paris. Nous avons vu le moulin qui servoit de point d'alignement à son armée, et de point de mire au feu terrible des ennemis. Là, quelques habitans, que le bruit des armes n'avoit point dispersés, nous ont peint encore avec un enthousiasme agreste, la joie, la gaieté, la fermeté et la patience de nos volontaires. Cette canonnade, que l'on ne peut pas titrer de bataille, quoiqu'elle ait été plus terrible peut-être, doit faire époque dans l'histoire, puisqu'elle décida la retraite de cette armée des hordes du nord, qui marchoit sur Paris. Après avoir parcouru ce théâtre de la gloire des armes françaises, et mouillé des larmes de la reconnoissance les cendres de nos frères dont les tombes militaires se voient dans le jardin du moulin dont nous parlions tout-à-l'heure, nous avons continué notre route jusqu'à Vitri, ci-devant dit le *Français*, maintenant sur Marne. Cette ville, rebâtie par François Ier, est quarrée. Ses rues sont larges, ses places agréables, ses bâtimens publics d'un assez bon style, et ses maisons assez uniformes. Elle n'est pas extrêmement peuplée ; il y a cependant quelques manufactures de chapellerie, de bonneterie, de serges façon de Londres, et de galons, moitié soie, moitié fil. Le

commerce de vin, de bled et de bois fait sa plus grande richesse. Ses environs sont charmans, et le pays qui la sépare d'un autre Vitri, dit le Brûlé, est enchanteur, et semble réunir tout ce qui peut ajouter au charme de la vie.

C'est ici que se commit le plus grand crime royal dont l'histoire fasse mention ; et ce crime fut encore stimulé par l'orgueil et le fanatisme d'un pape ; et ce crime fut encore expié par le plus grand forfait que le ridicule des pénitences ait inspiré à un criminel. On ne peut s'en souvenir sans horreur ; on ne peut l'écrire sans frémir. Et quelle fut l'origine de cette chaîne de scélératesses ? la nomination d'un archevêque ! Le clergé de Bourges se choisit un prélat ; Innocent II casse l'élection, et nomme à cette chaire une de ses créatures. Louis VII se déclare contre le choix du pape ; Innocent furieux excommunie le roi, et met *son domaine* en interdit. Vous savez ce qu'offroit de terrible, dans ces temps de désastreuse ignorance, cette double foudre du prêtre-dieu du Tibre. La malédiction s'attachoit aux flancs de l'infortuné qui s'en trouvoit frappé. Tous les temples étoient fermés pour lui ; le feu et l'eau lui étoient refusés ; ses propres serviteurs le fuyoient ; le ciel et la terre devenoient d'airain pour ce malheureux : sa présence étoit la peste, son approche la mort, sa conversation l'arrêt de l'éternelle damnation de ceux qui la souffroient ; enfin, la voix d'un prêtre, plus puissante que celle de l'éternel, fermoit la nature à la victime de sa superstition, et la nature, esclave des préjugés, obéissoit en silence.

Maintenant, peignez-vous le mortel le plus inconsidéré, le plus colérique, le plus susceptible, le plus foible, et toutefois le plus opiniâtre, à peine aurez-vous l'idée du caractère de Louis VII. Jugez alors des ressentimens d'un homme semblable; Thibaut III, comte de Champagne, avoit partagé les sentimens du pape : c'en fut assez; et ce fut sur lui, ou pour mieux dire, sur ses innocens *sujets*, que tomba tout le poids de la fureur d'un monarque extravagant. Les léopards n'ont pas cet excès de férocité. Il accourt; il fond sur Vitri. Dans le même jour, tout est égorgé, tout est en feu. Treize cents habitans se réfugient dans une église; ce sont des vieillards, des femmes, des hommes enfin. Soudain les portes en sont fermées à la voix d'un monarque exécrable. Les torches s'allument : le soldat, vil instrument de la vengeance d'un monstre, les lance sur les combles : le feu prend; tout s'embrase. Le pétillement affreux de l'incendie; le fracas épouvantable des poutres qui s'écroulent; le formidable bruit des murailles qui se crevassent, s'entr'ouvrent et se renversent; les cris affreux des treize cents hommes que les flammes dévorent; les hurlemens sanguinaires des satellites qui repoussent avec des crocs les infortunés qui cherchent à fuir sur les débris brûlans du temple englouti sous les feux, rien de ce spectacle horrible, non, rien ne suspendit la rage effrénée de l'artisan de tant de maux : il le vit d'un œil sec, il osa le voir jusqu'à ce que la fumée silencieuse, en s'élevant lentement dans les airs, lui prouva que la der-

nière étincelle de la vie de tant d'êtres innocens venoit de s'éteindre sous les monceaux de cendres. Alors il quitta ces lieux où son crime venoit d'écrire son nom en traits indélébiles. La nuit étoit venue, il dormit.

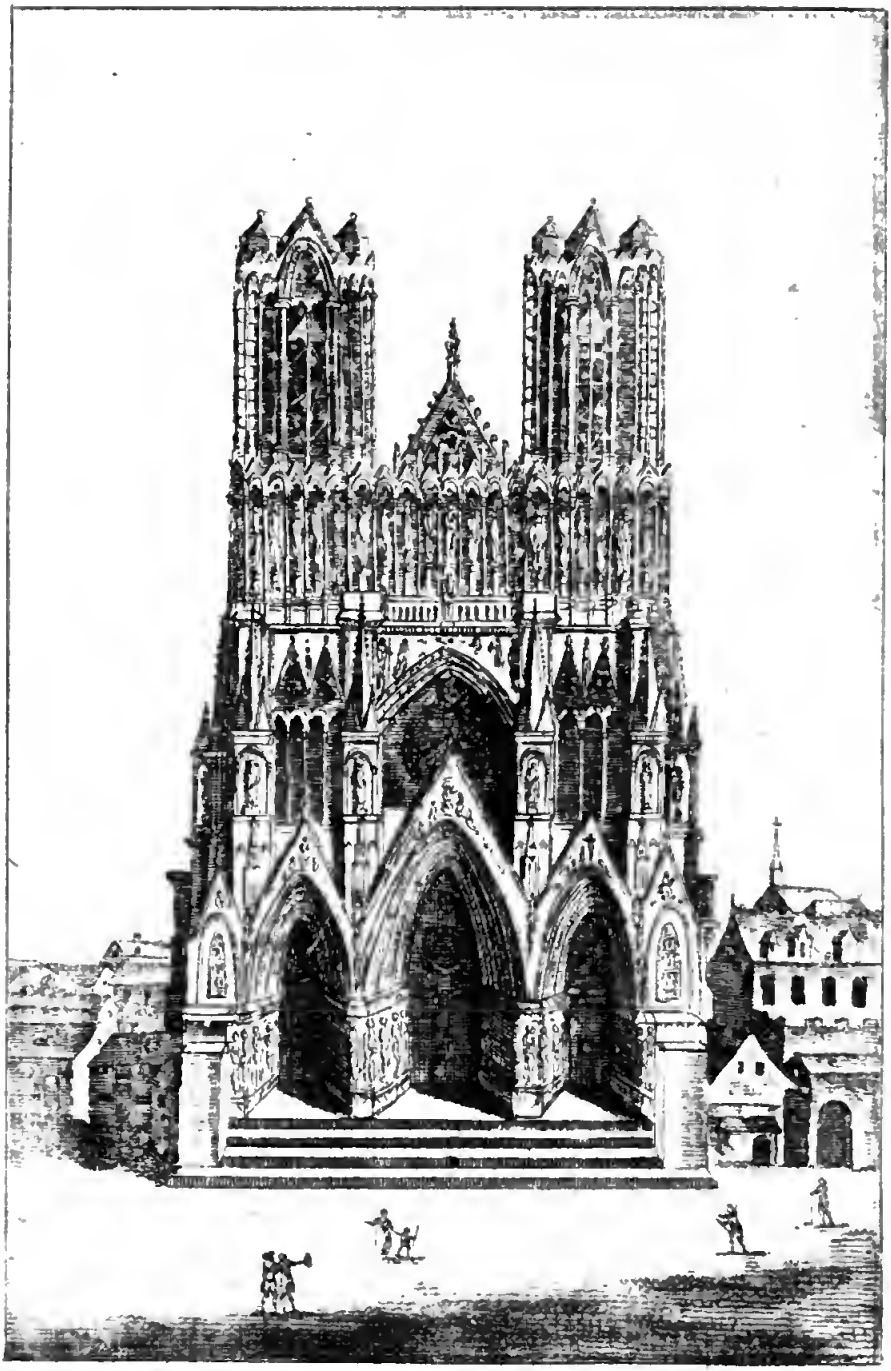
Il dormit ! Oui, les tyrans dorment ; sans le sommeil, ils seroient moins communs. Et l'histoire ne s'est pas voilée, quand des historiens ont osé écrire que le lendemain, à l'aspect de ce vaste champ de carnage où la flamme avoit essuyé le sang, à l'aspect des membres à demi-rongés par les charbons, dispersés par les tourbillons de feux, à travers les pierres calcinées, ce monstre s'étoit attendri, et que les larmes avoient trouvé le chemin de sa paupière ? Ah ! ne les en croyons pas, pour l'honneur de l'humanité, Quel homme voudroit pleurer, si Louis VII avoit connu les larmes. Non, ce fut la terreur de son crime, ce fut la vengeance du ciel suspendue sur sa tête, qui comprimèrent son cœur entre l'épouvante et le remords. Alors parut le patriarche de tous les intrigans ; c'étoit Saint-Bernard. Les crimes des rois ont presque toujours été le patrimoine des saints. » Monarque, lui dit-il, vous avez » péché ; allez, par un nouveau baptême de sang, » vous laver de l'incendie de Vitri. C'est par le » massacre des infidèles, que vous appaiserez le » courroux du très-haut, irrité du martyre de tant de » catholiques. Que tous les Sarrasins périssent ! que » leurs campagnes soient ravagées, leurs femmes » et leurs enfans égorgés ! Il n'en tombera jamais » assez sous vos coups pour expier votre faute,

» Mais dans une aussi sainte entreprise, pour vous » rendre favorable le Dieu des armées, comblez » ses autels des plus riches présens ; offrez à Dieu, » dans la personne de son église, des trésors périssa- » bles qui ne font qu'amuser les voluptés. Pendant » que vous combattrez à la terre sainte, les prêtres » du seigneur éleveront les bras vers lui pour l'im- » plorer en votre faveur, et leurs mains verseront » sur les pauvres les biens dont vous les aurez » rendus dépositaires. Allez : c'est à ce prix que je » vous promets l'absolution. «

Plus les tyrans ont le cœur sauvage, plus ils ont l'esprit foible. Vainement l'abbé Sugger opposa-t-il le langage de la raison à la logique du fanatisme et de la cupidité ; Saint-Bernard l'emporta sur le sage ; la croisade fut résolue. Quatre-vingt mille hommes, Louis VII et sa femme Eléonore de Guyenne, dont la galanterie alloit chercher un amant parmi ces Sarrasins que son mari alloit tuer, s'embarquèrent et partirent. Jamais expédition ne fut plus malheureuse. Ainsi le massacre de toute une ville, l'émigration et la perte presque totale de quatre-vingt mille hommes, la mort de quarante mille Sarrasins à-peu-près ; eh pourquoi ? parce qu'un *pape* a voulu nommer un archevêque dans un pays où il n'avoit pas le moindre droit ; parce qu'un roi a voulu se venger d'un outrage qui ne le regardoit pas ; et parce qu'un saint a voulu s'enrichir aux dépens de l'un, et s'élever en flattant l'autre. Humains ! vous le voyez ; avec des papes, des rois et des saints, vous n'êtes que de vils troupeaux.

Ce sont cependant les semblables de Louis VII, qu'une mystique cérémonie rendoit dans Rheims invulnérables à la sévérité de la loi, quelques crimes qu'ils commissent. Les hommes attachoient assez d'importance à quelques gouttes d'huile, pour présumer que la tête qu'elles avoient ointe, devoit être sacrée pour eux. Vous n'imaginez pas sans doute, mon cher concitoyen, que nous ayons cherché dans Rheims à voir cette amphore *miraculeuse* que les fables saintes ont fait descendre du ciel dans le bec d'une colombe, pour oléariser le front sans pudeur du plus méchant de tous les hommes, Clovis; lequel Clovis ne fut jamais sacré, puisqu'il est certain que cette cérémonie fut entièrement inconnue aux rois de la première race, et que Pepin-le-Bref, ou pour mieux dire, le Court, ce qui s'entend mieux, père de Charlemagne, fut le premier dont la politique en introduisit l'usage. Jusqu'aux rois de la troisième dynastie, Rheims n'eut point la coquetterie de penser à la *sainte ampoule*, pour posséder l'*honneur* d'être la ville consacrante par excellence. Ce ne fut que sous le règne de Henri Ier., quand il fut question de sacrer Philippe Ier., qu'un certain Gervais, archevêque de Rheims, fabriqua une prétendue bulle du pape, où le privilége de sacrer les rois étoit concédé à l'église de Rheims. Le mensonge étoit grossier, car la bulle étoit confirmative d'une autre bulle prétendue, accordée à Saint-Remy, pour sacrer Clovis, qui n'avoit jamais été sacré de sa vie par ni pour personne. La réclamation rhémoise fut assez long-temps sans avoir

beaucoup



Portail de Reims.

beaucoup de poids, et Louis-le-Gros même fut sacré à Orléans, par l'archevêque de Sens. L'histoire a oublié de nous dire quel chemin prit la sainte ampoule, pour se rendre de Rheims à Orléans. Mais enfin, lorsque Louis VII, dont nous parlions tout-à-l'heure, eut répudié Eléonore de Guienne, dont le délicat amour préféroit un Turc jeune à un mari dévot, et qu'il eut epousé Alix de Champagne sa maîtresse, pour plaire au cardinal de Sainte-Sabine, frère de son épouse; il *décréta*, dans sa *segesse*, que, dorénavant, tout le monde croiroit que la sainte ampoule étoit à Rheims, et que le sacre d'un roi ne seroit bon qu'autant qu'il seroit de la façon de la cathédrale de Rheims.

Nous avons vu ce portail de Rheims tant vanté, et qui mérite effectivement de l'être, par sa hardiesse et la bizarrerie de son architecture. C'est un des morceaux gothiques les plus estimés. La rose en vitrage que l'on voit au-dessus des trois portes colossales par où l'on entre dans l'édifice, paroît incroyable par l'extrême délicatesse de sa découpure. L'art a été de placer l'objet à une distance assez élevée pour cet effet; car, de près, les pierres qui composent cette découpure paroissent et sont véritablement des masses énormes. Deux tours accompagnent, avec assez de grace, ce portail d'une église que la sotte crédulité de nos pères a, de siècles en siècles, remplie de richesses, dont la liberté fera un usage plus convenable, en les consacrant à l'utilité publique.

Quelques monumens anciens, un arc de triom-

phe presqu'entier encore, les ruines d'un amphithéâtre ne déparent point, par leur antique majesté, l'élégance plus moderne des édifices de Rheims. Cette ville étoit privée, par un oubli de la nature, de la boisson primitive, l'eau. La qualité de son terrein rendoit même celle des puits saumâtre et mal-saine ; par une contradiction assez bizarre, l'homme dont les longues études et les nombreuses expériences avoient perfectionné le vin de Champagne, et l'avoient amené à ce point de délicatesse que nous lui connoissons aujourd'hui, que par cela même on n'auroit pas soupçonné de prendre un grand intérêt à l'eau, M. Godinot, chanoine de Rheims, fut celui dont l'industrie, le génie et la dépense, procurèrent à sa patrie des eaux salubres et savoureuses qu'il y fit amener de très-loin. Cet homme, dont le nom n'est pas assez connu, mérite la reconnoissance de la postérité, et étoit plus digne d'une statue que ce Louis XV, à qui la flatterie en éleva une sur la plus belle place de cette ville, que l'on bâtit alors exprès, pour loger superbement le bronze insensible effigie du Sardanapale françois. Croirez-vous qu'on avoit gravé aux pieds, ou pour mieux dire, sur le piédestal de cette statue :

A Louis XV,
Le *meilleur* des rois,
Qui, par la douceur de son gouvernement,
Fait le bonheur des peuples.
1765.

C'est-à-dire, lorsque la Pompadour, la guerre

de cinquante six, le ministère de Bellisle, une paix désastreuse, et l'ambition de Choiseuil, venoient d'écraser la nation, et de la mettre à deux doigts de sa perte. Sur l'autre face du piédestal, on lisoit cette autre inscription :

De l'*amour* des Français éternel monument,
Instruisez à jamais la terre
Que *Louis*, dans nos murs, *jura* d'être *leur père*,
Et fut *fidèle* à son serment.

Quelle fidélité, grands dieux ! De nombreux emblêmes entouroient cette statue ; il en étoit un que je n'ai pas trop bien conçu ; c'étoit un enfant qui caressoit un loup : je ne vois qu'une manière de l'expliquer. L'enfant étoit le peuple esclave et timide qui caressoit, par une statue, le loup *roi*. Aujourd'hui nous avons vu sur ces honteux vestiges de l'adulation de nos pères, la boue dont les ont couverts des mains libres. Le colosse inanimé a été renversé de son trône orgueilleux, et bientôt l'immortel obélisque de la liberté purifiera la place où l'idole fut trop long-temps encensée. L'inauguration de cette statue que Pigalle avoit sculptée, et qui ne valoit pas son Hercule, parce qu'Hercule a purgé la terre des tyrans, coûta des sommes énormes à la ville de Rheims par les fêtes qu'elle occasionna. Le *roi* voulut galamment marquer sa reconnoissance à ce *bon* peuple. Devinez ce qu'il fit. Il donna des lettres de noblesse au maire, au procureur du roi syndic, au prévôt et à l'échevin. Convenez que voilà une ville bien récompensée.

Rheims jouit d'une promenade superbe que l'on appelle cours : c'étoit là où les *rois guérissoient* les écrouelles. Nous n'exigeons pas que vous le croyiez : je n'imagine pas que les rois aient jamais guéri aucun mal : je crois beaucoup plus à la figure symbolique que l'on avoit mise sur la façade de l'hôtel des fermes, bâti sur la place jadis *royale*, aujourd'hui de la liberté : c'est un Mercure superbe ; assurément Mercure sur l'hôtel des fermes est parfaitement à sa place.

Ce n'étoit point à la cathédrale que l'on gardoit la fameuse ampoule : c'étoit à l'abbaye de Saint-Remi, de la congrégation de Saint-Maur. Quatre *barons*, dits de la sainte ampoule, restoient en ôtage à l'abbaye, tandis que l'abbé, en habits pontificaux, crossé et mîtré, à califourchon sur une haquenée blanche, portoit processionnellement sous le dais le saint huilier, à la cérémonie du sacre; et vous voudriez qu'une mascarade semblable ne fît pas sourire le sage. Alors on donnoit la volée à quelques milliers de moineaux qui, plus sensés que les hommes, fuyoient à tire d'aîle le lieu où la crédulité forgeoit les fers des nations.

Un effet d'équilibre d'architecture nous a amusés un instant dans une autre abbaye ; c'est un pillier de l'église de Saint-Nicaise, qu'un mouvement sensible d'oscillation ébranle au son d'une certaine cloche. On voit dans cette église le tombeau de Jovin, préfet des Gaules, sous Julien le philosophe que l'église a nommé l'apostat, on ne sait trop pourquoi.

L'absurdité des siècles de théologie a rendu Rheims témoin d'un des grands scandales que l'église *disputante* ait donnés, c'est la querelle entre *Hincmar* et *Gotescalc*. De quoi s'agissoit-il? de trois mots, *te trina deitas*, que l'un vouloit qu'on ôtât des livres d'église, comme impies, que l'autre vouloit qu'on y laissât comme orthodoxes. Des in-folio s'enfantèrent pour trois mots que ni l'un ni l'autre n'entendoient, et que personne depuis n'entendit jamais, pas même Saint-Thomas d'Aquin qui, depuis, s'en est servi, quoique le fougueux Hincmar eût condamné, censuré, excommunié le pauvre Gotescalc, qui pensoit comme Saint-Thomas d'Aquin pensa depuis. Mais si Rheims a vu naître dans ses murs ce problême d'ergotisme, elle a de même enfanté un problême d'histoire assez difficile à résoudre; c'est l'aventure de l'infortuné Bertrand de Rans, que les adorateurs des crimes des *souverains* ont traité d'imposteur, et que l'homme observateur de la perversité de leur cœur est enclin à regarder comme une victime fameuse. Rans, à ce qu'on prétend, naquit à Rheims. Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, empereur de Constantinople, avoit été pris dans une bataille par le roi des Bulgares, qui l'avoit, disoit-on, fait mourir. Jeanne, sa fille aînée, jouissoit de l'héritage de son père, et le retour de ce père ne pouvoit qu'alarmer son ambition satisfaite. Vingt ans après l'époque de la mort vraie ou prétendue de Baudouin, un homme s'annonce pour lui dans la Flandre et le Hainaut. Est-ce Baudouin? est-ce Rans? C'est ce que l'on ne

saura jamais. La ressemblance est parfaite; la mémoire sur tous les faits depuis la plus tendre enfance, jusqu'au moment de sa captivité, est exacte; l'histoire ou le roman de cette captivité de vingt ans est aussi vraisemblable qu'attachant. Toute la Flandre, tout le Hainaut le reconnoît; sa fille seule ferme les yeux, et refuse de partager l'opinion publique. Ne peut-on pas, sans partialité, lui supposer des motifs de ce refus? Où va-t elle chercher des preuves de l'imposture de Rans? auprès du roi des Bulgares. Mais ce roi lui-même n'est-il pas intéressé à appuyer la croyance de la mort de son prisonnier, dont la vengeance peut lui devenir funeste, s'il convient qu'il soit vivant. Cependant, soit imposture, soit vérité, Rans ou Baudonin est tellement maître de tous les cœurs, il obtient un succès si grand contre Jeanne, qu'elle eut recours à Louis VIII. On n'avoit pu le convaincre d'imposture, on n'avoit pu soulever contre lui tous ses *sujets*, que l'humanité attendrie sur ses longs malheurs lui avoit rendus. On usa de stratagême pour le saisir, et l'on en vint à bout. Alors son indigne fille, ou tout au moins la barbare Jeanne, dans l'incertitude si c'étoit son père ou non, le fit appliquer à la question. Il s'agissoit de la réputation d'une *souveraine*; il s'agissoit de bien plus pour elle encore, de la conservation du pouvoir; on répandit qu'il avoit avoué son crime. Louis VIII, plus puissant que les Flamands, menaçoit et commandoit le silence. On promena l'infortuné Rans dans toutes les villes de la Flandre

et du Hainaut, attaché sur un cheval, la face tournée vers la queue; on paya par-tout des misérables pour le charger d'injures, de coups et de boue, et l'on termina ce long et horrible supplice par le faire pendre. S'il n'étoit pas le père de Jeanne, méritoit-il un traitement semblable? Mais s'il l'étoit aussi!.....

Malgré les maux que les souverains ont causés sur la terre, ne prononçons qu'avec horreur le nom de Jacques Clément. Rheims ne doit pas se consoler que le berceau d'un semblable monstre ait souillé son enceinte. Déchirons les pages de l'histoire où de semblables noms se trouvent. Le souvenir de Colbert nous consolera d'avoir été forcés de citer l'affreux dominicain que le fanatisme arma de poignards aiguisés par la rage. Il n'a manqué à Colbert que de naître au milieu d'une nation libre, et de tenir les rênes de l'état chez des républicains; il eût été Périclès à Athènes, et ce n'est pas faire son éloge. Mais il avoit tout ce qu'il falloit au moins pour faire un grand homme dans tous les temps, et la nature l'a mal servi sans doute, pour sa gloire, de l'avoir fait le premier esclave du premier des despotes. Il ne dut rien à Louis XIV, et Louis XIV lui dut tout. C'est Colbert qui répandit sur ce règne cette magie de grandeur que l'on est forcé d'admirer encore, lorsque même la fierté s'en indigne; et Colbert fut peut-être le plus grand criminel de la cour, en faisant aimer, par ses propres vertus, l'homme qu'il déroboit sous leur éclat.

Le commerce de Rheims est assez étendu, et sa population est nombreuse. On y fabrique des étoffes de laine et soie, de laine et coton. Les couvertures de laine, la bonneterie, la chapellerie, la tannerie, la mégisserie y sont également en vigueur. On y trouve des manufactures de rases de Maroc, de rases de Perse, d'étamines, de droguets, de serges façon de Londres, de draps façon de Bercy, de camelots, de flanelles, de crêpes, de blutaux, etc. Les toiles, et sur-tout les chandelles, tiennent un rang considérable dans le commerce de cette ville, que nous avons quittée avec regret, où l'esprit public est excellent, et où tout le monde est à la hauteur de la révolution. Nous venons d'être témoins du zèle, du civisme incroyable avec lequel ses habitans se sont portés en foule, pour rétablir les chemins détruits et devenus impraticables par le passage des armées. En peu de jours, sans autre récompense que l'amour de la patrie, l'on a vu terminer ce qu'en six mois de corvée, dans l'ancien régime, on n'auroit pas achevé. L'amour de la patrie est en effet une des vertus inhérentes au caractère des ci-devant Champenois. Ce n'étoit point, comme dans quelques autres parties de la France, un ridicule amour pour la royauté qui portoit, avant la révolution, les habitans de la *Champagne* à des mouvemens patriotiques. Non : c'étoit un attachement profond pour la terre où ils avoient pris le jour, et pour tous ceux qui portoient le nom de Champenois ; c'étoit ce sentiment qui leur apprenoit à honorer, avec un soin que l'on ne retrouve point ail-

leurs, les grands hommes que leurs cantons avoient produits ; et tandis que l'on chercheroit en vain à Rouen, par exemple, le buste du grand Corneille, nous avons retrouvé par-tout ici les portraits et les statues des Champenois parvenus à quelque dignité.

Nous avons vu avec plaisir celui du bon abbé Pluche, qui étoit de Rheims. Ce n'est point à ses ouvrages que nous avons rendu la reconnoissance dont nous nous sommes pénétrés, en appercevant son image, car ses ouvrages fourmillent d'erreurs ; mais c'est à cette pureté de caractère, à ces passions douces dont l'honnête impulsion dirigea toutes ses études du côté de la nature ; il observa mal : ce fut plutôt la faute des préjugés de son état, que celle de sa réflexion ; et l'homme dont la moitié de la vie fut consacrée à l'éducation de la jeunesse, et que ses disciples aimoient comme un père, dut être un digne homme. Il parloit bien ; et si la ville de Rheims doit à Godinot l'avantage de jouir d'eaux salubres, Godinot dut à un discours aussi savant que patriotique de l'abbé Pluche, le zèle qu'il mit à cette opération utile.

Nous avons, en quittant Rheims, vu Epernai, Dormans et Sezanne, petites villes jolies, assez gaies, et dont les vins délicieux font l'unique richesse. Un savant du dixième siècle a rendu Epernai célèbre : ce fut Flodoard, l'historien de la Champagne, ou pour mieux dire, l'historien de l'église de Rheims, le plus estimé par les savans, pour la fidélité des faits et des dates. Le mot

d'un de ses amis, évêque de Brême, prouve que dans tous les temps les prêtres se sont rendu intérieurement justice. L'évêché de Noyon avoit été promis à Flodoard. On ne lui tint point parole, et un de ses compétiteurs obtint la préférence. Flodoard ressentit vivement cette préférence, et s'en plaignit avec amertume. L'évêque de Brême lui conseilla plutôt de s'en féliciter, et lui dit : On est souvent du nombre des réprouvés, quand on est du nombre des évêques.

Epernai, dans les commencemens de la *monarchie*, n'étoit qu'un château possédé par un seigneur nommé Eulage. Saint Remi brouilla politiquement ce *noble* avec Clovis, et Eulage se vit à la veille d'être accablé par ce premier tyran de la France. Quand Saint Remi vit les choses au point qu'il les désiroit, il ménagea la réconciliation entre le *petit* seigneur et le *grand* roi : elle se fit ; et Eulage, par reconnoissance, donna son château et ses biens à l'église de Rheims, et Saint Remi fut content.

C'est à Epernai que se trouve la côte la plus fameuse de Champagne ; c'est sur cette côte que se trouvent les vins d'Aï, d'Hauvilliers, de Pierry, etc. Henri IV fit le siége de cette ville pendant la ligue, et y perdit un de ses plus grands capitaines, le maréchal de Biron, père de celui qu'il fit décapiter. Ils examinoient ensemble les travaux du siége : Henri IV s'appuyoit sur l'épaule de Biron ; un coup de canon emporte le maréchal, et le *bon* Henri IV de dire : Ventre-saingris, je l'ai échappé belle ! C'est le propos d'un *roi*, ce n'est pas

Dormans.

celui d'un ami ! Biron justifia sa devise : *Moriar sed in armis.*

Epernai fut *donnée* aux ducs de Bouillon, comme Dormans le fut au comte de Broglie par Louis XIV. Dormans est plutôt un joli bourg qu'une ville. Charles V, surnommé *le Sage*, à qui le nom d'*infortuné* auroit mieux convenu, eut le bon esprit d'y chercher le mérite dans les deux fils d'un procureur. Ils prirent le nom de Dormans de leur ville natale. L'aîné et le cadet furent chanceliers de France ; mais l'aîné fut de plus cardinal. Ce fut véritablement leurs bonnes qualités qui leur valurent ces honneurs. Heureux si, pour leur gloire, ils eussent échappé au petit orgueil d'acheter la *seigneurie* du lieu de leur naissance !

Sezanne que nous avons vue en quittant Dormans, quoiqu'une des plus petites villes de ce département, en est cependant une des plus anciennes. Jules César la connut ; elle faisoit partie de la province dite Alves, *comata*, chevelue ; et quand Octave Auguste, dans son organisation des Gaules, divisa cette province en celtique et en belgique, Sezanne resta attachée à la celtique.

Elle est fameuse dans l'histoire par plusieurs siéges soutenus contre les Anglais et contre les protestans. En 1423, sous le règne de Charles VII, le comte de Salisbury la prit d'assaut. Elle étoit défendue par Guillaume-Marie et Roger de Criquitol, capitaines illustres de ce temps-là. En 1566, sous Charles IX, elle fut prise par les huguenots, dont la fureur se mesura sur l'indignation qu'ils ressentoient contre

tout ce qui tenoit au parti royaliste; et Sezanne, par un motif que les préjugés du temps ennoblissoient peut-être, mit une sorte de gloire à passer pour fidèle à *ses rois*. Henri IV et Louis XIII ont ressenti les effets de cette fidélité. Le premier, par la résistance qu'elle apporta contre les ligueurs; le second, par l'asyle qu'elle donna au maréchal de Boisdauphin, dans la guerre contre les princes de Condé.

Elle étoit grande jadis; mais un Thibaut IV, comte de Champagne, la fit presqu'entièrement démolir, pour éviter qu'elle ne servît de place d'armes aux ducs de Bourgogne, de Bar, de la Marche, de Bretagne, etc., tous ligués alors contre lui. Depuis elle fut réparée, jusqu'en 1766, que les protestans, dans le siége que nous citions tout-à-l'heure, la détruisirent et n'y laissèrent pas pierre sur pierre. Elle s'étoit encore relevée de ce désastre, lorsqu'en 1632, le jour de l'ascension, un incendie la réduisit entièrement en cendres; l'histoire en décrit peu d'aussi furieux. Plus de douze cents maisons furent la proie des flammes, et le procès-verbal de ce fléau éleva les pertes à six millions de livres. Maintenant ce n'est plus qu'une petite cité, dont les murailles n'enferment pas un espace de plus de vingt arpens, et qui ne seroit rien sans ses faux-bourgs. Son unique commerce gît dans les vins de son territoire; ils sont bons, mais non pas également fameux que ceux de ce département. On y voit quelques tableaux d'un moine nommé le frère Luc, rival de Lebrun, et dont les talens pour

la peinture, méritoient l'honneur de cette rivalité.

Vertus est également une petite ville très-ancienne. Nous avons été, à quelques centaines de pas de cette petite ville, examiner sur une éminence, les ruines d'un vieux château appelé *la Montaine* dont l'épaisseur et l'élévation des pans des murailles, encore debout, ne laissent pas douter que ce ne fut une place importante. Mais à qui appartenoit elle ? qui l'avoit bâtie ? C'est ce que l'historien laisse ignorer, et ce que la tradition, par ses contes absurdes et ses variantes éternelles, ne laisse pas même soupçonner.

Les habitans de ce département sont en général d'un beau sang, d'une superbe taille, robustes et naturellement guerriers. Les femmes, dans leur sexe, n'ont pas le même degré de beauté ; leurs traits sont peu délicats, et celles de la campagne surtout nuisent encore à leurs graces, par un costume peu galant. C'est depuis long-temps un article que nous n'avons pas offert à votre curiosité. Mais c'est que, dans les derniers départemens que nous avons parcourus depuis le Bas-Rhin, les costumes d'hommes et de femmes n'ont pas une nuance assez tranchante pour émouvoir la curiosité. Mais tout en blâmant le peu de goût de leur ajustement dans ce département, il faut cependant dire à leur honneur qu'il n'en est point où le luxe semble plus éloigné du caractère ; et cela dépose en faveur des mœurs.

Avant de quitter ce département, il nous reste un mot à vous dire sur quelques hommes singuliers qu'il a produits : tel fut, par exemple, le Jésuite

Oldecorn, l'un des chefs de l'épouvantable conjuration des poudres à Londres, beaucoup plus connu en Angleterre sous le nom de Hall, que sous son véritable nom. Il fut élevé à Rheims, et entra dans la maison des Jésuites, où son intelligence le fit regarder capable des missions que l'on envoyoit dans les Isles Britanniques. Les catholiques piqués que Jacques Ier eût trompé leurs espérances, résolurent de s'en venger; et Catesby, *gentilhomme* de la province de Northampton, imagina de faire sauter la grande-chambre du parlement, quand le roi s'y trouveroit. Quelques-uns des conjurés ayant des scrupules de conscience, Oldecorn fut consulté, qui décida que, pour défendre la cause des catholiques contre les hérétiques, on pourroit envelopper, sans péché, dans leur ruine quelques innocens. D'après cette décision, trente-six barils de poudre furent placés sous la chambre du parlement; et cette horrible tragédie alloit s'exécuter, lorsqu'un des complices dévoila le complot. Oldecorn accusé, fut pendu à Worcester, le 17 avril, avec son confrère Gascarte. L'abbé Milot, quoique philosophe, a cherché à les disculper; mais le père Jouvenci, plus fanatique, les a honorés du nom de martyr.

Nous vous citerons encore Perrot d'Ablancourt, un des beaux-esprits du dix-septième siècle, né dans le calvinisme. Il abjura cette religion dans sa jeunesse, pour plaire à un de ses oncles, conseiller au parlement de Paris; mais après avoir passé ses plus belles années dans la dissipation, il se retira en Hollande, où il rentra dans la religion

réformée. De retour en France, les savans le recherchèrent. L'académie le reçut au nombre de ses membres ; et rassasié d'honneurs littéraires, il fut finir ses jours à la campagne. Il savoit le grec, l'hébreu, le latin, l'italien, l'espagnol, etc. ; et Pelisson disoit de lui qu'il faudroit toujours avoir avec soi un secrétaire pour écrire tout ce que disoit d'Ablancourt. Ce fut cependant un de ces hommes plus vantés que dignes de l'être. Il nous reste des ouvrages de lui que personne ne lit plus. Louis XIV qui, tout comme un autre, a dit souvent des sottises, en dit une à propos de d'Ablancourt, qu'on ne doit pas oublier. Le Colbert l'avoit choisi pour historiographe de Louis XIV, avec une pension de mille écus. Quand le roi sut qu'il étoit protestant : Je ne veux point d'un historien, dit-il, qui soit d'une autre religion que moi. Et c'est ainsi que raisonnoient les hommes que l'on sacroit à Rheims !

NOTES.

(1) Attila fut défait dans les plaines de Châlons, par Aëtius, Mérouée et Théodoric, Tétricus par Aurélien, l'empereur d'Occident Othon par Charles Martel, et Frédéric-Guillaume de Prusse par Dumouriez.

(2) Mlle. le Couvreur aima le maréchal de Saxe absent comme présent. Elle vendit sa vaisselle, et lui en envoya l'argent, pour l'aider dans sa conquête de la Courlande. Ce grand homme donna des larmes à sa mort.

(3) Ces grands crimes obscurs n'étoient pas rares à

Paris, avant la révolution. Il y a quelques années que quatre hommes masqués arrêtèrent le soir un maçon qui sortoit de sa journée. Ils lui bandèrent les yeux, le firent monter dans une voiture ; après une heure à-peu-près de route, ils le descendirent ; et quand on lui dessilla les yeux, il se trouva dans une cave. L'instant d'après, d'autres hommes masqués apportèrent une femme et un homme liés ensemble, dans un cachot, dont on lui commanda de murer la porte. Il fut contraint d'obéir. On lui donna cinquante louis : on lui rebanda les yeux, et on le reconduisit où on l'avoit pris. Quand il fut libre, il ne voulut point d'un argent acquis par le crime ; il le distribua aux pauvres. Cet homme gagnoit 15 sous par jour, et les scélérats qui l'avoient si bien payé, combien gagnoient-ils ? Mais c'étoit un homme du peuple.

(3) Frédéric, quoique *roi*, ne fût pas venu se faire battre dans les plaines de Châlons. Frédéric n'avoit pas des conversations avec Jésus-Christ, comme Frédéric-Guillaume, mais il causoit avec Voltaire.

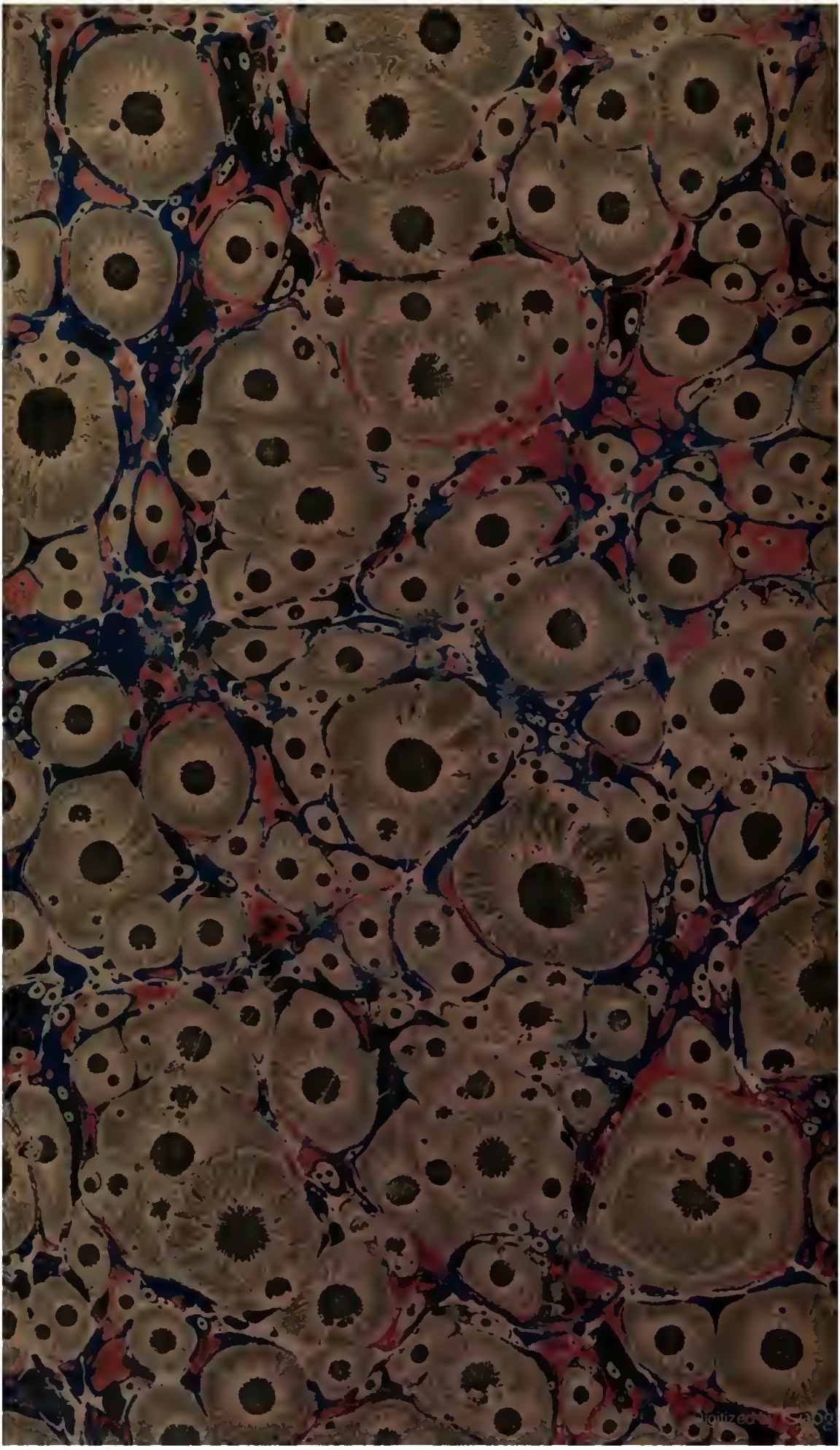
(5) Guillaume est hérétique, comme disent les catholiques. Eh bien ! l'hérétique est venu du fond du nord pour remettre Desnos, le catholique, sur la chaire épiscopale de Verdun. Cette contrariété n'est-elle pas plaisante ?

(6) Sainte-Menehould a été le douaire de quatre reines.

(7) *Gerson* avoit toute la philosophie du siècle de *Mabillon*, et Mabillon tous les préjugés du siècle de Gerson.

(8) Eléonore de Guienne ne se contenta pas du comte d'Antioche, elle lui associa un jeune Turc nommé Saladin, qui avoit toutes les qualités de son pays. C'est se conduire en reine.

A PARIS, de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théâtre-Français, N°. 4.

8818_0

Bibliotheca Nationalis Parisiensis PALATINA